



C.E. MURPHY

La
Maggie de
Siobhán

LUNA

C.E. MURPHY

La
Magie de
Siobhàn

LUNA

éditions Harlequin

C. E. Murphy

La magie de

Siobhan

Titre original :

THUNDERBIRD FALLS

publié par Luna®

Traduction de l'américain par LUCIE PERINEAU

Luna® est une marque déposée par le groupe Harlequin

© 2006, C.E. Murphy.

Jeudi 16 juin, 6 h 19

Il y a deux mots que je n'aurais jamais cru associer dans la même phrase : « Joanne Walker » et « 6 heures du matin ».

Bon, d'accord, cela fait un peu plus de deux mots. Plutôt cinq ou six, en fait. Mais à trop chicaner, on finit par s'y perdre, n'est-ce pas ? Le fait est qu'à une heure atrocement matinale, j'étais non seulement debout, mais déjà au travail. Même pas au travail : j'étais là comme bénévole. Je sacrifiais de mon plein gré les précieuses heures de sommeil qui me restaient avant de pointer à mon vrai boulot. Tant de grandeur d'âme de ma part me donnait envie de m'étrangler.

Tandis que je méditais sur mes vertus, un groupe de manifestants forma une chaîne et s'avança vers le cordon de police dont je faisais partie. Les protestataires étaient largement supérieurs en nombre aux forces de l'ordre — ce qui expliquait ma présence ici.

L'autorité que nous avait conférée la ville de Seattle

ne semblait pas vraiment les impressionner. Ils

n'étaient pas violents, seulement très déterminés.

J'écartai les bras, bombai la poitrine et soufflai dans

7

mon sifflet. Le bruit qu'il produisit me parut ridicule.

Néanmoins, les manifestants s'arrêtèrent net. Ils

étaient si près que j'aurais pu compter les cheveux

gris sur les tempes de l'homme planté devant moi. En

plein dans mon espace vital.

Des gens sont morts pour moins que ça.

Pas par ma main, toutefois. En outre, tant que je

portais l'uniforme de la ville, je n'étais pas en position

d'exterminer ceux qui avaient l'insolence d'envahir

mon espace vital. Je fis donc un pas en avant, espé-

rant faire reculer les manifestants. De fait, le type

grisonnant me céda un peu de terrain. Profitant de

mon avantage, j'avançai encore ; cette fois, toute la

rangée recula d'un pas.

Poussant un soupir de soulagement intérieur, je

forçai le groupe à battre en retraite de quelques

mètres, puis repris ma position au niveau des autres

policiers. Les manifestants me fixaient du regard,

silencieux, méfiants... et curieusement petits.

J'élaborais une théorie selon laquelle tous les

écologistes étaient petits. Je savais qu'elle était fausse

— Al Gore, par exemple, l'ancien vice-président, est loin d'être petit — mais cela m'occupait l'esprit pendant mon ballet monotone avec les manifestants.

Evidemment, de mon point de vue, la plupart des gens sont petits. Je mesure un mètre quatre-vingts en chaussettes, et les chaussures de marche que je portais ce jour-là ajoutaient à ma taille trois ou quatre bons centimètres.

Derrière moi, scintillant au soleil, s'étendait le Seattle Center, où se déroulait alors un symposium

8

sur le réchauffement planétaire. Toutes les compagnies pétrolières, tous les constructeurs automobiles et toutes les entreprises jamais pénalisées pour des émissions toxiques avaient envoyé des représentants pour raisonner ces gauchistes qui s'amusaient à réclamer de l'air pur.

Le fait est que depuis l'ouverture du congrès, deux jours auparavant, les écolos avaient perdu du terrain. Le gouvernement fédéral était résolument du côté des grosses entreprises, et ces dernières en profitaient au maximum.

Pour ma part, je me sentais beaucoup plus

proche des manifestants, et des inquiétudes que leur inspiraient de menus détails comme le réchauffement planétaire. Il faisait déjà plus de vingt degrés, et il n'était pas encore 7 heures du matin. Pour la mi-juin, ce n'était tout simplement pas normal.

Mais mon travail n'était pas de décider qui avait raison et qui avait tort. Mon travail, c'était d'empêcher les milliers d'hommes et de femmes agglutinés devant le centre de congrès de forcer le barrage de sécurité et de réduire en lambeaux les costumes Armani de ceux qui se trouvaient à l'intérieur.

— Madame l'agent ?

Une voix féminine coupa le flot de mes pensées.

Une main levée vers la foule en guise d'avertissement, je me retournai. Je soupçonnais un piège : pendant que cette femme détournait mon attention, les autres manifestants allaient se ruer en avant, regagnant les précieux mètres que je venais de conquérir.

La femme tenait dans ses bras une fillette aux

9

joues pâles et aux yeux fermés.

— Elle s'est évanouie, dit-elle d'une voix qui vibra d'inquiétude. Je crois qu'elle a besoin d'un médecin.

A l'intérieur de ma poitrine, un ressort caché se détendit brusquement. Mes paumes devinrent moites et mon estomac se retourna. Je ravalai ma nausée en me massant le sternum. Au cours des derniers mois, j'avais appris à ignorer cette présence tapie dans mes tripes, prête à bondir dès que je le lui permettrais. A présent que je ne pouvais plus la contrôler, je me sentais presque aussi mal que la petite fille. Sans que mon cerveau lui en ait donné l'ordre, ma main se tendit et se posa sur le front de l'enfant. Sa peau était froide et moite.

Un combat s'engagea entre moi et l'énergie qui m'habitait. Pour la première fois depuis le mois de mars, ce fut elle qui l'emporta. Elle s'élança dans mes veines, fit scintiller des reflets argentés sous ma peau, s'accumula au bout de mes doigts, déterminée à soigner l'enfant inerte devant moi. Si ç'avait été un adulte, j'aurais sans doute pu refuser.

Mais cet enfant ne méritait pas de souffrir à cause de mes dilemmes personnels. Des ondes de magie argentées m'apportèrent la certitude que la fillette souffrait d'un coup de chaleur.

Pour moi qui, sous mon uniforme de flic, cachais une âme de mécanicienne, cela signifiait que son

moteur avait trop chauffé.

Réparer un moteur en surchauffé n'est pas difficile. Il suffit d'ouvrir le capot, de verser de l'eau

10

froide dans le radiateur, de reculer pour ne pas se faire brûler par la vapeur, puis de recommencer jusqu'à ce que le radiateur soit rempli et le moteur refroidi.

Ces opérations se révélèrent étonnamment faciles à transposer sur l'enfant malade. L'énergie accumulée en moi grondait d'impatience, mais je la forçai à s'écouler goutte à goutte vers le corps de la petite fille, de peur que son métabolisme ne refroidisse trop rapidement. Il me sembla presque entendre un sifflement de vapeur tandis que je distillais ma fraîcheur argentée dans son corps surchauffé.

J'étais soulagée que l'enfant soit endormie — même si, à son âge, elle avait sans doute peu d'idées préconçues sur la maladie et la guérison. L'incrédulité des gens face aux soins que je leur donnais était un obstacle majeur.

En outre, je devais également lutter contre ma propre incrédulité. Je n'avais aucune envie de croire à mes pouvoirs miraculeux. Mais entre mes désirs et la

réalité, il y avait un fossé énorme. Au fond, je savais que refroidir une petite gamine surchauffée n'était que la moindre des choses dont j'étais capable.

Je retirai ma main de son front. La petite reprit quelques couleurs ; sa respiration devint plus tranquille, plus profonde. Une perfusion ne serait pas une mauvaise idée, mais elle allait s'en tirer.

— Je vous raccompagne jusqu'à la sortie, dis je à sa mère.

De l'extérieur, on pouvait croire que j'avais posé la main sur son front simplement pour prendre sa

11

température. Et cela me convenait parfaitement. Je n'avais aucune envie de voir s'étaler dans les journaux des titres du genre : « Un membre des forces de police devenu guérisseuse miracle ! » Cela ne m'attirerait certainement pas l'affection de mon chef.

La mère de la petite fille me remercia en chuchotant. Je la guidai à travers la foule tout en appelant une ambulance par radio.

Une demi-heure plus tard, tandis que je regardais s'éloigner la voiture qui les emmenait, je me rendis compte que je respirais mieux que depuis des mois.

Agacée, frottant mon sternum du dos de la main, je

repartis au travail.

Je quittai le centre de congrès vers 9 heures, ce qui me laissait à peine le temps de rejoindre l'université avant 9 h 30. Mais les dieux de la circulation me furent favorables, et à 9 h 28, je glissai ma Mustang dans une place de parking juste devant le gymnase.

Je n'ai jamais été du genre athlétique. Oh, je n'ai pas vraiment de problèmes de coordination... C'est plutôt la notion d'équipe qui me refroidit. Cela date du lycée, et ne s'est guère amélioré depuis. Mon ancien coach de basket-ball s'arrachait les cheveux : seule, je pouvais marquer panier sur panier, mais dès que neuf autres personnes m'entouraient, je devenais maladroite et renfrognée, et le ballon m'échappait systématiquement.

L'escrime, que j'avais commencé peu après un duel au corps à corps avec une *banshee* irlandaise,

12

était le premier sport que j'aie jamais vraiment pratiqué. Et je m'étonnais d'en retirer autant de plaisir, malgré la condensation sous mon masque et les gouttes de sueur qui me coulaient dans les yeux.

Nos armes s'entrechoquèrent dans un grand fracas métallique. Malgré mes épais gants de cuir, une

onde de choc se propagea le long de mon bras.

Marche, retraite, marche retraite, parade et attaque.

En me fendant, je clignai des yeux pour chasser les gouttes de sueur.

Mon épée racla la lame de mon adversaire et alla se loger tout droit dans ses côtes. L'espace d'un instant, nous nous figeâmes, aussi surprises l'une que l'autre. Puis je la vis sourire derrière la grille de protection. Elle enleva son masque, repoussa ses cheveux courts et humides et me fit un petit salut militaire. Je me redressai à mon tour. Mon ombre se découpait sur sa tunique blanche ; mes cheveux se dressaient sur ma tête comme les piquants d'un hérisson.

— Qui sait, Joanne ? Tu vas peut-être devenir une escrimeuse passable, après tout.

Haletante, un grand sourire aux lèvres, je coinçai mon masque sous mon bras, mis mon épée dans la main gauche, et tendis la main droite à Phoebe.

Comme à son habitude, elle la serra à la manière des anciens guerriers, en refermant ses doigts autour de mon poignet. Petite, compacte, elle évoquait une Porsche ; elle possédait des muscles dont je n'avais jamais soupçonné l'existence. En sa présence, je me sentais grande, lourde et maladroite.

Evidemment, dans mes mauvais jours, Godzilla

13

lui-même aurait pu me donner ce sentiment.

— C'est bien mon objectif, dis-je.

Je serrai la main de Phoebe, puis reculai d'un pas et me massai distraitement le sternum. Mon instructrice fronça les sourcils.

— Pourquoi fais-tu cela ?

Je mis la main derrière mon dos d'un air coupable.

— Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Tu n'es vraiment pas douée pour les mensonges, Joanne. A la fin de chaque match, et chaque fois que tu perds un point, tu te frottes le sternum.

Pourquoi ?

— J'ai eu une... opération, il y a quelque temps.

J'inspirai profondément, mais je me sentais encore oppressée.

— Ça me gêne encore un peu, je suppose.

— Une opération du cœur ?

— Plutôt des poumons.

Phoebe écarquilla les yeux.

— Tu ne fumes pas, j'espère ?

— Non, non.

Je n'avais même plus chipé de cigarettes depuis le mois de janvier précédent, quand un chauffeur de taxi au regard d'acier m'avait raconté comment sa femme était morte d'emphysème. Ils étaient mariés depuis quarante-huit ans. J'étais capable d'apprendre beaucoup, des erreurs d'autrui ; en tout cas, c'est ce que je me plaisais à croire.

Evidemment, il y avait une autre explication :

j'avais arrêté de fumer après que mon poumon avait

14

été transpercé par une épée. Ce n'était pas la version officielle, mais... Tous ces petits débats m'occupaient l'esprit, et m'évitaient de penser à un problème bien plus inquiétant : à savoir que le coup d'épée m'avait été décoché par un dieu celtique, et que, dans une zone de ténèbres entre le monde des vivants et celui des morts, un escroc amérindien du nom de Coyote m'avait offert un choix entre les deux destinations.

J'avais choisi de rester en vie et de devenir un chamane. Je n'avais absolument aucune idée, à l'époque, de ce que cela signifiait.

De nouveau, je sentis une spirale d'énergie se déployer dans ma poitrine, et je la réprimai. Personne ici n'avait besoin d'être guéri. A part moi, en tout cas ;

je ne pouvais nier que j'avais des blessures intérieures à guérir.

En fait, je le niais de toutes mes forces. C'était en partie pour cela que j'apprenais l'escrime dans mon temps libre, au lieu de méditer et d'apaiser mes troubles intérieurs comme me l'avait conseillé Coyote. De mon point de vue, tant que le monde extérieur s'acharnerait à me passer des lames en travers du corps, les troubles intérieurs pouvaient attendre. Je préférais étudier l'art de la défense plutôt que de m'apitoyer sur des problèmes auxquels je n'avais pas envie de penser.

Je coupai court à ces ruminations et redressai les épaules.

— Ce n'était pas un cancer, dis-je. Plutôt un truc héréditaire. De toute façon, je vais mieux, maintenant. C'est surtout psychologique, je crois.

15

En réalité, j'en étais certaine. Je n'avais même pas gardé de cicatrice.

— Est-ce pour cela que tu as commencé à venir ici ? demanda Phoebe. Après une expérience traumatisante, beaucoup de gens s'aperçoivent que les arts martiaux les aident à se recentrer.

Je baissai les yeux et émis un rire étranglé.

— C'est ça, oui, en gros. En plus, j'ai besoin d'exercice.

— Je croyais que les flics devaient rester en bonne forme physique.

— Tu ne fréquentes pas beaucoup de flics, pas vrai ?

Nous nous dirigeâmes vers les vestiaires. Phoebe m'ouvrit la porte et me laissa passer.

— Merci pour la leçon, Phoebe.

— Tout le plaisir est pour moi. J'adore taper sur les grandes. Ça me donne l'illusion d'être virile.

— Tu es virile, Phoebe. Et pas si petite que ça.

— Comparée à toi, si.

— Comparé à moi, Arnold Schwarzenegger est petit.

— Tu exagères, dit Phoebe en riant.

Je souris en me battant pour ôter ma tunique.

J'étais de plus en plus convaincue qu'elle avait pour mission secrète de m'étrangler pendant que je me déshabillais.

— Il me manque juste un peu d'épaules, dis-je.

Le bruit de l'eau qui coulait mit fin à notre conversation. Une fois libérée de ma tunique, j'entrai à

mon tour dans une cabine, fis couler l'eau, et me col-

16

lai frileusement contre le mur en attendant qu'elle se réchauffe.

Ce qu'il y a de formidable avec les douches universitaires, c'est qu'on peut y passer des heures. J'appuyai mon front contre le carrelage et restai sans bouger jusqu'à devenir rouge comme un homard.

Soudain, il y eut un grincement de robinets : Phoebe avait coupé l'eau de sa douche. Comme dans toutes les douches collectives du monde, cela fit brusquement grimper la température de la mienne.

— Aïe ! m'écriai-je. Rouvre ta douche, Phoebe.

— Excuse-moi.

Les robinets grincèrent de nouveau et, quelques instants plus tard, la température de ma douche rede-
vint supportable. L'eau s'accumulait autour de mes pieds. J'entendis Phoebe s'éloigner vers l'endroit où l'on se séchait.

— Merci, lançai-je.

Je me lavai rapidement les cheveux. Sans cette mauvaise habitude de me prélasser sous l'eau chaude, il me suffirait de trente secondes pour me doucher. Une minute et demie si j'utilise de l'après-shampooing,

ce qui, vu la longueur de mes cheveux, est un luxe tout à fait inutile. Mais, ce jour-là, n'étant pas en retard au travail, je m'attardai quelques minutes de plus.

L'eau m'arriva bientôt aux chevilles.

— Je crois que les douches sont bouchées, dis-je.

— Vérifie, répondit Phoebe de loin. J'ai peut-être intérêt à appeler les gars de l'entretien.

— Bon, bon.

A regret, je me rinçai les cheveux, coupai l'eau et

17

m'entourai d'une serviette. Puis je pataugeai vers l'autre bout de la salle de douches à la recherche d'une évacuation bouchée.

Deux cabines plus loin, une fille gisait sur le sol.

Sa peau noire était teintée d'un bleu sinistre et sa hanche était encastrée dans la descente d'eau.

18

2.

— Phoebe, dis-je avec un calme surprenant, appelle la police.

— La police, c'est toi, non ? dit-elle d'un ton amusé.

Mais dans le silence de la salle de douche, l'écho de sa voix me parut sinistre.

— Phoebe !

— D'accord, d'accord.

Au lieu de partir appeler la police, elle fit demi-tour et retraversa la salle de douche inondée.

— Qu'y a-t-il, Joanne ?

— Il y a une fille morte dans la douche, dis-je sur le même ton. S'il te plaît, Phoebe, appelle la police.

— Quoi ?

Phoebe passa le nez dans la cabine. Sa peau mate prit une teinte blafarde.

— Oh, mon Dieu ! s'exclama-t-elle. Mon Dieu, il faut faire quelque chose !

— Elle est morte, Phoebe. Regarde la couleur de sa peau. Nous ne pouvons plus rien faire. Il vaut mieux ne pas la toucher avant d'appeler la police.

— Toi, tu n'es pas la police ?

19

— Je suis la personne qui a découvert le corps, marmonnai-je. Une fois de plus.

— Une fois... de plus ? répéta Phoebe d'une voix éraillée.

— J'ai trouvé le corps d'une victime de meurtre en janvier.

Mon chef allait s'arranger pour me le reprocher,

j'en étais sûre. Il était convaincu que chaque matin, je me réveillais en me demandant ce que je pouvais faire pour le mettre en rogne.

Cela m'arrivait parfois, j'en conviens, mais pas aujourd'hui. Quand je me réveillais à 5 heures du matin pour maintenir bénévolement l'ordre public, je n'avais pas en tête de chercher à l'irriter. Plutôt le contraire, en fait... même si je me serais fait arracher une dent avant de l'avouer.

Je pris Phoebe par l'épaule et l'éloignai du cadavre.

— On devrait quand même vérifier qu'elle est morte, tu ne crois pas ? dit-elle d'une voix aiguë.

J'expirai lentement.

— Phoebe, crois-moi... Bon, d'accord.

Je relâchai mon instructrice et pataugeai jusqu'à la fille. Elle semblait poser pour une photo : le dos calé contre le mur carrelé, un bras et une jambe étirés, l'autre jambe gracieusement repliée dans l'eau. Sa tête renversée en arrière, comme si elle riait de bon cœur, exposait un long cou fin. On distinguait à peine, sous sa hanche, le bord métallique de l'évacuation d'eau.

Quel genre de photographe prendrait une telle image ? me demandai-je. A part le photographe de la police,

évidemment.

— Bon sang, marmonnai-je.

Je m'accroupis et tâtai son cou, juste en dessous de la mâchoire. Sa peau était tiède, encore souple, mais elle refroidissait progressivement, et je ne sentais pas de pouls. Je fis une deuxième, puis une troisième tentative avant de me redresser.

— Elle est morte, Phoebe. Va appeler la police.

Je m'essuyai les doigts sur ma serviette. C'était la première fois de ma vie que je touchais un cadavre, et cela ne ressemblait pas à ce que j'avais imaginé.

— Et toi ? dit-elle d'une voix cassée.

— Je vais m'habiller.

Phoebe s'éloigna à reculons, les yeux rivés sur la fille.

— Attention où tu mets les...

Je me fendis pour la rattraper, mais c'était trop tard. Son talon avait heurté le rebord de la zone de douche. Ses jambes se dérochèrent ; mes mains tendues se refermèrent dans le vide ; elle poussa un cri et s'écrasa sur le sol dans un craquement douloureux. Je dérapai à mon tour et, l'espace d'un instant, crus m'établir près d'elle, mais je parvins à retrouver l'équilibre

en moulinant des bras. Allongée sur le dos, Phoebe leva la tête, puis émit un petit gloussement aigu auquel elle ne m'avait pas habituée.

Je lui tendis la main.

— J'en déduis que tu n'as rien, lui dis-je.

Phoebe agrippa ma main et me laissa l'aider à se relever.

— A part, dit-elle de sa nouvelle voix de soprano,

21

qu'on vient de trouver un cadavre dans la douche, et que je vais avoir un bleu aux fesses pendant des semaines.

Elle gloussa de nouveau, puis ferma les yeux et inspira profondément par le nez.

— Ça va, dit-elle quelques instants plus tard. Je n'ai rien.

— Je vais appeler les flics, répondis-je. Toi, va t'habiller.

— D'accord.

Elle me lança un regard de gratitude un peu pathétique, qui me déplut fortement, venant de mon professeur d'escrime. Puis elle s'éloigna, me laissant seule avec la morte. Je lançai un regard furtif au cadavre ; dans ma poitrine, je sentis sourdre cette force

cachée en moi. Elle s'agita, déploya ses ailes, me pressa de l'utiliser.

J'avais de bonnes raisons de ne pas l'écouter. Enfin, en tout cas, j'avais des raisons. Qu'elles soient bonnes ou mauvaises était discutable. Au fond, cela pouvait se résumer ainsi : je n'avais pas envie d'être une chamane.

Sauf dans les cas, évidemment, où je pouvais sauver des petites filles souffrant d'un coup de chaleur... En soupirant, je retournai dans la cabine et m'y accroupis. Un coin de ma serviette trempa dans l'eau et en absorba une quantité impressionnante. J'envisageai brièvement de m'habiller avant de faire quoi que ce soit, mais je n'avais pas envie de patauger dans l'eau en uniforme. De toute façon, je n'en avais que pour quelques secondes.

22

— Bon ! marmonnai-je. Une petite fille guérie contre une enquête mortuaire psychique. Marché conclu.

Que j'appelle la police tout de suite, ou cinq minutes plus tard, cela ne changerait rien pour cette fille.

— Je suis là, dis-je à haute voix. Si quelqu'un désire me parler...

Entre la vie et la mort, il existe un endroit où les esprits peuvent s'attarder. Dans ma tête, je l'appelais mes excuses à Stephen King — la Dead Zone. Si je pouvais y retrouver l'esprit de cette jeune femme, j'apprendrais peut-être quelque chose d'utile. Par exemple, comment elle avait achevé son existence dans tu ne cabine de douche de l'université de Seattle.

Je n'avais pas de tambour sous la main, mais l'une des douches fuyait, et je me concentraï sur son clapotement rythmique. Je fermai les yeux ; les sons s'amplifièrent et rebondirent contre mon crâne. Bientôt je cessai de compter les gouttes et quittai mon corps.

Je traversai le plafond, me glissant à travers un enchevêtrement de tuyaux, de fils et de conduits qui me semblèrent bourrés d'amiante. Au-dessus des bâtiments de l'université, le ciel était si bleu qu'il me donna mal aux yeux. Pendant quelques secondes, je contemplai le paysage qui s'offrait à moi.

Au-dessous de moi s'étendait un monde scintillant. De petits points de vie blancs ou bleus grouillaient en tous sens, seuls ou par groupes. Les arbres, en pleine floraison estivale, étaient éblouissants. Je voyais les veines de sève monter de leurs racines et s'étendre vers les feuilles luisantes d'espoir et de fraî-

cheur. Le béton et l'asphalte ressemblaient à d'épaisses traînées de peinture grise plaquées sur un tableau chaoyant. Mais on était au milieu de la matinée, et de petites étincelles de vie s'activaient partout, contrastant avec ce qui ressemblait, depuis cette hauteur, à une tentative délibérée pour anéantir la beauté naturelle du monde.

Comprenez-moi bien. J'apprécie la plomberie intérieure, et j'adore conduire ma Mustang sur ces affreuses étendues d'asphalte. Pour moi, un barrage construit par un homme est aussi naturel qu'un barrage construit par un castor. Nous faisons partie de ce monde, et il n'y a rien d'anormal à ce que nous le modifiions. Si cela n'était pas dans notre nature, nous ne le ferions pas.

Néanmoins, vu du ciel, l'agencement des routes et des habitations paraît quelque peu rigide, comparé à la vie foisonnante qui les entoure. Les humains aiment les lignes et les angles droits ; la nature ne les affectionne guère.

A mieux y regarder, toutes transformations humaines mises à part, il y avait quelque chose de bizarre dans les motifs colorés. Je l'avais remarqué, la

dernière fois que j'avais atterri dans le plan psychique, quelques mois auparavant. Mais cela semblait avoir empiré. Une teinte irréaliste et morbide dominait, comme si la chaleur avait jeté un éclat fluorescent sur le monde.

Plus je restais à les observer, plus les couleurs me paraissaient sinistres. Les lignes de vie argentées étaient bordées d'écarlate. De gros cernes noirs con-

24

taminaient des formes bleu pur. Je n'avais pas la moindre idée de ce que cela signifiait. Mais je sentais quelque chose de diffus et d'oppressant dans l'air. Plus je me concentrais sur la question, plus je peinais à respirer. Finalement, je pris une grande bouffée d'air, toussai pour me nettoyer les poumons et renonçai à comprendre. Après tout, cela pouvait venir de moi. On m'avait déjà avertie que mon état d'esprit pouvait influencer l'aspect de la sphère psychique.

Or, à cet instant, mon état d'esprit n'était pas fondamentalement positif. Oh, je n'avais pas peur... Pas du tout, même ! J'étais juste sur mes gardes. Méfiante. Soupçonneuse. Prudente. Aucun autre synonyme ne me venait à l'esprit. Ce qui signifiait sans doute que j'avais assez atermoyé. Il était temps de me mettre en

route.

Coyote m'avait prévenue que dans le monde astral, les voyages n'étaient pas une question de distance, mais de volonté. Pourtant, j'eus l'impression de parcourir des milliers de kilomètres. Le paysage qui s'étendait sous moi était toujours changeant, toujours différent. Seattle s'estompa au loin ; bientôt le littoral du Pacifique m'apparut comme une longue métropole ininterrompue, avec ses millions de lueurs éparpillées et diffuses. Des gratte-ciel jaillissaient sous mes pieds, défiant la gravité, pour disparaître aussitôt. Puis les étoiles se rapprochèrent.

Subitement, un tunnel fermé par un mur de pierre

apparut à ma gauche. Derrière ce mur, je le sentais,

lui. Il me guettait. Chaque fois que je passais devant ce tunnel, un minuscule tentacule s'accrochait à moi et

25

me liait à lui. La première fois que j'étais tombée dans

le monde astral, j'avais failli entrer directement dans

ce tunnel, aiguillonnée par la curiosité et par la vio-

lence que son occupant suscitait en moi. Dès la deu-

xième fois, le mur de pierre avait été en place. C'était

le moyen que ma mère morte avait trouvé pour me

protéger contre l'habitant du tunnel. Cette fois, j'étais

prévenue, et je parvins à l'ignorer.

« Un jour, me dis-je, tu n'y arriveras plus. »

Le tunnel disparut. Le ciel s'éclaira puis se teinta d'or et de vert détrempés. De nouveaux gratte-ciel s'élevèrent du sol et se muèrent en arbres immenses, couverts de points de vie... des lueurs non pas bleues et blanches, cette fois, mais rouges et orangées. Avec un sourire, je plaquai les mains contre mes cuisses et fusai à travers l'espace.

Sous le ciel doré s'étendaient des palaces qui donnaient au Taj Mahal une allure de cabane misérable. Un tigre aux dents de sabre arpenta quelques instants l'espace près de moi, me lançant des regards furtifs, comme si je lui ouvrais l'appétit. Un rire d'homme résonna, puis le monde tourna sur lui-même, et ce fut la nuit. Le ciel bleu sombre était émaillé d'étoiles. Je me détendis pour profiter du spectacle changeant qui se déroulait devant mes yeux ; à cet instant, tout se figea brusquement.

Devant moi se tenait un homme rouge. Littéralement : sa peau était couleur brique ou thon cru. Ses yeux étaient dorés, sa bouche plissée de colère.

— N'as-tu donc rien appris, Joanne ?

Je le dévisageai, abasourdie.

— Que fais-tu ici ? demandai-je.

— Tu fais assez de bruit pour réveiller les morts.

— C'est un peu mon objectif, rétorquai-je.

— Siobhàn Walking...

— Ne m'appelle pas comme ça !

— C'est ton nom.

— Je m'en fiche. Ne m'appelle pas comme ça.

Pas ici.

Ces derniers temps, j'étais devenue de plus en plus obsédée par le fait de garder ce nom secret. Siobhàn Walkingstick. C'était mon vrai nom, donné par des parents dont les cultures ne s'étaient entrechoquées que le temps de m'engendrer. Lorsque mon père l'avait entendu, il ne lui avait fallu qu'une fraction de seconde pour l'angliciser. Siobhàn était ainsi devenu Joanne. Jusqu'à mes vingt ans, personne ne m'avait jamais appelée Siobhàn, sauf une fois, dans un rêve. Quant à mon nom de famille, Walkingstick, je l'avais abandonné de ma propre initiative au moment d'entrer à l'université. J'avais eu envie de tourner la page de mon identité cherokee, de me définir selon mes propres critères. Depuis, j'étais Joanne Walker. Siobhàn Walkingstick vivotait à peine dans un coin de

ma mémoire.

Pourtant, que je le veuille ou non, ce nom correspondait à une partie de moi. Une partie extrêmement fragile. Le prononcer à voix haute, en plein milieu du monde astral, était très dangereux. Comme me l'avait conseillé Coyote, j'avais appris à me construire une protection mentale. Je m'imaginai cela comme des feuilles de titane disposées autour de mon cerveau :

27

souples et minces, quasiment incassables. Elles étaient censées empêcher les méchants de pénétrer au plus profond de moi-même.

Résumons : dans les meilleures circonstances, je n'aimais pas entendre les noms « Siobhàn » et « Walkingstick » mis bout à bout. Et j'étais particulièrement furieuse de les entendre proférer par le même guide spirituel rouge brique qui m'avait conseillé de mettre en place un bouclier mental.

Le guide en question inclina légèrement la tête, dilata les narines et se transforma. Un instant plus tard, un coyote aux yeux dorés et à la langue pendante se tenait devant moi, toujours affublé de la même expression courroucée.

— Bon sang, dis-je. Je déteste tes petits tours de

passé-passé.

— Nous ne sommes pas là pour parler de tes goûts, répliqua le coyote.

Ses mâchoires ne remuaient pas ; comme toujours, je ne savais pas s'il parlait à haute voix, ou seulement dans mon esprit.

— Tu n'es pas capable de ce genre de chose, Joanne.

Je m'humectai les lèvres.

— Pourtant, je suis ici, pas vrai ?

— As-tu la moindre idée ce que tu es en train de faire ?

La voix de Coyote se fit plus dure. D'instinct, je redressai les épaules et levai fièrement le menton.

— J'essaie juste de voir si elle peut me dire quelque chose sur la façon dont elle est morte.

28

— Il y a d'autres manières, moins dangereuses, de le savoir. Tu fais partie de la police, je crois ?

— Je suis affectée à la circulation, dis-je entre mes dents. Les agents de la circulation n'enquêtent pas sur des cadavres retrouvés dans les douches universitaires.

Coyote inclina la tête sur le côté et me décocha

un regard qui en disait long. Puis, au cas où je n'aurais

toujours pas compris, il déclara :

— Peut-être que tu devrais t'abstenir, dans ce cas.

J'avais une forte envie d'entourer sa longue

gueule dorée de plusieurs épaisseurs de ruban adhésif.

— Cela ne servirait à rien, dit-il sans ouvrir la
bouche.

C'était exaspérant, cette façon qu'il avait de lire

en moi, tout en restant lui-même absolument opaque.

— Je suis chez moi, dis-je, dans ma propre vision
psychique. Je devrais pouvoir lire dans tes pensées,
non ?

Des rides se creusèrent dans la fourrure brun-
jaune de son front.

— Premièrement, dit-il, nous ne sommes pas
chez toi. Même *cela*, tu ne l'as pas encore compris ?

Le monde astral est bien plus vaste que ce que tu es
capable d'imaginer.

— Je croyais que c'était du pareil au même,
marmonnai-je. Comment pourrai-je savoir tout cela ?

— En étudiant, rétorqua Coyote sèchement. Si ce
n'est pas trop te demander.

L'espace d'un instant, je me demandais s'il était

possible que Coyote fût également mon chef, Morri-

son.

— Il faudrait que je le rencontre, un jour, dit

Coyote distraitement.

— Excellente idée, dis-je en frémissant. Un

coyote doué de parole, venu du monde astral... A mon avis, ça passera très bien.

En ce qui concernait les phénomènes paranormaux, Morrison était plus incrédule que l'agent Scully. Il avait été un temps où notre scepticisme vis-à-vis des phénomènes occultes était notre grand et unique point commun. Mais par la suite, j'avais commis des actes terriblement bizarres — tel que ressusciter plus ou moins sous les yeux de mon chef — et, à présent, nous n'avions en commun que le mécontentement que nous inspirait ma profession. Mécontentement motivé, bien sûr, par des raisons totalement différentes chez l'un et chez l'autre.

— Et deuxièmement ? demandai-je à Coyote, pour couper court à mes pensées.

L'espace d'un instant, Coyote parut avoir perdu le fil. Puis il se secoua et arpenta l'espace, le bout de sa queue fouettant l'air.

— Deuxièmement, mes défenses mentales t'em-

pêchent de lire dans mes pensées. Si les tiennes ne m'en empêchent pas, c'est parce qu'au bout de six mois, elles sont toujours aussi rudimentaires et pleines de failles.

— Merci, dis-je. Veux-tu que je m'étende sur le dos, afin que tu puisses mieux me rouer de coups ?

Coyote cessa de tourner en rond et, sans transition, reprit une forme humaine. Ses cheveux noirs,

30

parfaitement lisses, lui arrivaient à la taille, et brillaient de reflets bleus.

De même que l'on remonte toutes les vitres d'une voiture en même temps, je refermai précipitamment mes pensées. En moi-même, je reconnus qu'il était plus facile d'affronter Coyote sous sa forme animale.

En tant qu'homme, il était presque trop beau pour être vrai. Je devais me concentrer pour ne pas saliver d'admiration devant lui.

— Joanne, quand tu as choisi la vie, tu as accepté un grand pouvoir.

— Si tu me dis que les grands pouvoirs s'accompagnent de grandes responsabilités, je te flanque mon pied dans la figure.

Il me fixa de son regard impassible de coyote.

— Essaie !

Un silence s'installa entre nous, puis Coyote baisa la tête et me regarda à travers ses longs cils noirs.

— Cela fait des mois que notre pacte est scellé,

Joanne. Pourquoi persistes-tu à lutter ?

— Je suis ici, n'est-ce pas ? dis-je sèchement.

C'est déjà quelque chose, non ?

— En effet, répondit-il en secouant la tête. Mais ce n'est pas suffisant. Parler aux morts est un art dangereux, et tu n'es même pas en train de leur parler. Tu te contentes de t'ouvrir aux quatre vents, de t'offrir à la première influence venue.

— Ah oui ? demandai-je.

Ce n'était pas très cinglant, comme réplique, je m'en rendais compte.

— Eh bien, ajoutai-je, c'est tout ce que je sais

31

faire.

Ah, une attaque défensive... Très bien, Joanne, me dis-je, espérant que les fenêtres de mon esprit étaient hermétiquement closes.

— C'est bien le problème, dit Coyote avec plus de patience et de douceur que je n'en méritais. As-tu déjà songé, Joanne, que je n'aimerais pas que tu te

fasses tuer ici ?

Je clignai des yeux et déglutis.

— De quoi as-tu si peur ? demanda-t-il d'une voix plus douce.

Il y a des questions auxquelles on n'a pas envie de répondre, et des questions auxquelles l'on ne veut même pas réfléchir. Je tendis la main vers la Dead Zone qui se trouvait derrière Coyote.

Les étoiles s'éteignirent, et le monde disparut.

32

3.

Au bout d'un moment, quelques étoiles se remirent à clignoter, minuscules points solitaires qui me donnaient l'impression d'être un grain de poussière, perdue dans l'obscurité infinie. J'étais gelée : je ne me rappelais pas qu'il faisait si froid, dans la Dead Zone.

Retenant mon souffle, je pivotai sur moi-même, tendant les bras et l'esprit vers l'extérieur.

Je trouvai la douleur.

Une douleur accablante, glaciale, qui me pénétra jusqu'aux os. Les battements de mon cœur propulsaient de la glace liquide dans mes veines. Ma chair fut écorchée vive et épluchée de mes os, mes reins criblés de coups de lame, mon cœur arraché de ma

poitrine. Mon squelette se brisa, écrasé par le poids de regrets monstrueux. Je tombai à genoux, accablée par les centaines de millions de vies erronées que j'avais menées, incapable de supporter plus longtemps toutes les erreurs que j'avais commises.

Puis, brusquement, l'extase déferla sur moi. La glace se mua en chaleur dorée. Je me redressai, chancelante ; mes poumons s'emplirent d'un feu si pur qu'il

33

ne brûlait pas. Des larmes incandescentes coulaient sur mes joues et suivaient la fine cicatrice menant aux commissures de mes lèvres...

Mes boyaux se tordirent, tandis que je prenais conscience de mon incapacité à contrôler le cours des événements. C'était comme si je faisais l'expérience d'un accident de voiture mélangé avec une catastrophe ferroviaire et un tremblement de terre.

— Oh, et puis zut ! me dis-je.

Dans un sens, c'était un soulagement de me défaire du fardeau de ce corps épuisé par des années, des décennies, peut-être des siècles de vie.

Je pris vaguement conscience du lien intime et horripilant qui se tissait entre moi et tous les êtres déjà morts. Surtout, je compris que j'allais moi-même mou-

rir de nouveau. Pour de bon, cette fois.

A cet instant, on me frappa au visage. Une douleur entièrement neuve explosa, balayant l'ancienne. Tenant mon nez à deux mains, je me pliai en deux et hurlai.

Au cas où vous vous poseriez la question, lorsqu'on a le nez cassé, l'agripper à deux mains ne sert strictement à rien. Des éclairs de douleur m'aveuglèrent ; je m'étranglai et tombai à terre. Mon front heurta le sol. Des éclats de lumière déchirèrent l'obscurité derrière mes paupières.

— Nom d'un...

Haletante, je roulai sur le côté et tâtai précautionneusement mon nez, visualisant une Mustang au capot enfoncé. Pour défroisser la carrosserie, il suffisait d'y coller une pompe à ventouse et d'augmenter la pres-

34

sion jusqu'à obtenir le résultat voulu. Dans mon esprit, je vis le métal tordu reprendre sa forme d'origine.

Soulagée, j'ouvris les yeux. Une douleur insupportable parcourut mon nez et alla se planter entre mes deux sourcils. Je me redressai lentement, tenant toujours mon nez à deux mains, et lançai un regard accusateur en direction de Coyote.

— Nous sommes dans le royaume des morts,

Joanne, dit-il en haussant les épaules. Ce n'est pas l'endroit idéal pour guérir.

Il avait repris sa forme de coyote, et se balançait nerveusement d'une patte sur l'autre.

Parmi les nombreuses répliques qui me venaient à l'esprit, aucune n'était très élégante. Je parvins à tenir ma langue, mais Coyote inclina la tête et pouffa d'une manière très humaine.

— Normalement, les jeunes femmes n'utilisent pas ce genre de vocabulaire, dit-il.

— Merci de m'avoir sortie de là, dis-je platement.

Je ne ressentais pas la moindre gratitude envers lui.

— Tout le plaisir est pour moi, répondit Coyote sur le même ton. Si nous partions d'ici, maintenant ?

— Non. Puisque nous sommes là, j'aimerais essayer de la retrouver.

Coyote poussa un long soupir.

— Bien. Comment s'appelle-t-elle ?

— Je ne sais pas.

Je ne savais pas non plus que les chiens pouvaient prendre l'air méprisant. Jusque-là, j'avais cru que tout leur charme résidait dans leur regard adora-

teur et enthousiaste. Coyote me foudroya du regard.

— Je ne suis pas un chien, dit-il entre ses dents.

Comment veux-tu retrouver un mort sans connaître son nom ?

— Les autres fois, ils sont venus à ma rencontre, répondis-je d'un ton impuissant.

Coyote marmonna quelques mots dans une langue que je ne connaissais pas, mais je n'avais pas vraiment besoin de traduction.

— Une fois que tu seras sortie d'ici, déclara-t-il d'une voix menaçante, si tu ne trouves pas un professeur, je vais...

Il termina sa phrase par un claquement de mâchoires.

— Me mordre ? complétoi-je obligeamment.

— Les autres t'ont retrouvée ici, dit-il sans répondre, parce que tu les avais invités à s'entretenir avec toi. Cette fois, tu es venue seule.

— Pas du tout. Tu es avec moi.

— Que les anges du ciel nous protègent ! dit

Coyote d'un air consterné.

Reprenant sa forme humaine, il s'avança et posa les mains sur mes épaules. Je me figeai. A part me

briser le nez, quelques instants auparavant, il ne m'avait jamais touchée.

— N'as-tu donc aucun instinct de préservation, Joanne ? Es-tu...

Ses yeux dorés s'éclairèrent subitement, et il redressa le menton, manifestement surpris.

— Je vois, dit-il d'un ton plus doux.

36

Puis il me relâcha.

— Quoi ? demandai-je. Quoi ? Qu'est-ce que tu vois ?

— Nous allons faire ce pour quoi tu es venue, et partir le plus vite possible.

Il s'éloigna d'un pas et refusa d'ajouter un mot.

Un bruit de frustration étranglée sortit de ma gorge.

— Cet endroit est extrêmement dangereux pour toi, ajouta-t-il. A plus d'un égard. Dis-moi ce que tu sais de cette fille.

Je lui dis tout : jeune, noire, morte dans les douches des femmes du gymnase universitaire. Tandis que je les énonçai, je m'aperçus que ces maigres indices étaient ridicules.

— Concentre-toi sur elle, dit Coyote. Concentre-toi sur son apparence. Si nous avons de la chance, elle

n'aura pas encore perdu le sentiment de son corps, et nous pourrons la retrouver.

— Et si nous n'avons pas de chance ?

— On rentre à la maison, et tu continues tes recherches selon la bonne vieille méthode. Je ne veux pas que tu t'attardes ici.

Etouffant un juron, je fermai les yeux et évoquai l'image de la fille morte. Jolie, pommettes rondes, menton pointu, cheveux courts et crépus. Quelques mèches teintées en rouge vif. Même dans la mort, sa peau était restée très foncée. Mentalement, je gommaï le bleu gris qui avait coloré ses ongles et ses lèvres pulpeuses.

Comme un ruisselet de sang glacé, un frisson

37

courut le long de mon dos. Tous les poils de mon corps se hérissèrent.

— Désolée, dis-je sans ouvrir les yeux. Je ne peux pas faire mieux.

La voix de Coyote me parvint de très loin, résonnant comme dans une grotte.

— Je crois que c'est amplement suffisant, Joanne.

J'ouvris les yeux.

Des serpents.

Il y avait des serpents partout. Ils ondulaient dans l'obscurité comme s'ils nageaient dans une rivière de sang. Ils s'entortillaient autour de mes chevilles et remontaient le long de mes cuisses, envahissants et indiscrets. L'un d'eux s'enroula autour de ma taille et de mes côtes, leva sa tête à hauteur de la mienne et sortit sa longue langue fourchue. Il me humait, me regardait. De sa grande mâchoire inférieure se dressaient des crocs dégoulinants de venin. Il affronta mon regard sans ciller. Quant à moi, j'étais pétrifiée.

— Coyote ? dis-je d'une voix éteinte.

— Je ne peux pas t'aider.

Il semblait s'éloigner de seconde en seconde. Je tournai légèrement la tête sur le côté, consciente d'exposer au serpent ma veine jugulaire.

Coyote n'était plus à mes côtés. Il n'était plus qu'une minuscule tache au loin, à peine visible dans un océan de reptiles mouvants, qui ondulaient et s'entortillaient les uns autour des autres. Sous mes yeux, de nouveaux serpents se mirent à tomber du ciel.

J'étais piégée dans un tableau raté de Salvador

Dali.

J'éclatai de rire. Ma voix résonna contre les murs

inexistants de la Dead Zone. Le serpent qui m'entourait la taille resserra son étreinte et approcha sa tête de ma gorge. Je frissonnai et cessai brusquement de rire.

Des couleuvres d'un brun rouge remontèrent le long de mes jambes, s'entortillèrent autour de mes doigts, s'étendirent comme des griffes vivantes. Elles se blottirent dans mes cheveux ; du coin de l'œil, je pouvais les voir s'agiter doucement. Je devais ressembler à une Gorgone.

— Coyote, que se passe-t-il ?

Ma voix me parut craintive et aiguë. Exactement comme celle de Phoebe, tout à l'heure, qui m'avait tant déplu.

Aucune réponse ne vint. Ce faux frère m'avait abandonnée.

Le serpent accroché à ma taille ne m'avait pas quittée du regard. Mon pouls s'accéléra ; j'avais l'impression d'être une souris effrayée. Je tentai de ne pas montrer ma peur à l'animal.

— Que veux-tu ?

Dans un sifflement, la tête du reptile ondula vers l'arrière. Mes genoux s'étaient bloqués, m'empêchant de prendre mes jambes à mon cou, mais je ne savais pas si c'était une bonne ou une mauvaise idée.

— Que veux-tu ? répétais-je.

Le serpent cracha. Le venin passa si près de mon visage que je crus sentir sa brûlure sur ma peau. Mais, sans desserrer son étreinte autour de ma taille, l'animal se contorsionna pour regarder quelque chose derrière moi.

39

Une mer sanguinolente de cadavres avait inondé la Dead Zone. Les serpents flottaient à sa surface, s'entrelaçant et ondoyant au rythme du flux et du reflux. Soudain, une immense crête se forma, comme si un sous-marin se déplaçait en profondeur. Puis les eaux s'ouvrirent, projetant en tous sens des reptiles effrayés et convulsés. Ils se tortillaient avec frénésie, tentaient en vain de se raccrocher à quelque chose, et retombaient sans un bruit dans la masse grouillante de leurs semblables.

La chose qui était sortie des eaux ne ressemblait en rien à un sous-marin. Le mot qui venait à l'esprit, c'était plutôt *monstre*, ou *serpent des mers*, pour être plus précis. Je ne sais pourquoi j'éprouvais le besoin d'identifier avec précision l'horrible chose qui se dressait devant moi, mais c'était ainsi.

Elle était gigantesque et plus réelle, plus tangible

que tout ce que j'avais vu jusque-là dans la Dead Zone. Ce gros serpent n'était pas mort. Au contraire, je n'avais jamais rien vu d'aussi vivant, ni d'aussi fixement déterminé. Il vivait, et il vivait pour tuer.

Ses écailles noires étaient si brillantes qu'elles faisaient mal aux yeux. Sous sa carapace évasée en collerette, on devinait des ouïes étincelantes, aux bords tranchants comme du verre. Autour de sa tête se mouvaient de petits tentacules vicieux. Bien qu'il n'eût pas de pattes, le monstre ne correspondait pas vraiment à l'idée qu'on se fait d'un serpent. Des crêtes acérées se dressaient sur son dos, luisantes de poison. Cette bête paraissait capable de briser un navire d'un coup de queue. Si les mers d'antan étaient vraiment

40

habitées par ce genre de créatures, alors les anciennes terreurs des marins étaient largement compréhensibles.

Le serpent ouvrit la bouche et poussa un sifflement.

Ses crochets à venin étaient aussi grands que moi.

Je me demandai distraitement si, une fois piquée, je perdrais instantanément toute sensation, ou si je vivoterais quelque temps dans cette gueule immense,

jusqu'à ce que les muscles de sa gorge se referment
autour de moi...

Les petits serpents m'abandonnèrent en masse,
ondulant le long de mes bras et de mes jambes pour se
laisser tomber sur le sol. Je les comprenais parfaite-
ment. Moi non plus, je n'avais pas envie d'affronter le
Grand Chef. L'un d'entre eux se glissa sous ma che-
mise et descendit le long de ma colonne vertébrale.

Puis, rencontrant le serpent enroulé autour de ma
taille, il paniqua et se débattit violemment. La vipère
pivotait brusquement et enfonça ses dents dans le ser-
pent sous ma chemise. Celui-ci fut parcouru d'un
spasme, puis s'agita convulsivement en agonisant. Sa
terreur froide s'infiltra sous ma peau et me couvrit de
sueur glacée. Ebahie, je regardais fixement le monstre
devant moi, tandis que je sentais le petit serpent mou-
rir sous ma chemise, calé au creux de mes reins.

La vipère se déroula lentement de ma taille.

— Coyote..., murmurai je une dernière fois.

Mais je savais qu'il ne répondrait pas. A l'instant
où la vipère se laissa tomber de mon corps, je tendis la
main et l'attrapai à la base du cou, juste en dessous des

sions animalières à la télévision. Elle siffla, cracha, se tordit vainement.

La chose au-dessus de moi se figea.

— Bon, dis-je d'une voix fêlée. Au moins, vous n'êtes pas cannibale.

Le monstre poussa un sifflement de rage. Je n'osai pas baisser les yeux pour voir s'il possédait de petits bras ridicules, comme les T-Rex. Autour de moi, la mer de serpents s'éparpillait, laissant un vide autour de leur maître. Ceux qui se trouvaient le plus près de moi se dressaient de toute leur taille et ondu-
laient d'un air menaçant, comme pour me signaler qu'ici, ce n'était pas moi qui commandais.

Je n'avais pas vraiment besoin qu'on me le rappelle.

— Faisons un marché, dis-je.

Le monstre cligna des yeux. Chez n'importe quelle autre créature, cela aurait indiqué la surprise ; chez elle, ce mouvement semblait destiné à me rappeler que ses yeux sans pupilles étaient assez grands pour me refléter en entier.

— Laisse-nous partir, dis-je, et je te rends ta vi-
père.

— *Nous ?* siffla le serpent.

Sa voix résonnait comme un grand fleuve sonore.

— Nous, confirmai-je. Coyote et moi.

Dans la Dead Zone, les distances étaient mal-
léables. J'avais appris cela dès ma première visite,
même si, à l'époque, je n'étais pas capable d'affecter
l'espace autour de moi. A présent, je déglutis, me rac-

42

crochai désespérément à l'idée de Coyote, et ordonnai
à l'univers de bouger.

Mes pieds se dérochèrent comme si j'avais atterri
sur une plaque de verglas. Mon estomac se tordit, et je
crispai la main autour de la vipère. Autour de moi,
l'espace se réduisit à une tête d'épingle, puis se dilata
de nouveau. La mer de serpents et de cadavres s'en-
gouffra dans le trou noir comme dans une évacuation
d'eaux usées ; d'autres réapparurent aussitôt autour de
moi. Comment pouvais-je reconnaître une foule de
serpents d'une autre, me direz-vous ? Je n'en ai pas la
moindre idée.

Le monstre fit claquer sa langue. Tout près de
moi, j'entendis la voix de Coyote.

— Nom de..., grogna-t-il. Qu'est-ce que tu crois
faire, Joanne ?

— J'essaie de nous sortir d'ici, dis-je avec toute la

confiance dont j'étais capable.

Cette fois, au moins, ma voix ne se brisa pas.

Je brandis ma vipère captive devant moi.

— Elle contre nous, dis-je au monstre.

Il claqua la langue de nouveau, et ondula d'un côté à l'autre pour m'examiner sous tous les angles.

— Elle est seule, dit-il bientôt. Vous êtes deux.

C'était bien ce que je craignais.

— Je suppose qu'ici, vous ne faites pas de prix de groupe...

Le monstre me fixa d'un regard impassible.

— Joanne..., dit Coyote sur un ton d'avertissement.

43

— Dans ce cas, laissez-le partir, lui, dis-je en indiquant Coyote de la tête.

— Jo ! répéta-t-il. Ne fais pas ça !

La gueule du serpent s'aplatit et sa langue en jaillit.

— Le sssacrifissse est plus beau quand la victime est consssentante.

— C'est mon cas, dis-je en agitant la vipère que je tenais dans la main. Je t'échange ce petit type contre Coyote, et je suis toute à toi.

— Marché conclu, dit le monstre.

Je lâchai la vipère et repoussai Coyote de toutes mes forces, imaginant la force dégagée par une collision de voitures.

Au début, Coyote résista. Il savait que j'utilisais des images mécaniques pour me concentrer ; c'était lui qui m'avait appris à le faire. Aussi opposa-t-il à ma poussée l'image d'une montagne, absorbant tranquillement l'énergie que je déployais.

Puis, d'un coup, le pouvoir surgit en moi. Un pouvoir profond, vibrant, couleur de sang frais ; un pouvoir que m'envoyait le grand serpent, qui mettait toute sa volonté au service du même but que moi.

Pour être plus clair, il voulait se débarrasser de mon acolyte pour me dévorer tranquillement.

Coyote vacilla et disparut.

En un éclair, la vipère enroulée autour de ma taille se retourna vers moi. L'attaque fut si rapide que je n'eus aucune chance de la parer.

Le grand serpent se pencha sur moi et cracha.

Eclaboussée de venin, la vipère se recroquevilla avec

44

un cri aigu et se renversa sur le dos en se tordant de douleur.

— Exactement ! dis je en lui crachant dessus à mon tour. Je suis un plat réservé aux grands, moi !

Le monstre releva la tête en me fixant du regard.

L'autosatisfaction n'était pas un trait de caractère courant chez les serpents, pensai-je.

— Bref, déclarai-je en m'éclaircissant la gorge. Je me disais juste... tant qu'à être mangée, autant être mangée par le plus... Oh, et puis rien.

Le monstre se redressa de toute sa hauteur, puis fondit sur moi. Tandis que les mâchoires béantes se rapprochaient de moi, ma dernière pensée fut : « Il doit bien exister un poème adapté à cette situation. »

45

4.

Une grande main chaude et rugueuse m'agrippa l'épaule. Mes yeux s'ouvrirent ; j'aperçus le carrelage blanc de la cabine de douche et, par terre, la fille morte. Je n'avais pas prévu que l'estomac du serpent ressemblerait à cela.

— Walker ?

Je me contorsionnai pour lever la tête. La main posée sur mon épaule était reliée au corps musclé de mon supérieur immédiat, le capitaine Michael Morrison, chef du commissariat de Seattle Nord.

Morrison me faisait toujours penser à un superhéros légèrement décati. Proche de la quarantaine, il avait des tempes grisonnantes, un peu trop de chair sur les os et un regard bleu perçant. De ma vie, je n'avais jamais été aussi heureuse de voir un superhéros sur le retour ; aussi prononçai-je les premiers mots de gratitude qui me vinrent à l'esprit.

— Que faites-vous en dehors de votre secteur ?

— Où est passé votre uniforme ? rétorqua-t-il

d'un air mécontent.

Il ôta sa main de mon épaule, et je resserrai ma

46

serviette autour de moi. Ce n'était certainement pas la tenue que j'aurais choisie pour accueillir la police. Et si elle était déjà sur les lieux, cela signifiait qu'en mon absence, le temps s'était sérieusement accéléré.

Je me réfugiai dans l'agressivité.

— Qu'est-ce que vous fichez ici ? demandai-je à

Morrison.

— J'étais en route pour le bureau quand l'annonce

est passée. Je n'ai pas pu résister à l'association

« Joanne Walker » et « 10 h 55 ».

— Hum... Avec un peu de chance, ç'aurait pu être

moi, la morte.

S'il avait posé sa main sur mon épaule une fraction de seconde plus tard, cela aurait effectivement été le cas. Mais je n'avais pas envie de réfléchir à cela.

— Que s'est-il passé ? demandai-je.

— Tu étais en transe, ou quelque chose comme ça, intervint Phoebe, qui se cachait à moitié derrière Morrison. Quand je me suis aperçue que tu ne me suivais pas, j'ai fait demi-tour, et je t'ai trouvée comme ça. Je t'ai secouée, mais tu refusais de te réveiller.

Alors, j'ai appelé la police. Dès qu'il t'a touchée, tu as ouvert les yeux...

Cela non plus, je n'avais pas envie d'y réfléchir.

Je me redressai en silence. Des ruisselets d'eau froide dégoulinèrent le long de mes cuisses. Puis quelque chose de dur et de plus froid se glissa hors de ma serviette et tomba dans l'eau.

— Doux Jésus ! s'exclama Morrison.

Il bondit en arrière avec une agilité qui n'aurait pas fait honte à un superhéros. Mon cou se raidit ; je

47

fus incapable d'orienter mon regard vers l'objet au fond du bac de douche.

— C'est un serpent, dis-je d'une petite voix.

Puis je me forçai à baisser la tête pour confirmer.

Parfois, on préférerait avoir tort.

La première fois que j'avais visité la sphère astrale, j'en avais rapporté une petite feuille bleue et blanche qui brillait dans l'obscurité. Comme souvenir de voyage, c'était nettement plus mignon que cette vipère morte.

Je m'accroupis pour la ramasser.

— Posez ça ! aboya Morrison. C'est un indice matériel trouvé sur les lieux du crime !

— Au contraire, dis-je en grimaçant. Ce serpent n'a rien à faire ici. A moins que vous ne me soupçonniez d'avoir tué la fille...

— Est-ce le cas ? demanda-t-il sèchement.

— Non ! répondis je en roulant des yeux.

— Bien. Alors expliquez-moi, pour l'amour du ciel, ce que vous faisiez avec un...

Pour être honnête, si j'avais été à sa place, je n'aurais pas réussi à garder mon sérieux, moi non plus.

Morrison s'arrêta net, toussota, puis éclata de rire.

J'appuyai mon front sur une main, et attendis qu'il ait fini. Phoebe — cette traîtresse — gloussait aussi, même si elle essayait de le cacher en se couvrant la bouche des deux mains.

Il leur fallut un bon moment pour se calmer.

— Allez vous habiller, Walker, dit Morrison avec un grand sourire. Je ne tiens pas à ce que nos collègues voient un membre de notre commissariat dans

48

cette tenue.

Ne trouvant rien à répliquer, je me mordis la langue, ramassai mon serpent et partis m'habiller. Finalement, je m'aperçus qu'il était bien moins désagréable de répondre aux questions de la police lorsqu'on portait soi-même un uniforme. D'abord, la police de l'université ne semblait pas me soupçonner, ce qui représentait une immense amélioration par rapport à la dernière fois que j'avais trouvé un mort.

Certes, il était curieux qu'une flic passe son temps à tomber nez à nez avec des cadavres... Mais ce genre de choses arrivait. A tour de rôle, Phoebe et moi répondîmes à leurs questions ; ni elle ni moi ne pûmes leur livrer d'indices.

L'inspectrice responsable de l'enquête, une fille sublime du nom de Renfroe, avec un fort accent du Sud, dodelinait de la tête en écrivant furieusement dans son carnet. Elle y nota mon numéro de téléphone, et comme je m'éloignais enfin, il me sembla qu'elle regardait avec intérêt la poche de mon panta-

lon. Je fus tentée de me retourner pour dire : « C'est un serpent mort », mais puisque Morrison lui-même n'avait pas soulevé le problème, je m'en abstins. Lorsque j'arrivai dehors, escortée par mon chef, la chaleur du soleil faisait déjà miroiter l'air au-dessus du trottoir. Mes yeux se mirent à larmoyer ; la main sur le front, je parcourus le parking du regard, à la recherche de ma voiture. Morrison souleva le ruban jaune de l'enquête pour me laisser passer. Je me glissai dessous avec méfiance, m'attendant presque à ce qu'il le relâche. Puis je m'esclaffai : tout de même, nous

49

n'étions plus à l'école primaire ! Morrison prit un air vexé.

— Je vous en prie, dit-il avec raideur.

— Merci. Je n'ai pas fait exprès d'être malpolie.

« Très bien », me félicitai-je. Je m'étais excusée auprès d'un officier supérieur. Cela ne m'arrivait pas souvent.

— Non, ça semble naturel, chez vous.

Enfin, auprès d'un officier *théoriquement* supérieur...

J'étais de mauvaise foi. Morrison était un meilleur flic que moi ; il aurait fallu être idiot pour ne pas

s'en apercevoir.

— Qu'est-ce que je pourrais dire pour vous en convaincre ? demandai-je.

J'eus l'impression d'avoir oublié quelque chose...

Ah, oui.

— Chef ? ajoutai-je avec humilité.

— Je *démissionne* arriverait tout en haut de la liste, dit Morrison. Je vous raccompagne au commissariat ?

L'espace d'un instant, je restai à le dévisager.

Mon regard se planta droit dans le sien : nous faisons exactement la même taille, et les talons identiques de nos chaussures réglementaires ne faussaient pas la donne.

J'avais passé le concours de la police avec des résultats pas complètement honteux, et décroché un travail au sein du commissariat qui correspondait à ma vocation : réparer des voitures. Puis, il y avait presque un an de cela, j'avais pris un congé un peu trop pro-

50

longé. Je pouvais difficilement reprocher à Morrison d'avoir embauché un remplaçant — même si, en réalité, je le lui avais bel et bien reproché, et continuais à le faire —, mais je lui en voulais de m'avoir rétrogra-

dée à la circulation. Evidemment, virer une femme flic
moitié amérindienne, cela ne se fait pas. Mon chef
m'avait donc affectée à la patrouille de rue en espérant
Glue je démissionnerais.

Plutôt me faire arracher les yeux avec une pince à
sucre ! avais je immédiatement décidé.

Au bout de quelques semaines sur le trottoir, mes
ampoules aux pieds avaient disparu, et j'éprouvais un
certain plaisir à flanquer des PV aux 4x4 mal garés...
mais l'huile et le cambouis me manquaient. Ce n'était
pas la vie que je voulais mener.

Les coroners emmenèrent le corps — Cassandra '
Tucker, vingt ans, étudiante en première année d'uni-
versité, récemment séparée de son petit ami, mère
d'une petite fille dont le nom n'était pas indiqué sur la
photo, toutes choses qui m'auraient été fort utiles dans
la Dead Zone — et le hissèrent dans l'ambulance.

Je fis un grand sourire à mon chef.

— Non, merci, dis-je. J'ai Titine. Mais si vous
voulez monter avec moi...

Les commissures des lèvres de Morrison se cris-
pèrent. Mon sourire s'élargit.

— C'est bien ce que je pensais.

— Je veux vous voir dans mon bureau dès que

vous arriverez.

Ma bonne humeur en prit un coup. Je me retour-
nai et lui lançai un coup d'œil. Ses lèvres avaient tou-

51

jours ce même pli lugubre.

— Très bien, chef, dis-je sur un ton peu enthousiaste.

Puis je partis retrouver Titine.

C'était elle qui était à l'origine de mes problèmes avec Morrison. Peu de voitures sont aussi mignonnes que ma Mustang 1969 ; or, qu'un mâle américain en possession de toutes ses facultés intellectuelles pût la confondre avec une Corvette 1963, voilà qui me dépassait totalement. Et j'avais sans doute insisté un peu trop lourdement à ce sujet.

En fin de compte, charrier un capitaine fraîchement promu avait été une mauvaise idée. Surtout que, comme je l'avais rapidement appris, ce capitaine venait également d'être affecté au commissariat où je travaillais. Bref, c'était mon nouveau patron. C'était la plus mauvaise façon possible d'entamer une relation de travail, et depuis, les choses ne s'étaient guère améliorées.

Le pire, c'est que j'avais fini par apprendre le réel

grief de Morrison à mon sujet. Selon lui, je « gâchais mon potentiel » en travaillant comme mécanicienne plut& que comme flic. Il m'avait collée à la circulation dans l'espoir que je démissionnerais, mais son plan s'était retourné contre lui. J'étais déterminée à relever le défi... et à résister quoi qu'il arrive.

L'idée que Morrison avait prévu ma réaction, et qu'il avait utilisé ce moyen détourné pour arriver à ses fins, était tout simplement insoutenable. Je refusais donc d'y songer.

52

Je sortis du parking derrière lui et pris la direction du commissariat, sans me presser.

— Expliquez-moi d'où sortait le serpent.

Morrison posa la question avant que la porte ait fini de se refermer. J'avais déjà remarqué, avec une certaine appréhension, que les stores du mur de verre étaient descendus. Ce qui signifiait, immanquablement, que j'avais de gros ennuis.

Je posai la main à plat sur le cadre de la porte, comme pour vérifier qu'elle était bien fermée.

— Si je vous le disais, vous ne me croiriez pas.

Je m'installai en face de mon chef et frottai la cicatrice sur ma joue. Morrison arqua les sourcils.

— Dites toujours.

Question sécheresse, le désert de l'Arizona n'avait rien à lui envier.

— Mon nouveau petit ami aime faire des trucs avec des serpents, dis-je d'un air un peu gêné.

Cette explication-là me plaisait beaucoup plus que la vérité.

Un orage balaya le désert.

— Walker ! explosa Morrison.

Je tressaillis. C'était raté.

— Même s'il y avait l'ombre d'une chance pour que vous me confiiez les détails de votre vie sexuelle, je suis ici depuis assez longtemps pour savoir que vos chances d'avoir un petit ami sont proches de...

Je sentis mon visage s'embraser.

53

— Bon, d'accord, dis-je. Ma nouvelle petite amie...

— Walker !

Apparemment, mon chef me jugeait incapable de m'attirer les faveurs d'un sexe ou de l'autre. Cette idée me déprima profondément. Je me tassai dans ma chaise, fermai les yeux, et déclarai enfin :

— J'ai fait un tour dans le monde astral pour es-

sayer de retrouver Cassandra Tucker et l'interroger sur son meurtre. Là-bas, je me suis retrouvée nez à nez avec un tas de serpents. Celui-là est revenu avec moi.

Un silence de mort accueillit mon explication. Je comptai jusqu'à dix et ouvris les yeux. Morrison me fixait d'un air inexpressif. Je comptai une deuxième fois jusqu'à dix, puis une troisième.

— Je préférerais l'histoire du petit ami, dit-il enfin.

Retournez au travail.

Je me relevai et hochai la tête avec raideur.

J'avais l'impression que ma colonne vertébrale s'était fossilisée. Alors que j'étais sur le point de passer la porte, Morrison me rappela.

— Walker...

J'attendis en silence. C'était plus difficile pour lui que pour moi. Le silence s'éternisa, puis se brisa enfin.

— Avez-vous appris quelque chose ? demanda-t-il.

— Non, chef Désolée.

Une note de soulagement vibra dans sa voix.

— Alors cessez de jouer les détectives, au nom du ciel, et retournez à votre boulot.

— Oui, chef

*

* *

A strictement parler, Morrison ne m'avait pas interdit de m'arrêter devant le bureau de l'enquêteur Billy Holiday, ni même d'y poser un coin de fesse. Après tout, j'étais en uniforme, à quelques mètres de la porte, prête à partir. Ce n'était pas ma faute si Billy avait entamé la conversation.

Morrison n'aurait sans doute pas marché, mais il était resté dans son bureau. Billy fronça les sourcils et tendit vers moi une grande main aux doigts écartés.

— Je veux la vérité, dit-il. Comment tu trouves mon vernis nacré ?

Les parents de Billy Holiday l'avaient affublé d'un nom extrêmement difficile à porter. D'après moi, il s'était vengé en développant un goût prononcé pour le travestissement, et un sens de la mode beaucoup plus sûr que le mien. Au fil des années, chacun s'était habitué à le voir arriver au bal de la police habillé en femme. Les flics en général, même les plus conservateurs, ont une grande capacité à ne pas se laisser démonter. En l'occurrence, le fait que la femme de Billy ressemblât à Salma Hayek, en mieux, ne gâchait rien.

D'un point de vue métaphysique, Billy Holiday se

situait aux antipodes de Morrison. Tandis que moi, j'acceptais avec réticence de croire aux phénomènes surnaturels, Billy était absolument convaincu de leur existence. Autrefois, cela lui avait valu des taquineries incessantes de ma part. Ce ne fut qu'une fois ma propre vie chamboulée que j'avais pensé à lui deman-

55

der d'où lui venaient ses certitudes. A ce moment-là, j'en avais assez vu pour ne pas rejeter en bloc son explication : à savoir qu'il voyait des fantômes, et pouvait discuter avec eux. Lorsque mon propre guide spirituel avait confirmé des informations glanées par mon collègue lors de ses conversations avec les morts, je n'avais eu qu'à m'incliner. Reste que Billy avait eu largement l'occasion de se venger de mes mesquineries, et qu'il s'en était abstenu. Il était bien plus sympathique que moi, cela ne faisait aucun doute.

— Pas mal, dis-je en examinant ses ongles. Assez subtil.

Billy prit un air satisfait.

— C'est bien ce que je pensais, dit-il. Juste assez pour les déconcerter.

Je fus prise d'une grande curiosité.

— C'est donc pour cela que tu le fais ? Pour

mettre les suspects mal à l'aise ?

Jusque-là, je n'avais jamais eu le courage de lui poser la question.

— Non, dit-il. Mais c'est vrai que ça peut servir.

Ecoute, Joanie, depuis tout à l'heure, tu essaies de prendre l'air charmante... De quoi as-tu besoin ?

— D'améliorer mon charme, apparemment.

Billy gloussa.

— Tu ne saurais pas, par hasard, quelque chose sur la signification des serpents, sur le plan psychique ?

— J'adore la façon dont tu me poses cette question, dit-il en réprimant un sourire. Tout en décontraction. Presque nonchalante. Je me demande ce que tu

56

fais pour compenser...

— Je grince des dents toute la nuit, dis-je pour le rassurer.

Malheureusement, ce n'était pas loin d'être la vérité. Le mois dernier, j'avais été obligée d'acheter un protège-dents. Pas étonnant que je n'aie pas de petit ami. Rien que de penser à cet appareil en plastique translucide vert, j'avais l'appétit coupé.

— Arrête, tu me fais pleurer, dit Billy. Des ser-

pents, hein ? Je n'ai pas d'infos là-dessus. Comme ça, d'instinct, je te dirai trahison, incertitude, des choix qui se profilent à l'horizon...

— Billy, répliquai-je en fixant son ventre du regard, est-ce que Melinda serait de nouveau enceinte, par hasard ?

Je n'avais jamais vu quelqu'un rougir aussi fort.

Même moi, sous le regard perçant de Morrison... Evidemment, je ne m'étais jamais vraiment vue rougir.

— Zut ! dit Billy avec un mélange d'enthousiasme et d'embarras. Je ne suis pas censé le dire avant un mois. Comment as-tu deviné ?

J'eus un rire de vieille sorcière, puis me redressai, m'éclaircis la gorge, et essayai de ne pas prendre l'air trop suffisante.

— Grâce à mes Pouvoirs Chamaniques Secrets, dis-je en mettant autant de majuscules que possible dans ma voix.

Billy fronça les sourcils. J'éclatai de rire.

— Tu as grossi, dis-je. La dernière fois qu'elle était enceinte, tu as pris vingt kilos.

— Oui, mais je les ai perdus, après !

— Et Melinda, elle avait pris combien ?

Billy fit une moue boudeuse.

— Moins de dix. Je crois qu'elle a appris ces tours de passe-passe chez les Jedi.

Avec un grand sourire, je lui assénai une tape sur l'épaule.

— Toutes mes félicitations, Billy. Et rassure-toi, je ne dirai rien. Mais tu devrais peut-être faire attention au grignotage.

— Pour en revenir aux serpents..., maugréa-t-il.

Qu'est-ce qui t'intéresse chez eux ?

— J'ai fait une drôle de rencontre, ce matin.

Le visage de mon collègue s'éclaira.

— Vraiment ? Si on prenait un chocolat chaud au Missing O ? Tu pourrais me raconter tout ce que...

Morrison sortit en trombe de son bureau et se dirigea droit vers nous. Je sautai sur mes pieds.

— Hors de question, dis-je. Toi, tu es au régime, et moi, je pars faire le trottoir.

Billy émit le ricanement de rigueur, et je levai les yeux au ciel.

— Je te raconterai ça plus tard, d'accord ?

— Je me renseigne sur les serpents, dit Billy tandis que je m'élançais vers la porte, suivie de près par Morrison.

5.

Morrison ne me rattrapa pas. Il n'en avait pas besoin, car je passai le reste de la matinée à m'imaginer ce qu'il m'aurait dit s'il m'avait rattrapée. C'était mauvais signe : voilà que je me passais des savons à sa place. En outre, je me rendis bientôt compte que je verbalisais trop. En matière de PV, il existe des quotas. Les dépasser trahit un excès de zèle ; l'inverse signifie qu'on néglige son travail. Etant du genre compréhensive — du moins en ce qui concerne les voitures —, j'ai tendance à me trouver dans le deuxième cas. Mais ce jour-là, je me vengeai de l'univers tout entier en distribuant des amendes à tour de bras. J'en collai une sur le pare-brise d'un taxi garé en double file et m'éloignai à grands pas, marmonnant des répliques acerbes à un Morrison imaginaire.

— Jeune femme, je n'arrive pas à croire que vous ayez fait ça.

Je redressai les épaules et tentai de maîtriser l'exaspération qui montait en moi.

— Je veux dire... après tout ce que j'ai fait pour

vous, vous me flanquez une amende ? Une amende

de... de *soixante dollars* ?

Un sourire naquit sur mes lèvres, et je me retournai lentement. Contre la portière du taxi que je venais de verbaliser s'appuyait le vieil homme le plus costaud que j'aie jamais vu. Ses gros sourcils gris s'étiraient en accents circonflexes vers sa chevelure blanche, et ses yeux gris pétillaient d'amusement.

— Gary, dis-je en essayant de réprimer mon sourire idiot, tu ne m'appelles plus « Pervenche » ?

— Ça me reste en travers de la gorge, avoua-t-il en soupirant.

Il s'avança vers moi, tenant sa contravention du bout des doigts, comme si ç'avait été un rat mort.

— Tu m'as verbalisé, Jo. Tu ne m'aimes plus, c'est ça ?

Je lui pris la contravention des mains, la fourrai dans ma bouche et mastiquai. Ma langue fut assaillie par le goût âcre du papier et celui, plus acide, de l'encre bleue.

— Je ne savais pas que tu étais revenu, repris-je.

Je recrachai les débris du PV dans ma main.

— Ne fais jamais ce que je viens de faire, conseillai-je à Gary. Tu as bonne mine.

— Evidemment, rétorqua-t-il avec une arrogance

plaisante.

Il avait gardé sa carrure de footballeur de seconde ligne, et ses profondes rides à la Hemingway lui donnaient un air de dur à cuire.

— Comment ça va ma psychopathe préférée ?

— Très bien, répondis-je machinalement.

60

Puis, ayant mieux réfléchi, je hochai la tête.

— Ça va à peu près. Mais toi... on dirait que la Californie t'a fait du bien. Tu es drôlement bronzé.

Le visage de Gary se ferma un peu, et ses yeux s'assombrirent.

— C'est la première fois que j'y retourne depuis la mort d'Annie.

Même si je n'avais jamais connu la femme de Gary, mon cœur se serra. Gary avait fait irruption dans ma vie — ou plutôt, j'avais fait irruption dans son taxi — six mois auparavant, le jour où avait commencé ma descente aux enfers. A présent, il était l'attache la plus solide que je possédais dans ce monde.

— C'était dur ? demandai-je.

— Un peu, ouais... Mais elle n'aurait pas voulu que je me morfonde. Alors, je me suis dit : en attendant de nourrir les vers, va donc voir ce qui se passe

dans le monde.

J'eus un petit rire ironique.

— Gary, je nourrirai les vers bien avant toi.

Il leva son regard vers le ciel.

— Avec cette chaleur, c'est bien possible. Si

j'avais su qu'il ferait cinquante degrés le matin, je serais resté à San Diego. Au moins, là-bas, les filles sont en Bikini.

Je fis mine d'être indignée.

— Dès que j'ai le dos tourné, tu cours après des potiches en Bikini, c'est ça ?

— Ouais, dit-il en retrouvant sa bonne humeur.

Des blondes !

61

— Tu me brises le cœur, répliquai-je avec un grand sourire.

Je souriais pour me convaincre que je n'étais nullement jalouse des conquêtes d'un homme de soixante-treize ans.

— Vaut mieux que je t'invite à dîner, dit Gary avec aplomb.

— Marché conclu, dis-je aussitôt. Non, attends.

Tu ne vas pas faire la cuisine, j'espère ?

Il éclata de rire.

— Tu n'es pas en position de te plaindre, chérie.

Je sais parfaitement de quoi tu te nourris.

— J'ai changé ! Maintenant, je mange des plats italiens surgelés plutôt que des macaronis au fromage.

Tes sermons ont fini par faire leur effet.

— Quels sermons ?

— Ceux que tu m'infliges chaque fois qu'on se voit. Ces maudits plats italiens sont bourrés de légumes. Et en vingt-sept ans, je n'ai jamais mangé de légumes de mon plein gré. Pour ça, il faut que quelqu'un me sermonne.

— Si tu le dis, Jo...

Il eut un sourire conciliant.

Mais c'était vrai. J'avais commencé à me nourrir mieux — si tant est que les légumes surgelés représentent un progrès par rapport à un régime ininterrompu de macaronis au fromage — parce que je voulais être aussi en forme que Gary à soixante-treize ans.

Pour tout dire, je ne me plaindrais pas de tenir sa forme à vingt-huit ans.

— Je termine à 19 heures, sauf catastrophe.

62

Gary haussa ses sourcils broussailleux.

— Il y a eu beaucoup de catastrophes, ces der-

niers temps ?

J'hésitai, puis balayai l'air d'un geste de la main.

— Je te raconterai tout ce soir.

— D'accord, dit Gary, visiblement ravi. Ecoute, Joanne, faut que je file. Il y a une femme-flic désaxée qui essaie de verbaliser mon taxi. Appelle-moi dès que tu auras fini. On mange à 19 h 30 précises.

— J'y serai, promis-je. A tout à l'heure.

Gary me fit un clin d'œil en remontant dans son taxi. Je restai plantée sur le trottoir, un sourire stupide aux lèvres, à le regarder s'éloigner.

Le retour de Gary m'avait remonté le moral. A présent que j'étais invitée à dîner, je me calmai un peu, notamment au niveau des PV, et m'achetai un beignet pour le déjeuner. J'avais envie de passer dans le monde astral pour m'excuser auprès de Coyote, et un vrai repas aurait pris trop de temps. En outre, j'étais en patrouille, ce qui me donnait le droit de manger n'importe quoi, puisque je dépensais mes calories tout en marchant. Telle était du moins la théorie.

Mon beignet à la main, je rentrai au commissariat et me dirigeai vers mon endroit préféré : le garage.

Selon moi, ce sont les odeurs d'essence et d'huile de moteur qui adoucissent les mœurs.

La plupart des employés du garage avaient du mal à me regarder dans les yeux. Je n'y étais pas encore habituée, surtout venant de la part de Nick, mon ancien superviseur et, il n'y avait pas si longtemps de cela, un bon ami à moi. En guise de salutation, il rentra les mains dans les poches, remonta les épaules et rentra le menton, faisant disparaître son cou. Il fixa le mur du regard tandis que je lui adressais un sourire hésitant. A l'époque où je travaillais ici, « hésitant » ne faisait même pas partie de mon vocabulaire. J'y avais passé trois ans, et j'avais cru que les gars me considéraient comme l'une des leurs. Puis, en janvier dernier, j'avais invité la Chasse sauvage dans le bureau du garage. Deux mois plus tard je m'étais effondrée dans les escaliers en saignant des oreilles. Depuis, chaque fois que je m'aventurais ici, tous semblaient mal à l'aise. J'espérais que si je restais naturelle, la glace finirait par se briser.

Pour l'instant, cela ne fonctionnait pas. Mais l'espoir fait vivre, n'est-ce pas ? Je souris de plus belle à Nick et le saluai d'un air aussi normal que possible. Ma voix sortit éraillée et suraiguë, mais au moins mon ancien chef leva les yeux vers moi. Je m'éclaircis la

gorge, mon sourire en plastique toujours collé aux lèvres.

— Je me demandais si je pouvais traîner un peu dans le bureau.

Les épaules de Nick remontèrent de quelques centimètres et il fixa de nouveau le mur derrière moi.

— Si tu veux.

Sa réaction manquait singulièrement d'enthousiasme. Avec raideur, Nick s'éloigna pour passer un savon à l'un de ses mécaniciens, lequel me jeta un regard entendu, puis leva les yeux au ciel. Je me sentis

64

un peu consolée.

— Merci, dis-je au dos de Nick.

En me retournant, je me trouvai nez à nez avec mon ennemi juré, Thor, le dieu du tonnerre. Celui-ci — qui s'appelait en réalité Ed, ou Fred, ou quelque chose de ce genre — m'avait remplacée au garage. Il était blond, mesurait un mètre quatre-vingt dix-huit, et possédait une paire d'épaules que Thor lui-même aurait enviées. Puisqu'il m'avait piqué mon boulot, raisonnais-je, j'avais le droit de l'appeler comme je voulais. Je ne sais pas pourquoi, cela ne lui plaisait pas.

Nous fîmes tous deux un pas dans la même direc-

tion, hésitâmes, puis partîmes tous deux de l'autre côté. À la troisième tentative, je ne pus m'empêcher de sourire.

— Tu m'invites à danser ?

Il recula d'un pas et me laissa passer avec un grand geste sarcastique. Mon sourire disparut.

— Merci à toi, ô puissant dieu du tonnerre, dis-je.

Du coin de je vis une grimace distordre ses lèvres. Puis je me dirigeai vers le bureau du garage, seul endroit du commissariat d'où je pouvais me glisser dans le monde astral sans l'aide d'un tambour. Je m'y sentais à l'aise, et en janvier dernier, j'avais pris l'habitude...

Nom d'un chien ! Ces histoires de chamane commençaient à me taper sur le système. J'avais été sur le point de me dire : *l'habitude d'y faire de la ma-*

gie, sans que cette phrase me fasse ciller. Je m'assis en frissonnant. En dépit de tout ce qui s'était passé, je

n'étais pas prête à accepter l'existence de la magie

65

comme allant de soi. Manger du porridge au petit déjeuner, cela allait de soi. Faire de la magie dans un garage, non.

Puis je repoussai ces pensées, me détendis et vi-

sualisai mon jardin intérieur.

Le monde s'effondra et je m'abîmai dans un long tunnel obscur, cahotant et rebondissant sur des aspérités. J'allais si vite que les vibrations me chatouillaient le nez. Cela me rappela les cours de conduite de l'Académie, où l'on négociait à toute vitesse des parcours semés de dos d'ânes.

Le tunnel vira brusquement à gauche, se rétrécit et devint plus lisse. Moi aussi, à mesure que j'avancçais, je rétrécissais de plus en plus. D'après le peu que j'avais lu à ce sujet, je savais que les transformations à l'intérieur de son propre espace mental étaient un préambule aux véritables transformations dans le monde réel. Le livre parlait très sérieusement de gens capables de se transformer en aigle, en ours, en loup — toujours des grands fauves majestueux, dignes d'un calendrier écolo. Que je sache, personne ne se transformait jamais en blaireau ou en ver de terre.

Avec un sursaut d'horreur, je m'aperçus que le tunnel avait disparu et que je me frayais un passage à la force de mon corps, avalant aveuglément de grandes bouchées de terre.

Ver de terre, en effet... Il allait falloir que je surveille mes pensées de plus près, lorsque j'étais en

transe.

« Blaireau, blaireau 1 » pensai-je avec insistance,
et, quelques instants plus tard, je me propulsais à l'air

66

libre, mes puissantes pattes griffues faisant voler des
mottes de terre. Je me hissai hors de mon trou et me
secouai.

Chaque être humain possède un paysage inté-
rieur, façonné par les événements et les idées qui
constituent sa vie. La première fois que j'avais aperçu
le mien, il m'avait paru froid et desséché. A présent, il
m'apparaissait sous un angle nouveau : mon point de
vue était situé au ras du sol, et je voyais tout en ni-
veaux de gris. A ma droite s'étendait un grand bassin
couleur mercure, agité par de petites vagues qui se
brisaient sur le rivage. Au-delà, il y avait une haute
falaise striée de granit, dont un blaireau ne pouvait en
aucun cas apercevoir le dessus. A gauche, un gazon
tondu si court qu'il existait à peine, quelques haies
sombres et austères, des chemins pavés rectilignes
bordés de bancs en pierre.

Peut-être, me dis-je, avais je encore un peu de
jardinage intérieur à faire...

Derrière moi, le trou de mon tunnel se replia sur

lui-même et disparut, recouvert par du gazon.

— C'est déjà un début, fis-je remarquer à voix haute.

Autour de moi, le monde se colora progressivement. Le bassin gris prit la teinte des nuages, mélangée à celle de son fond brun et terreux. Je roulai sur le dos, regrettant un instant la force inouïe de mes pattes de blaireau, et fermai les yeux.

— Coyote ? dis-je.

J'essayai de le visualiser : ses longues jambes, ses yeux dorés... Je m'esclaffai intérieurement, car l'image

67

qui me venait à l'esprit était un hybride de coyote et d'homme. De longs cheveux raides retombaient de part et d'autre d'oreilles pointues et poilues. On eût dit un horrible avatar d'un personnage de Walt Disney.

Entendant un bruissement dans l'herbe, je redressai la tête, et me mis à sourire.

— Toi qui lis toujours dans mes pensées, dis-je, regarde un peu comment je te vois !

J'ouvris les yeux. Un serpent à sonnette ondulait devant moi. Mon visage blême se reflétait dans ses yeux noirs.

Un serpent était entré dans mon jardin.

L'espace d'un instant, je cherchai vaguement un pommier... puis la peur reprit le dessus sur le ridicule, et je reculai à la manière des crabes, coudes et genoux écartés. Il me fallut encore quelques secondes avant de pouvoir m'arrêter.

— C'est mon jardin, ici ! Vous n'avez pas le droit d'y entrer...

Le serpent ondula vers moi. Son corps fit un petit bruit de raclement en passant sur l'herbe courte et sèche.

— Vous devez partir, dis-je.

Il leva la tête vers moi et poussa un sifflement hostile. Je me levai d'un bond, fortement tentée de sauter sur un banc et de me mettre à hurler, comme une ménagère des années 50. Mais c'était *mon* jardin ; c'était moi qui fixais les règles. Je me mordillai l'intérieur de la joue, fermai les yeux et, comme d'habitude, me servis d'une image de voiture. Tout en remontant les vitres de mon habitacle mental, je songeai aux

68

tournages de films, où les animaux dangereux étaient séparés des acteurs par des plaques de verre.

Au moment où j'ouvris les yeux, le nez du serpent se heurta contre les vitres. Il rebondit en arrière,

sa langue jaillissant de sa gueule. Ses yeux plats et vides avaient un air un peu offensé. Je fis un sourire à la fois triomphant et effrayé, puis agitai la main.

— Au revoir, dis-je.

Pour une fois, je renonçai aux analogies mécaniques. D'abord, je laissai la chaleur irradiée par mon corps ramollir le bouclier qui me séparait du serpent.

Puis, les lèvres pincées, je soufflai. La bulle de verre gonfla et s'étendit, limpide et incolore, englobant la pelouse tout entière. Le serpent recula en se tortillant, forcé de se rabattre sur les bords du jardin.

J'entrevois déjà la victoire lorsqu'il se transforma.

Cela ne se passa pas, comme chez Coyote, d'un seul coup. Le serpent se cambra et s'étira de tout son long, en équilibre sur quelques anneaux musclés. Puis un petit capuchon s'ouvrit, à la manière des cobras, et s'élargit jusqu'à former des épaules. Son corps s'épaissit ; des bras apparurent, la taille se creusa. Des hanches se dessinèrent, des jambes s'allongèrent.

L'anneau sur lequel le serpent s'était tenu devint une paire de pieds. Je levai les yeux vers son visage.

Je rencontrai les yeux vides du serpent à sonnette.

Tel Ra, un corps d'humain coiffé d'une tête de serpent

me faisait face. Puis, d'un claquement de langue, le monstre acheva sa transformation en femme améri-
dienne d'âge indéfini. Ses yeux, toujours très noirs, se

69

mirent à étinceler. Elle avait des cheveux poivre et sel et de fines rides autour des yeux. Ses joues rondes entouraient une bouche qui semblait habituée à sourire, mais qui, pour l'instant, avait adopté une moue pensive.

— Eh bien, dit-elle, le moins qu'on puisse dire, c'est que tu vas me donner du fil à retordre.

— Pardon ?

— Du fil à retordre, répéta-t-elle. Tu te promènes dans la sphère astrale en semant des débris psychiques sur ton passage. Tes boucliers sont dans un état si pitoyable que je n'ai eu aucun mal à pénétrer dans ton paysage intérieur. Tu as beaucoup de progrès à faire... Heureusement que tu as du potentiel !

Elle secoua la tête.

— Tu as bien failli me mettre dehors, à l'instant.

Je serrai les dents, reculai le menton et remis en place le mur de cristal. Il se dressa de nouveau, étincelant, entre la femme-serpent et moi. Ses sourcils — deux traits légèrement inclinés, comme ceux de

Spock — se haussèrent un peu, et elle recula d'un pas.

— Tu vois ? dit-elle d'une voix satisfaite.

— Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ?

— Je m'appelle Judy Morningstar, répondit-elle,
et je suis ton nouveau professeur.

70

6.

— Mon nouveau professeur ? Mon œil !

Une note de contrariété perçait dans ma voix.

Coyote venait de me dire que j'avais besoin d'un professeur, et je n'avais pas envie de me ranger à son avis.

— Sortez immédiatement de ma tête ! Je me débrouille très bien sans vous.

Ah, bravo ! Ma voix d'enfant gâtée était de retour. Elle avait toujours beaucoup de succès.

Judy s'assit avec une grâce presque exaspérante.

A croire qu'elle avait pris des cours de danse avant d'apprendre à marcher.

— Ces six derniers mois, tu n'as fait que régresser, dit-elle. Tu n'as pas assumé ton pouvoir ni les responsabilités qui l'accompagnent.

— Enfin, protestai-je, j'ai tout de même arrêté Cernunnos, non ? Je me suis battue contre la

banshee... J'ai bien dû accepter mon pouvoir pour ça !

— C'est vrai. Dans les situations de crise, tu fais ton devoir, avec les outils que tu trouves à portée de main. Tu mobilises un pouvoir prodigieux, sans réfléchir une seconde aux conséquences de tes actes.

71

Un petit frisson parcourut ma nuque.

— J'ai pris mes précautions. Je me suis débrouillée pour éviter les coupures de courant dans les hôpitaux et les aéroports.

Je me frottai les bras pour m'enlever la chair de poule.

— Ce n'est pas aussi simple que cela, Joanne. Tu le sais, d'ailleurs. Il y a quelque chose qui ne va pas. Les zones décolorées que j'avais vues du ciel me vinrent à l'esprit, images de déséquilibre et de malveillance.

— Je l'ai remarqué, avouai-je à contrecœur. Mais je n'ai aucune idée de ce qui a pu causer ça.

— C'est toi, rétorqua Judy. Le pouvoir que tu as utilisé il y a six mois a perturbé le climat du monde entier, en particulier celui de Seattle. Rappelle-toi la neige, Joanne.

Ici, il ne neige que rarement. Or, un mois après

que j'eus accepté mes pouvoirs chamaniques, une tempête de neige avait enseveli la ville, et l'avait quasiment paralysée jusqu'en avril. Puis, brusquement, ç'avait été le printemps. Du jour au lendemain, la température avait dépassé les vingt degrés. Pendant plusieurs semaines, il y avait eu des inondations, aussitôt suivies d'une sécheresse exceptionnelle.

Je m'entourai de mes bras en secouant la tête. Je savais depuis un bon moment que quelque chose n'allait pas, mais je n'avais pas su trouver l'origine du problème. J'avais oublié de m'examiner moi-même.

— Tu as laissé de terribles dégâts dans ton sillage, Joanne. Et tu n'as utilisé ton pouvoir qu'à une ou

72

deux reprises !

Mes épaules remontèrent tout près de mes joues.

Bon sang, je détestais le langage du corps ! Pourquoi ne pouvait-il jamais consulter mon cerveau avant de révéler mes sentiments à des étrangers ?

Depuis la bataille contre Cernunnos, je n'avais pas complètement négligé mes dons. Mais je m'étais contentée de réparer des broutilles, des éraflures dans la carrosserie, pour ainsi dire. Quand mon collègue Bruce s'était fêlé la cheville, les médecins avaient été

stupéfaits de voir l'os se consolider aussi rapidement. Pas du jour au lendemain, évidemment, mais quelques jours après l'accident, il courait de nouveau. Quand je serrais les mains des gens, je prenais un plaisir secret à lisser les petites peaux et les égratignures. L'un des livres que j'avais feuilletés soutenait que pour guérir, les sujets devaient être convaincus de l'existence et de l'efficacité de la magie. Mais j'avais découvert qu'en ce qui concernait les blessures physiques mineures, le sujet n'avait pas besoin d'être au courant de quoi que ce soit.

Evidemment, rien de tout cela n'était capital, révolutionnaire, de nature à sauver le monde. Dans la plupart des cas, sur le long terme, mes interventions ne servaient sans doute à rien.

Mes épaules remontaient à présent vers mes oreilles.

— Ecoutez, marmonnai-je, je vais faire un effort, c'est promis. Allez-vous-en, maintenant.

— Impossible, Joanne. Je me suis engagée à être ta tutrice. Sache que, contrairement à toi, je prends

73
mes responsabilités très au sérieux.

Une onde de colère surgit de mon ventre, en-

flamma mes joues et s'étendit à mes oreilles.

— Je ne rejette pas mes responsabilités, protestai-je. Je vous rappelle que je n'ai rien demandé...

— Non, mais tu as passé un marché.

Une note de suffisance s'était glissée dans sa voix. C'était presque aussi désagréable que mon ton plaintif.

— M'acceptes-tu comme professeur, Joanne Walker ?

Je fixai le plan d'eau devant moi en grimaçant.

— Est-ce Coyote qui vous envoie ?

— Pardon ?

Elle semblait sincèrement surprise.

— A deux reprises aujourd'hui, dit-elle, tu as lancé un appel à l'aide. En général, il faut trois appels, mais j'ai eu l'impression que c'était un cas désespéré.

Quant à Coyote... crois-tu vraiment qu'il ait le temps de te choisir un professeur particulier ?

Mes épaules étant remontées au maximum, je crispai mes bras autour de mes côtes.

— Je n'en sais rien, dis-je. Pourquoi pas ? En tout cas, si j'ai appelé à l'aide, je ne m'en suis pas rendu compte.

Judy plissa les lèvres.

— Excuse-moi, dit-elle. Si tu es vraiment une intime de Coyote, peut-être que j'ai mal interprété le sens de tes appels.

Elle se leva d'un mouvement souple et inclina la

74

tête.

— J'espère te revoir un jour, Joanne.

Puis elle s'estompa lentement, comme un fan-

tôme.

Je serrai les mâchoires et enfonçai mes doigts

dans ma cage thoracique.

— Attends, marmonnai-je.

Judy redevint nette et se retourna vers moi, un

sourcil levé. Je fis quelques grimaces avant d'arriver à

parler.

— Qui es-tu ? Comment puis-je savoir si tu es

qualifiée pour être mon professeur ? Est-ce que tu

existes en dehors d'ici ?

Je fis un geste circulaire de la main, comme pour

englober l'espace astral.

Judy eut un petit sourire ironique.

— Tu veux dire, est-ce que je réponds aux e-

mails ? Pas vraiment. J'ai horreur des ordinateurs.

Quant aux diplômes... J'ai passé la plus grande partie

de mes vies à pratiquer la magie. Je propose de te donner quelques leçons à titre d'essai, avant que tu ne prennes ta décision.

— La plus grande partie de *tes vies* ? répétai-je.

— Pour ceux qui évoluent dans plusieurs mondes, une seule vie n'est pas suffisante. Tu devrais le savoir...

— Euh... oui, sans doute, dis-je en me massant les yeux.

Je plissai les lèvres et regardai Judy bien en face.

— D'accord. Marché conclu. On essaie deux, trois leçons, puis je déciderai.

75

Le mur de cristal que j'avais élevé entre nous mincissait à vue d'œil.

Judy sourit et me fit un petit salut de la tête.

— Parfait, dit-elle. Rendez-vous ici, demain, à 6 heures.

— 6 heures *du matin* ?

— Le matin, l'esprit est plus limpide.

— D'accord, dis-je en grognant. A 6 heures, alors.

Judy sourit, fit un pas en arrière et disparut.

— Bon débarras, pensai-je.

Je voulais croire que j'avais chassé cette Judy de mon esprit, mais je ne pouvais me cacher la vérité.

Elle était partie de son plein gré. Je fis une moue dépitée et lançai ma conscience au loin, à la recherche de Coyote.

Aucune réponse ne revint.

J'ouvris les yeux. Le tic-tac de la pendule murale me parut assourdissant. Il me restait quinze secondes de pause déjeuner, et je n'avais dans l'estomac qu'un beignet mal digéré.

Quand la grande aiguille atteignit le 12, je me levai d'un bond et sortis du bureau. Croisant par hasard le regard de Thor, je lui décochai un grand sourire ; il hocha la tête, surpris, puis sourit à son tour.

— Hé, Joanne !

Une autre voix que celle de Thor m'interpella alors que je me dirigeais vers la sortie. Celle de Billy. Penché par-dessus la balustrade, il affichait un air

76

ravi.

— Te voilà, Joanie. Ecoute, les serpents sont de bon augure.

Je le fixai sans comprendre, puis sursautai.

— Comment le sais-tu ?

— J'ai regardé sur Internet... mais j'aurais dû m'en douter. Il suffit de regarder l'emblème d'Hippocrate...

— Une baguette entourée de serpents ! m'exclamai-je. Bon sang, c'était évident !

— Tu l'as dit. Bref, les serpents : bonnes vibrations. Ils représentent la guérison, le renouveau, le changement, tout ça.

Je pensai au serpent qui s'était métamorphosé en Judy, dans mon jardin intérieur, et essayai de sourire.

— Bon. Très bien. Tout ça ne peut pas me faire de mal.

Billy fronça les sourcils.

— Tu es sûre que tout va bien, Joanie ? On dirait que tu viens de perdre ta meilleure amie.

Un flot de souvenirs me frappa en pleine poitrine et me coupa le souffle. Ma main se porta à mon cœur pour essayer d'atténuer la pression. Ses battements rapides et puissants firent remonter le beignet jusqu'à ma glotte, et je faillis m'étrangler. Mes joues s'embrasèrent ; une fois de plus, je maudis le sort qui m'avait donné une peau claire.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Joanie ?

Le front plissé, Billy descendit les marches de

l'escalier et vint poser les mains sur mes épaules. A cet instant, il disparut, remplacé par des images vives

77

et précises.

J'avais quinze ans. Mon père et moi vivions en Caroline du Nord depuis plus d'un an. C'était, de loin, la plus longue période de temps que j'aie jamais passée au même endroit. Jusque-là, je n'avais jamais eu le temps de me faire des amis ; le fait que la jolie et menue Sara Buchanan m'ait choisie comme meilleure amie ne cessait de m'étonner et de me ravir. Mais ce jour-là, ses sourcils étaient froncés au-dessus de ses yeux bruns, et sa peau dorée, que je lui enviais tant, était écarlate.

Elle avait pourtant dit qu'elle ne l'aimait pas !

J'étais déjà terrifiée par ce que j'avais fait. Au début, je voulais juste m'adapter, essayer de plaire à un garçon... Je n'avais jamais eu l'intention d'aller aussi loin. Je voulais que Sara me dise que ce n'était pas grave, que tout allait s'arranger, mais au lieu de me rassurer, elle avait explosé.

— Tu avais dit que tu ne l'aimais pas..., avais-je chuchoté.

Elle avait éclaté d'un grand rire moqueur.

— J'ai menti ! Tu voulais que je te dise quoi ?

Oui, je suis amoureuse de lui ? C'est tellement évident... Bon sang, Joanne, tu ne comprends donc rien à rien ?

— Non.

C'était la stricte vérité. J'avais eu une enfance solitaire, passant plus de temps avec mon père qu'avec d'autres enfants. La possibilité que le démenti de Sara n'ait été qu'un message codé ne m'avait pas effleurée.

De petits points noirs assombrirent le contour de

78

mon souvenir. Bientôt la silhouette de Sara se découpa, vibrante de couleurs, sur fond d'encre.

Elle me faisait bien plus peur que le Garçon. Le

Premier Garçon. Aujourd'hui encore, je ne prononçais jamais son nom, même dans ma tête. Un grondement

avait rempli mes oreilles, couvrant les paroles de Sara

— mais je les avais lues sur ses lèvres.

Je ne te parlerai plus jamais.

Elle avait tenu parole.

Elle se contentait de me toiser de loin, avec un

mépris qui s'était changé en haine, quelques mois plus tard, lorsque mon ventre avait commencé à s'arrondir.

Le Premier Garçon était reparti chez sa mère, au Ca-

nada. Ni moi, ni lui, ni Sara n'avions révélé à personne qui était le père. Après mon accouchement, j'avais demandé à Sara de dire quelques mots à l'enterrement de ma fille. Elle m'avait regardée comme si j'avais été transparente. J'avais perdu ma meilleure amie, pour toujours.

Aujourd'hui encore, treize ans plus tard, les larmes me venaient aux yeux.

— Tout va bien, dis-je en repoussant les mains de Billy.

Ma voix nasillarde, voilée par l'émotion, indiquait clairement le contraire. J'évitai de cligner des yeux, de peur que les larmes ne s'en échappent. Tous les traits de Billy s'affaissèrent, lui donnant l'air d'un Muppet malheureux, et il remit son bras autour de mes épaules.

— Viens. Tu as besoin de te passer de l'eau froide sur la figure.

79

Il me conduisit le long du couloir et, faisant écran de son corps pour me dissimuler aux passants, m'introduisit dans les toilettes des hommes. Je laissai échapper un gloussement nerveux.

— C'est la première fois de ma vie que je mets

les pieds dans les toilettes des hommes, dis-je. C'est beaucoup moins immonde que je ne croyais.

J'avais débité cela d'une voix aiguë et mal assurée, mais cela valait toujours mieux que d'éclater en sanglots. Avec un petit sourire en coin, Billy prit des serviettes en papier et les aspergea d'eau froide.

— Tiens, dit-il. Tu crois vraiment que Morrison nous permettrait d'avoir des toilettes immondes ?

J'enfouis mon visage dans les serviettes froides et humides.

— Non, reconnus-je d'une voix étouffée.

La fraîcheur calma quelque peu mes yeux et mes joues brûlantes. Je reniflai, retirai les serviettes et vit Billy adossé à un lavabo, bras croisés, sourcils froncés.

— Ça va mieux ? Tu veux me dire ce que tout ça signifie ?

Je m'essuyai le nez du revers de la main.

— Rien, dis-je en détournant les yeux. Je suis idiote, c'est tout.

D'un seul coup, je me sentis épuisée, vidée par toutes ces émotions. C'était sans doute le prix à payer pour avoir subitement utilisé un pouvoir que j'essayais de refouler depuis de longs mois.

— Ce n'est pas mon jour, voilà tout. Depuis ce matin, je suis sur des montagnes russes.

80

— Cette fille, c'était ton amie ?

— Qui ?

— La fille que tu as retrouvée ce matin.

— Non, dis-je avec une sorte de soulagement, comprenant qu'il me fournissait une excuse en or.

Non. Mais je l'ai sans doute pris un peu trop à cœur.

Ce prétexte en valait un autre.

— Ça arrive aux meilleurs, dit Billy. Tu as besoin d'un petit remontant.

— Tu es fou ? Je suis en service, dis-je, les yeux exorbités.

— Chocolat chaud avec une pointe de menthe, dit Billy d'un ton ferme. Remets-toi un peu d'eau sur le visage, et je t'invite au Missing O.

Une petite bulle de bonheur grandit en moi et éclata. Je me traînai vers les lavabos, m'éclaboussai le visage et cherchai à tâtons une serviette en papier.

Billy me la mit dans la main.

— Tu es un véritable ami, dis-je en reniflant.

— Je connais ta faiblesse pour le chocolat chaud, voilà tout. Allez, suis-moi. Ça va aller mieux, tu ver-

ras.

Billy avait raison. Le simple fait de sortir du commissariat me fut bénéfique, même si, dehors, il faisait plus de trente degrés, et extrêmement humide. Je ressentis une pointe de compassion pour les manifestants du Seattle Center, et me demandai comment se portait la petite fille déshydratée.

En fin de compte, je commandai un soda, parce

81

qu'il faisait vraiment trop chaud pour un chocolat.

Après cette pause, c'est le cœur beaucoup plus léger que je repris ma patrouille. Après tout, j'avais trouvé un professeur, ce qui ne manquerait pas de satisfaire Coyote, et les serpents étaient un bon présage. Ainsi en avait décidé Internet, et Internet avait toujours raison.

Par bonheur, le reste de la journée se déroula normalement, sauf qu'en sortant du travail, j'étais tellement moite et collante que je téléphonai à Gary pour lui dire de reporter le dîner à 20 heures.

— Ah, nom d'un chien ! pesta-t-il. Moi qui avais déjà commencé à faire chauffer le micro-ondes...

J'en souriais encore lorsque je sonnai à sa porte, fraîchement douchée, et aussi peu habillée que le per-

mettait la décence. Pour moi, cela voulait dire un débardeur à fines bretelles et un short aussi court que possible. Je ne suis pas ce qu'on appelle une pin-up, mais en ouvrant la porte, Gary me décocha un sourire qui valait tous les compliments du monde — et peut importait qu'il vînt d'un homme de soixante-treize ans. L'espace d'un instant, je regrettai de ne pas avoir les cheveux longs, pour les rejeter nonchalamment en arrière ; puis je me rendis compte que si j'avais eu les cheveux longs, je les aurais déjà coupés pour avoir moins chaud.

Je ne détectai aucune odeur de nourriture dans l'air. Me débarrassant de mes sandales, je traversai le séjour et entrai dans la cuisine. Des tranches de viande froide, des crackers, des fruits et une salade de pâtes étaient disposés, de manière plutôt élégante, sur un

82

plateau. Je piquai immédiatement une tranche de jambon, l'enroulai autour d'un morceau de fromage et mis le tout dans ma bouche.

— C'est toi qui as fait tout ça ?

— Evidemment, dit Gary sur un ton offensé. Par ce temps, je n'ai pas envie de manger chaud. J'ai du saumon au congélo, mais il attendra l'automne.

Le plateau en main, je me dirigeai vers le séjour.

La vaste baie vitrée donnait sur un jardin plein de lilas et d'autres plantes fleuries impossibles à identifier. La pelouse était si grande que les enfants des voisins avaient tendance à l'envahir. Ils se cachaient dans les buissons et se bombardaient de ballons gonflés d'eau.

Gary et Annie avaient acheté la maison en 1965 ; au moment où je l'avais rencontré, Gary vivait dans un appartement, pendant que des travaux de rénovation étaient effectués dans la maison. Entre ces travaux et l'escalade vertigineuse des prix de l'immobilier à Seattle, la maison devait à présent valoir une petite fortune. S'il la vendait, Gary se constituerait une retraite plus que confortable. Mais je doutais qu'il soit disposé à vendre la maison... ou à prendre sa retraite, d'ailleurs.

— Eau ou citronnade ? cria Gary depuis la cuisine.

— Citronnade !

Je posai le plateau sur la table basse, salivant à l'idée de la fraîcheur acide du citron. Les meubles en cuir étaient recouverts de housses en coton, afin qu'on puisse s'y asseoir sans y adhérer ; c'est ce que je fis.

Arrivant de la cuisine, Gary posa une cruche et deux

verres sur la table, puis tendit vers moi un doigt accusateur.

— Sors immédiatement de mon fauteuil.

Avec un petit rire coupable, je m'extirpai du fauteuil et me laissai tomber sur le divan.

— Il fallait que j'essaie, dis-je.

— Tu dis ça chaque fois !

Il servit la citronnade dans un bruit de glaçons s'entrechoquant.

— Maintenant, Jo, raconte-moi tout ce qui s'est passé. Je pars quelques jours et je rate tous les bons trucs, c'est ça ?

— Tu es bien le seul à appeler ça des « bons trucs » !

Blotti dans un coin du divan, je lui racontai ma journée tout en grignotant des crackers et des morceaux de viande froide.

Le jour où j'avais lancé son taxi à la poursuite d'une femme que j'avais aperçue depuis l'avion, Gary m'avait diagnostiquée comme cent pour cent démente.

Mais avant la fin de cette matinée, pendant laquelle j'étais revenue d'entre les morts, Gary avait changé d'avis à mon sujet. Il ne lui était rien arrivé d'aussi

intéressant depuis des années, avait-il dit. Depuis, il ne s'était jamais laissé démonter, même par des événements que je peinais moi-même à accepter. Il haussait les épaules et répétait que les vieux singes avaient besoin d'apprendre de nouvelles grimaces, sans quoi ils claquaient en moins de deux.

— Tu crois qu'elle a raison ? demanda Gary lorsque je lui eus tout raconté. Au sujet de cette vague de

84

chaleur ?

— Gary, si je me croyais capable d'affecter le climat de la planète, je rentrerais à la maison et je me cacherais sous mon lit jusqu'à la fin de ma vie.

Je fixai ma salade de pâtes avec morosité. J'avais subitement perdu l'appétit. Gary s'éclaircit la gorge.

— Donc, tu crois qu'elle a raison.

Je poussai un soupir et m'enfonçai dans le canapé. La housse glissa sur moi et m'ensevelit jusqu'au nez. J'apercevais à peine Gary.

— Qu'est-ce que je dois faire ? demandai-je.

Il me lança un regard incrédule.

— Régler le problème, bien sûr. Tu vas retrouver cette dame et apprendre comment réparer les dégâts.

Je rejetai la housse du canapé et me remis à pico-

rer ma salade.

— Je déteste quand tu as raison, dis-je au bout d'un moment.

Gary eut un sourire triomphant.

— Surtout que c'est très souvent, répliqua-t-il.

Bah ! A quoi ça sert d'être un vieux croûton, si on ne peut pas avoir raison ?

— Hum, hum... Continue comme ça, Gary, et tu vas voir !

— Vraiment ?

Je me levai du canapé et me dirigeai vers la cuisine.

— Je vais manger toute la glace que tu as dans le congélateur, voilà.

— Qu'est-ce qui te fait penser que j'en ai ?

— Tu en as toujours.

85

J'ouvris la porte du freezer et trouvai un carton de glace.

— Gary ! m'écriai-je. Tu as choisi le parfum chamallow-amandes ! Tu sais que je déteste ça...

Je l'entendis remonter le repose-pied sur son fauteuil. Quand je me retournai, il s'était croisé les bras derrière la tête, et affichait une expression béate.

— Alors ? Qu'est-ce que tu dis de ça ? Cinq

boules, s'il te plaît. Et si tu me la renverses sur la tête, comme tu en as l'intention, je ne te dirai pas où j'ai caché la framboise-chocolat que tu aimes tant.

Je me figeai sur place, un bol de glace aux chamallows à la main. Gary me fit un sourire affable.

— Encore une fois, jeunesse et beauté s'inclinent devant sagesse et perfidie. Pas vrai ?

— Si, espèce de vieille bique !

Le sourire de Gary s'agrandit.

— Congélateur du garage, souffla-t-il.

Je sortis en marmonnant des grossièretés d'une voix audible et en essayant de ne pas rire. Les gloussements de Gary me suivirent jusqu'au garage.

86

7.

Vendredi 17 juin, 5 h 58

Se lever à 6 heures deux matins d'affilée, c'est plus que n'en peut supporter une personne civilisée.

Même pour moi, c'était difficile.

Assise près du plan d'eau de mon jardin, je refusai de me retourner, même si je sentais Judy derrière moi. Elle se tenait au milieu de la pelouse, laquelle était encore plus desséchée et pitoyable que la veille.

Au-dessus des falaises qui constituaient la limite nord du jardin, de gros nuages bas annonçaient la pluie.

Comme eux, j'étais au bord des larmes. Même après ma soirée avec Gary, et l'ingestion d'un demi-litre de glace chocolat-framboise, j'étais d'humeur vulnérable.

Judy s'assit si près de moi que je pouvais sentir la chaleur dégagée par sa peau. J'eus un mouvement de recul instinctif, tandis que les nuages dans mon ciel s'assombrissaient de déplaisir. Je l'avais acceptée comme professeur, mais je ne lui avais jamais donné l'autorisation d'envahir mon espace personnel.

— D'où vient le pouvoir ? demanda-t-elle sans préambule.

87

Cette question me rappela le chat de ma voisine, qui aimait se percher sur l'évier et fixer le robinet pendant que sa maîtresse faisait la vaisselle. Lorsque l'eau cessait de couler, le chat mettait sa tête sous le robinet et l'examinait de près, comme s'il se demandait d'où venait l'eau.

— De partout, dis-je. Tous les êtres vivants possèdent du pouvoir. Les chamanes sont des canaux, des conduits pour ce pouvoir... Nous utilisons nos dons pour provoquer des changements. Pour effectuer des

guérisons. Soigner des gens.

— Au moins tu as appris quelque chose, dit Judy d'un ton un peu froid. Il serait impoli, évidemment, de te demander quels sont tes animaux spirituels.

Je laissai mon regard vaguer sur le bassin.

— Je n'en ai pas.

Judy posa sur moi un regard si perçant qu'il me fit mal à la tempe.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je.

— Tu n'as pas d'animaux magiques ? Tu n'as jamais fait de quête spirituelle ?

Son expression était indéchiffrable.

— J'en ai fait, dis-je, mais je n'ai rien trouvé. Aucun animal ne s'est présenté à moi.

Toute cette histoire m'exaspérait, notamment le fait que mes faibles efforts pour débusquer un animal spirituel n'aient rien donné. La vérité, me dis-je, c'est que je voulais le beurre et l'argent du beurre. Je ne voulais pas admettre que ces histoires de chamane soient vraies, et en même temps, je voulais utiliser mes pouvoirs magiques en claquant des doigts. Sans

88

doute avais je sabordé mes propres quêtes par mon scepticisme.

— Est-ce vraiment si difficile que cela ? demanda Judy. Tu as déjà voyagé dans d'autres réalités.

Pourquoi t'obstines-tu à les nier ?

— Pas la peine d'être irlandaise si l'on n'est pas obstinée, marmonnai-je.

C'était une dérobade, mais elle amena un petit sourire sur les lèvres de mon professeur.

— Si tu es d'accord, je peux t'aider dans ta quête.

Je murmurai quelques paroles incompréhensibles.

Le sourire de Judy s'élargit.

— Je vais interpréter cela comme un oui.

Elle écarta les mains ; un tambour en cuir y apparut comme par magie.

— Je vais battre le rythme, dit-elle. Tu es prête ?

Tout était différent.

Le battement du tambour résonnait dans mes veines, laissant un goût de cuivre sur ma langue. Je grimpais en courant les pentes d'une montagne, agile comme une chèvre, bondissant d'un rocher à l'autre sans crainte ni hésitation. Au-dessus de moi, le ciel était d'un bleu pâle et transparent. A l'ouest, une lueur dorée illuminait le ciel.

J'avais dû franchir une barrière invisible : d'un seul coup, l'air raréfié me brûla les poumons et de

petits tas de neige apparurent sur le sol. Je continuai à monter, soulevant de petits nuages poudreux en marchant dans la neige.

89

L'ombre bleue d'un oiseau passa sur le sol blanc, mais quand je levai les yeux vers le ciel, il avait disparu.

Aucune trace de Judy. Avait-elle réussi à m'accompagner jusqu'ici ? Je grimpais à quatre pattes, maintenant, laissant des empreintes fumantes dans la neige profonde. Mon sang bouillait dans mes veines, mes mains étaient brûlantes.

Une falaise abrupte, presque à pic, se dressa subitement devant moi. J'enfonçai mes mains dans la neige et, centimètre par centimètre, continuai à monter. De petits nuages de vapeur sortaient de ma bouche. La glace brûlait mes paumes, des gouttes de sueur mouillaient mes cheveux. Je perdis toute notion du temps. Enfin, presque à bout de forces, les muscles des bras tremblants, je posai la main sur un rebord plat. Haletante, triomphante, je remontai ma jambe et me hissai sur le plateau. Je soufflai quelques instants à quatre pattes puis me redressai péniblement.

De l'autre côté de la falaise, il n'y avait rien.

Le monde s'achevait brutalement, laissant place à un ciel bleu infini. A des kilomètres en dessous, des nuages flottaient. Le vent soufflait assez fort pour que mes cheveux se dressent sur ma tête. Je me penchai vers le vide, certaine que la force du vent m'empêcherait de tomber du bout du monde.

A quelques milliers de kilomètres en dessous, un aigle doré planait. Je m'inclinai plus loin encore pour le regarder. Il se glissait entre les nuages lointains, les éclairant de l'intérieur par sa force dorée. D'un coup, il vira de bord, replia les ailes, piqua et disparut.

90

Le vent cessa de souffler.

Je moulinai vainement des bras et m'abîmai dans le vide. La falaise derrière moi n'était plus qu'une traînée pâle. Devant moi s'ouvrait une infinité de ciel. Je ravalai ma terreur et mon vertige, et écartai bras et jambes pour tenter de freiner ma chute. Je ne voyais pas la terre au-dessous, simplement du ciel bleu et des étoiles.

Une violente rafale de vent me souleva de quelques mètres, puis je recommençai à tomber. Une deuxième rafale me transporta de nouveau, puis me lâcha si brusquement que je hurlai. Cela se reproduisit

encore, et encore. J'étais ballottée à travers le ciel
comme une plume.

Je volais.

Un rire euphorique s'échappa de ma gorge
comme je virais de bord et remontais vers la falaise. Je
roulai sur le dos, cherchant le sommet de la montagne,
mais il avait déjà disparu. Alors je me laissai flotter
dans le ciel, les yeux fermés.

Des serres se refermèrent autour de mes bras ten-
dus.

J'ouvris les yeux, et fus éblouie par le plumage
doré du grand aigle. A elle seule, sa poitrine était plus
longue que mon corps. Lorsque j'inclinai la tête pour
apercevoir le reste de l'oiseau, j'eus l'impression d'être
un jouet entre les mains d'un géant. Ses ailes dé-
ployées s'étendaient à l'infini, et les plumes semblaient
taillées dans de l'or pur.

Ce n'est pas un aigle », me dis-je subitement.

J'avais beau m'appliquer à méconnaître les légendes

91

amérindiennes, je ne pouvais manquer d'identifier le
majestueux oiseau qui me tenait entre ses serres. Créa-
teur, destructeur, animal totémique... Rien que d'y
penser, j'étais morte de honte. « Espèce d'imbécile, me

dis-je, comment as-tu pu prendre un oiseau-tonnerre pour un aigle ? »

Il poussa un cri aigu qui pouvait exprimer aussi bien la rage que le plaisir, rentra ses serres et me lâcha brusquement. Pendant quelques instants, je flottai dans le ciel.

Puis son bec s'écrasa entre mes côtes. L'oiseau-tonnerre se mit à me dévorer.

Le tambour battait toujours son rythme lent et régulier. En ouvrant les yeux, j'aperçus une pleine lune dans un ciel rouge carmin. Autour de nous, c'était la jungle, sauvage et luxuriante : de grosses lianes vertes s'entortillaient autour de vieux troncs noircis, et l'air était imprégné de parfums d'humus et de pourriture.

Plus aucune trace de la montagne, du ciel bleu infini, ni de l'oiseau-tonnerre... Des bribes de souvenirs me traversèrent l'esprit : la peur, la douleur, l'obscurité qui régnait dans le ventre de l'oiseau...

— Comment suis-je arrivée ici ?

Judy s'avança en souriant.

— Ce n'est pas facile de diriger la quête spirituelle d'autrui. Heureusement, tu devrais bientôt être capable de t'orienter seule. Pendant notre voyage, j'ai invité tous ceux qui accepteraient de te guider à se

joindre à nous. Voici ceux qui ont répondu à mon

92

appel.

Elle leva la main droite. Un mocassin à tête cuirée et aux yeux noirs et brillants s'enroulait autour de son bras.

— La force des serpents je partage avec toi, dit-il.

Sa façon de prononcer les s me donnait la chair de poule.

— Merci.

Je ne voulais pas d'un serpent pour guide. A vrai dire, depuis mon expérience dans la Dead Zone, j'avais des sentiments très mitigés à leur égard. Je n'arrivais pas, toutefois, à trouver une façon polie d'exprimer cela.

Le serpent sortit sa langue et ondula jusqu'à l'épaule de Judy, où il se replia en anneaux serrés. Puis, sous mes yeux, il se transforma. Sa tête s'arrondit, des ailes et des pattes griffues surgirent de son corps. Sa langue fourchue s'allongea, durcit, et prit la forme d'un bec. Seul ses yeux noirs et pétillants restaient inchangés. L'oiseau tendit son cou et poussa un croassement, puis inclina la tête et me regarda d'un œil.

— La force des corbeaux je partage avec toi, dit-il.

Je m'aperçus que je souriais.

— Merci. Tu es très beau, dis-je impulsivement.

L'oiseau se lissa fièrement les plumes, puis décolla de l'épaule de Judy. L'espace d'un instant, ses ailes déployées masquèrent la lune ; dans cette pénombre, sa poitrine se bomba et son corps s'allongea. Les plumes de sa queue devinrent de longs poils, et ses

93

ailes, de fines jambes. Son cou s'étira ; sa tête prit les traits massifs mais gracieux d'un cheval. Il fit claquer sa queue sur ses flancs et caracola avant de s'incliner vers moi. Son toupet retomba sur ses yeux noirs et brillants ; il rejeta la tête en arrière d'un geste impatient.

— La force des chevaux je partage avec toi.

— Merci, répétai-je.

Puis, cherchant une réaction appropriée, j'ajoutai :

— Comment puis-je t'honorer ?

Le cheval s'ébroua et tapa des pieds sur le sol sombre. De l'une de ses empreintes s'éleva le serpent à tête de cuivre, lequel s'enroula autour de sa jambe. De

l'autre, le corbeau explosa, boule de plumes ébouriffées et de cris rauques, qui vint se percher entre les oreilles du cheval.

— Comment puis-je vous remercier, rectifiai-je à la hâte, de partager vos dons avec moi ?

— En écoutant ton professeur, suggéra le serpent.

— En cherchant la vérité, dit le corbeau.

D'un œil, il décocha un regard perçant au serpent, puis il tourna l'autre vers moi. J'éprouvais un sentiment de culpabilité inexplicable. Enfin, pas vraiment inexplicable... Je pouvais parfaitement me l'expliquer. C'est juste que je n'en avais pas envie.

— En acceptant tes responsabilités.

La voix du cheval, sombre et éraillée, me fit frissonner malgré la chaleur de l'air. Les poils se dressèrent sur mes bras. Pendant quelques instants, le cheval et moi nous fixâmes. Sous son regard noir, je me sen-

94

tais dénudée, vulnérable.

Quelques mois plus tôt, j'avais eu une révélation, une sorte d'épiphanie. J'avais compris qu'en tant que chamane, je pouvais changer le cours des choses. Dès la fin du combat contre Cernunnos, toutefois, cette confiance s'était dissipée, et je n'avais rien fait pour la

retrouver. Il était beaucoup plus simple de repousser cette immense mission que j'avais acceptée, de ne pas y croire... Après tout, dans ma vie quotidienne, je ne croisais pas des bêtes de l'autre monde à tous les coins de rue. A présent, je pris une profonde inspiration, fermai les yeux et tentai de retrouver cette certitude qui m'avait habitée pendant quelques heures.

Je n'y arrivais pas. De même que lorsqu'on essaie d'imaginer précisément un visage, les détails ne cessent de se dérober, dès que je retrouvais des bribes de cette sensation perdue, elle s'envolait de plus en plus loin, jusqu'à m'échapper tout à fait.

— Pouvez-vous m'aider ? demandai-je d'une petite voix. Combien de temps me faudra-t-il avant de croire sans douter ?

Le corbeau lança un croassement sceptique.

— Lorsqu'on ne doute plus, on est mort.

— Tu me rassures, dis-je sèchement.

— Ce sera ainsi pendant très longtemps, répondit le cheval. Jusqu'au matin où ta première inspiration t'apportera tous les maux de la terre, et où ta première expiration les guérira. Jusqu'à ce jour, tu devras lutter pour croire.

Il baissa la tête ; le corbeau dut s'agripper à son

toupet et ouvrir les ailes pour ne pas tomber.

95

— Tu n'as pas la foi naturelle, mais ce n'est pas forcément une mauvaise chose. Cela veut simplement dire que lorsque tu accepteras enfin la vérité...

— Rien ne pourra me faire changer d'avis ?

— Exactement.

Le corbeau poussa un croassement irrité. Je regardai le serpent, toujours enroulé autour de la jambe du cheval et, en soupirant, m'agenouillai devant lui.

— Et toi ? As-tu une réponse pour moi ?

— Etudie, dit-il en tirant la langue. Ton esprit refuse de croire que ceci est réel. L'étude t'aidera à ouvrir ces portes. Alors tu ne regarderas plus vers le passé, mais vers l'avenir, et la force sera avec toi.

Ecoute ton professeur. Ecoute tes aînés. Quand ta foi vacille, rappelle-toi les dons que tu as rapportés de ce monde.

Une sonnerie électronique perça derrière les paroles du serpent, contrepoint dissonant aux battements du tambour.

— Il est l'heure de rentrer, dit Judy. Nous nous reverrons demain.

— Merci.

Je m'adressais davantage aux animaux qu'à la

chamane qui m'avait menée jusqu'à eux.

— J'essaierai de me rappeler vos conseils et de les respecter.

— Respecte ton réveil, gloussa le corbeau. J'ouvris les yeux. J'étais déjà en retard au boulot.

96

8.

Je me serais fait arracher la langue plutôt que de l'avouer à Morrison mais, en réalité, la patrouille de rue ne me déplaisait pas. D'accord, l'huile de moteur adoucit les mœurs, etc. Mais la vérité, c'est que je ne sortais jamais lorsque j'étais mécanicienne. Je ne voyais jamais de visages nouveaux, sauf quand on embauchait quelqu'un. Quant à la routine gymnastique soi-disant obligatoire, n'en parlons même pas. J'avais perdu cinq kilos depuis que j'étais dans la rue, et j'étais devenue « Celle que l'on ne contrarie pas ».

L'arrondissement nord de Seattle était immense ; près de quatre-vingts kilomètres carrés s'étendant au-dessus de l'université de Washington. On y trouvait tout un éventail de quartiers, des plus huppés aux plus sinistres, et j'avais patrouillé dans la plupart d'entre eux. J'avais deux parcours préférés. Le premier traver-

sait des parties mal famées d'Aurora, qui a priori n'avaient rien d'agréable. Sauf que ce parcours me conduisait sous le même lampadaire vacillant — il ne vacillait plus, en fait, il avait été réparé — où tout avait commencé. Etant donné ma répugnance envers

97

tout ce qui touchait de près ou de loin au chamanisme, je n'aurais pas dû être attirée par cet endroit. « Comme un papillon par le feu », me disais-je parfois.

« Comme un humain idiot », aurait sans doute été une expression plus exacte.

Mon deuxième parcours de prédilection passait par l'Avenue de l'Université. Mon appartement se trouvait à l'extrémité nord de cette avenue, et j'avais l'impression de patrouiller mon propre territoire, de défendre mon quartier contre les voyous et malfaiteurs en tous genres.

J'imagine que toutes les grandes villes du monde ont au moins une artère qui ressemble à l'Avenue. La Librairie de l'Université en constitue le noyau. De part et d'autre de ce centre s'étendent des snacks à hamburgers, des tofu-bars, des chaînes de vêtements de sport et des boutiques d'objets indiens d'où émane une forte odeur de patchouli. Les jeunes — c'était ainsi que je

les nommais, dans ma tête, comme si j'avais été une vieille dame en déambulateur — se prélassent sous les parasols décolorés des terrasses de café, discutant de littérature, de musique populaire, et que sais-je encore. Les patrouilles de police sont fréquentes sur l'Avenue, particulièrement en automne, lorsque des hordes de nouveaux étudiants envahissent le quartier. Autrefois, un flic en civil pouvait se procurer la drogue de son choix un peu n'importe où sur l'Avenue. Au sein du commissariat, nous étions fiers que ce ne soit plus le cas. Cette rue servait de théâtre à l'éternelle lutte de l'ordre contre le chaos, et en ce moment, c'était l'ordre qui l'emportait.

98

En m'apercevant, les patrons de restaurant me saluaient de la tête — surtout ceux des restaurants que je fréquentais. Quand j'avais commencé à patrouiller ici, je me bagarrais constamment avec Mme Li, propriétaire de mon restaurant préféré, laquelle soutenait qu'à force d'arpenter la ville, je n'avais plus que la peau sur les os. A chacun de mes passages, elle m'attirait dans son restaurant pour m'offrir un « petit en-cas » destiné à me redonner des forces. Finalement, je l'avais convaincue qu'en tant qu'officier de police, je ne pouvais

accepter de cadeaux sans compromettre mon intégrité.

Elle se rattrapait en me servant des portions deux fois plus grosses lorsque je venais manger chez elle en civil.

Je la saluai de la main à travers la vitre de son restaurant, et continuai ma route en souriant. A cet instant, un coursier à vélo roulant sur le trottoir me dépassa comme une flèche.

— Hé, vous ! m'écriai-je.

Il me décocha un regard mauvais par-dessus son épaule et continua. Au coin, il rebondit sur le trottoir, s'engagea sur la chaussée et remonta l'avenue en roulant à gauche. Plutôt que de m'essouffler à courir après lui, je sortis mon téléphone de travail, composai le 411 et demandai le numéro de l'entreprise qui l'employait. Le temps que le feu piéton passe au vert, j'avais obtenu des sanctions disciplinaires à son encontre. Je traversai la rue avec le reste du troupeau, ma bonne humeur retrouvée. Avec un peu de chance, j'allais retrouver son vélo mal garé, et je lui collerais un PV.

99

Décidément, j'étais dans un triste état : me félicitant d'avoir un téléphone portable sur moi, envisageant

avec délectation de verbaliser un vélo... C'était pi-
toyable !

Des cloches sur une porte de magasin tintèrent
furieusement.

— Excusez-moi, officier Walker ?

Je clignai des yeux et me retournai. Une fille
d'une vingtaine d'années se tenait dans l'embrasement de
la porte.

— Quoi ? Je veux dire... oui ?

Le soulagement se peignit sur les traits de la fille.

— Ah, ouf ! J'ai eu une prémonition, voyez-
vous... un rêve... mais je n'étais pas sûre que Walker
soit vraiment votre nom.

Je reculai d'un pas pour regarder l'enseigne du
magasin. Je m'attendais à ce qu'elle indique Aliénés en
Tous Genres, mais non. C'était : Imports Est-
Asiatiques. La fille appuyée contre la porte paraissait
aussi asiatique que la reine d'Angleterre. Blonde,
presque potelée, elle avait de grands yeux noisette et
une expression enjouée. Une comparaison désobli-
geante avec un golden retriever me traversa l'esprit.

— Que puis-je faire pour vous, mademoiselle ?

— Je m'appelle Faye.

Les cloches de la porte tintèrent de plus belle.

— J'ai besoin de votre aide.

Des fils de fer invisibles se serrèrent autour de ma poitrine, comprimant mes côtes.

-- De mon aide en particulier, ou de celle de la police en général ?

100

Une bouffée d'adrénaline me glaça le sang et aiguisa ma vision. Etant donné la remarque de Faye au sujet de son rêve prémonitoire, je m'attendais un peu à sa réponse.

— De la vôtre en particulier. Ecoutez, une amie à moi est morte hier, et j'ai rêvé de vous...

L'adrénaline se concentra dans mon estomac, et j'eus un haut-le-cœur.

— Comment s'appelait votre amie ?

Des larmes brillèrent dans les yeux de la jeune fille.

— Elle s'appelait Cassie. On ne sait même pas ce qui lui est arrivé.

Les coins de sa bouche tremblèrent ; je crus qu'elle allait éclater en sanglots.

— Elle n'a pas pu mourir comme ça, sans raison !

Elle n'avait que vingt ans !

Les cloches frémirent et s'entrechoquèrent en tin-

tant bruyamment. Je serrai les dents et m'avançai d'un pas. Je frôlai l'épaule de Faye mais ne la touchai pas.

— Si nous rentrions dans le magasin ? suggérai-je.

C'était urgent ; dans quelques instants, j'allais cribler les cloches de balles de revolver. Renflant piteusement, Faye rentra à reculons. Par contraste avec le soleil éblouissant du dehors, l'intérieur du magasin était extrêmement sombre. Je trébuchai sur un singe de bois posé tout près de la porte, et l'animal se mit à osciller dangereusement. Posant la main sur sa tête plate — sans doute destinée à accueillir une plante verte —, je le stabilisai et avançai à tâtons.

101

— Pas grave, dit Faye en s'essuyant le nez du revers de la main. Tout le monde trébuche dessus.

— Dans ce cas, pourquoi le laisser à cet endroit ?

— Il aime bien regarder par la fenêtre.

Je suis particulièrement fière de ne pas avoir décampé loin du magasin à cet instant. Je fis une pause, rassemblai les quelques remarques qui me venaient à l'esprit, puis les mis de côté.

— Mademoiselle...

Je cherchai en vain son nom de famille. Je n'avais

aucune envie d'intimité avec cette fille.

— Faye, dis-je enfin à contrecœur, si vous possédez des informations au sujet de la mort de Cassandra Tucker, c'est à la police de l'Université que vous devez parler. Pas à moi.

Les yeux de Faye revinrent vers moi. Son expression de jeune chiot fougueux avait disparu.

— Je ne vous ai pas dit le nom de famille de Cassie, dit-elle.

— Les commissariats de police communiquent entre eux, vous savez.

Je n'avais vraiment pas envie de lui dire que c'était moi qui avais retrouvé le corps. J'avais peur qu'elle ne se mette à sangloter sur mon épaule. Je pivotaï sur moi-même, examinant le contenu du magasin, essayant de ne rien renverser, me demandant vaguement si tout cela était conforme aux normes anti-incendie.

Faye, apparemment convaincue par mon explication, suivit mon regard. Une étagère de bois laqué noir se dressait entre nous ; une étiquette de prix était atta-

chée à l'un des pieds du meuble. Si quelqu'un s'aventurait à l'acheter, qu'arriverait-il à tout le bric-à-brac

qu'il contenait ?

— J'ai rêvé que vous pouviez nous aider, dit la jeune femme.

— Nous ?

J'ôtai le couvercle d'un petit pot en porcelaine noir et y jetai un œil. Mon visage déformé se refléta sur l'intérieur verni.

— Moi, et quelques amis, reprit Faye sur un ton un peu gêné. Des amis de Cassie.

Je reposai le couvercle du pot avec un cliquetis décisif, me rappelai le visage de Morrison et déclarai, sans l'ombre d'une hésitation :

— La mort de Cassandra ne tombe pas sous ma juridiction, Faye. Je suis vraiment désolée, mais mon chef me pendra si jamais je me mêle de ça. La seule chose que je puisse faire, c'est vous conduire à la police de l'Université. Et même ça, je ne pourrai pas vraiment le faire avant ma pause déjeuner. C'est-à-dire...

Je regardai ma montre, une antiquité lourde et moche qui ne donnait même plus l'heure de Moscou, comme au début.

— ... Dans trois heures environ. Voulez-vous que je repasse à ce moment-là ?

— J'ai rêvé que tu avais de l'obscurité autour de ton cœur, dit Faye. Mais la lumière la transperçait, elle a brisé le noir pour éclairer le monde entier, elle m'a dit que tu t'appelais Walker. Que sans toi tout espoir était perdu, que je devais te guetter et te parler...

103

J'avais peur de ne pas te reconnaître, parce que dans mon rêve je n'avais vu qu'une femme avec un bâton de marche, mais j'ai tout de suite su que c'était toi, parce que tu es forte et confiante, et que tu as la même démarche que la femme de mon rêve... et ça se voit tout de suite, que tu as des pouvoirs... Alors est-ce que tu peux nous aider, s'il te plaît ?

Faye s'agrippa au coin de l'étagère et reprit son souffle. Je la dévisageai, abasourdie.

Rien de tout cela n'aurait dû m'influencer, même débité sur un ton aussi désespéré. Mais personne n'est parfait.

— Ça va, ça va, dis-je sèchement en me passant la main dans les cheveux. Bon sang...

Les yeux de Faye s'écarquillèrent. Peut-être les policiers normaux n'utilisent-ils pas ce genre d'expression. Il faudrait que je vérifie dans le manuel de formation. En attendant, je répétais « Bon sang » et me

repassai la main dans les cheveux.

— Faye, dis-je enfin, quel est ton nom de famille ?

— Collins. Pourquoi ?

« Pour que je puisse consulter ton casier judiciaire, idiot ! »

— Quand je m'engage dans des histoires de ce genre, dis-je, j'aime bien connaître le nom des gens.

Ecoute, je viendrai parler à tes amis, d'accord ? Mais je veux que tu me promettes qu'après notre discussion, si j'estime que toi ou tes amis pouvez être utiles à la police de l'Université, vous m'y accompagnerez pour témoigner. D'accord ?

104

Je prononçai les derniers mots sur un ton si sec que Faye écarquilla de nouveau les yeux.

— D'accord, dit-elle. Franchement, je ne crois pas que nous puissions les aider, mais si jamais...

D'accord. C'est promis.

Si elle avait eu une queue, elle l'aurait agitée frénétiquement, pensai-je.

— Bon, très bien... Où nous retrouvons-nous ?

— A la bibliothèque du campus, à 19 heures. Ça ira ? En cas d'imprévu, vous pouvez me joindre à ce

numéro, dit-elle en me tendant un morceau de papier griffonné.

— Je finis de travailler à 19 heures. J'arriverai un peu en retard.

Faye hocha la tête.

— Pas de problème. Mais... euh, si j'étais vous, je ne viendrais pas en uniforme.

Elle me lança un regard critique en coin qui m'exaspéra.

— Au contraire, dis-je. Tes amis seront plus enclins à parler à la police, quand ils verront à quel point je suis sympathique.

— Comme tu voudras, répondit Faye avec une politesse feinte.

Je fermai les yeux un instant et maudis ma faiblesse.

— Bon, tu as gagné, dis-je. Pas d'uniforme. A ce soir.

Faye me gratifia d'un sourire éblouissant.

— Merci, officier Walker, dit-elle. A ce soir, alors.

105

— Tu peux m'appeler Joanne, dis-je d'un ton résigné.

Je quittai le magasin dans un grand tintement de cloches. Une chose était sûre : Morrison allait me tuer.

106

9.

Je frappai deux coups légers à la porte de Morrison, je dis : « Capitaine ? » et fis une grimace. Frapper avant d'entrer était généralement le maximum d'égards que mon chef pouvait attendre de moi. Si je l'avais appelé par son titre exact, c'était pour le prévenir de s'attendre au pire.

De fait, le regard qu'il me lança en levant le nez de ses papiers était extrêmement méfiant.

— Que voulez-vous, Walker ?

Je soupirai, rentrai légèrement la tête dans les épaules et m'avançai vers lui.

— Je n'enquête pas sur la mort de Cassandra Tucker, dis-je en guise d'introduction.

Morrison fronça les sourcils.

— Mais j'aimerais savoir si nous avons appris quelque chose à son sujet...

Je serrai les mâchoires et ajoutai :

— Une de ses amies m'a abordée aujourd'hui.

— *Abordée ?* répéta Morrison.

Il se leva, me contourna et alla fermer la porte

derrière moi. Je lui jetai un coup d'œil furtif par-dessus mon épaule ; il n'avait pas l'air ravi.

— Asseyez-vous, dit-il en revenant vers son bureau. *Abordée*, disiez-vous ?

Je m'enfonçai dans le fauteuil et me massai les yeux.

— J'étais en patrouille. Elle...

Je poussai un long soupir et gardai les mains sur les yeux.

— Elle a dit qu'elle avait rêvé de moi, et qu'elle m'attendait. Elle veut me présenter à des amis de Cassie, ce soir.

— Rêvé de vous, répéta-t-il.

A la place de Morrison, j'aurais pris le même ton : exaspéré, frustré, irrité. Je ressentis une pointe de compassion pour lui. En temps normal, je me serais surtout apitoyée sur mon propre sort, mais bizarrement, une grande résignation s'était emparée de moi.

Morrison prit une profonde inspiration.

— Pourquoi êtes-vous venue m'en parler ?

Je baissai les mains et regardai mon chef.

— Parce que vous m'avez expressément ordonné de me tenir à l'écart de cette affaire. Que vous le

croyiez ou non, j'essaie de suivre vos ordres. Seulement, cette affaire refuse de me laisser tranquille.

— Les affaires, dit Morrison entre ses dents, ne prennent pas de décisions, Walker.

— Pas en général, chef, je vous l'accorde.

J'avais passé la plus grande partie de la journée à chercher un moyen d'éviter cette conversation. Mais les seules alternatives que j'avais trouvées étaient

108

pires. D'une certaine façon, le caractère inéluctable de notre entretien me rendait moins revêche que d'habitude.

— Mais dans ces circonstances, repris-je, je ne crois pas que cette fille se soit adressée à moi par hasard.

— Dans quelles circonstances ?

J'écartais les mains et haussai les épaules.

— Les miennes, dis-je.

Le visage de Morrison se plissa ; en quelques fractions de secondes, il prit dix ans. Je détournai le regard ; je n'aimais pas qu'il prenne cet air abattu.

— Bon sang de bon sang ! maugréa-t-il. Qu'est-ce que vous essayez de me dire ? Ça vous ennuerait beaucoup de parler anglais ?

Nous savions tous deux que sa colère était de pure forme. Je plissai les lèvres et lui jetai un regard oblique. Il paraissait toujours aussi vieux et malheureux.

— J'essaie de vous dire, chef, qu'il y a quelque chose qui cloche dans la mort de Cassandra Tucker. Je n'avais pas envie de lui dire : « Je crois qu'il y a de la magie là-dessous. » Et à mon avis, Morrison n'avait pas envie de l'entendre.

Quoi qu'il en soit, mon chef ne me laissa pas le temps de tergiverser.

— Evidemment qu'il y a quelque chose qui cloche ! rugit-il. A vingt ans, elle a fini morte dans les vestiaires ! Il n'y a rien de naturel là-dedans...

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, chef.

Je n'avais pas envie d'insister lourdement, mais je

109

me sentais tout de même obligée de clarifier un peu les choses.

— J'aimerais avoir l'autorisation de parler à ses amis.

Morrison me lança un regard morne.

— Autorisation ou pas, vous le ferez quand même, n'est-ce pas ?

— Oui, avouai-je, mais au moins, j'essaie d'être

réglo avec vous.

Il poussa un soupir explosif.

— Une autopsie a été demandée. L'hypothèse de l'homicide est retenue. Voilà tout ce que je sais. Les muscles de ses mâchoires se tendirent.

— Revenez au rapport si vous avez du nouveau.

— Oui, chef.

Puis je déguerpis de son bureau avant que nous ne soyons obligés de parler de cet éléphant que nous refusions obstinément de voir.

Vendredi 17 juin, 19 h 25

La salle de lecture de la bibliothèque universitaire était plongée dans la pénombre. Cela n'avait rien d'exceptionnel. Ce qui était plus étonnant, c'est qu'à travers cette pénombre, on distinguait des torches fumantes, en aucun cas autorisées par les normes anti-incendie. Je m'attardai sur le seuil de la porte, cherchant à prendre mes repères avant qu'on ne me remarque, mais Faye battit des mains et poussa un petit cri de joie.

— Tu es là ! Je savais que tu viendrais ! Les

rêvé !

Elle prononça les derniers mots sur un ton étrange, presque sinistre, mais à part moi, personne ne parut s'en apercevoir.

Le reste du groupe se leva et vint s'agglutiner autour de moi. Onze ou douze personnes me sourirent poliment en me tendant la main. A l'exception d'un homme et d'une femme d'environ cinquante ans, et d'un trentenaire, le reste du groupe était nettement en dessous de l'âge légal de consommer de l'alcool.

— Euh... merci, disais-je à tous ceux qui me seraient la main et se présentaient.

Je regrettais de ne pas avoir pris un Dictaphone pour enregistrer leurs noms. Ma petite enquête sur Faye n'avait rien donné — même pas un permis de conduire —, mais l'idée de vérifier les casiers judiciaires de ses amis ne me déplaisait pas.

— J'imagine que Faye vous a expliqué pourquoi je venais.

Tous échangèrent des regards amusés.

— Bien sûr, dit un jeune homme. Elle a rêvé que vous viendriez nous prêter votre pouvoir. Depuis la mort de Cassie...

Une onde de chagrin presque tangible parcourut

le petit groupe. J'aspirai une grande bouffée d'air et repoussai leur douleur, le temps d'avoir une conversation normale. Plus tard, je pourrais peut-être faire quelque chose pour apaiser leur peine ; dans l'immédiat, c'était une mauvaise idée. Cassandra Tucker n'était morte que la veille. Aucun d'entre eux n'avait

111

eu le temps de faire son deuil.

Peut-être devenais-je raisonnable malgré moi.

— Depuis que Cassie est morte, poursuivit le jeune homme, nous n'avons plus de Mère. Puisque Faye a rêvé de vous, vous devez être destinée à la remplacer.

— La remplacer ?... Mais je ne suis pas une...

Les mots que j'allais prononcer se changèrent en cendre dans ma bouche. Littéralement : ma langue se dessécha, ma gorge se noua, et un goût de poussière envahit ma bouche. Je m'étranglai ; l'un des jeunes gens sauta sur ses pieds et m'apporta un gobelet d'eau.

Faye me tapota le dos. Il me fallut un bon moment avant de retrouver ma voix.

— La Demoiselle, la Mère et la Vieille Femme, parvins-je enfin à articuler.

La femme la plus âgée fit une petite grimace nar-

quoise.

— C'est une réunion de sorcières, murmurai-je.

Cette révélation ne fit pas l'effet d'un coup de tonnerre. Les membres du groupe se regardèrent de nouveau, puis Faye éclata de rire.

— Eh bien, oui, c'est vrai. Que croyais-tu ?

Ma voix s'érailla.

— Je croyais que vous alliez me donner des informations au sujet de la mort de Cassie. C'est bien ce dont nous étions convenus, non ?

Faye cessa de rire pour prendre son air de chien battu.

— Je t'ai dit que nous ne pourrions sans doute pas t'aider, et tu as promis de venir quand même. Je t'ai dit

112

que nous avons besoin de toi. Tu es notre nouvelle Mère, c'est évident. J'ai rêvé de toi, et tu es apparue.

Tu as des pouvoirs, et nous n'avons personne d'autre pour jouer ce rôle. Nous sommes onze, tu es la douzième. Tu es une Mère, que tu le veuilles ou non.

Je croyais qu'un véritable cercle de sorcières devait avoir treize membres, déclarai-je faiblement.

J'essayais de faire barrière à mes pensées, mais cela ne fonctionnait pas.

J'étais bien une mère. J'avais eu deux enfants.

Tous deux nés prématurément. C'est souvent le cas des jumeaux. Ils étaient minuscules, frêles. La fille n'avait vécu que quelques heures ; son frère avait semblé puiser des forces dans son dernier souffle.

Comme de très loin, j'entendis Faye parler d'un mystérieux treizième membre qui complétait et dirigeait le cercle.

Le temps de signer les papiers de l'adoption, et le garçon — je l'avais appelé Aidan, mais ses nouveaux parents lui avaient sans doute donné un autre nom — avait été emmené. Je savais qui étaient ses parents adoptifs ; la nation des Cherokee de l'Est n'est pas assez importante pour que je ne les connaisse pas.

Malgré cela, je n'avais jamais revu mon fils. J'avais quinze ans, à l'époque. A présent, je fixais mon verre d'eau, incapable d'affronter le regard des autres.

— Laissez la Mère tranquille, dit la Vieille Femme.

Sa main se posa sur mes cheveux.

— Elle a besoin d'un peu de calme, reprit-elle en me prenant par le bras.

* *

— Faye n'a pas fait exprès de te blesser, dit-elle.

Nous étions toutes les deux nichées dans un coin de la bibliothèque, à l'abri des regards.

— Elle est très jeune, c'est tout. Je m'appelle

Marcia, au fait. Je me doute que tu n'as pas retenu tous les noms.

— En effet. Merci.

Je l'observai quelques instants en silence.

C'était une femme grande et attirante. Ses che-

veux châtain étaient méchés de gris, et un réseau de

finies rides entourait ses yeux. Elle aurait pu perdre

une dizaine de kilos, mais ses rondeurs lui allaient

bien. Un sentiment de force, d'enracinement, se déga-

geait d'elle.

— Es-tu une sorcière ? demandai-je.

— Et toi ? rétorqua-t-elle avec un sourire un peu

froid.

— Je ne crois pas.

A vrai dire, je n'en savais rien du tout. Je partais

du principe que si j'avais été une sorcière, Coyote me

l'aurait dit.

— Si je ne suis pas une sorcière, je ne vais pas

pouvoir vous aider, n'est-ce pas ?

Le sourire de Marcia s'agrandit.

— Peut-être que si. La sorcellerie n'est qu'une
forme de magie parmi d'autres. Nous utilisons certains
sortilèges pour invoquer le pouvoir que Gaïa, la
déesse de la Terre, nous prête, d'autres pour maîtriser

114

ce pouvoir et l'utiliser. Ces sortilèges peuvent s'ap-

prendre.

— Des sortilèges ? Ce n'est pas vraiment mon truc.

Je savais que je pouvais emprunter du pouvoir aux êtres vivants et même aux objets inanimés, si le mien ne suffisait pas. Mais ce dont Marcia parlait me semblait tout à fait différent.

— Le principe de base de la sorcellerie est :

« Fais tout ce qu'il te plaît, mais ne nuis à personne », dit-elle. Nous utilisons le pouvoir pour guérir, créer et soigner.

Guérir, d'accord. Je commençais à en savoir quelque chose. Mais le reste...

— Guérir, créer, soigner... quoi ?

— Le monde, dit Marcia.

Je ne pus m'empêcher de rire.

— Vaste programme ! m'exclamai-je.

Mon rire s'estompa lorsque je songai que six mois auparavant, je m'étais crue capable d'accomplir ce programme. Sauver le monde. Ou tout au moins Seattle.

— Vous pensez vraiment influencer sur le cours des choses ? demandai-je un peu plus poliment.

— Oui. A commencer par cette vague de chaleur.

Elle n'est pas plus naturelle que la vague de froid de cet hiver. Tu l'as peut-être remarqué, toi aussi...

Un frisson me parcourut, qui n'avait rien à voir avec la climatisation.

— Oui, murmurai-je. J'y ai déjà pensé. Tu crois que vos sortilèges peuvent y remédier ?

115

Je commençais à me dire que je vivais dans un monde où les coïncidences n'existaient pas. Voilà qu'une solution toute faite au dérèglement climatique me tendait les bras. J'avais le choix : tout refuser en bloc, y compris mes propres pouvoirs, ou suivre les conseils du cheval, et accepter mes responsabilités.

« Personne, toutefois, n'a dit que tu devais les accepter de bonne grâce », me dis-je. Puis je grinçai des dents et bannis cette pensée mesquine de mon esprit.

Un jour ou l'autre, il faudrait bien que je m'assume. Ce n'était pas en ronchonnant et en me plaignant sans arrêt que j'allais me faire des amis. Moi-même, je peinais à me supporter vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il fallait que ça change !

— Nos sortilèges peuvent certainement y remédier, dit Marcia.

Puis elle baissa les yeux et ajouta :

— A condition que nous trouvions une nouvelle

Mère. Cassandra jouait très bien son rôle, mais...

Je me rappelai la photo de l'enfant dans le porte-

feuille de la morte. Lorsque je levai les yeux vers

Marcia, quelque chose me traversa l'esprit, et je me

sentis soudain mal à l'aise.

— Quand est-ce que Faye a rêvé de moi ?

Mon interlocutrice fronça les sourcils.

— Je ne sais pas. Elle nous en a parlé pour la

première fois ce soir, juste avant ton arrivée. Pour-

quoi ?

— Oh, rien... Une idée sinistre m'a traversé l'es-

prit.

Cette idée devait se lire sur mon visage, car Mar-

116

cia écarquilla les yeux avec une stupéfaction qui me

parut authentique. Ses pupilles se dilatèrent, le sang

reflua de son visage et elle secoua la tête avec véhémence.

mence.

— Avec Cassie, nous aurions réussi. Personne

n'aurait commis un crime pour la remplacer. D'ail-

leurs, il serait impossible de cacher quelque chose de

ce genre au reste du groupe. Nous serions maudits à

jamais, et tout ce que nous entreprendrions échouerait,

ou irait de travers.

Je me levai en vacillant.

— J'espère que tu as raison, dis-je.

— Joins-toi à la cérémonie de ce soir, demanda

Marcia d'une voix à la fois inflexible et fervente. Tu seras convaincue de notre innocence.

Je hochai la tête en soupirant.

— D'accord. Mais même si vous êtes blancs comme neige, je vais quand même devoir vous poser quelques questions, pour être sûre que Cassandra n'avait pas d'ennemis.

Si je disais à Morrison que j'avais éliminé des coupables possibles par le biais d'une enquête psychique, cela ne passerait pas bien du tout.

— La police nous a déjà interrogés.

Je faillis dire : « La police, c'est moi », puis je me rappelai que ma présence ici était tout juste tolérée par ma hiérarchie, et qu'en tout état de cause, une enquête psychique serait sans doute le meilleur moyen de me rendre utile. Cette idée me remonta un peu le moral.

Je redressai la tête, pris un air impassible et me préparai à participer à ma toute première réunion de sor-

Pour commencer, Faye traça un cercle de vin rouge sur mon épaule. Le vin représentait le sang des règles et de l'accouchement, m'expliqua-t-on, tandis que le cercle symbolisait la pleine lune, emblème de la Mère. Marcia traça à son tour une lune croissante sur l'épaule de Faye et, avec réticence, je complétais le rituel en traçant une lune décroissante sur l'épaule de Marcia.

Dos à dos, épaule contre épaule, nous nous tenions toutes trois au centre d'un cercle formé par les membres du groupe. Mon épaule droite, sur laquelle était dessinée la pleine lune, touchait l'épaule gauche de Marcia ; l'épaule droite de Faye, celle qui portait la lune croissante, s'appuyait contre mon épaule gauche.

Marcia recula de quelques centimètres pour caler son épaule droite contre l'épaule gauche de Faye.

Je fus aussitôt traversée par une violente décharge électrique.

Du minuscule espace triangulaire entre nos dos, la lumière jaillit, comme pour crever le plafond et illuminer le monde entier. J'entendis Marcia et Faye inspirer vivement, et les membres autour de nous pousser des murmures ébahis.

Des picotements coururent de la pointe de mes

pieds jusqu'à la racine de mes cheveux. Des torrents de lumière s'accumulèrent et grondèrent en moi ; je m'attendais presque à voir des faisceaux lumineux sortir de mes yeux et du bout de mes doigts. Mes cheveux étaient dressés tout droit sur ma tête. Je levai les yeux avec difficulté.

118

La lumière s'étalait sur le plafond comme une nappe d'eau calme. Elle ondoyait sur les murs et les revêtait de sa brillance. Elle rendait l'air plus pur, plus froid, à tel point que la respiration devenait douloureuse. Comme des lames dans les poumons, pensai-je ; puis j'eus un petit ricanement sinistre. Je savais quel effet cela faisait d'avoir une lame dans le poumon...

Cela n'avait rien à voir.

Mon rire ricocha sur la lumière et rebondit vers le groupe. Quelques membres tournèrent leurs regards vers moi ; la lumière blanche s'étendit encore, happant de nouveau leur attention, et le champ de force qui délimitait la pièce s'en trouva renforcé.

La vague lécha mes pieds et remonta le long de mon corps. Une clarté insoutenable me transperça, atteignit le cœur de mon être et le fouilla, comme un rat cherchant de la nourriture, déchiquetant avec indif-

férence joies, peines, connaissances et souvenirs. Mon corps me parut plus léger qu'un souffle ; j'étais sur le point de quitter le sol. Ma tête se renversa, exposant ma gorge à la lumière blanche.

Un sentiment d'exaltation m'envahit et prit possession de mon corps. Puis une voix étrangère, pleine d'orgueil et de satisfaction, murmura :

— Oui ! C'est ça !

J'en eus presque la nausée. Je sursautai violemment, brisant le contact avec Faye et Marcia. La lumière disparut, un silence de mort s'installa, et je tombai à genoux. J'eus à peine le temps de tendre les bras pour me protéger le visage.

119

10.

— Tu l'as vu ?

La question fut sur toutes les lèvres avant même que j'aie pu me redresser.

— Alors, tu l'as vu ? demanda avec impatience le jeune homme, nommé Clark.

— Chut ! s'exclama quelqu'un d'autre.

Je reconnus la voix de Faye.

— Laissez-la récupérer, dit-elle. Joanne, est-ce que tout va bien ?

— Très bien, merci.

Je secouai la tête pour m'éclaircir les idées, puis me rassis sur mes talons et levai les yeux.

Onze visages curieux et inquiets se penchaient vers moi. Je ne pus m'empêcher de rire. La moitié du groupe prit un air offusqué, les autres parurent plutôt soulagés.

— Tout va bien, répétai-je. Je n'ai rien.

— Que s'est-il passé ? demanda une voix excitée.

Il s'appelait Sam, je crois. Il ressemblait à un mannequin pour sous-vêtements, avec ses lèvres pulpeuses et ses longs cils.

120

— Vous n'avez pas entendu sa voix ? demandai-je.

Les autres se regardèrent, perplexes.

— Non, dit Marcia.

Tous me regardèrent de nouveau.

— Il nous guide, lança Faye avec exubérance, mais nous entendons rarement sa voix. Tu es vraiment bénie, Joanne...

— Il a simplement dit oui, remarquai-je. Pas la peine d'en faire tout un plat... Qui est-ce ?

— Notre maître, dit Clark avec vénération.

Je m'assis par terre et laissai échapper un grognement de douleur.

— Son nom est Virissong, expliqua Marcia. C'est le treizième membre du cercle.

— Pourquoi n'est-il pas ici ?

Marcia s'installa près de moi. Les autres s'assirent en rond autour de nous. J'avais l'impression d'être un animal de foire.

— Il est piégé entre deux mondes, dit la Vieille Femme. Nous œuvrons pour le libérer.

— Mais... pourquoi ?

— Pour restaurer l'équilibre dans le monde, dit-elle tranquillement. Lorsque Virissong sera délivré, son pouvoir guidera nos actions.

Son pouvoir risquait plutôt de les balayer comme autant de quilles, me dis-je en mon for intérieur.

— Ça se passe comme ça, demandai-je, chaque fois que vous vous mettez épaule contre épaule ?

Faye et Marcia se regardèrent quelques instants.

— Je ne me suis jamais unie à une Demoiselle et

121

à une Mère avec autant d'intensité, répondit Marcia. Je crois qu'en guidant Faye vers vous, Virissong a fait un excellent choix.

Tant mieux pour tout le monde, pensai-je, mais du point de vue de la police, cela n'avait aucun intérêt. Ma petite visite au groupe de sorcières, bien que littéralement éclairante, n'avait été qu'une perte de temps. Soit ils étaient tous d'excellents menteurs, soit il n'y avait rien à chercher de ce côté-là. Je n'avais rien senti de néfaste dans le pouvoir qui contenait cette lumière blanche. Je m'estimais capable de détecter de mauvaises intentions, et Marcia m'en semblait plus capable encore. D'après moi, elle n'était pas du genre à protéger un meurtrier.

Poussant un gros soupir, je cédaï à ma curiosité naturelle.

— Que se passe-t-il lorsque l'aspect mâle invoque le pouvoir ? demandai-je.

Aspect mâle, me répétais-je en moi-même, non sans fierté. Je m'adaptais rapidement, c'était fou !

— C'est différent, intervint le Vieil Homme.

Nous ne possédons pas le pouvoir de créer, comme les femmes.

— Laissez-moi deviner, coupai-je. Votre spécialité, c'est la destruction, et votre lumière est noire. Le but étant de mélanger les deux énergies, homme et femme, pour obtenir une sorte de gris.

— Plutôt quelque chose qui ressemble au symbole du yin et du yang, rectifia Clark. Le noir et le blanc doivent s'équilibrer, pas s'annuler.

— Mais notre pouvoir n'est pas comparable à ce-

122

lui dont tu viens de faire la démonstration, poursuivit la Vieille Femme.

— Tu n'as encore rien vu, dis-je avec un sourire amer.

— J'aimerais faire un deuxième essai, suggéra Marcia.

— Hors de question.

Il y eut de nouveaux regards perplexes à la ronde.

— J'ai failli me casser le nez, tout à l'heure, expliquai-je. Ça suffit pour ce soir, je crois.

— Ah..., dit Marcia.

On aurait dit que je venais de lui confisquer son jouet préféré.

— Je comprends, murmura-t-elle. Peut-être demain soir, alors ?

— Vous vous retrouvez tous les soirs ?

— Non, non ! s'exclamèrent-ils en chœur.

— Mais le solstice approche, ajouta Faye.

Puis, voyant que je ne comprenais rien, elle me

tapota gentiment l'épaule et ajouta :

— Virissong compte profiter du solstice pour s'introduire dans notre monde. Jusqu'à cette date, nous avons prévu de nous retrouver tous les soirs pour le guider jusqu'à nous. Notre lumière lui montre le chemin...

— Attendez, attendez, coupai-je. Il veut s'introduire dans notre monde ? Vous ne m'avez pas parlé de cela. Je croyais que vous vouliez juste mettre fin à la vague de chaleur.

Je fixai Marcia d'un regard accusateur.

— Nous ne sommes pas assez puissants pour le

123

faire seuls, expliqua-t-elle patiemment. Nous avons besoin de la force de Virissong.

— Je n'aime pas que des êtres venus d'ailleurs s'introduisent dans notre monde, dis-je.

J'avais eu ma part d'expériences déplaisantes en la matière ; elles m'avaient donné l'envie d'être armée d'un objet tranchant à tout moment.

— Qui est ce Virissong, au juste ? Est-ce un dieu ?

— Non, non ! Il est puissant, mais ce n'est pas un dieu.

— Une figure mythologique ? Comme Coyote ou Grand-Père Ciel ?

Autant que possible, je voulais éviter de me frotter à des personnalités de cette envergure.

— Non. Ceux dont tu parles sont des archétypes, comme Gaïa. Virissong fut autrefois un humain, un héros pour son peuple, mais après une défaite épique, il a été banni dans le monde de l'Ombre.

J'expirai lentement.

— Et c'est votre maître.

Des sourires radieux s'affichèrent sur les visages autour de moi.

— Exactement, dit le Vieil Homme.

— Donc, c'est un sorcier.

Un silence accueillit cette affirmation, mais je n'y prêtai pas vraiment attention. Je réfléchissais. Je ne connaissais rien au rôle des sorciers dans la culture amérindienne, mais j'étais sûre d'une chose : si Virissong se trouvait vraiment dans ce monde de l'Ombre dont parlait Marcia, je pouvais sans doute l'y retrou-

124

ver. Peut-être m'aiderait-il à en savoir plus sur la mort de Cassie. Ce n'était pas exactement le genre de démarche approuvé par Morrison, mais c'était une piste.

J'expirai profondément et regardai autour de moi.

— Puis-je émettre une suggestion ?

Tous me fixèrent avec intérêt, comme si j'avais été un poisson rouge dans un bocal.

— Allez-y doucement, dis-je. Ce pouvoir que nous avons invoqué, tout à l'heure, était extrêmement puissant. Je ne suis pas sûre de comprendre ce qu'il y a là-dessous.

A vrai dire, c'était une certitude. Je savais que j'étais complètement dépassée. Mais je formulai les choses ainsi en espérant communiquer mes doutes aux membres du groupe.

— Tu apprendras, assura Faye. Tu comprendras.

Nous sommes tous passés par là.

Visiblement, ma tactique ne fonctionnait pas.

— Soyez prudents, c'est tout, répétais-je en me relevant. Ecoutez, cela fait beaucoup à absorber en une seule soirée... J'ai besoin d'y réfléchir à tête reposée.

J'avais surtout besoin de demander à judy ce qu'elle savait au sujet de Virissong. Maintenant que j'avais un professeur, j'allais en profiter au maximum.

Fini d'avancer seule, à tâtons, dans l'obscurité.

— Tu reviendras, n'est-ce pas ? demanda Faye.

Nous avons besoin de toi. Virissong m'a guidée vers

toi. Tu es la seule qui puisse compléter notre cercle.

Je sentis mes narines palpiter d'énervement.

— Je vais y réfléchir, dis-je. Pour l'instant, je ne peux rien vous promettre d'autre.

125

A contrecœur, les membres du cercle acceptèrent enfin de me laisser partir.

La sagesse aurait voulu que je rentre chez moi et que je me couche illico, puisque je devais me lever à une heure horriblement matinale. Mais Titine en décida autrement. Elle me conduisit jusqu'à chez Gary saris même daigner me prévenir du changement de programme. Arrivée sur le chemin de gravier devant sa porte, je coupai le contact et m'affaissai dans mon siège. J'essayai d'expliquer à Titine qu'il était 11 heures du soir et que Gary se levait à 4 heures du matin. Il était tout simplement impossible qu'il soit encore éveillé. A cet instant, les fenêtres du séjour s'éclairèrent et la silhouette de Gary se découpa dans la baie vitrée. L'instant d'après, il sortait sous la véranda, vêtu d'un short et d'un T-shirt.

J'ai toujours eu un faible pour les belles jambes.

Pendant les jeux olympiques, je suis la seule à m'intéresser au patinage de vitesse — à cause des jambes

des athlètes. A soixante-treize ans, Gary n'avait rien à

leur envier.

Comme il avançait vers moi et se baissait pour me parler à travers la vitre, je me rendis compte que j'étais avachie sur le guidon, perdue dans la contemplation extatique des jambes d'un vieux bonhomme.

— Jo ? Tout va bien ?

— Tu as vraiment de belles jambes, dis-je.

Avec un petit rire ravi, Gary ouvrit la portière de Titine.

126

— Tu es passée chez moi au milieu de la nuit pour me dire ça ?

— Pas vraiment, dis-je en m'extirpant de la voiture. A vrai dire, je n'avais même pas l'intention de te rendre visite. C'est Titine qui a insisté.

Gary fit un sourire en coin à la voiture et lui tapota le toit.

— Je suis flatté. Ce n'est pas tous les jours qu'une jolie fille qui n'a pas même pas la moitié de mon âge désire me voir au milieu de la nuit.

Voilà un homme qui savait parler aux femmes...

et aux voitures. Titine et moi avons effectivement le même âge, à peu de choses près.

— On dirait que je n'ai pas tout à fait perdu la main, ajouta-t-il.

— Je serai une vieille rombière avant que tu ne la perdes.

— La flatterie, j'adore ça, dit Gary. Qu'est-ce qui se passe, Jo ? Ce n'est pas vraiment ton heure de visite habituelle.

Je fis une grimace, suivis mon hôte jusqu'à la porte et enlevai mes chaussures avant d'entrer dans le séjour.

— Je sais. Désolée de t'avoir réveillé, Gary. C'est juste que je reviens d'une...

Ma gorge se noua. Il y avait certaines phrases que je n'aurais jamais cru prononcer. Comme celle-ci, par exemple :

— Je reviens d'une réunion de sorcières.

Les sourcils de Gary s'élevèrent, repoussant en arrière l'implantation de sa crinière blanche. L'espace

127

d'un instant, il me fit penser à Sean Connery.

— Une réunion de sorcières ? articula-t-il. Avec des balais ?

— Non.

Je me laissai tomber sur le canapé et me peloton-

nai sous une couverture.

— Qu'est-ce qu'elles te voulaient ? Pourquoi je n'ai pas été invité ?

— Elles veulent ouvrir un passage entre les mondes et faire ressusciter un esprit amérindien de trois mille ans, pour qu'il les aide à arrêter la vague de chaleur et à sauver le monde.

Cela me semblait bien résumé.

— Et si je ne t'ai pas invité, c'est parce que je suis totalement ingrate.

— Je t'aime bien quand même, dit Gary d'un air absent.

Il s'installa dans son fauteuil et cala son menton sur ses grandes mains. Il ne ressemblait pas exactement au Penseur de Rodin, mais c'était une figure solide, raisonnable, rassurante.

— Où est le piège ? demanda-t-il.

Je remontai la couverture sur mon nez.

— Ils veulent que je les aide.

Gary eut un petit rire.

— Pas la peine de te cacher sous les draps, poupée. Pas plus tard qu'hier tu me disais que cette vague de chaleur était peut-être de ta faute. On dirait que tu as du pain sur la planche.

Je me découvris le visage et lançai un regard

malheureux à mon ami.

128

— Je n'aime pas ça, Gary. Viens ici.

Je me levai et avançai vers lui en traînant ma

couverture derrière moi. Puis je m'installai sur l'ac-

coudoir de son fauteuil, et Gary passa son bras autour

de la ma taille.

— Un jour, tous les remparts que tu as construits

vont s'écrouler, Joanne, et tu ne pourras rien faire pour

les retenir. Ce serait peut-être une bonne idée de

commencer à y percer de petits trous, pour communi-

quer avec l'extérieur.

— Peut-être, dis-je avec méfiance.

Nous étions à deux doigts d'aborder un sujet ta-

bou.

— Mais à ta place, je n'y compterais pas trop.

Je ne voulais pas l'envoyer promener ; simple-

ment, je n'avais pas envie d'avoir cette conversation

maintenant. Gary resserra son bras autour de ma taille.

— Enfin, tu sais ce que tu as à faire, pas vrai, fil-

lette ? En attendant, tu viens de tirer un vieil homme

de son lit. Allez, ouste, dehors !

J'aurais pu lui faire remarquer qu'à mon arrivée, il

était déjà sorti du lit. Au lieu de quoi je me dirigeai vers la porte en silence, avec l'impression d'avoir évité de justesse une balle de revolver. Gary ne mentionnait jamais mon refus d'aborder certains sujets, et je lui en étais reconnaissante. Les seules fois où j'en avais parlé avec quelqu'un, c'était dans un Autre Monde ; évidemment, en cas de questions gênantes, il était beaucoup plus facile de m'évader de mon jardin intérieur ou de la Dead Zone que du séjour de Gary. Néanmoins, je savais que le jour où je serais enfin prête à

129

affronter mes démons, Gary serait là. Et c'était plutôt rassurant.

Titine daigna me ramener à la maison, et je me mis au lit en bannissant de mon esprit toute idée perturbante.

Samedi 18 juin, 5 h 50

Pour la deuxième fois de suite, j'étais en avance.

Il y avait de quoi être fière de moi, d'autant que c'était le troisième matin que je me levais à une heure innommable, et que je ne souffrais pas encore de cet épuisement terrible qui avait accompagné mes autres expériences chamaniques. Je me demandais si je n'étais pas en train de progresser.

— C'est plus ou moins le but, dit Judy sur un ton poli.

Je sursautai si violemment que je faillis quitter mon corps. Dans le monde psychique, ce genre de mésaventure n'était pas exclu. Je me réinstallai fermement à l'intérieur de ma peau avant de redresser la tête.

— Contente de te voir, Judy, dis-je. J'ai des questions à te poser.

— A la bonne heure, dit-elle.

Ses yeux noirs étincelaient d'amusement.

— Ecoute, ne me fais pas la morale, d'accord ?

J'ai accepté d'être ton élève, de suivre tes conseils, d'avoir l'esprit plus ouvert...

Le ciel de mon jardin s'assombrit sensiblement.

— Je fais de mon mieux, en tout cas, dis-je, ren-

130

frognée.

Judy s'installa en tailleur sur un banc en pierre et me regarda d'un air détaché. C'était exaspérant : elle semblait plus à l'aise que moi dans mon propre jardin intérieur. Au loin, le tonnerre gronda ; je serrai les mâchoires et m'efforçai de parler sur un ton civilisé.

— Que sais-tu au sujet d'un certain Virissong ?

L'attitude de Judy se transforma. Elle inclina la tête sur le côté, comme un petit oiseau, et se pencha vers moi avec intérêt.

— Où as-tu entendu ce nom ?

J'expirai lentement en essayant de contrôler mon souffle.

— Et toi ? demandai-je.

— Quiconque voyage dans le royaume astral finit par entendre parler de lui, ou par le rencontrer, expliqua Judy. Mais je ne savais pas que cela t'était arrivé à toi aussi.

— Je suis pleine de surprises. Que peux-tu me dire sur lui ?

Judy sourit.

— Je peux sans doute te le présenter. Mais cela voudra dire un nouveau voyage dans le Monde du Dessous. Es-tu prête à le tenter ?

Je me demandai furtivement si j'y apercevrai de nouveau l'oiseau-tonnerre.

— Oui, je crois.

— Virissong n'est pas toujours facile à trouver, fit remarquer Judy. Cela risque de prendre toute notre leçon d'aujourd'hui... et tu as des choses plus urgentes à apprendre.

— Demain, promis-je, on reprendra le programme normal. Qu'est-ce qu'il y a, au fait, après les quêtes spirituelles ?

— D'autres quêtes spirituelles. La prochaine fois, nous essaierons une quête de guérison. Tu chercheras un animal qui puisse aider quelqu'un d'autre.

— Qui ?

— Je ne sais pas encore. Es-tu prête à commencer le voyage ?

— Absolument.

En fin de compte, je n'aperçus pas l'oiseau-tonnerre, car nous ne fîmes pas de détour par le monde du Haut. Le battement du tambour m'emporta brusquement ; je m'abîmai à toute vitesse vers le Monde du Dessous, Judy tombant devant moi. En heurtant le sol tiède, plein de vers et d'insectes rampants, une décharge d'énergie me parcourut.

— Pour invoquer quelqu'un comme Virissong, m'expliqua Judy, il faut plus de cérémonial que pour appeler des animaux spirituels. Commence par tracer un cercle de pouvoir, en partant du nord.

J'étais sur le point de lui demander où se trouvait le nord, mais je me mordis la langue et décidai de le

découvrir moi-même. Je fermai les yeux et tentai de sentir le Monde du Dessous. Au bout d'un moment, je perçus de la chaleur et de la lumière à droite, et me tournai dans cette direction.

Le soleil surgit de derrière l'horizon, énorme, rapide, teintant le ciel d'une auréole sanglante qui pâlit

132

progressivement. Je m'inclinai pour le remercier ; il s'était levé exprès pour me permettre de m'orienter.

N'ayant jamais tracé de cercle de pouvoir, je n'avais aucune idée sur la façon de m'y prendre. J'eus tout de même le réflexe de remercier les esprits du nord et d'invoquer leur protection. Puis, décrivant un cercle autour de Judy, je fis de même pour les trois autres points cardinaux. Mon professeur paraissait satisfait de mes progrès. Pour ma part, je me sentais ridicule.

Lorsque j'eus remercié les esprits de l'ouest, il y eut un brusque surgissement de pouvoir, comme si un champ de forces s'était dressé autour de moi. Incrédule, j'avançai ma main vers ce rempart invisible... et, sentant de la résistance, la retirai comme si je m'étais brûlée. Judy laissa échapper un petit rire.

— Tu n'as vraiment pas la foi, dit-elle, l'air

presque impressionnée. Mais ne t'inquiète pas : avec mon aide, tu y arriveras.

Exactement ce dont j'avais besoin, pensai-je avec lassitude. Un sauveur personnel.

— Et maintenant, l'offrande, dit Judy.

Je regardai autour de moi. Il ne se passa rien.

— Quelle offrande ? demandai-je au bout d'un moment.

— Tu n'as pas pris de cadeau ?

— Niet. Zéro cadeau.

— Ni farine de maïs, ni eau, ni tabac ?

Je me tortillai, mal à l'aise. Judy fit une grimace de désapprobation.

— Je croyais que tu voulais rencontrer Virissong.

133

— C'est vrai ! protestai-je.

— Pourtant, tu n'as pas emporté d'offrandes.

— Ça ne m'est pas venu à l'esprit !

Judy soupira.

— Je me demande bien comment tu es arrivée jusqu'ici. Bon, nous allons devoir improviser. Donne-moi ta main.

Je lui obéis, contrariée.

— Les offrandes prouvent notre lien avec la terre

et notre respect envers Virissong, dit-elle. Comprends-

tu cela ?

— Ouais, dis-je sur un ton ronchon. Je veux dire, oui, Judy.

— Il y a quelque chose que tu portes toujours sur toi, qui est lié à la terre et qui possède un grand pouvoir.

— Quoi ? demandai-je.

Au lieu de me répondre, Judy sortit un couteau glissé dans sa ceinture et m'entailla la paume de la main jusqu'à l'os.

134

11.

— Doux Jésus ! m'écriai-je.

Je tentai de me libérer de l'étreinte de Judy, mais elle m'agrippa la main et la tordit pour faire tomber sur le sol le sang accumulé dans ma paume.

— Attention ! dit-elle. Si le sang éclabousse le cercle de pouvoir, les remparts s'effaceront. Le sang, c'est du pouvoir, Joanne Walker. C'est le cadeau le plus précieux qui existe. Maintenant, pense à Virissong et demande-lui de nous rendre visite.

— Bon sang, Judy ! marmonnai-je.

Elle me lâcha enfin la main, et je recroquevillai

mes doigts. L'entaille me faisait moins mal que je ne l'aurais cru ; au lieu de la douleur aiguë habituellement associée aux coupures, c'était une douleur sourde, diffuse, qui semblait établie dans mes articulations. J'entourai ma paume de mon autre main pour essayer d'étancher la plaie ; à cet instant, l'entaille se referma et cicatrisa. Le sang coagula sous mes yeux.

— Bon sang ! répétais-je.

Je redressai les épaules et me détournai, furieuse.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis je me vidai l'es-

135

prit et tentai de penser à autre chose. En l'occurrence,

à Virissong.

Un sentiment de bien-être inattendu m'envahit.

La douleur de la blessure s'estompa ; l'air autour de moi s'éclaircit et se réchauffa.

— Bienvenue à toi, Virissong, dit Judy. Nous nous réjouissons de ta venue.

Devant tant de convivialité, je peinais à rester de mauvaise humeur. Je me tournai lentement, tenant toujours ma main blessée.

Virissong n'était pas un dieu. J'en eus immédiatement la certitude, bien qu'il me tournât le dos. Il était bien plus puissant que tous les humains que je con-

naissais, mais il ne possédait pas la force sauvage et chaotique d'un Cernunnos.

Si je n'avais pas connu Cernunnos, j'aurais peut-être pris cette apparition pour un dieu. Svelte, de petite taille, il était entouré d'une aura d'énergie. L'air ondoyait autour de lui en scintillant. Il était humain, mais c'était tout juste. Les poils de mes bras se hérissèrent, et je dus faire un effort pour ne pas reculer, effrayée.

— Merci d'avoir répondu à notre appel, dis-je.

Il se tourna vers moi.

Y avait-il une loi selon laquelle tous les êtres de l'Autre Monde devaient être irrésistibles ? Les cheveux et la peau de Virissong étaient sombres, ses traits voluptueux.

— Joanne Walker, dit-il.

Sa voix de ténor, chaude et caressante, n'eût pas été déplacée dans une salle de concert. C'était une

136

voix qui vous transportait, qui vous donnait la chair de poule.

— C'est un très grand plaisir de te connaître, reprit-il en insistant sur le dernier mot.

Je sentis mes joues s'enflammer. Pourquoi avais

je l'impression qu'il utilisait ce mot au sens biblique ?

Décidément, il était grand temps que je me trouve une vraie relation dans le monde réel.

— Ravie de te rencontrer, moi aussi, bégayai-je.

Euh... je...

— Tu as des questions à me poser, je crois.

Je souris maladroitement. Cela me semblait un peu présomptueux, tout d'un coup.

— Veux-tu faire quelques pas avec moi ? demanda Virissong.

Je lançai un regard oblique à Judy, qui leva les mains comme pour signifier « Je n'en sais rien ».

— Il vaudrait mieux que je reste à l'intérieur du cercle, répondis-je d'un air penaud.

Virissong haussa presque imperceptiblement les sourcils, et posa la main sur la barrière invisible qui nous séparait. Celle-ci se déforma un peu sous la pression, mais ne céda pas.

— Es-tu toujours aussi prudente ?

— Il n'est jamais trop tard pour commencer.

« On croirait entendre Gary, me dis-je intérieurement. Tu passes trop de temps avec lui. Si tu ne fais pas attention, tu vas te mettre à parler de vieux singes et de nouvelles grimaces... »

Virissong eut un rire mélodieux. Les poils de mes bras cessèrent de se hérissier pour s'aplatir comme les

137

oreilles d'un chat. Je frottai la peau de mes bras pour les redresser... et me rendis compte que je n'avais plus du tout mal à la main. Je retournai ma paume : elle avait complètement cicatrisé.

— Très bien, dit Virissong. J'accepte tes conditions. Que veux-tu savoir ?

— J'ai besoin de connaître tes intentions.

A l'instant où je prononçais ces mots, l'insolence de ma requête m'apparut clairement. Virissong écarquilla les yeux et lança un regard en direction de Judy. Celle-ci haussa les épaules en silence. Virissong se retourna vers moi.

— Je crois qu'on ne m'a jamais posé la question de manière aussi directe, fit-il remarquer. Mes intentions, dis-tu...

— J'ai rencontré des gens qui croient pouvoir te faire revenir dans notre monde. Ils pensent que tu peux nous aider à retrouver l'équilibre, et ils me demandent de les aider. Avant de m'engager, j'ai besoin de savoir dans quoi je m'embarque.

— Sage précaution.

Sa voix était amusée, mais j'eus l'impression d'y détecter une sorte de respect forcé.

— J'ai déjà eu des expériences de ce genre.

— Oui, dit-il.

D'un coup, je reconnus sa voix. C'était celle qui avait surgi du faisceau lumineux, la veille. J'en fus à la fois rassurée et inquiète : rassurée de savoir que j'avais affaire à la bonne demi-divinité, inquiète à cause de cette ivresse du pouvoir que j'avais ressentie chez lui, pendant la cérémonie.

138

— Oui, répéta Virissong. Nous avons eu connaissance de cela.

— « Nous » ? dis-je en regardant autour de moi.

Le « nous » de majesté ?

— Le « nous » de la conscience universelle, répondit-il sans se départir de son sérieux. C'est le rang au-dessus de la majesté.

Décidément, il ressemblait beaucoup à Coyote...

en pire. Un seul interlocuteur de ce genre était largement suffisant, décidai-je.

— Je tâche d'en savoir plus sur une jeune femme qui vient de mourir. Elle appartenait à ce groupe qui essaie de te faire entrer dans notre monde.

Le regard de Virissong s'assombrit.

— Cassandra Tucker, dit-il. Quand je pense à sa pauvre petite fille orpheline...

J'en restai bouche bée.

— Tu es au courant ?

— Joanne, cela fait des mois que le groupe essaie de me ramener vers le Monde du Milieu. Je collabore avec eux dans la mesure de mes capacités.

Il fit une moue, puis haussa les épaules.

— Elles sont limitées, mais je connais évidemment les personnes impliquées. J'ai toujours pressenti que Cassandra avait une faiblesse au cœur. Je craignais que ses activités de Mère n'aggravent le problème, mais elle n'a pas voulu écouter mes mises en garde. Et d'ici, je ne pouvais rien faire pour l'aider. Je n'ai pas fini de le regretter.

— *Elle a eu une crise cardiaque ?* demandai-je, bouche bée. Le groupe n'avait rien remarqué ?

139

Pour être honnête, je n'étais pas sûre de pouvoir détecter moi-même une faiblesse cardiaque.

— Vous auriez pu leur dire... les avertir que la magie était dangereuse...

— La magie, répondit Virissong avec sévérité, a

son prix, comme tout le reste. Elle peut être aussi usante que le travail physique. Il faut être aveugle pour ne pas s'en rendre compte.

Moi qui me réjouissais, quelques instants plus tôt, d'être insensible au manque de sommeil, je me sentis fustigée. J'aurais dû savoir cela... ou du moins le découvrir par moi-même. Virissong me fit un bref sourire compréhensif, puis ajouta :

— J'ai essayé de prévenir Faye. Mais ma capacité à communiquer avec le Monde du Milieu est limitée.

Je ne sais pas si elle a entendu mon avertissement.

Je pensai à l'incompréhension et à la colère de

Faye devant la mort de Cassie.

— Je ne crois pas, dis-je.

— Quant à ta première question, dit Virissong...

Celle qui concerne mes intentions.

Avec la même grâce que Judy, Virissong s'assit par terre et me fit signe de l'imiter. Je m'installai près de lui ; en m'asseyant, je frôlai le bouclier invisible de mon épaule, et des ondes lumineuses se répercutèrent sur toute sa surface. Judy prit place derrière moi ; du coin de je devinais sa silhouette. Personne ne parla. Le soleil monta lentement dans le ciel. Au moment où je perdais patience, Virissong leva la tête et prit enfin la

parole. Il semblait s'adresser moins à moi qu'à l'horizon lointain.

140

— Je suis né il y a quelques trois mille ans, au sud de ce que vous appelez aujourd'hui Seattle.

Je me retins de lui demander comment il avait appris l'américain contemporain, mais il me décocha un regard glaçant.

— Dans ce temps-là, les choses étaient différentes. Pas parfaites, comme aimeraient le croire les gens de ta génération, mais différentes.

Je pris un air narquois, et Virissong m'adressa un petit sourire complice.

— Mon peuple vivait généralement en paix avec lui-même et avec le monde. Puis a commencé une grande période de froid et d'obscurité. Nous mourions de faim et de froid, et rien ne parvenait à apaiser la colère de nos dieux. Nous étions désespérés. Nous offrîmes aux dieux le peu qui nous restait, et pourtant nos frères continuèrent à mourir de faim et de froid. A cette époque, j'étais un jeune homme de moins de vingt étés.

Il s'interrompit et me tendit la main.

— Traverse le cercle de pouvoir, Joanne Walker,

dit-il. Mets ta main dans la mienne, et je te montrerai

tout cela, au lieu de te le raconter.

Je me tournai vers Judy, laquelle se contenta de

secouer la tête.

— C'est toi qui décides, Joanne. Je ne peux pas

t'interdire de prendre des risques.

— Est-ce que cela m'aidera ? demandai-je.

— Peut-être, répondit-elle avec réticence. Il est

toujours plus facile de croire ce qu'on a vu.

Je pensais à mes animaux spirituels, qui

141

m'avaient ordonné de croire et d'écouter les autres. Je

repliai les doigts de ma main ; la blessure se rouvrit.

Je posai ma paume sanglante contre le bouclier. Il

tremblota et disparut.

— Merci, dit Virissong, les yeux scintillants. Je

n'oublierai pas cette preuve de confiance.

— J'espère que je n'aurai pas à la regretter, dis-je

en mettant ma main dans la sienne.

La faim me mordit le ventre comme une lame.

Dans un coin de mon esprit, je savais que j'avais dû

manger peu de temps avant, sans quoi la douleur au-

rait été plus sourde, plus estompée. Le pire, c'était le

début de la famine. Sur un autre plan, j'étais cons-

ciente que la Joanne du XXI^e siècle n'avait jamais vraiment connu la faim, et j'en étais un peu gênée. Je savais qu'une fois revenue chez moi, dans ma petite vie confortable, je continuerai à m'exclamer régulièrement : « Je meurs de faim. »

Le froid transperçait mes vêtements épais pour s'insinuer dans mes os. Engourdie, je me tournai péniblement vers le côté. Virissong était assis à ma gauche, jeune, beau et contrarié.

— Ils se trompent, Nakaytah, dit-il.

Le corps que j'habitais posa la main sur le bras de Virissong. J'en déduisis que Nakaytah, c'était moi.

— Tu n'y peux rien, mon aimé, m'entendis-je répondre. Tu dois faire confiance à nos aînés.

— Non ! Nous ne pouvons pas nous laisser mourir de faim et de froid. J'ai trouvé un moyen.

142

Il se tourna vers moi, illuminé. En fin de compte, il n'était pas si beau que cela, pensai-je. Ce que j'avais pris pour de la beauté n'était qu'une énergie féroce et fanatique, qui rendait ses traits plus marqués, ses yeux plus sombres.

— Je sais parler aux esprits, dit-il.

L'horreur me glaça la gorge et alla se loger dans

mon estomac.

— Mais tu n'es pas un chamane, Virissong ! Tu n'as pas été choisi ni formé...

— J'ai été choisi, protesta-t-il. Sinon, comment pourrais-je parler aux esprits ? J'ai été choisi, Nakaytah. Seulement, je ne descends pas d'une lignée de chamanes, comme les autres...

A contrecœur, j'acceptai de le croire. Le père et le grand-père de Virissong, convaincus de pouvoir communiquer avec les esprits, avaient tous deux plaidé pour étudier l'art des chamanes. En vain : les vrais chamanes, avaient répondu les aînés, n'insistent pas pour faire reconnaître leurs dons. On avait décidé d'entreprendre des quêtes spirituelles afin de révéler leurs véritables vocations ; ces quêtes n'avaient pas assigné la voie chamanique à la famille de Virissong. Aujourd'hui, père et grand-père étaient mis à l'écart, tournés en ridicule pour leurs délires de grandeur. Ma main se serra autour de celle de mon compagnon.

— Que te disent les esprits ? demandai-je.

Virissong se rassit sur ses talons, visiblement soulagé par ma réaction. Il serra mes doigts, puis retira sa main et la glissa sous ses vêtements. Impossible de se tenir la main par un froid pareil.

— Ils disent que dans leur monde, une grande et terrible bataille fait rage. Ils disent que les monstres qui les attaquent sont si puissants que les combats se répercutent dans le Monde du Milieu. C'est pour ça qu'il fait si froid et que tout le gibier a disparu. Seulement nous sommes trop entêtés — Virissong eut un petit sourire malicieux — ou trop bêtes pour partir.

— Partir... pour aller où ? Nous ne pouvons tout de même pas quitter notre propre monde !

Virissong écarquilla les yeux, feignant la consternation, puis secoua la tête et reprit ma main.

— Bien sûr que non. D'ailleurs, je crois que les esprits sont un peu admiratifs devant notre acharnement. Mais ils disent que pour mettre fin au froid et faire revenir le gibier, nous devons intervenir dans la bataille des esprits.

Je regardai Virissong sans comprendre.

— Il faut attirer les monstres dans notre monde, dit-il avec enthousiasme. Ici, nous pourrons les chasser, détruire leurs corps, et les affaiblir dans le monde des esprits.

Une sorte d'admiration s'insinua en moi.

— Comme dans les histoires du Premier Peuple,

dis-je avec émerveillement.

Virissong tenta de prendre un air modeste, mais ses yeux brillaient de jubilation.

— Tu seras un héros ! m'exclamai-je. Tu auras ta propre légende !

Mon compagnon baissa les yeux en souriant.

— Ce n'est pas pour cela que je le fais, dit-il.

Même ma conscience-hôte ne fut pas dupe.

144

— J'y ai pensé, évidemment, reconnut Virissong.

Nous nous mêmes tous deux à rire.

— Je veux prouver aux aînés qu'on peut détenir du pouvoir sans venir d'une lignée de chamarres, poursuivit-il. Mais surtout, Nakaytah, je veux nous sauver. Si nous ne faisons rien, nous mourrons tous. Je ne veux pas que notre peuple disparaisse.

— Alors nous le sauverons, dis-je en lui serrant la main. Quand ils verront revenir la chaleur et la nourriture, les aînés reconnaîtront leur erreur. Je t'aiderai, Virissong, tant que je pourrai.

Il lâcha ma main ; nous nous retrouvâmes brusquement dans le Monde du Dessous. Ebahie, j'examinai ma paume ensanglantée, puis Virissong. La bouche plissée, il détournait le regard.

— Le reste, je préfère te le raconter, dit-il d'une voix éteinte. C'est une histoire très triste. Nakaytah est morte en essayant de m'aider.

— Oh... Comment ?

— Il est arrivé quelque chose que je n'avais pas prévu. Les monstres se sont révélés plus rusés que je ne croyais.

Il traça distraitement un cercle dans la terre meuble à ses pieds.

— Nous avons construit un cercle de pouvoir.

Après avoir demandé aux esprits de nous protéger, nous avons joué du tambour pour éveiller l'attention des monstres. Nous voulions les attirer dans le cercle, où nous pourrions les abattre.

145

Je hochai la tête.

— Que s'est-il passé ?

— Les monstres se sont glissés en nous, dit Virrissong. Ils ont tenté de prendre possession de nos âmes. Mes protecteurs spirituels étaient assez forts pour rejeter le monstre qui tentait de m'envahir. Mais Nakaytah...

— Elle n'en a pas eu la force, dis-je.

J'avais la tête qui tournait. Peut-être avais-je per-

du plus de sang que je ne le pensais.

— Elle s'est ruée sur moi, toutes griffes dehors,
dit Virissong. Pendant que nous nous battions, elle a
détaché le couteau que je portais à la ceinture.

Il remonta sa manche pour me montrer une
grande cicatrice pâle sur son avant-bras, puis souleva
sa chemise. Une deuxième entaille traversait son
ventre.

— J'ai gardé ces cicatrices pour ne jamais l'ou-
blier. Ma bien-aimée...

Mes doigts se portèrent à ma joue et frôlèrent la
fine cicatrice qui reliait mon œil au coin de mes
lèvres.

— Je comprends, dis-je.

Virissong hocha la tête et laissa retomber sa
chemise.

— Je lui ai pris le couteau, dit-il au bout de
quelques secondes. J'étais plus grand qu'elle, plus fort,
et j'avais l'habitude de chasser. Elle... elle s'est jetée
sur moi, et elle s'est empalée sur le couteau. Le sang a
giclé partout : il a détruit le rempart magique, comme
tout à l'heure, quand tu y as posé ta main. J'ai vu le

son corps, s'échapper du cercle de pouvoir et disparaître à l'horizon. Ce jour-là, j'ai juré de ne jamais me reposer avant de l'avoir retrouvé et tué.

— Et trois mille ans plus tard, dis-je d'une voix étranglée, vous n'avez toujours pas réussi à le faire.

Virissong inclina la tête.

— J'ai choisi de passer de nombreuses vies dans le Monde du Dessous, attendant une occasion de combattre le monstre. A présent, j'ai l'impression que ma chance a enfin tourné. Dans le Monde du Milieu, de nombreuses personnes souhaitent changer de vie. Je crois que l'heure est venue de relever le défi. Mais au cours des siècles passés dans le Monde du Dessous, je me suis affaibli. Voilà pourquoi j'ai besoin de votre aide — de la tienne, de celle du cercle de sorcières. Grâce au pouvoir que vous me donnez, je vais enfin pouvoir joindre mon corps à mon esprit, redevenir entier.

— Et le monstre ?

— Ensemble, nous le traquerons, puis nous le tuerons, répondit Virissong d'une voix chargée d'émotion. Et de sa mort, je l'espère, naîtra un nouveau monde. Un monde meilleur.

Je hochai lentement la tête.

— Qu'est-il arrivé à votre peuple, Virissong ? La

vague de froid a-t-elle pris fin ?

— Oui. Les esprits avaient raison. Quand la

guerre a cessé de ravager les Mondes de Dessous et du

Dessus, le Monde du Milieu est redevenu vivable.

— Tant mieux. Mais...

147

Quelque chose me tracassait, mais je n'arrivais

pas à mettre le doigt dessus. Je fronçai les sourcils,

regardant tour à tour Virissong et Judy. Celle-ci

n'avait toujours pas dit un mot.

— Mais ? répéta Virissong.

— Pourquoi...

Un frisson parcourut ma colonne vertébrale. J'en-

tendis une faible sonnerie, comme une alarme au loin.

Je me frottai la nuque du revers de la main.

— Pourquoi as-tu été...

Le tintement s'intensifia et brisa ma concentra-

tion. C'était la sonnerie du téléphone. Je sortis de ma

transe, ouvris les yeux et me précipitai vers l'appareil

en chancelant.

— Allô ? dis-je d'une voix ensommeillée.

— Joanne Walker ? dit une voix inconnue.

— Oui.

— Connaissez-vous un certain Gary Muldoon ?

D'un seul coup, je ne fus plus endormie du tout.

L'angoisse me glaça des pieds à la tête.

— Que lui est-il arrivé ?

— Je suis le Dr Wood, de l'hôpital Nord-Ouest.

Pouvez-vous venir tout de suite, mademoiselle ? M.

Muldoon vient d'avoir une crise cardiaque.

148

12.

Samedi 18 juin, 6 h 33

Je ne sais pas comment je suis arrivée jusqu'à

l'hôpital. Je me demande même si j'ai raccroché le

téléphone. Plus rien n'existait que les battements affo-

lés de mon cœur, et le souvenir du jour où j'avais ren-

contré Gary. Ce jour-là, une *banshee* du nom de Marie

nous avait affirmé que Gary n'allait pas mourir avant

un bon bout de temps. « Un bon bout de temps », me

répétais-je à présent. Était-il déjà écoulé ? Six mois

constituaient-ils un bon bout de temps ? Pas de mon

point de vue. Jusqu'où avait-elle eu le pouvoir de son-

der l'avenir, cette Marie ? Elle ne nous l'avait pas dit,

et il était trop tard pour le lui demander. Je revis son

corps étendu sur le sol de son salon, le cœur arraché

de sa poitrine, et je me demandai si, pour elle, six

mois représentaient un « bon bout de temps ».

La doctoresse qui m'avait parlé au téléphone me retrouva dans la salle d'attente. Elle était plus petite que moi, avec des yeux sympathiques et un sourire rassurant qui décuplèrent mon angoisse.

D'un coup, j'eus l'impression de me dédoubler et

149

de m'observer à loisir, à bonne distance de mon corps, depuis un endroit où la peur et la douleur ne pouvaient m'atteindre. A cet endroit, je ne ressentais rien d'autre qu'une sorte de chatouillis au niveau des narines, qui me donnait envie d'éternuer. Ce phénomène se produisait chaque fois que je pénétrais dans un hôpital.

A l'intérieur de mon corps, en revanche, c'était la panique

— Une crise cardiaque ? ne cessais-je de répéter.

Pas une attaque cérébrale, hein ? Une *crise cardiaque* ?

Pourquoi cette question m'obsédait-elle ? Je n'aurais pas su l'expliquer. Mes poumons étaient comprimés, comme si quelqu'un s'était assis sur ma poitrine.

Le Dr Wood — je dus regarder son badge pour me rappeler son nom — me força à m'asseoir et posa ses mains sur mes épaules.

— C'est une crise cardiaque, dit-elle. Il est très affaibli, mais il est réveillé. Il a demandé à vous voir.

Vous en sentez-vous capable, mademoiselle Walker ?

— Oui, dis-je d'une voix éraillée. Oui, bien sûr.

Est-ce qu'il va s'en sortir, docteur ?

Elle me fit un nouveau sourire rassurant.

— Il a très vite compris ce qui se passait, et il est arrivé à l'hôpital avant qu'il n'y ait de gros dégâts. Cela fait quelques heures déjà qu'il est ici. Je vous ai téléphoné dès que son état s'est stabilisé.

— Je suis désolée, dis-je sans savoir pourquoi.

— Ne vous en faites pas, répondit le médecin.

Vous êtes sûre d'être en état de le voir ?

150

— Pas vraiment, non. Mais je peux faire semblant.

— Suivez-moi, alors, dit le docteur en me tapotant l'épaule.

— Ah ! Voilà ma petite chérie !

La voix de Gary était faible, ses yeux gris ternes, mais il sourit quand je lui pris la main. A son contact, le pouvoir en moi vibra faiblement et, pour la première fois, j'eus l'idée que je pourrais peut-être aider mon ami. Je faillis éclater en larmes.

— Ta petite chérie, hein ? répétais-je.

Je m'effondrai sur un tabouret à côté du lit.

— Depuis quand ne suis-je plus ta vieille cinglée ?

— Depuis l'instant où mon bras gauche s'est mis à picoter de manière bizarre, dit Gary.

Il y avait environ huit heures que nous nous étions quittés ; entre-temps, Gary semblait avoir perdu quinze kilos. Son teint était livide, et ses rides à la Hemingway, habituellement si rassurantes, lui donnaient un air hagard.

— Tu as l'air d'une déterrée, Jo.

— Moi ? demandai-je avec un rire hésitant. Est-ce que tu t'es regardé dans la glace, récemment ?

— Pas besoin. Je sais que je ressemble à un fantôme rachitique.

— Eh bien, dis-je en serrant mes doigts autour de sa main, ce corps de fantôme rachitique, ne le quitte pas, d'accord ? Pas avant un bon bout de temps.

151

— Ha ha ! s'esclaffa Gary. Si tu croyais te débarrasser de moi, tu t'es fourvoyée. Je n'ai pas l'intention de mourir tout de suite.

Un sourire éclaira subitement son visage, et il me

lança un clin d'œil.

— Après tout, je veux des petits-enfants, dit-il.

Mon cœur fit un bond dans ma poitrine.

— C'est pour ça que tu perds ton temps avec moi,

hein ? Je me suis toujours posé la question...

Gary sourit faiblement, puis laissa ses paupières

retomber sur ses yeux, ce qui, chez lui, signifiait qu'il

était exténué. En général, personne n'avait les yeux

aussi grands ouverts que Gary. Nous restâmes

quelques instants ainsi ; lui respirant doucement, moi

essayant de graver ses traits dans ma mémoire. Puis je

fermai les yeux à mon tour et me retins de pleurer.

— Ecoute, Jo.

Je rouvris les yeux. Gary arborait un air sérieux

— un air *vraiment* sérieux, que je ne lui avais jamais

vu.

— Oui ?

— Pour les petits-enfants, je plaisantais. Mais tu

sais que je...

— Ecoute, Gary, pas la peine de devenir tout sen-

timental, dis-je en essayant de sourire. Attends au

moins de pouvoir te redresser dans le lit pour philoso-

pher, d'accord ?

Je baissai les yeux.

— De toute façon, dis-je, je le sais, tout ça. Moi aussi, Gary, moi aussi.

Je clignai des yeux pour réprimer mes larmes, le

152

regard toujours détourné. Gary tendit sa main pour caresser mes cheveux, et m'érafla le crâne avec le détecteur d'oxygène attaché à son majeur.

— Aïe !

— Désolé, dit Gary en riant. Bon. J'ai compris, Jo. Maintenant, mets-moi à jour sur tous les trucs récents, d'accord ? J'ai horreur de rater des épisodes.

Je m'essuyai les yeux du revers de la main.

— Pour commencer, dis-je, sache que quand l'hôpital a téléphoné, j'étais en pleine discussion avec Virissong, cet esprit que le cercle de sorcières veut ressusciter.

Contrairement au reste de son corps, les sourcils broussailleux de Gary ne semblaient nullement diminués.

— Qu'est-ce que tu en as pensé ?

— Il est assez sympa. J'ai plus ou moins décidé de collaborer.

— Bon sang, dit Gary, il faut que je sorte d'ici au plus vite ! Je vais rater tous les meilleurs trucs.

— Il n'y a que toi pour les trouver bons, dis-je avec un sourire fatigué. Quand est-ce qu'ils te laisseront sortir ?

— Sais pas. Tout à l'heure, une jolie blonde est venue me dire que j'avais besoin de rééducation. Rééducation, moi ! J'ai soixante-treize ans, bon sang ! C'est quoi, ces bêtises ?

— Le genre de bêtise que tu as intérêt à écouter si tu comptes vivre jusqu'à l'année prochaine, dis-je sévèrement.

Les yeux de Gary s'éclairèrent. Il préférait visi-

153

blement la sévérité à la compassion.

— Avec toi, j'ai intérêt à filer droit, grommela-t-il sans dissimuler la note de satisfaction dans sa voix.

— Tu l'as dit.

Je pris une grande inspiration et poursuivis.

— En plus, je vais poser un peu les mains sur toi, et je vais demander à un animal spirituel de te surveiller.

Si l'on m'avait dit quelque chose de ce genre, cela m'aurait mise d'humeur exécration. Mais le visage de Gary s'illumina.

— Sans blague ? Quel animal ?

— Je le saurai bientôt. Demain matin, je pense.

Une partie de ma conscience, celle qui savait que je ne pourrais jamais vraiment tourner le dos au chamanisme, était accablée de culpabilité. Si j'avais étudié, si je m'étais davantage appliquée, j'aurais sans doute pu prévoir cette crise. Effectuer de la guérison préventive, en quelque sorte.

— Arrête ça, dit Gary.

Je sursautai et le regardai en clignant des yeux.

— Arrête de prendre cet air coupable, dit-il. Je suis un vieux bonhomme, Jo. Ni toi ni personne ne peut me rendre immortel... Et rassure-toi, je ne suis pas encore prêt à casser ma pipe. Si tu peux me trouver un peu de soutien spirituel, très bien. Mais ne va pas croire que tu peux empêcher la nature de suivre son cours. Tu m'entends, Jo ?

— Je t'entends, dis-je. Mais je ne suis pas sûre de pouvoir t'écouter.

Gary referma les doigts autour de ma main.

154

— Bah, dit-il, ça ne m'étonne pas. Les femmes prennent toujours un certain temps pour revenir à la raison.

Je hochai machinalement la tête, puis me redres-

sai de toute ma hauteur indignée et m'exclamai :

— Hé, ho !

Gary éclata de rire. Un rire un peu plus asthmatique que d'habitude.

— Je te reconnais bien là, dit-il en fermant de nouveau les yeux.

J'attendis qu'il s'endorme, puis je sondai en moi-même, cherchant le pouvoir qui dormait derrière mon plexus solaire.

Il s'éveilla poussivement, en bâillant. Je me demandais bien comment faire pour réparer un cœur brisé. Des réparations superficielles, du genre travaux de carrosserie, ne serviraient à rien ; quant à l'espèce de rustine que j'avais utilisée pour réparer mon poumon, c'était trop dangereux. A ce moment-là, j'avais été aux portes de la mort, et je n'avais rien à perdre. Mais il ne s'agissait pas, à présent, de tuer Gary en voulant le guérir. Décidément, mes analogies avec la mécanique automobile révélaient cruellement leurs limites.

En fin de compte, je décidai de partager mon essence vitale avec Gary, comme Billy l'avait fait pour moi quelque temps auparavant. Au moins, raisonnai-je, cela lui donnerait des réserves d'énergie pour sa

convalescence. Il me fallut un certain temps pour y arriver, mais enfin je glissai une petite boule de magie irisée entre les côtes de mon ami.

155

Je restai dans sa chambre jusqu'à ce qu'une infirmière vienne me dire de partir, puis je rentrai chez moi sangloter sous la douche.

Ma routine de travail me procura une sorte d'anesthésie émotionnelle. J'effectuai ma ronde en distribuant distraitemment des contraventions, m'arrêtant de temps à autre pour saluer les commerçants et donner des instructions aux touristes. Je n'avais pas besoin de réfléchir, heureusement ; dès que je réfléchissais, j'avais des difficultés respiratoires. Gary avait eu beau m'assurer que je n'étais pour rien dans l'accident, je n'en étais pas convaincue.

A l'heure du déjeuner, au lieu de m'arrêter pour manger, je revins jusqu'au commissariat. J'avais envie de respirer les parfums familiers de l'huile, de l'essence et du cambouis. Je me dirigeais vers le garage, redoutant à moitié le regard fuyant de Nick.

Ce fut presque un soulagement de trouver le garage désert. Seuls les pieds de Thor dépassaient d'un véhicule. Au bout d'un moment, il sortit de sous la

voiture pour prendre une clé dans sa boîte à outils.

Lorsqu'il m'aperçut, ses sourcils maculés de cambouis se soulevèrent un peu. Je détournai les yeux.

— Je me demandais... euh... si je pouvais donner un coup de main.

Il fronça les sourcils. Je baissai de nouveau les yeux.

— S'il te plaît, ajoutai-je.

— Ouais, dit-il après un silence interminable. Ce

156

foutu Rodriguez se plaint encore de sa direction. Mets un bleu et jettes-y un coup d'œil.

Il me fit un sourire presque imperceptible avant de se glisser de nouveau sous la voiture. Je restai clouée sur place, abasourdie. Six mois auparavant, j'avais prévenu Thor des problèmes chroniques de géométrie des roues chez Rodriguez. Le dieu du tonnerre n'était peut-être pas un si mauvais bougre, après tout.

Rodriguez ne passait sans doute pas son temps à détraquer volontairement sa direction, comme je l'en avais souvent accusé. D'ailleurs, je n'avais jamais relevé sur son véhicule d'écart supérieur aux tolérances du constructeur — ce qui ne voulait pas dire

que Rodriguez mentait. Certains conducteurs sont plus sensibles que d'autres aux petites variations mécaniques ; à cet égard, Rodriguez était pire que la princesse et le petit pois. Aujourd'hui, le carrossage et l'angle de chasse de son véhicule avaient un écart d'un degré, suffisant pour que la direction tire d'un côté.

Voilà un problème que je savais régler. Un peu de concentration, quelques gestes méthodiques, et le tour fut joué. Ce travail simple me vida l'esprit ; je finis à contrecœur, réticente à l'idée de quitter l'atelier et d'affronter le monde extérieur.

Thor roula à l'air libre et s'appuya sur un coude pour m'observer. Je m'essuyai les mains sur le torchon le moins sale que je trouvai et commençai à enlever mon bleu. Je m'étais déshabillée mille fois — littéralement — devant les gars de l'atelier, mais je ne sais pourquoi, aujourd'hui, sous le regard de Thor, je

157

me sentais gênée. En un instant, je redevins la Joanne du lycée, trop grande, trop masculine, trop maladroite... En raccrochant maladroitement le bleu à son clou, je récoltai une poignée de cambouis. Fermant les yeux, je poussai un soupir d'impatience et, sans réfléchir, me passai la main dans les cheveux.

Le rire tonitruant de Thor me hérissa les poils de la nuque. Je plissai les lèvres et lui lançai un coup d'œil par-dessus mon épaule. Etendu sur le sommier, calé sur un coude, il semblait tout droit sorti d'un calendrier de beaux mâles — il aurait suffi de remplacer son bleu de travail taché par un jean moulant et d'enduire son torse d'huile brillante.

— Tu sais où est le shampooing, dit-il en continuant à rire.

— C'est à ce point ?

Je m'éloignai sans attendre de réponse, mais la voix de Thor me suivit.

— Tu pourrais faire passer ça pour des peintures de guerre... Mais même si tu es vraiment indienne, comme ils disent, je crois qu'elles devraient être plus colorées.

Je me retournai et haussai les épaules.

— Les peintures de guerre peuvent être noires, dis-je. Qui t'a dit ça ?

— Oh, tu sais, les gens parlent.

— De moi ? demandai-je, flattée et inquiète à la fois.

— Pas la peine de prendre l'air étonnée, dit Thor en ricanant. Tu es une légende vivante, par ici. Pas

facile de marcher dans tes pas.

158

— Je ne te le recommande pas, de toute façon.

Sauf si tu veux te retrouver à la circulation.

L'espace d'un instant, nous nous dévisageâmes,
presque complices.

— Il faut que j'aille me débarbouiller, dis-je
abruptement.

Thor disparut sous la voiture pour ne plus réappa-
raître. Quelques minutes plus tard, je ressortais des
lavabos et traversais le garage au pas de course, les
cheveux encore humides. La température extérieure
avait grimpé au point que la climatisation ne parvenait
plus à suivre. J'espérais être sèche et sortie du garage
avant qu'on ne m'ait aperçue.

Hélas, à deux couloirs de la sortie principale, je
croisai Morrison. Il me décocha un regard foudroyant.

— Vous sentez le cambouis à vingt pas, Walker.

Je croyais pourtant vous avoir affectée à la circulation.

En un instant, le calme et le bien-être ténus que
j'avais trouvés au garage s'évaporèrent. Je fixai mon
regard sur le sol et serrai les poings dans mes poches.

— Je suis revenue déjeuner, marmonnai-je. Je re-
pars à l'instant.

Morrison me surprit en s'écartant pour me laisser passer. L'espace d'un instant, je ne sus comment réagir. Des picotements à l'intérieur de mon nez m'avertirent que j'étais sur le point de pleurer. Je redressai les épaules, pris une profonde inspiration et dépassai mon chef.

— Etes-vous sûre que tout va bien, Walker ?

Il semblait sincèrement inquiet, ce qui acheva de me déstabiliser.

159

— Non, dis-je.

Je n'avais pas donné à ma bouche la permission de dire la vérité, et, pour la punir, je me mordis la lèvre inférieure.

— Oui, oui, rectifiai-je. Aucun problème.

— Décidez-vous, Walker.

Mon chef se retourna vers moi. Pendant quelques secondes, le capitaine Michael Morrison m'apparut complètement désarmé. Même si j'avais le regard fixé sur le sol, je ne pus éviter de voir sa main s'avancer vers mon menton, comme pour le prendre en coupe...

Je tressaillis à son contact ; la main de Morrison frôla ma joue et retomba comme un poids mort. Je ressentis une douleur intense au niveau des côtes :

apparemment, j'avais oublié comment on faisait pour respirer.

— Walker..., dit Morrison d'une voix incertaine.

En général, mon chef n'était pas du genre incertain, ni facilement déconcerté. Mais en l'occurrence, son attitude suggérait qu'il avait lui aussi des problèmes respiratoires. L'un dans l'autre, cela devenait préoccupant. Nous n'allions pas pouvoir rester ainsi pendant des heures. Mon cœur battait bruyamment dans mes oreilles, comme déterminé à couvrir ce que Morrison allait dire. Mais celui-ci n'émit pas un mot. Il se contenta de me regarder avec embarras. Je devais faire quelque chose pour sortir de l'impasse, mais la seule idée qui me venait à l'esprit était complètement invraisemblable.

— Joanie ! lança une voix familière.

J'inspirai vivement ; à mesure que mes poumons

160

se remplissaient d'air, mes joues s'embrasèrent. Morrison recula d'un pas, comme délivré d'un sortilège.

Billy apparut au bout du couloir, un morceau de papier entre les doigts.

— Si le commissariat te donne un portable, c'est pour qu'on puisse te joindre à tout moment, annonça-t-

il en s'approchant. Message urgent de l'hôpital : ils veulent que tu viennes signer des papiers. Ah, excusez-moi, capitaine, je ne vous avais pas vu...

— L'hôpital ? demanda Morrison en grognant.

— C'est ce que j'essaie de vous dire depuis tout à l'heure, rétorquai-je injustement.

Voilà que je me réfugiais dans la colère. Les bons vieux réflexes avaient la peau dure. L'expression indéchiffrable de Morrison laissa place à une exaspération bien familière. Je ne sais pourquoi, j'éprouvai soudain un vif sentiment de regret, qui rendit ma voix encore plus acerbe.

— Mon ami Gary a eu une crise cardiaque, la nuit dernière.

Je me tournai vers Billy.

— Pourquoi ont-ils besoin de moi ?

— Tu es son plus proche parent, soi-disant...

L'assurance veut que tu signes une décharge pour la rééducation.

Je tendis la main pour prendre le numéro de téléphone. Le bord du papier m'entailla l'index ; des gouttes de sang perlèrent, mais je ne sentis aucune douleur.

— Plus proche parent ? répétai-je.

— C'est ce qu'a dit la fille au téléphone. Vous ne

161

vous êtes pas mariés en secret, Gary et toi ?

Je n'osai pas regarder Morrison.

— Non, dis-je.

Billy fit une petite grimace ; il avait dû sentir sa plaisanterie tomber à plat.

— Merci d'avoir pris le message, repris je d'une voix rauque. Je vais rappeler l'hôpital et voir si je peux y aller dans la soirée.

— Prenez une demi-heure de pause pour y aller tout de suite, s'il le faut, déclara Morrison avec plus de sympathie que je n'en méritais. Sinon, retournez au travail. Et vous aussi, Holiday. C'est un commissariat, ici, pas une messagerie.

— Entendu, chef, dit Billy.

Nous regardâmes Morrison s'éloigner à grands pas. Puis Billy se tourna vers moi et plissa les yeux.

— J'ai l'impression de vous avoir interrompus, dit-il.

Parfois, c'était agréable d'avoir un ami plus sensible que la moyenne des hommes. D'autres fois, ça l'était un peu moins.

— Pas du tout, répondis-je.

Billy ne parut absolument pas convaincu.

— Merci encore, dis-je.

Puis je sortis au soleil brûlant et appelai l'hôpital.

162

13.

Samedi 18 juin, 10 h 18

— Officier Walker ?

Une voix de jeune homme brisa ma concentration. Levant les yeux des documents d'assurances que j'essayais péniblement de remplir, j'aperçus mon reflet dans la vitre. Depuis ma douche, mes cheveux, à l'origine dressés en épis, s'étaient fanés. Derrière moi se tenait un garçon qui m'était vaguement familier. Je pivotai vers lui et fronçai les sourcils.

— Clark, dit-il. Clark Johannes. On s'est vus au cercle...

— Je me rappelle très bien. Que fais-tu ici ?

Je portais encore mon uniforme. J'avais foncé à l'hôpital dès la sortie du travail, avais passé un peu de temps avec Gary, puis étais venue m'installer à l'accueil pour essayer de remplir ces maudits formulaires.

A présent, il était 22 heures passées, je me sentais moite et collante, et j'avais envie de rentrer chez moi.

— Tu n'es pas venue à la réunion, tout à l'heure.

Clark s'assit près de moi. A mon grand soulagement, il laissa une chaise vide entre nous ; par cette

163

chaleur, toute proximité avec le corps d'autrui me paraissait insoutenable.

— On était tous inquiets, dit-il.

— Alors tu t'es servi de tes pouvoirs magiques pour me traquer jusqu'ici, c'est ça ?

Je m'avachis contre le dossier en vinyle rembourré. Ce jeune homme était sincère et poli ; il ne méritait pas mes sarcasmes.

— Excuse-moi, murmurai-je.

Il fallait que j'essaie d'être plus sympathique, désormais.

— Cette réunion m'était complètement sortie de l'esprit, dis-je.

— Tu as oublié de venir ? demanda Clark, l'air à la fois blessé et incrédule. Mais... c'était très important !

— Clark, dis-je d'une voix posée, l'un de mes plus proches amis a eu une crise cardiaque hier soir, pendant que j'assistais à votre foutue réunion. J'ai d'autres priorités en ce moment.

— Oh ! s'exclama Clark. Je suis vraiment désolé,

Joanne... Je ne voulais pas être désagréable.

Moi, j'avais fait exprès d'être désagréable, et à présent, je me sentais extrêmement coupable. Sur le plan moral, décharger ma bile sur Clark équivalait à donner des coups de pieds à un chiot. L'espace d'un instant, je me demandai s'il ne vaudrait pas mieux pour tout le monde que je ne parle plus jamais à qui que ce soit.

— Ce n'est pas de ta faute, Clark. Excuse-moi d'avoir été agressive.

164

— Tu n'as pas été agressive du tout, s'empessa-t-il de dire.

C'était gentil de sa part, même si c'était faux.

— Ton ami... il va s'en sortir ?

Je soupirai en désignant les documents étalés devant moi.

— Si j'arrive à remplir tous ces papiers, ça devrait aller.

Je secouai la tête.

— Tu m'as vraiment retrouvée par magie ?

— Non.

— Alors que fais-tu ici ?

— Je suis venu rendre visite à quelqu'un. Viens,

suis-moi.

Je balayai du regard mes papiers, puis me levai en soupirant. Une petite pause ne pouvait pas me faire de mal.

La vérité, c'est que je m'attendais à ce que Clark me présente à un jeune et bel interne qu'il appellerait son « ami ». En fait, il me prit par la main et me conduisit jusqu'au service de cancérologie. Il se pencha par-dessus le bureau de la réception sans lâcher ma main.

— Nous venons voir Colin, dit-il.

Sans lever la tête, l'homme derrière le bureau nous fit signe d'avancer.

— Il sera content de te voir, Clark, dit-il alors que nous nous éloignons.

— Tu viens souvent ici ? demandai-je à mon

165

compagnon.

Il fit oui de la tête et frappa à une porte. J'entrai derrière lui. En nous apercevant, le jeune homme étendu sur le lit se redressa et nous adressa un sourire las.

— Clark, dit-il, quelle surprise ! Tu ne m'avais pas dit que tu sortais avec une amazone !

Il parlait d'une voix grêle entrecoupée de respirations un peu haletantes. Bien que bouffi par les traitements chimiques, son visage était encore beau. Ses yeux noisette pétillaient de bonne humeur, et il me serra la main avec énergie.

— Colin, dit-il. Le petit frère de Clark.

Il ne faisait pas tout à fait jour quand Clark et moi quittâmes le service. Le ciel à peine voilé promettait une nouvelle journée magnifique. Pour la première fois depuis des temps immémoriaux, il faisait frais. A vrai dire, c'était la première fois depuis très longtemps que j'étais debout à 5 h 30 du matin. Peut-être faisait-il toujours aussi bon, à cette heure de la journée. Devant moi, Clark descendait les marches de l'hôpital, la tête baissée, les mains enfoncées dans les poches. Nous n'avions pas échangé un mot depuis que nous avons quitté Colin.

— Où en est-il ? demandai-je enfin.

Nous avons passé la plus grande partie de la nuit dans la chambre de Colin. Les deux frères avaient inventé des réponses absurdes aux questions des formulaires d'assurances, puis, quand Colin s'était en-

achevé de remplir les papiers de Gary et, entre deux sommes, tenté de convaincre Colin que je n'étais ni une amazone, ni la petite amie de son frère.

Clark s'assit sur une marche et me répondit en évitant mon regard.

— Il a eu une leucémie à huit ans. Nous croyions qu'il l'avait vaincue, mais il y a quelques mois, elle est revenue. Depuis, son état s'aggrave à toute vitesse.

— Quel âge a-t-il ?

— Dix-sept ans.

Je clignai des yeux.

— Et toi ?

— Vingt-deux.

Je m'abstins de lui dire que je l'avais cru bien plus jeune.

— Je veux juste qu'il s'en sorte, reprit Clark sans remarquer mon silence. Pendant longtemps, j'ai essayé de prier, et, au début, j'ai cru que ça avait marché. Puis Colin a rechuté, et j'ai compris que Dieu n'écoutait pas mes prières.

— Alors tu as cherché autre chose ? demandai-je.

Clark hocha la tête.

— Quand sa leucémie est revenue, maman ne l'a pas supporté. Elle a mis les bouts, et ç'a été la fin de

notre petite famille... Mon père et moi habitons à cinq minutes d'ici. Et c'est comme ça que je me suis impliqué dans le Cercle.

« Parce que tu habites à cinq minutes d'ici ? »

pensai-je. Clark fixait ses mains. Je me mordis la langue.

167

— Je me suis dit... Bon, la déesse est censée faire de la magie, non ? poursuivit-il enfin. Je me suis dit que...

— Que la magie pourrait guérir Colin, complétai-je.

Je me massai les yeux du bout des doigts.

— Ce n'est pas aussi simple, Clark.

— Je le sais, maintenant. J'étais sur le point d'abandonner, puis un soir, au Cercle, Virissong m'a parlé. Il m'a promis que quand il ressusciterait, il guérirait tous les maux de la terre, y compris ceux de mon frère.

— Virissong n'est pas un dieu, Clark.

— Je crois qu'il est une facette de dieu.

Il débita cette phrase d'un trait, comme s'il l'avait apprise par cœur, et qu'il en était intimement convaincu.

— Mais Colin va de plus en plus mal, ajouta-t-il.

Je sais que le solstice approche, et que Virissong sera bientôt là, mais...

Il s'interrompit, prit une profonde inspiration et déclara très rapidement :

— Mais toi, tu as vraiment du pouvoir. Nous l'avons tous senti. Je me suis dit que tu pourrais peut-être aider Colin à tenir le coup jusqu'à l'arrivée de Virissong.

— Bon sang, Clark..., dis-je en mettant la tête entre mes genoux.

Si je me laissais aller — depuis le début, presque sans m'en rendre compte, je veillais justement à ne pas le faire — je pouvais sentir l'hôpital derrière moi. Pas

168

seulement les bâtiments, mais tous les individus qui l'occupaient : médecins et patients, internes et infirmières, nouveau-nés et mourants. Parfois ils ne faisaient qu'un. Je sentais toutes les douleurs qui les habitaient, qu'elles soient physiques ou psychologiques.

Il y avait là des maux bien trop nombreux pour que je puisse les guérir tous... même si tous les malades avaient été d'accord pour me laisser essayer.

Depuis l'enfance, j'avais toujours haï les hôpitaux

; pour la première fois, je me demandais si c'était parce que, bien avant mon initiation au chamanisme, j'étais déjà sensible aux émotions brassées par ces lieux. De toute façon, pensai-je, nul besoin de dons télépathiques pour percevoir la souffrance qui règne dans les hôpitaux.

— Ecoute, Clark, je veux bien essayer, dis-je sans le regarder.

D'une certaine manière, ma décision avait été prise dès l'instant où j'étais entrée dans la chambre de Clark. J'avais déjà prouvé, hélas, ma capacité à fuir mes responsabilités vis-à-vis de l'humanité pendant de longs mois. Mais face à un individu qui avait désespérément besoin de mon aide, je ne pouvais rester de glace. Je n'étais pas un monstre, après tout.

— Je ne peux rien te promettre, dis-je en levant les yeux vers lui. D'accord ? Mais je vais essayer.

— Merci, dit Clark d'une voix brisée.

Il me serra dans ses bras jusqu'à m'écraser.

— Merci, répéta-t-il. Je sais que tu peux l'aider.

Je crois que c'est en partie pour ça que Virissong t'a appelée à rejoindre le groupe. Il savait que tu pourrais

Jusqu'à ce qu'il arrive pour aider tout le monde.

Je serrai Clark à mon tour, avec l'impression d'être tout d'un coup très vieille. Virissong n'était pas plus dieu que moi, je le savais, mais mon jeune ami n'était pas prêt à l'entendre. Peut-être cela n'avait-il aucune importance, au fond.

— Allez, rentre à la maison, dis-je en repoussant doucement Clark. Nous nous verrons ce soir à la réunion. Il faut que je réfléchisse à la façon de m'y prendre.

Si je n'avais pas su comment guérir Gary, mes lacunes seraient démultipliées face à un cancer, maladie complexe et envahissante entre toutes. Pourtant, il devait bien y avoir un moyen de le faire. Si j'avais passé les derniers mois à étudier, je le connaîtrais sans doute.

— D'accord, dit Clark.

Il se leva et partit d'un pas chancelant, me laissant plongée dans mes pensées.

Pour l'heure, le plus important, c'était la quête spirituelle à l'intention de Gary. J'avais rendez-vous avec Judy dans quelques minutes seulement ; il fallait que je me dépêche. Une bribe glanée quelque part, au sujet de la privation de sommeil comme outil pour

entrer en transe, me traversa l'esprit. J'étais tellement épuisée que je devais être mûre pour essayer cette méthode. Lorsque Clark eut disparu, je me redressai. Pour une fois, ma voie était clairement tracée, et je n'éprouvai aucune réticence à la suivre. Je me mis en quête de Titine.

170

14.

Dimanche 19 juin, 6 heures

Je n'étais pas en avance. Ni en retard, d'ailleurs.

J'étais pile à l'heure. Mon jardin était aussi brumeux que mon esprit ; des nappes blanches flottaient au ras du sol. Sur les arbres, des bourgeons étaient apparus. Précisément dessinés lorsque je les regardais, ils se fondaient en une nuée verte dès que je détournais les yeux.

Je bâillai si fort que mes yeux se remplirent de larmes, et je me laissai tomber sur l'herbe. Judy prit un air désapprobateur.

— Il faut laisser derrière soi la fatigue du corps,

Joanne.

— Il faudra que tu me dises comment...

Je me redressai sur mes coudes et bâillai de nouveau.

— Et, au fait, pourquoi m'appelles-tu toujours

Joanne ? Joanne, Joanne, Joanne... Tu parles d'une ambiance guindée !

Je m'étais habituée à ce que Gary m'appelle Jo, un surnom que je n'aurais jamais cru aimer. Un ins-

171

tant, le visage de mon père m'apparut à travers mes larmes, avec ses yeux en amande, son regard dépourvu d'humour et de patience. Lui aussi m'appelait Jo.

Tant qu'à avoir un enfant, il aurait préféré un garçon.

Je clignai des yeux pour chasser larmes et vision.

Judy me regarda en haussant les sourcils.

— Préfères-tu que je t'appelle autrement ?

Je la jugeai un instant, réfléchissant à ma réponse.

— Non, dis-je enfin. Va pour Joanne.

Joanie — le surnom que me donnaient la plupart de mes amis — me semblait un peu trop personnel. Je n'avais pas envie d'admettre Judy parmi mes intimes.

— Commençons, dis-je. Nous avons beaucoup à faire, ce matin.

— En effet, reconnut Judy en souriant. Y a-t-il quelqu'un de particulier pour qui tu aimerais faire cette quête spirituelle ?

— Plusieurs personnes. Je suis obligée de te dire

leurs noms ?

Ma propre réticence me surprit, mais Judy en fut proprement éberluée. Ses sourcils se dressèrent en pointe.

— Tu n'y es pas obligée, mais dans ce cas, il me sera plus difficile de te guider.

Je retins ma respiration quelques instants.

— Bon, dis-je enfin. D'abord, il y a un gamin qui s'appelle Colin. C'est le frère d'un ami, et il a un cancer.

« Un ami », me dis-je à part moi... Je connaissais Clark depuis deux jours, et je doutais fortement de le

172

revoir, une fois le solstice passé. Si je le considérais comme un ami, j'avais besoin de me pencher sérieusement sur mes relations personnelles.

Mais cela, je le savais déjà.

— Et ensuite ? demanda Judy.

Je pris une profonde inspiration.

— Commençons par Colin. Il est très malade.

Gary, lui, était vraiment mon ami, et j'éprouvais une profonde aversion à mêler Judy à notre relation.

De mon point de vue, ce qui était arrivé à Gary était

entièrement de ma faute, et je devais me débrouiller seule pour réparer ma faute. Une attitude tout à fait contraire à l'esprit chamanique ; néanmoins, elle me semblait justifiée.

De petites pointes de douleur parcouraient mon crâne, et je peinais à respirer. Je secouai la tête pour essayer de me débarrasser de ma migraine.

— D'abord Colin, répétai-je.

Il devenait de plus en plus facile de plonger vers le Monde du Dessous. Cette fois, trop impatiente pour me frayer un passage à travers la terre, j'empruntai le bassin de mon jardin. L'eau froide et grise m'engloutit, la douleur explosa dans mes poumons. J'aurais pu respirer sous l'eau sans crainte de me noyer, mais j'aurais eu l'impression de tricher. Arriver à la surface de l'eau en suffoquant me semblait le prix à payer pour trouver un animal de guérison.

Mais au lieu de sortir de l'eau, je surgis de la terre. Des mottes riches et noires jaillirent autour de moi. Je plantai mes mains à la surface de la terre, comme si ç'avait été la berge d'un lac, et me hissai

173

dehors. Je n'étais ni sale, ni mouillée. Peut-être que je m'améliorais un peu. Judy apparut à mes côtés — elle

avait pris un autre chemin — et hocha la tête d'un air vaguement approbateur.

Cette fois, je n'eus pas besoin qu'elle me dise de tracer un cercle de pouvoir. Le soleil déjà levé brûlait très près de nous dans le ciel écarlate. Je le saluai sans me sentir ridicule, cette fois, puis m'inclinai vers les points cardinaux pour leur demander de m'aider et de me protéger. Judy s'installa à côté de moi dans le cercle, l'air satisfaite de moi.

— C'est un peu comme une quête spirituelle pour soi-même, dit-elle tandis que je m'asseyais à mon tour.

Seulement, au lieu de demander aux esprits de te guider, demande-leur d'aider ton ami. Concentre-toi sur lui.

Un tambour apparut entre les mains de mon professeur, qui se mit à battre un rythme lent. J'inspirai une grande bouffée d'air et fermai les yeux. Je me sentais prête à m'endormir. Peut-être n'y avait-il pas de différence, ici, entre la transe et le sommeil.

Le soleil trop proche me brûlait les paupières, teintant l'obscurité de rouge. J'invoquai mon souvenir de Colin sur ce fond sanglant, transformant le halo blanc du soleil en cheveux blonds, me rappelant les ombres creusées sous ses yeux. L'obscurité autour de

son visage était poisseuse, envahissante, malsaine, comme si la maladie avait contaminé jusqu'à l'image que je me faisais de lui. Ces ténèbres collantes me mettaient mal à l'aise ; j'avais l'impression de marcher dans du goudron fondu. Mais j'avais promis d'aider

174

Colin. Et j'en avais envie. Peut-être même que j'en avais besoin.

« S'il vous plaît..., m'entendis-je murmurer. Ce n'est qu'un gamin, et il est presque à bout de forces. Si l'un d'entre vous veut lui en prêter un peu, je le guiderai jusqu'à lui. C'est un bon petit gars... »

Je sentis des larmes monter derrière mes paupières fermées, et je déglutis pour les retenir. « S'il vous plaît ! implorai-je en silence. Puis j'inspirai profondément et tentai de faire taire mes pensées.

Ne pas penser, c'est plus difficile qu'il n'y paraît.

Le tambour de Judy m'y aida : son battement se confondait avec celui de mon cœur, faisant jaillir l'espoir dans mes veines. Sur mes paupières, la tache du soleil s'éleva puis s'éloigna, m'indiquant le passage du temps. Une obscurité bienveillante m'entoura. bercée par le battement du tambour, je laissai la nuit s'installer en moi ; bientôt, j'eus l'impression de ne plus respi-

rer. Je pris une grande bouffée d'air, gonflant au maximum mes poumons et mes côtes pour les sentir de nouveau... L'image de Colin m'échappa. Pour la retrouver, je dus la repêcher, fragment par fragment, dans l'obscurité collante.

Je ne sais pourquoi j'ouvris soudain les yeux ; je n'avais pas perçu de changement sensible. Toujours est-il que je vis devant moi, au milieu du cercle de pouvoir, un gros serpent enroulé sur lui-même. Son nez aplati ne se trouvait qu'à quelques centimètres de moi, ses yeux noirs me fixaient avec un calme désarmant. Mon cœur fit un bond dans ma poitrine.

175

— Vous m'avez appelé, murmura-t-il. Je suis venu.

« Fallait-il vraiment que ce soit un serpent ? » me demandai-je. Puis j'essayai d'enfouir cette pensée au plus profond de moi-même, de sorte que personne, surtout pas le serpent, ne pût la deviner. Ne voyant aucune consternation se peindre sur le visage inexpressif de mon interlocuteur, je poussai un soupir de soulagement.

— Merci, dis-je.

« Les serpents sont un symbole de guérison, me

répétai-je. De renouveau, de renaissance. Bonnes vibrations, quoi... »

— Judy ? dis-je à haute voix.

Il n'y avait qu'un léger trémolo dans ma voix.

J'étais fière de moi.

— Pourquoi le serpent est-il à l'intérieur du cercle ?

— Pour rentrer avec toi et transmettre son pouvoir à ton ami, il doit devenir une partie de toi, répondit Judy avec une pointe d'impatience. Tu es un conduit, Joanne... Parfois je me demande comment tu es arrivée aussi loin en étant aussi ignorante.

Mes joues s'embrasèrent. Je savais que les chamans étaient des conduits. J'avais invité le serpent dans le cercle de pouvoir par mes pensées. Sinon, comment comptais-je le guider jusqu'à Colin ?

— Désolée, murmurai-je, écarlate. Je le sais, tout ça.

Puis je m'adressai au serpent.

176

— Ce n'est pas moi qui ai besoin de ton aide, dis-je. Me permets-tu de te conduire jusqu'à mon ami ?

Je tendis un bras couvert de chair de poule. Le serpent baissa la tête et, du bout de la langue, frôla les

poils hérissés de mon bras. Puis, d'un coup, il se déroula et posa sa tête sur mon épaule. Je soulevai son corps avec précaution et le calai entre mes deux épaules. Déroulé, le serpent était presque aussi long que moi ; je sentais ses anneaux froids et puissants se tendre contre moi. Pendant quelques instants, je luttai contre la panique, me répétant que cet animal était là pour m'aider. Il pesait si lourdement sur mon bras que j'envisageai de m'en tenir là, et de rentrer directement dans mon propre monde livrer la force du serpent à Colin.

— Ah..., murmurai-je.

Cette force qui m'effrayait tant était précisément celle qui manquait à Colin. C'était tellement évident...

Ma peur se dissipa, je respirai plus facilement, et, d'un coup, le poids du serpent me parut moins accablant.

— Merci, répétai-je à son attention. Mais j'ai une autre question à te poser. Est-ce que le fait de te porter peut me gêner dans une deuxième quête spirituelle ?

J'ai beaucoup de choses à faire, ce matin.

Le serpent remonta le long de mon bras et mit sa langue dans mon oreille. Je me retins de hurler.

— Peut-être, dit-il. Je suis venu t'offrir mon aide.

Dois-je aider plusieurs personnes ?

Je réfléchis. Le temps sembla suspendu ; j'entendais les battements de mon cœur, puissants et espacés, résonner dans le silence.

177

— Non, dis-je enfin. Je crois que Colin aura besoin de toute la force que tu pourras lui donner. Je vais faire une deuxième quête pour mon autre ami.

— Très bien.

Le serpent se laissa descendre de mes épaules et s'enroula en un grand cercle autour de mes jambes. Il ne me touchait même plus.

— Quand tu auras fini ta deuxième quête, nous rentrerons tous ensemble dans le Monde du Dessous.

— Merci, dis-je avec une sincérité qui me surprit.

Judy, peux-tu rejouer du tambour, s'il te plaît ?

Mon professeur plissa les lèvres, leva le tambour, et commença un nouveau rythme. Je pris une profonde inspiration et lui souris, mais elle était toute à son jeu. Je fermai les yeux, laissai ma tête tomber en arrière et m'abîmai de nouveau dans l'obscurité.

Cette fois, ce fut différent. L'obscurité derrière mes paupières était fraîche et humide, comme de l'eau sombre. Mon cœur battait plus fort que le tambour de Judy, et je respirais sans gêne. Je gonflai mes côtes

jusqu'à ce qu'elles grincent ; c'était une sensation agréable.

Je connaissais Gary bien mieux que Colin. Peut-être pour cette raison, il me fallut moins de concentration pour faire apparaître son image. Je visualisai ses curieux yeux gris surmontés de sourcils broussailleux, ses rides profondes, sa crinière et ses dents blanches... et il m'apparut tout entier, avec ses larges épaules, sa force bouillonnante, sa façon d'accepter la vie comme elle venait. Toutes choses qui, par comparaison, me donnaient le sentiment d'être minable.

178

Mais, tandis que je lançais un nouvel appel à l'aide, je me focalisai surtout sur ses qualités mentales. Son cœur gros comme une maison, cette gentillesse infinie qu'il dissimulait sous ses manières bourruées, les vibrations régulières et rassurantes de son âme. « S'il vous plaît, murmurai-je de nouveau dans l'obscurité. C'est un vieux type épatant. Sans lui, je ne serais jamais arrivée jusqu'ici. N'y a-t-il donc personne pour l'aider ? »

De minuscules points de lumière apparurent derrière mes paupières et explosèrent comme des feux d'artifice miniatures. Ils tournaient autour de moi,

restant à bonne distance... Mais au fait, comment pouvais-je évaluer la distance qui me séparait d'eux ? En tout cas, ils attendaient quelque chose. Et pour une fois, je savais ce que c'était.

« Je ne peux pas me passer de lui », dis-je. Un sourire douloureux tendit mes lèvres, et des larmes me vinrent aux yeux, entourant les lumières d'auréoles floues.

« Je sais que l'on ne doit pas entreprendre de quêtes spirituelles dans un but égoïste, mais... je ne veux pas le perdre. S'il vous plaît... Prêtez votre force à un vieil homme dont l'heure n'est pas encore venue. »

Telles des étoiles filantes, une demi-douzaine de lueurs jaillirent vers moi et se transformèrent. Je sursautai mais réussis à garder les yeux fermés. Derrière mes paupières, une foule d'animaux translucides et brillants se battaient joyeusement. Un loup montra ses dents et agita la queue en direction d'un grand ours,

179

qui fit semblant de s'avancer pour lui donner une énorme gifle. Ils se ruèrent l'un sur l'autre, faisant voler une pluie d'étincelles si vives que je poussai un cri de douleur et mis mon bras sur mes yeux. Cela ne

changea rien.

Un bélier immense baissa la tête et chargea un lion qui, assis un peu à l'écart, observait la scène en remuant la queue. Le bélier s'écrasa sur l'épaule du fauve, et les deux animaux allèrent rouler sur le sol, en direction de l'ours et du loup, lesquels continuaient à se battre. Leur collision provoqua une nouvelle salve d'étincelles qui illumina la nuit en crépitant. Sortant de l'obscurité pour fondre sur les autres animaux, les serres rentrées en poings inoffensifs, un aigle se joignit à la mêlée et se mit à battre les autres animaux de ses ailes. A leurs pieds, un blaireau jaillit d'un tunnel ; je ne pus m'empêcher de rire. Il escalada le dos de l'ours, manifestement pressé d'attaquer l'aigle.

Judy dut m'entendre rire de loin, car elle manqua un battement. Mais le battement de mon cœur était fort et régulier, et le spectacle des animaux spirituels se bousculant pour venir en aide à Gary me remontait carrément le moral. J'inspirai profondément ; j'étais sur le point de m'adresser à eux quand je sentis quelque chose heurter mon pied. Je baissai les yeux : une tortue attendait patiemment devant mes orteils. Je m'accroupis en souriant ; la tortue me regarda gravement, puis cligna des yeux. Je dus me retenir de ne

pas la serrer dans mes bras. J'avais l'impression que les tortues n'aimaient pas trop cela.

— Merci, chuchotai-je.

180

Elle inclina la tête et posa l'une de ces pattes sur mon pied. Je pris cela comme une invitation à la ramasser.

Lorsque ma main toucha les motifs brillants de sa carapace, il y eut un éclat de lumière éblouissante, et je perdis connaissance.

181

15.

La première chose dont je pris conscience, ce fut la douleur. J'avais l'impression qu'on m'avait ouvert le crâne. Le sang martelait mes tempes avec une telle force que j'avais certainement la tête en bas. J'avais peur, toutefois, d'ouvrir les yeux pour vérifier. Je ne sais pourquoi, j'étais convaincue que je verrais mon squelette se découper comme sur une radio à travers mon corps translucide. L'air était bien plus chaud que celui du Monde du Dessous, et plus sec. « Un désert », pensai-je. Mes yeux s'ouvrirent de leur propre gré.

Au début, je ne vis rien d'autre qu'une immense étendue de blanc, si brillante que mes yeux se révolvèrent.

rent comme pour se cacher dans mon crâne. Des larmes coulèrent sur mon front et descendirent le long de mes cheveux ; je fus presque certaine de les entendre grésiller lorsqu'elles touchèrent le sol. Cela ne servait à rien de fermer les paupières : la lumière violente les transperçait comme si elles n'existaient pas, et venait éclairer les recoins les plus secrets de mon esprit. Alors je plissai les yeux, ne laissant que des fentes minuscules.

182

La lumière ne s'atténua pas, mais, après qu'une dizaine de battements de cœur eurent douloureusement résonné dans mon crâne, mes yeux commencèrent à s'y habituer. Il me fallut tout de même un long moment pour ouvrir complètement les yeux. Lorsque j'y réussis, ma peau était déjà tendue et brûlée par le soleil.

Le ciel d'un blanc incandescent, sans nuages, s'étendait presque à l'infini, où il rencontrait un horizon tout aussi blanc et aveuglant. Le soleil était bien trop près de moi, et trop brûlant. Si je n'avais eu les mains liées derrière le dos, j'aurais sûrement pu le toucher.

J'étais ficelée comme un poulet rôti. Je pendais

tête en bas, attachée par les chevilles au seul arbre à perte de vue. Cet arbre, qui mesurait quatre ou cinq mètres de haut, paraissait tellement mort que je m'étonnais qu'il puisse encore soutenir mon poids. A une vingtaine de centimètres de ma tête s'étalait le sable blanc. De minuscules creux marquaient les endroits où mes larmes étaient tombées.

— Au secours..., dis-je d'une voix hésitante.

Ma gorge était déjà desséchée, ma voix éraillée.

Je déglutis nerveusement, scrutant le soleil et l'horizon lointain. Si ce monde fonctionnait sur le même principe que le mien, la distance entre les deux signifiait que j'allais mourir bien avant la tombée de la nuit. Je gigotai dans mes liens, ce qui me valut des brûlures sur les poignets et les chevilles, et un petit balancement qui brisa quelque peu la monotonie de ma situation.

183

Morte dans son appartement d'un coup de soleil et de brûlures de corde, diraient les journaux. Je me demandais ce qu'en penserait Morrison. Je me demandais aussi où diable je m'étais fourrée, et si j'avais une chance d'en ressortir. Je ne paniquai pas ; j'avais bien trop chaud pour cela. Il devait sûrement y avoir un

moyen de me libérer avant que mon cerveau ne soit complètement cuit...

« Commence par ce que tu sais », m'intimai-je en fermant les yeux.

Je savais que j'étais pendue la tête en bas, promise à une mort atroce par déshydratation.

— Bon sang, réussis-je à articuler.

J'ouvris les yeux et fixai l'étendue de sable blanc sous ma tête. Ou peut-être était-ce du sel. Comme si ça changeait quelque chose...

« Ferme-la et concentre-toi, Joanne », me dis-je.

Mes yeux se livraient à toutes sortes d'expériences. Les grains de sable près de moi étaient tantôt flous, tantôt nets, selon les tentatives de mon cerveau pour interpréter le relief de cette vaste étendue blanche. J'écoutais le battement de mon cœur. La dernière fois que je m'étais trouvée dans un désert mental, j'avais été près de la mort, et mon cœur battait à peine.

Mais à présent, il martelait ma poitrine suivant un rythme régulier, vibrant dans mes oreilles et diffusant la douleur à travers mon crâne. C'était probablement bon signe.

Tu as le choix. Ces mots résonnèrent en moi et me firent sursauter. Entendais-je des voix ? Mon cer-

veau s'était-il mis à fonctionner indépendamment de

184

ma conscience ? En fin de compte, je décidai de ne pas m'en inquiéter, du moment que j'arrivais à me sortir de là. Si je continuais à entendre des voix, je les remercierais poliment de leur aide, et je consulterais un psychiatre dès que je serais de retour chez moi.

Le choix est l'un des concepts fondamentaux du chamanisme. On choisit de croire, de guérir, d'accepter. Un jour, j'avais choisi d'accepter quelque chose que l'on m'avait imposé, et cela m'avait donné le pouvoir de changer cette chose, de m'en libérer. Je fermai de nouveau les yeux et m'efforçai d'accepter ma situation.

Rapidement, je m'aperçus qu'être pendue tête en bas au milieu d'un désert brûlant était très difficile à accepter. Le temps passait et le soleil continuait à me brûler. J'avais beau ravalier ma salive, ma gorge restait toujours aussi sèche... Je ne sais si, au bout du compte, je réussis à accepter ma situation ; le fait est qu'au bout d'un certain temps, je commençais à me sentir à ma place. Joanne dans le désert... Il y avait une carte de tarot qui ressemblait à cela... Le Pendu. Billy me l'avait montrée quelques années auparavant, dans un

accès d'enthousiasme au sujet du tarot, pendant que je
roulais des yeux et me comportais comme une sotte. Il
faudrait que je pense à lui demander pardon — une
fois de plus —, si jamais je sortais d'ici. Puis je passai
un long moment à me demander quelle était la signifi-
cation de ce maudit Pendu.

De temps à autre, j'intimais à l'arbre l'ordre de
s'écrouler, ou à la corde de se détendre pour me libé-
rer. En vain, bien sûr. Je commençais à m'habituer

185

pour de bon à cet endroit ; je me faisais l'impression
d'un bandit du XIXe siècle qui attend que les coyotes
viennent lui grignoter les yeux.

— Coyote ! m'exclamai-je.

Mes yeux s'ouvrirent subitement.

— Coyote ! m'écriai-je ! A l'aide ! Ecoute, je sais
que je n'ai pas écrit, pas téléphoné, mais j'ai été très
occupée, ces derniers jours...

De toute façon, je n'étais pas en contact quotidien
avec mon guide spirituel. Et la dernière fois que je
m'étais retrouvée dans un désert — certes complète-
ment différent de celui-ci —, c'est lui qui m'avait sau-
vé la mise. Il représentait sans doute mon meilleur
espoir.

— J'ai trouvé un professeur ! C'est bon signe,

non ?

Le désert absorbait mes cris sans un écho.

— Coyote !

Pas de réponse. Et si j'entreprenais une quête spirituelle ? me dis-je. Cela alerterait peut-être mon protecteur sur la situation difficile où je me trouvais... Le caractère irréel, désincarné de cet endroit était certainement propice aux quêtes en tous genres. Pendant quelques secondes, je fus distraite par les multiples niveaux de réalité qui me séparaient de mon corps, puis je décidai que ce genre de pensées menait tout droit à la folie. A supposer que je ne sois pas déjà en plein dedans. De toute façon, ce n'était pas en restant pendue ici que j'allais réintégrer mon corps d'origine.

Au bout d'une dizaine de secondes, je me rendis compte que je retenais ma respiration en attendant

186

l'apparition de Morrison, comme s'il m'était possible de l'attirer par la force de mes pensées.

Étais-je immensément soulagée, ou cruellement déçue que ce ne soit pas le cas ? Je ne savais pas trop.

Lasse, je fermai les yeux et me permis un petit sourire attendri. Je ne craignais rien : ici, dans cet endroit

profondément enfoui au fond de mon psychisme, personne ne pouvait me voir.

Mes épaules se détendirent et je poussai un gros soupir. D'un coup, je ne m'inquiétais plus de savoir si le soleil me brûlait au troisième degré, si mes liens m'éraflaient les poignets jusqu'au sang, si ma bouche était sèche et collante comme du Scotch double face.

Mes épaules descendirent de quelques centimètres supplémentaires vers mes oreilles. Si seulement je pouvais faire une petite sieste, pensai-je, tout s'arrangerait... même si Morrison ne venait pas me secourir sur son cheval blanc.

Si mon subconscient avait encore la moindre notion de dignité, il me laisserait mourir ici, pensai-je.

Au moins cela m'éviterait de me réveiller, d'aller au boulot et d'affronter Morrison tout en sachant qu'il avait joué un rôle de premier plan dans mes fantasmes de demoiselle en détresse.

D'un coup, je me mis à tousser ; l'air que j'inspirais était devenu bouillant. C'était comme si j'avais mis la tête dans une chaudière. Des larmes dégoulinèrent sur mon front. La blancheur éblouissante du soleil et de la terre n'était plus ma principale ennemie ; à présent, c'était la chaleur impitoyable. Mes paupières

fondaient et se collaient à mes joues, mes yeux se

187

ratatinaient dans leurs orbites. J'émis un petit gémissement pitoyable.

Un coup de tonnerre résonna. Les vibrations se répercutèrent dans mon corps, silencieuses et puissantes. Des points rouges et noirs flottèrent devant mes yeux. L'air lui-même semblait m'en vouloir. Un éclair déchira le ciel blanc, intensifiant sa clarté déjà insoutenable. Une douleur lancinante parcourut mes yeux, mais il ne me restait plus de larmes. A bout de forces, je réfléchis à mes dernières paroles.

— Eh bien, lançai-je, au diable tout ça !

Satisfaite, je me calmai et attendis la mort.

A cet instant, un coyote apparut devant moi.

Ce n'était pas « mon » Coyote.

Il occupait bien plus de place que le mien, bien qu'il ne fût pas, à première vue, tellement plus grand.

A chacune de ses respirations, l'air vibrait autour de lui. Chaque poil de sa fourrure brillait comme s'il avait été trempé dans un bain d'or fondu. Sous ce manteau rutilant, ses muscles fuselés étaient parfaitement sculptés. Avec leurs longues jambes et leurs corps maigrichons, les coyotes ne m'avaient jamais paru

tellement séduisants, mais celui-ci était éblouissant.

L'air qui flottait autour de lui était frais, presque respirable. L'animal s'installa à quelques centimètres de mon visage. Lorsqu'on est déjà pendu, il est sans doute un peu tard pour être jugé ; pourtant, ce coyote me fit l'effet d'un juge, d'un jury et d'un bourreau réunis. Ses yeux étaient tachetés d'or, comme s'ils contenaient des étoiles lointaines, et je sentais qu'il puisait son énergie dans cette force vitale qui constitue l'uni-

188

vers.

— Bonté divine, soupirai-je d'une voix presque normale.

Puis je partis d'une quinte de toux qui me plia en deux. Quand j'eus finalement récupéré — se plier en deux lorsqu'on est suspendu par les pieds est une expérience que je ne vous recommande pas —, je croisai le regard du coyote. Celui-ci me fixait calmement, la tête inclinée sur le côté. Exactement comme mon Coyote à moi, sauf que celui-ci était beaucoup plus... comment dire ? Beaucoup plus *vaste*.

— Comment puis-je t'honorer ? demandai-je.

Le coyote inclina la tête de l'autre côté, l'air moqueur. Je plissai les yeux et réfléchis. Que devais-je

lui dire ?

— Peut-être que c'est toi qui dois m'honorer ?

demandai-je, agacée. Nom d'un chien, que veux-tu que je te dise ? Ecoute, je n'ai jamais appris à parler aux archétypes, mais je te respecte, crois-moi. Et maintenant, j'aimerais rentrer à la maison.

Le coyote aboya, montrant de longues dents blanches. Pour mieux me manger, pensai-je.

— J'ai déjà été dévorée, il y a quelques jours, dis-je. Ça commence à devenir fatigant.

Je levai ma tête vers le ciel, me demandant si l'oiseau-tonnerre n'allait pas venir à mon secours.

D'évidence, non. Je laissai alors retomber ma tête et soupirai. Au moins, depuis l'arrivée de ce coyote, j'avais retrouvé une sorte d'équilibre mental.

— Que veux-tu ? demandai-je un peu plus poliment.

189

Coyote — pas *mon* Coyote, je vous le rappelle, l'autre — se pencha vers moi jusqu'à me faire loucher, et posa son front contre le mien.

Des bribes de souvenirs déchiquetèrent mon esprit comme des éclats d'obus.

Le regard noir de Sara Buchanan.

Un jardin triste et délaissé revenant à la vie.

Une femme aux cheveux sombres et au rire
étrange.

Une route poussiéreuse s'étendant à perte de vue.

Mon père, svelte et silencieux, tapotait un rythme sur
le volant. Je ne savais pas où nous allions, ne recon-
naissais pas le paysage qui défilait devant nous. C'était
l'histoire de mon enfance : je n'avais jamais été chez
moi nulle part. Ma bouche se remplit d'une amertume
ancienne ; j'éloignai mon front de celui de Coyote.

Mais les images continuèrent à m'assaillir.

Un nouveau-né et sa sœur jumelle, trop petite
pour survivre.

Un avion descendant vers Dublin. Mon errance
dans la ville à la recherche d'un visage qui me ressem-
blait. Je n'en avais trouvé aucun — même quand une
inconnue avait mis la main sur mon bras et dit « Siob-
hàn ? »

SIOBHÀN !

Je sursautai si violemment que mon corps tout
entier fut pris de crampes. Mon nom résonnait dans
les profondeurs de mon esprit, ricochant et se heurtant
aux parois de mon crâne. De nouveau, je me pliai en
deux et m'entourai de mes bras, tentant de me protéger

contre ce hurlement assourdissant. Mon propre nom

190

me déchiquetait, arrachait des souvenirs enfouis sous la surface, comme un boucher dépeçant une carcasse...

Un tunnel obscur menant vers quelque chose d'effrayant, éclairé par des lumières bleues.

Un homme séduisant aux pommettes saillantes et à la bouche plissée braquant un pistolet sur ma tempe.

Un dieu cornu penché sur moi, levant son épée au-dessus de sa tête, se préparant à porter le coup de grâce.

Morrison, le visage blême de peur, hurlant dans mes oreilles.

Gary me décochant un grand sourire par-dessus son épaule tout en conduisant, utilisant apparemment une sorte de sixième sens pour voir devant lui.

La petite cicatrice qui traversait ma joue droite, du coin de mon œil jusqu'à la commissure de mes lèvres.

Titine fonçant à toute berzingue sur une route droite et plate, l'aiguille du compteur dépassant les cent quatre-vingt dix km/h.

La tête décapitée d'une *banshee* pendant de sa chevelure que je serrais dans mon poing.

Un épuisement immense et pesant s'infiltrant

jusque dans mes os.

Un garçon nouveau-né et sa sœur, trop petite

pour survivre.

Un diplôme portant le nom que j'avais renié :

Joanne Walkingstick.

WALKINGSTICK !

Je me mis à hurler.

Poursuivie par la Chasse Sauvage... les yeux

191

étincelants d'un serpent... un baiser longtemps atten-

du... un cimetière, une tombe fraîche, et moi agenouil-

lée devant... une autre tombe, encore une ! une enfant

pleurait et se jetait contre les hommes qui portaient le

cercueil... moi, m'égosillant et agitant de minuscules

poings rouges... un homme à l'accent irlandais se pen-

chait sur moi en disant : « La voilà, notre petite Siob-

hàn, bienvenue, bienvenue au monde ! »... une autre

voix, plus familière, demandant « Déjà ? »... et ma

propre voix, fêlée par l'âge ou par la douleur, lui ré-

pondait : « Il fallait bien que ça arrive un jour », et le

froid s'installant en moi... un adolescent aux cheveux

noirs et au visage indifférent... un chaudron bouillon-

nant qui puait la mort... un corbeau aux yeux de

femme... une mante religieuse...

Un nouveau-né et sa minuscule sœur jumelle...

— ÇA SUFFIT !

J'ouvris les yeux et repoussai Coyote de toutes mes forces. Il explosa en un halo brûlant et douloureux : je sentis presque mon nerf optique crépiter et tomber en cendres. La violence de l'explosion me propulsa en arrière, et la force de mon chagrin et de ma colère me poussa plus loin encore. J'atterris si brutalement dans le Monde du Dessous que j'en tombai à la renverse.

A mes pieds, le serpent releva la tête et siffla d'agacement, puis se déroula pour se dresser de toute sa hauteur à côté de Judy. Je me redressai en me tenant la tête et les regardai. Encore éblouie par l'éclat de lumière, je vis leurs silhouettes en négatif. Seules leurs pupilles brillaient d'un éclat blanc. La peau de

192

Judy était noire, presque sans relief, comme si elle s'était vêtue d'ombres. Je ravalai ma nausée et détournai le regard, cherchant quelque chose qui fût d'une couleur i normale.

Ah, le ciel ! Le ciel était bleu outremer, couleur trop intense pour être naturelle, mais cependant moins

perturbante que la peau ténébreuse de Judy. Mais quand je levai les yeux vers le soleil, je vis qu'il était noir, et je me rappelai que dans le Monde du Dessous, le ciel était rouge, pas bleu.

Je pressai mes paumes contre mes yeux en frissonnant.

— Il faut que je rentre, dis-je. Tu viens, serpent ?

Je ne savais pas comment l'appeler, et je n'avais pas envie de poser les yeux sur ses motifs mouvants.

Il siffla avec une impatience non dissimulée, se glissa vers moi et grimpa le long de mon corps pour s'enrouler autour de mes épaules.

— Merci, dis-je sans le regarder. Maintenant, où est la...

La tortue apparut derrière mes paupières. Ses couleurs douces et nettes contrastaient avec les horreurs qui 'n'entouraient.

— Te voilà, chuchotai-je. Merci.

Elle dodelina doucement de la tête. Le serpent pesait sur mes épaules, mais la tortue semblait se contenter de voyager, légère, derrière mes paupières.

— Demain, lançai-je à Judy. Je reviendrai demain.

Les yeux encore fermés, je tombai à travers mon

nombril pour atterrir chez moi.

193

16.

J'ouvris les yeux et me retrouvai dans mon séjour. Il faisait sombre, et le serpent autour de mes épaules n'était plus réellement là. Je sentais encore son poids, mais lorsque je posai les mains sur mes épaules, il n'y avait rien. Ma tête me faisait atrocement mal. Du bout des doigts, je tâtai ma peau, m'attendant à la trouver brûlante. En fait, sa température était plutôt normale, mais sa surface sèche et pelée indiquait que j'avais pris un sérieux coup de soleil. Je me levai et me dirigeai vers la douche sans allumer la lumière.

Un store recouvrait l'unique fenêtre de la salle de bains, et le peu de jour qui filtrait entre ses lamelles m'évita de me tuer en entrant dans la douche.

L'eau était trop chaude. Je baissai la température encore et encore, jusqu'à obtenir un filet tiède, presque froid. Je me sentais vaguement malade. Epuisement général, diagnostiquai-je. Peut-être avais-je le temps de faire une sieste avant d'aller travailler.

Je consultai ma montre : hors de question. Pousant un grognement, j'appuyai mon visage contre le mur de la douche. Le froid me procura un choc

agréable, et je me tournai pour m'appuyer de tout mon long contre le carrelage. L'espace d'un instant, je me demandai si j'avais de l'aloès dans mon armoire à pharmacie, puis je m'endormis, les pieds calés contre le rebord de la douche.

Je me réveillai quand l'eau tiède devint glacée.

Combien de temps avais je dormi ? La dernière fois que cela m'était arrivé — au fait, lorsqu'on s'endort à répétition dans sa douche, cela signifie qu'on a de gros problèmes, non ? — Coyote m'avait rendu visite. *Mon* Coyote. Cette fois, il ne vint pas. Prise d'une énergie subite, je sautai hors de la douche, attrapai une serviette et me frottai le visage.

Ma peau brûlée protesta vivement. Je pleurnichai un peu ; cela allait être très douloureux de m'habiller.

Mais je n'avais pas le choix : même si je téléphonais à Morrison pour lui dire que j'étais malade — ce qu'il ne croirait pas —, j'aurais quand même besoin de livrer les guides spirituels à Colin et à Gary. Puisque j'étais obligée de m'habiller, autant aller au boulot.

J'entrai en titubant dans ma chambre, et la première chose que je remarquai, c'est que l'affichage lumineux de mon réveil n'était plus rouge, mais bleu.

Il était 9 h 37. J'appuyai sur l'interrupteur : la chambre fut plongée dans le noir, avant de reprendre la teinte pâle que lui conférait habituellement l'ampoule du plafonnier. Je me frottai doucement les yeux et me mis en quête de mon uniforme. L'explosion lumineuse de Coyote avait laissé des séquelles au niveau de mes yeux.

J'étais déjà à moitié habillée quand je m'aperçus

195

qu'il ne subsistait aucune trace visible de mon coup de soleil. La douleur était bien présente, toutefois : je sursautais dès que ma peau frôlait l'étoffe d'un vêtement, et l'idée d'enfiler mon gilet pare-balles me donnait des frissons. Je regardai de nouveau le réveil : 9 h 45. J'avais quarante-cinq minutes pour arriver au commissariat. En roulant vite, je pouvais rendre une visite éclair à Colin, le plus gravement malade des deux. Puis je me débrouillerais pour voir Gary pendant ma pause déjeuner. Bref, je n'avais pas le temps de me poser sur mon lit et d'apaiser ma peau en visualisant une nouvelle couche de peinture, ni de remédier à mes problèmes optiques par un coup d'essuie-glaces... Cela attendrait demain.

Je bus trois grands verres d'eau, mis mes lentilles

de contact, et constatai que j'avais une mine affreuse, mais pas du tout brûlée. D'une certaine façon, cela me parut injuste.

A l'instant où je passai la porte, le téléphone sonna. Mon cœur bondit dans ma poitrine ; je fis demi-tour et me précipitai sur l'appareil.

— Tu es vivante ? demanda une voix de femme.

— Quoi ?

Ma voix était presque aussi éraillée que dans le désert.

— Phoebe à l'appareil. Je t'attends depuis cinquante minutes. Pour un cours d'escrime, si ça te dit quelque chose...

— Oh... Bon sang, Phoebe, excuse-moi. J'ai passé une nuit atroce.

Sur mes épaules, le serpent invisible changea de

196

position. C'était une sensation tellement... anormale que je ne trouvais aucun mot pour la décrire. La tortue était nettement plus discrète : je savais qu'elle attendait, quelque part en moi, le moment où j'aurais besoin d'elle. Je préférais de loin son style à celui du serpent froid et glissant.

— Je viens juste de rentrer, poursuivis-je. Je par-

tais au travail à l'instant. J'ai complètement oublié
notre leçon.

— Tout va bien, Joanne ?

J'entendis mon professeur froncer les sourcils à
l'autre bout de la ligne.

— Oui, oui, soupirai-je. Plus ou moins... Ecoute,
il faut vraiment que je file. Je te rappellerai pour
prendre un nouveau rendez-vous, d'accord ?

— Je voulais juste être sûre qu'il ne t'était rien ar-
rivé.

Rien, pensai-je, à part un coup de soleil invisible,
une nuit blanche, un serpent de quinze kilos sur les
épaules et des problèmes de vue. Que dirait Phoebe si
je lui répondais cela ? Heureusement, je ne tentai pas
l'expérience, mais dis seulement :

— Merci d'avoir appelé, Phoebe. A très bientôt.

Puis je raccrochai et fonçai vers la porte, le grand
air et Titine.

Le ciel était jaune, le soleil noir. Je jetai ma sa-
coche sur le siège passager de Titine, me laissai tom-
ber sur le mien et cherchai à tâtons mes lunettes de
soleil, me demandant si ces hallucinations allaient

véritable plaie. Je démarrai en essayant de me rappeler l'ordre des feux : était-ce rouge-orange-vert, ou bien rouge-vert-orange ?

C'était rouge-orange-vert, mais à force de regarder le feu orange exploser et se teinter de bleu, je faillis prendre de plein fouet une Camero. Le conducteur klaxonna de toutes ses forces en gesticulant ; après cela, je me mordis la langue et me concentrai sur la route.

Avant d'arriver à l'hôpital, j'avais compris le truc. L'inversion des couleurs n'était pas constante ; elle ne durait que quelques secondes, lorsqu'une lumière s'allumait ou changeait de couleur. J'en avais sans doute pour plusieurs jours : entre l'explosion de Coyote et les heures passées à fixer un désert éblouissant, mes rétines étaient en compote. Je n'avais plus qu'à m'y habituer, être prudente, et espérer que l'on ne me demanderait pas de décrire des véhicules fugitifs, parce qu'à première vue, j'étais incapable de distinguer leur couleur.

Les cheveux blonds de Colin, par exemple, m'apparurent noirs comme la mort. Ils reprirent progressivement leur teinte naturelle tandis que je m'asseyais près du lit.

— Tu ne peux plus te passer de moi, dit-il en ouvrant un œil.

— On dirait, oui.

Malgré moi, j'avais pris cet horrible ton apaisant que les gens utilisent dès qu'ils entrent dans un hôpital.

198

— Comment te sens-tu ?

— Mieux, depuis qu'une amazone me rend visite.

Sais-tu qu'elles achevaient tous les faibles et les malades ? Pour le bien de la tribu ?

— Non, je n'étais pas au courant. Dans les BD, en tout cas, ils n'en parlent pas.

— C'est une autre sorte d'amazones dont je parle.

Tu pourrais en être une, d'ailleurs.

Il me regarda d'un œil critique.

— Tu n'es pas exactement Lynda Carter, mais bon...

J'éclatai de rire et abandonnai ma voix d'hôpital.

— Tu n'es pas assez vieux pour connaître Lynda Carter.

— Ma vieille, dit-il d'un ton franc, il faudrait être mort pour ne pas la connaître !

Je ris de nouveau.

— Et tu n'es pas encore mort, c'est ça ?

Il hocha la tête, puis la laissa retomber sur l'oreiller, l'air las.

— Ecoute, dis-je plus doucement. Je ne peux pas rester très longtemps. Je voulais juste te dire bonjour, et prononcer quelques mots magiques d'amazone.

Colin sourit mais ne rouvrit pas les yeux.

— Je suis prêt à tout, dit-il. Merci, Joanne.

Je posai ma main sur son épaule. Le serpent n'eut pas besoin d'instructions ; il descendit le long de mon bras et ondula jusqu'aux épaules de Colin.

Les couleurs de la pièce s'inversèrent brutalement. Les murs, le lit, la peau blanche de Colin et ses cheveux blonds virèrent au noir. Les lampes au pla-

199

fond émirent de l'obscurité ; un instant, le serpent-esprit se découpa dans le noir. Ses écailles beiges et brunes s'étaient teintées de vert et de bleu, comme dans le Monde du Dessous. Je lâchai l'épaule de Colin et mis la main sur mon front. L'adolescent ouvrit les yeux.

— Joanne ? Tout va bien ?

— Euh... oui. J'ai la vue détraquée, ce matin. Ça va mieux, maintenant, mais pendant quelques se-

condes, c'était devenu tout noir.

— Sans doute une tumeur au cerveau, dit Colin
d'un air tranquille.

Je le dévisageai, bouche bée, puis me mis à rire.

— Merci, Colin, tu me rassures.

« S'il te plaît, demandai-je en silence au serpent,
donne-lui la force et la protection dont il a besoin. Je
ferai de mon mieux pour t'honorer. »

Je souris à moitié au serpent, à moitié à Colin.

« J'écouterai tout ce que dit mon professeur »,
ajoutai-je.

Ma vision s'obscurcit de nouveau, et je quittai
l'hôpital à tâtons.

Je pointai au commissariat avec seulement deux
minutes de retard. Dès que j'ouvrais une porte, les
néons du couloir devenaient négatifs ; dans l'escalier,
je trébuchai à plusieurs reprises, induite en erreur par
des ombres inversées. Ce fut un soulagement de me
retrouver dans la rue, sous le soleil matinal. Au moins
sa lumière était-elle constante, même si l'air que je

200

respirais était chargé de goudron fondu et de pous-
sière.

A l'heure du déjeuner, j'appelai Bruce, au secréta-

riat, et lui demandai de dépointer pour moi, afin d'avoir plus de temps pour rendre visite à Gary. Bruce m'informa que ce genre de chose était strictement interdit, et s'exécuta.

En garant ma voiture de service blanche et noire devant l'hôpital, je me sentis un peu ridicule. Lorsque je traversai le parking en uniforme, d'autres visiteurs me lancèrent des regards curieux.

Gary était au service rééducation, m'informa une infirmière au regard perçant. Elle m'examina des pieds à la tête, puis demanda :

— Vous êtes sa fille ?

J'avais prévu que mon uniforme susciterait des questions, mais je n'avais pas pensé à ça. Je calculai mentalement l'âge de Gary à ma naissance, et trouvai un chiffre plausible.

— Oui, répondis-je. Je suis également en pause déjeuner, alors est-ce que je peux le voir tout de suite ?

— Eh bien, dit l'infirmière en tapotant ses ongles vernis sur le bureau de la réception, d'accord, allez-y, mademoiselle. Mais si la thérapeute refuse de vous laisser entrer, vous devrez repartir tout de suite.

Pour la première fois de ma vie, j'eus envie de lui

dire de m'appeler *officier*, pas *mademoiselle*. Il me fallut quelques secondes pour me reprendre et lui adresser un sourire aimable.

— Bien sûr, dis-je, pas de problème.

201

L'expression de l'infirmière indiquait clairement son hostilité.

— Deuxième étage, dit-elle.

— Merci.

Je m'échappai rapidement, ne sachant combien de temps allait durer cet accès de politesse forcée.

Dans la salle de physiothérapie, une demi-douzaine de patients étaient rassemblés. Aucun d'entre eux ne semblait très patient, surtout pas Gary, qui marchait sur son tapis roulant avec une expression digne d'un rhinocéros constipé.

— Deux minutes, dit une voix intransigeante.

C'était la thérapeute, une jolie blonde assise à côté du tapis roulant. Elle posa sur moi un regard perçant ; je tendis le doigt vers la chaise voisine d'un air interrogateur. Elle haussa les sourcils, consulta sa montre et me fit signe de m'asseoir. Je passai devant Gary pour rejoindre la chaise, et lui fis un clin d'œil ; en m'apercevant, il eut un grand sourire et accéléra le rythme.

Il avait bien meilleure mine, comme s'il avait retrouvé sa vitalité habituelle, et ne se trouvait encore ici que parce qu'on refusait de le laisser sortir. Une petite bulle de joie explosa en moi. Je n'avais pas été capable de réparer son cœur, mais l'énergie que je lui avais donnée lui avait été bénéfique. Je m'assis avec un sourire idiot.

— Ralentissez, dit la thérapeute en réglant la vitesse du tapis.

Une minute s'écoula.

— Cinq minutes de pause. Buvez de l'eau.

202

Puis elle se leva et s'éloigna. Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Ça lui arrive de faire des phrases longues ? demandai-je.

— Rarement.

Gary se laissa tomber sur la chaise à côté de la mienne, tandis que je me levais pour lui chercher un verre d'eau. Quand je revins, il me serra très fort dans ses bras. Je dus prendre garde à ne pas renverser l'eau et à ne pas pleurer. Avec l'âge, je devenais une vraie madeleine.

— Tu as bonne mine, dis-je.

Il me repoussa sur ma chaise et m'ébouiffa affectueusement les cheveux.

— Je me sens mieux, déclara-t-il. Beaucoup mieux. Sauf que la nourriture est atroce, et que personne ne veut aller me chercher un Big-Mac.

Il fixa sur moi un regard plein d'espoir.

— Hors de question, dis-je. Tiens, bois plutôt ce bon verre d'eau.

Gary émit un grognement dépité, mais accepta l'eau, qu'il avala goulûment.

— Alors, Jo, qu'est-ce qui s'est passé ? Tu m'as ramené un ours de l'Autre Monde ?

Avec ses yeux gris étincelants et ses sourcils en accent circonflexe, on aurait dit un gamin à la veille de Noël. Je pensai à la tortue qui voyageait derrière mes paupières, et me mis à rire.

— Non, pas un ours. Ça a failli, pourtant.

D'un coup, je me demandai comment faire passer la tortue à Gary. Le serpent de Colin n'avait eu qu'à

203

onduler le long de mon bras, mais à présent, la configuration était entièrement différente.

— Crois-tu que ta physiomachin s'opposerait à ce que nous fassions un peu de méditation ?

— Non, dit une voix derrière moi. Au contraire.

La méditation guérit. Elle apaise les tensions. Allez-y.

Ses phrases ressemblaient aux coups de bec d'un pivert : brèves, sèches, précises. J'étais tellement fascinée par sa manière de parler que je ne compris pas immédiatement qu'elle avait donné son accord. Je me redressai et la gratifiai d'un grand sourire.

— Merci ! dis-je. Sauf que j'ai oublié mon tambour.

— Et si tu chantais ? demanda Gary. Il me semble que tu as une voix très mélodieuse, non ?

J'éclatai de rire.

— Ferme les yeux et arrête de me casser les pieds, d'accord ?

En réalité, je voulais qu'il continue à me casser les pieds pendant les quinze ou vingt années à venir...

Gary ferma les yeux en souriant. Je m'assis eh tailleur, pris ses deux mains et fermai les yeux à mon tour.

— Concentration sur la respiration, dit la thérapeute d'une voix douce, apaisante et complètement inattendue.

Surprise, j'ouvris les yeux... sur un monde inversé qui reprit lentement ses couleurs normales. Bon sang,

ces problèmes de vision commençaient vraiment à m'embêter ! Gary ouvrit les yeux, lui aussi ; nous dévisageâmes tous deux la thérapeute. Elle haussa légè-

204

rement les sourcils.

— Pas de tambour, dit-elle. Je vous guide par la voix.

— D'accord, répondis-je.

Je lui adressai un sourire en essayant de dissimuler mon ébahissement ; Gary s'éclaircit la gorge de la manière la plus bourrue possible. Je fermai de nouveau les yeux et me concentraï sur notre respiration, et sur la voix de la thérapeute.

— Suis-moi, chuchotai-je à Gary d'une voix à peine audible. Je vais t'emmener dans un lieu de guérison, où il me sera plus facile de te donner mon cadeau.

J'improvisais totalement.

— Imagine que tu t'enfonces...

Je plongeai à travers mon coccyx et m'abîmai à travers des kilomètres de strates terrestres. Brusquement, le sol remonta vers moi et me heurta de plein fouet ; je me retrouvai étalée sur le dos, à chercher le trou dans le ciel par lequel j'étais tombée.

Il n'y avait pas de ciel au-dessus de ma tête, mais seulement de grosses branches d'arbres entortillées. Je posai les mains à plat sur le sol, sentis de petits tentacules me chatouiller, et regardai autour de moi. J'étais étendue sur un tapis de mousse... ou plutôt enfoncée dedans. Je gigotai un peu pour essayer de m'en libérer, puis inspirai profondément et me figeai sur place.

L'air était chargé de parfums riches, verts, vivants. Bien que mon lit de mousse fût sec, il avait dû pleuvoir dans les environs, car une délicieuse fraîcheur régnait. Elle caressait ma peau et apaisait mon

205

coup de soleil. Les poils de mes bras se dressèrent, appréciant l'air tiède et humide.

Les yeux fermés, je percevais le crissement des insectes dans l'herbe, le froissement des ailes d'oiseaux, le glouglou lointain de l'eau. Une branche craqua tout près de moi : j'ouvris les yeux. Un homme aux larges épaules et au regard amusé se tenait à quelques pas de moi. Il portait un uniforme militaire vert olive, avec un badge noir épinglé au-dessus de sa poche gauche. Les mains enfoncées dans les poches, il me fixait en souriant d'un air confiant et détendu.

Il n'était ni jeune ni vieux : de petites rides dues

au sourire rayonnaient autour de ses yeux. Ses cheveux sombres étaient coupés ras, mais ses sourcils échappaient à tout contrôle. Son nez avait été cassé au moins une fois, lui ôtant toute prétention à la beauté classique ; néanmoins, ses traits étaient empreints d'une sorte de rudesse épanouie qui me coupa le souffle. Il tendit vers moi une main immense, qui enveloppait entièrement la mienne. Pour la première fois de ma vie, je me sentis frêle et délicate. Gary me hissa sur mes pieds.

— Ne prends pas cet air étonné, Jo. Les vieux singes ont plus d'un tour dans leur sac ; combien de fois faudra-t-il te le répéter ?

Sa voix grave et sympathique était un peu différente de d'habitude. Evidemment, d'habitude, je ne l'entendais pas de l'intérieur de sa tête.

— Gary, c'est bien toi ?

Il tendit les bras, baissa la tête, s'examina de long en large.

206

— Marrant, dit-il. Je suppose qu'à partir d'un certain âge, l'image de soi n'évolue plus. Ecoute, c'est si catastrophique que ça ?

— Catastrophique ? Tu plaisantes ? Tu es su-

perbe !

Il ne correspondait pas exactement aux canons des stars du cinéma, mais son apparence n'avait rien de catastrophique. Toute ressemblance avec Ernest Hemingway avait disparu : sans doute était-ce plus un effet de l'âge qu'une similitude structurelle. Je contemplai cette nouvelle version de Gary, béate.

— Et tu es tellement grand ! ajoutai-je d'une voix faible.

Dans le monde réel, Gary faisait quelques centimètres de plus que moi, mais dans son esprit, il était resté jeune... et beaucoup plus grand. Peut-être même un tout petit peu plus grand qu'il ne l'avait jamais été...

Je lui adressai un sourire benêt, et il sourit aussi, d'un air très satisfait. Tout d'un coup, je fus horriblement envieuse de sa femme, Annie, qui l'avait connu à l'époque où il était jeune et séduisant. Je les imaginais sans peine dansant ensemble, lui en uniforme, elle portant une de ces jupes amples en vogue pendant la guerre... L'espace d'un instant, j'essayai de m'imaginer à la place d'Annie, puis je me repris brusquement.

— Tu veux dire que je ne le suis plus ? demanda

Gary d'un ton faussement indigné.

— Quoi ? Superbe ou grand ?

Gary éclata de rire et je rougis un peu.

— C'est ton jardin, ici ? demandai-je.

Je m'éloignai d'un pas, espérant que la visite des

207

lieux me ferait oublier mon attirance pour un homme

qui avait l'âge d'être mon père.

Ce n'était pas un petit jardin de rien du tout,

comme le mien. C'était un vaste paysage intérieur,

dont les forêts s'étendaient si loin que je n'aurais ja-

mais pu les explorer toutes. La végétation était luxu-

riante et étonnamment saine, pour quelqu'un qui ve-

nait d'avoir une crise cardiaque. Rien, dans ce jardin,

ne laissait deviner l'accident qui s'était produit. Pas un

arbre mort n'apparaissait dans la forêt ; partout la terre

était douce, riche, couverte de mousse. De nouveau,

j'entendis un bruit d'eau courante et, de nouveau, je

sentis une pointe de jalousie.

— Je voulais t'amener dans mon jardin à moi,

dis-je en repliant mes bras autour de mon torse.

Je laissai mon regard se perdre dans les cimes

vertes des arbres.

— Mais le tien est bien plus beau, continuai-je.

— Jo, dit Gary, écoute.

Il s'avança et posa les mains sur mes épaules.

Elles étaient chaudes, et assez grandes pour me donner l'impression d'être toute petite.

— Mon jardin est un peu différent, c'est tout. Je suis un vieil homme ; j'ai passé longtemps à travailler dessus. Il faut juste que tu apprennes à laisser entrer le soleil. Rien ne fleurit dans la brume.

— Je croyais être venue t'aider, mais c'est peut-être le contraire, dis-je d'une petite voix.

En riant, Gary s'avança encore un peu et mit les bras autour de ma taille. Je retins ma respiration... puis il enfonça un doigt entre mes côtes, et j'éclatai d'un

208

rire qui ressemblait un peu à un sanglot.

— Ça revient sans doute au même, fillette, dit-il.

Le plus important, c'est que nous avons tout notre temps.

Je le serrai dans mes bras, en partie pour cacher mes larmes.

— Tout notre temps, répétai-je d'une voix rauque.

La tortue que je portais derrière les paupières m'avait déjà quittée depuis longtemps pour se frayer un chemin à travers la mousse, vers la rivière qui coulait au centre de la forêt.

— Tout le temps du monde, dis-je.

Gary resserra ses bras autour de mes épaules,
comme pour me promettre que c'était vrai.

209

17.

En quittant l'hôpital, j'avais le cœur plus léger.

Les protestations de Gary, lequel jugeait ridicule d'être protégé par une tortue, résonnaient encore dans mes oreilles. Je lui avais fait remarquer que les tortues vivaient en moyenne cent cinquante ans, ce qui l'avait réduit au silence et lui avait inspiré un sourire satisfait.

Tout se passait comme si j'étais devenue une personne compétente.

Evidemment, quelqu'un de vraiment compétent aurait déjà signalé à Morrison que Cassandra Tucker était morte d'une malformation du cœur aggravée par la pratique de la magie, mais je n'en avais pas trouvé le courage. Je me demandais ce que je redoutais le plus : qu'il refuse de me croire, ou qu'il accepte. Quoi qu'il en soit, je décidai de repousser l'échéance de quelques heures, et de partir en patrouille.

La chaleur rendait les gens irritables et violents.

Je mis fin à plus d'une bagarre naissante sur l'Avenue,
et remerciai les dieux de ne pas travailler dans un

quartier réellement dangereux. Ma vision se tint en sourdine tout l'après-midi ; entre ça et ma visite réussie à Gary, je me sentais franchement d'attaque pour la

210

réunion de sorcières du soir.

De retour au commissariat, je dépointai et, trop poisseuse pour attendre d'être rentrée chez moi, me précipitai vers les douches. Ma sacoche contenait un short et un débardeur, plus appropriés à la température ambiante qu'une veste et un pantalon synthétiques.

Douchée, changée, je quittai le commissariat en courant à petites foulées, mon sac jeté par-dessus mon épaule. J'envisageais de rentrer à la maison en courant pour mettre en route une lessive avant de me rendre au Cercle.

— Walker !

Je me retournai avec appréhension. Lorsque Morrison m'appelait en criant, ce n'était généralement pas bon signe. A cette heure, il aurait dû avoir quitté le commissariat depuis longtemps ; par ailleurs, je l'évitais depuis ce matin, et le son de sa voix me rappelait cruellement mes délires à son sujet, lorsque je m'étais retrouvée dans mon désert intérieur. Bref, je frémis intérieurement.

Morrison paraissait fatigué. Il n'avait pas l'air d'un sauveur qui arrive sur son cheval blanc ; il n'avait même pas l'air de vouloir vraiment me parler. Rien d'inhabituel à cela, mais je ne sais pourquoi, j'en fus un peu déçue. Après tout, s'il devait tenir le rôle principal dans mes fantasmes, il pouvait au moins être ravi de me voir. Evidemment, il ne pouvait se douter qu'il était le champion de mes rêves — et je n'avais aucune intention de le lui révéler. Pas plus que je n'allais lui dire qu'il m'avait réellement sauvée, quelques jours avant, en me sortant de la gueule d'un serpent des

211

mers — ce qui, lorsque j'y repensais, m'énervait un peu.

Je rajustai mon sac sur mon épaule. Morrison était vraiment très fatigué, ou alors très en colère. Sa bouche était pincée en une fine ligne, ses yeux plissés à cause du soleil. La lassitude qui se lisait sur son visage me causa une pointe de compassion.

— Vous allez bien, capitaine ? demandai-je.

Morrison, qui était sur le point de dire quelque chose, écarquilla les yeux et me fixa avec suspicion pendant quelques secondes. Je m'efforçai de prendre un air neutre.

— Oui, articula-t-il enfin. Ecoutez, Walker, demain...

Je me préparai à exploser. Demain, c'était mon jour de congé.

— Il y a l'enterrement de Cassandra Tucker, acheva-t-il.

Je ravalai mon indignation et dévisageai mon chef, éberluée.

— Je pensais que vous auriez peut-être envie d'y aller, conclut-il.

Je m'humectai les lèvres et regardai tout autour de moi, partout, sauf dans la direction de Morrison.

— Merci, dis-je enfin. C'est gentil d'y avoir pensé. Ecoutez, chef, est-ce que ça veut dire qu'ils ont déterminé la cause de sa mort ? Parce que...

— Malformation congénitale du cœur, répondit sèchement Morrison. L'hypothèse de l'homicide n'est pas retenue. Je suppose que vous n'avez rien trouvé d'autre auprès de vos... sources.

212

Pour une raison ou une autre, je n'étais pas du tout heureuse d'entendre l'explication de Virissong confirmée par les médecins-légistes. Pendant un long moment, je fixai Morrison sans le voir.

— Essentiellement la même conclusion.

— Essentiellement ? C'est-à-dire ?

N'utilisez jamais d'adverbes, je vous le dis ! Je

m'humectai de nouveau les lèvres et secouai la tête.

— J'ai entendu dire que sa mort aurait été provoquée par un excès de...

J'avais l'impression d'être Michael Keaton essayant de confier son secret à Kim Basinger. Si seulement Morrison pouvait se retourner, pour que je ne voie pas son visage ! Mais ce ne fut pas le cas.

— Ça n'a pas vraiment d'importance, au fond, poursuivis-je. Pour une fois, les flics et les bêtes de foire sont d'accord.

Pendant la première partie de mon explication, Morrison avait pris un air revêché, comme s'il s'attendait à ce qui allait suivre. Mais à présent, il paraissait carrément furieux. Je dus me retenir de reculer d'un pas.

— Ne faites pas ça, dit-il.

— Ne faites pas quoi ?

— Ne vous rabaissez pas comme ça. Et ne rabaissez pas non plus les autres.

J'en restai interloquée.

— Désolée, capitaine, mais depuis quand avez-

vous pris en marche le train des pouvoirs chamaniques
super-bizarres ?

— Jamais, dit-il d'une voix égale. Vos dons ne

213

me plaisent pas du tout. Mais je n'aime pas non plus
que vous vous considériez comme une bête de foire.
C'est dégradant, et vous valez mieux que ça. Je ne le
tolérerai pas.

Décidément, c'était le monde à l'envers.

— Morrison, vous êtes le premier à me malme-
ner.

C'était vrai. Régulièrement, il me traitait d'em-
merdeuse — ce qui était exact —, m'interdisait de
jamais refrapper à sa porte — consigne que j'ignorais
gaiement — et tempêtait contre moi de la manière la
plus bourrue possible.

Mais je n'arrivais pas à me souvenir d'une seule
occasion où il m'ait insultée. A vrai dire, je ne l'avais
jamais entendu insulter qui que ce soit. Je le fixai du
regard, essayant de réconcilier cette idée avec les pré-
jugés que j'entretenais à son sujet... puis je détournai
les yeux et décidai de revenir sur un terrain familier.

— Savez-vous où et quand aura lieu l'enterre-
ment ?

— Je le sais, oui, répondit-il.

Sa voix était redevenue égale, comme si notre petit échange n'avait pas eu lieu.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, j'y vais, moi aussi. Voulez-vous que je passe vous chercher ?

Mon regard revint brusquement vers lui.

— Vous y allez aussi ? répétai-je.

— Nous sommes les premiers à être arrivés sur les lieux du crime, Walker. C'est moi qui ai prévenu sa mère.

La voix de Morrison était forcée. Je me rendis

214

compte que je le fixais de nouveau.

— Bon sang, capitaine ! C'était à la police de l'université de faire ça, non ? Je veux dire...

— J'étais l'officier responsable, coupa-t-il. C'était mon devoir.

D'un seul coup, tout m'apparut avec une extrême clarté. Annoncer à un parent que son enfant est mort, c'est le pire boulot qui soit. Morrison s'en était chargé pour éviter à quelqu'un d'autre de le faire.

Une vague de chaleur parcourut ma mâchoire, se diffusa dans mes joues et arriva jusqu'à mes oreilles.

J'étais drôlement fière d'être sous les ordres de ce ca-

pitaine ! Je redressai les épaules et demandai :

— Pour quelle heure dois-je être prête, chef ?

C'était peut-être mon imagination, mais j'eus

l'impression de voir les épaules de Morrison se détendre.

— 9 h 30. L'enterrement doit avoir lieu à 10 heures.

— Je serai prête. Au fait, Morrison...

Il commençait déjà à partir. Il se figea et me regarda d'un air las.

— Merci, dis-je.

Pendant quelques secondes, il continua à me fixer, s'attendant visiblement à ce que « Madame-je-sais-tout » ajoute une remarque insolente. Puis il hocha sèchement la tête et s'éloigna.

Samedi 19 juin, 19 h 14

Pour la lessive, je n'avais plus le temps. Je sautai

215

dans Titine et fonçai vers l'université, m'arrêtant pour acheter deux parts de pizza chorizo-olives. On me proposa un soda grand comme une piscine pour seulement soixante cents de plus ; en bonne Américaine, je m'empressai d'accepter, puis culpabilisai et me promis vaguement de faire davantage de sport.

Je me léchais encore les doigts en entrant dans la salle de lecture de la bibliothèque. Contrairement à la fois précédente, la pièce était bien éclairée, sans torches, fumée, ni sorcières en vue.

— Hum, hum ! dis-je à haute voix.

Seule avec mon soda, je me sentais un peu ridicule.

— Je me doutais que tu serais ici, dit Faye.

Je fis volte-face. J'aurais aimé tenir à la main quelque chose de plus impressionnant qu'un gobelet de soixante-quinze centilitres de soda... Pour la première fois depuis que j'avais quitté Gary, les couleurs s'inversèrent. Les plafonniers fluorescents virèrent au mauve ; je mis les mains sur mes yeux.

— Désolée, dit Faye. Je ne voulais pas te faire peur.

— Tu en es sûre ?

J'écartai une main : Faye me souriait d'un air innocent, et le monde avait repris ses couleurs habituelles. Je découvris l'autre œil avec méfiance.

— Ne sois pas bête, dit-elle. Il est rare que le Cercle se retrouve deux fois au même endroit. Je n'avais pas ton numéro, alors j'ai décidé de passer te chercher.

— Je suis dans l'annuaire, répliquai-je sèchement.

216

— Je n'y ai pas pensé.

— Evidemment, marmonnai-je. Où allons-nous ?

— A Ravenna Park.

— Il doit y avoir un monde fou, là-bas, non ?

Faye me guida vers la sortie.

— Tu as une voiture ? demanda-t-elle. Oui, il y aura du monde, mais personne ne fera attention à nous.

— Dans le parking sud. Pourquoi ne feraient-ils pas attention ?

Faye haussa les épaules.

— Les gens ne remarquent jamais la magie, même quand elle est devant leurs yeux. C'est comme s'ils ne voulaient pas la voir.

Son visage s'épanouit subitement.

— Mais tout ça va changer, Joanne, grâce à nous.

Nous allons vraiment changer le monde. Dès ce soir.

En voyant Titine, Faye lança :

— Waouh, une voiture mauve !

Puis elle se pencha sur le capot pour examiner son reflet dans la carrosserie. J'avais justement passé de longues heures à donner de la profondeur à la pein-

ture, pour qu'on puisse s'y mirer comme dans une glace, mais cette fois, je n'éprouvai même pas une petite pointe de fierté. J'étais trop préoccupée par ce que Faye venait de dire.

Dès ce soir. Et moi qui pensais qu'il me restait encore trois jours avant le Big Bang... Je démarrai et pris le chemin de Ravenna Park, sourde au pépiement

217

joyeux de Faye, irritée par mes problèmes de vue, et par l'attention que je devais porter à ma conduite. Cela signifiait sans doute qu'en général, je n'y faisais pas suffisamment attention, mais je n'avais pas envie de penser à cela.

J'étais prise de court ; je ne me sentais absolument pas prête à participer à quoi que ce soit. J'avais commencé à me préparer psychologiquement, mais dans la certitude qu'il me restait encore quelques jours...

La vérité, c'est que je n'étais pas réellement décidée à faire mon apparition, le soir du solstice. D'après ce que j'avais compris, sans moi, le Cercle n'aurait pas la puissance nécessaire pour accomplir le tour de force prévu. Et ce n'était pas forcément une mauvaise chose.

Mais chaque fois que j'envisageais de leur poser

un lapin, le visage de Colin flottait devant mes yeux.

Cette maladie que je ne savais pas guérir, Virissong pouvait peut-être la chasser de son corps. Avais-je le droit de faire obstacle à cela ? En outre, il ne s'agissait pas seulement de la santé de Colin, mais aussi de toute la région surchauffée de Seattle... et peut-être du monde entier.

Au moment de me garer à l'extrémité nord du parc, je n'avais toujours pas réussi à bannir mes doutes. Je me penchai pour verrouiller la portière de Faye, puis descendis de voiture.

Au milieu du Ravenna Park coule un grand ruisseau, presque une rivière. Ce soir-là, ses berges étaient noires de monde. Les enfants hurlaient de joie en pa-
taugeant dans l'eau. Comment une réunion de sor-

218

cières pouvait-elle se tenir ici ? De petits enfants risquaient de foncer dans le cercle sacré — à moins, bien sûr, qu'un champ de force magique ne les en empêche... Je les imaginai se heurter à une paroi invisible, et, enfonçant les mains dans les poches, me mis à siffler, ma bonne humeur retrouvée.

— Ne fais pas ça, s'il te plaît, dit Faye.

— Pardon ?

— Ne siffle pas. Ça risque d'ouvrir les portes de l'autre monde.

Je m'arrêtai net.

— Tu plaisantes ?

Faye me lança un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Non. La tonalité et les fréquences du sifflement peuvent servir de passerelle entre les mondes.

— Fascinant ! Mais n'est-ce pas ce que nous essayons de faire ?

Faye soupira et prit ce ton de voix stoïque qui signifie qu'on est exaspéré.

— Si, bien sûr. Mais nous voulons que ce soit maîtrisé, Joanne. Jeter des ponts entre les mondes ne se fait pas à la légère. Tu as vu le genre de pouvoir auquel nous avons affaire...

C'était indéniable. Je cessai de siffler et de poser des questions, et baissai la tête comme une nouvelle recrue qui vient de faire une gaffe.

Mon humilité, toutefois, ne dura pas.

— Faye, tout à l'heure, tu as dit que nous allions changer le monde *dès ce soir*... Qu'est-ce que tu entendais par là ?

Faye me regarda de nouveau, cette fois avec plus de sympathie, et attendit que je la rattrape.

— Il faut préparer le monde à l'arrivée de Viris-song, expliqua-t-elle. Ce soir, nous allons commencer à écarter les voiles qui nous séparent de l'autre monde.

Au cours des prochains jours, l'humanité va s'habituer à ce que les deux mondes communiquent.

— Ah oui ? Tu ne crois pas qu'elle va avoir besoin d'un peu plus de temps ?

— En chacun de nous, il y a une croyance enfouie, répondit-elle avec désinvolture. Il suffit de l'éveiller par des signes reconnaissables.

Plusieurs répliques me traversèrent l'esprit, dont la moins grossière fut : « Ce n'est pas un peu naïf »

Mais je ne me rendis pas compte que j'avais prononcé cette question à voix haute, jusqu'à ce que Faye me lance un regard noir.

— C'est peut-être naïf, dit-elle, mais n'as-tu pas toujours rêvé de vivre dans un monde où la magie existerait vraiment ?

Abasourdie, j'éclatai de rire. Faye, furieuse, rejeta ses cheveux en arrière et s'éloigna à grandes foulées.

— Faye, attends-moi ! Faye... Zut !

Je courus pour la rattraper, puis, hors d'haleine,

marchai à côté d'elle.

— Ecoute, Faye, je ne voulais pas te vexer... Seulement, je n'ai jamais voulu vivre dans un monde magique. J'ai horreur des phénomènes surnaturels. Je préfère les choses rationnelles.

Faye fit volte-face, les yeux brillants.

— Comment peux-tu dire ça, alors que tu as

220

vraiment du pouvoir ? Nous l'avons tous senti... Avec les dons que tu possèdes, tu pourrais changer le monde !

— Je sais.

Je la fixai du regard, cherchant mes mots.

— As-tu déjà remarqué que dans les films, celui qui se retrouve avec les pouvoirs surhumains, c'est toujours le seul qui n'en voulait pas ? Peut-être que l'univers fonctionne ainsi, par mesure de précaution. Ça expliquerait pourquoi j'ai tous ces pouvoirs, plutôt que quelqu'un qui voue son existence à les chercher...

Faye plissa les lèvres, de nouveau vexée.

— Faye, sois un peu plus compréhensive...

— Peu importe, dit-elle d'une voix terne. A présent, tu fais partie du Cercle. Nous allons t'aider à utiliser tes pouvoirs et, une fois que Virissong sera là,

tu comprendras que nous avons raison. Viens, on va être en retard.

Elle repartit à grands pas, et ne se retourna pas.

Je la suivis, en proie à une humeur morne. Je n'avais pas l'habitude de passer mes soirées à des réunions de sorcières. Depuis quelques jours, j'avais perdu le fil de ce que je considérais comme ma vraie vie. J'avais envie de traîner avec Gary, d'aller au cinéma, de boire des bières avec les gars de l'atelier, de faire des choses normales, quoi ! A défaut, j'aurais bien aimé m'intégrer un peu au sein du Cercle... Mais d'évidence, c'était mal parti. Désirer des pouvoirs chamaniques, vouloir sauver le monde, voilà des sentiments qui semblaient aller de soi pour le Cercle, et qui m'étaient complètement étrangers. La responsabilité des âmes d'autrui ne m'intéressait pas ; celle de leurs véhicules me semblait amplement suffisante. Mais après tout, mes animaux spirituels ne m'avaient pas chargée de suivre mes centres d'intérêt. Ils m'avaient demandé d'écouter, de me soumettre, d'étudier. Curieusement, cette pensée me rasséna un peu.

— Joanne, Faye ! Vous voilà enfin !

La voix de Marcia coupa mes pensées et me fit sursauter. Nous nous trouvions au milieu d'un taillis, au centre duquel filtraient de larges rayons de soleil chargés de poussière. Les membres du groupe s'attroupèrent autour de nous, ravis ; moi, je ne les avais même pas vus arriver. Un peu plus loin, Sam et Clark bâtissaient un feu de camp totalement interdit.

— Bravo, dis-je. Comment ça marche, le coup de l'invisibilité ?

— Comme les gens ne s'attendent pas à nous voir, ils ne nous voient pas, expliqua Maria. Mais de ta part, ça m'étonne.

Je perçus un léger reproche dans sa voix.

— Je pensais à autre chose. Ce feu de camp ne va pas nous attirer des ennuis ?

— Personne ne le remarquera, promit-elle.

Puisque personne ne s'y attend, l'entendis-je presque ajouter. Personnellement, je m'attendais plutôt à ce qu'un passant voie une colonne de fumée sortir des arbres et téléphone à la police... mais je jugeai plus prudent de ne pas en parler.

— Je croyais que le solstice, c'était mardi, fis-je remarquer.

— Mardi, ce sera l'apothéose, annonça Clark.

Il se redressa en s'époussetant les paumes des mains sur son jean.

— Bon, repris-je. Ce soir, nous écartons les voiles entre les mondes ; mardi, c'est l'apothéose. Et demain ?

Désormais, j'allais mieux m'informer.

— Demain, nous donnons corps aux esprits.

Mon visage dut afficher l'incompréhension, car une fille qui, je crois, s'appelait Roxie, ajouta :

— Pour qu'ils puissent marcher sur la terre, comme ils le faisaient autrefois, quand le monde était jeune.

— Nous pouvons faire cela sans être au complet ? demandai-je.

Autour de moi, les membres du groupe échangèrent des regards circonspects.

— Nous le pensons, répondit enfin Marcia. Ce serait mieux si nous étions treize, mais avec tes pouvoirs...

Pour qui me prenait-elle ? Le lapin Duracell ?

— Je vais essayer, dis-je, dubitative.

Je n'avais pas l'impression d'avoir tellement le choix. Après tout, je voulais venir à bout de ce satané

problème climatique, non ? Les membres du groupe
me regardaient tous en souriant, et je baissai la tête
pour qu'ils ne me voient pas grimacer. Mettre fin à la
canicule, d'accord ; changer la face du monde, c'était

autre chose.

— Est-ce que..., commençai-je.

Une dizaine de visages interrogateurs se tournè-

223

rent vers moi.

— Oh, rien...

— Quoi ? demanda Roxie.

Son visage sympathique, encadré de boucles serrées, invitait à la franchise.

— Avez-vous déjà pensé que si les esprits ne se promènent plus dans notre monde, il y a peut-être une raison ? Une *bonne* raison ?

Des expressions perplexes accueillirent mes paroles. Je secouai la tête.

— C'est bien ce que je pensais.

— Il y a longtemps que nous avons tourné le dos aux esprits, dit Marcia. Ils se sont éloignés en attendant que nous comprenions à quel point nous avons besoin d'eux. C'est le but de notre Cercle : faire comprendre cela au reste du monde. C'est la seule manière de rétablir l'équilibre.

Elle ne semblait pas en douter une seconde.

— Mais... qu'une douzaine de personnes prennent cette décision pour les six milliards d'autres... ce n'est

pas un peu arrogant ?

Bon sang ! Ma bouche refusait de rester fermée.

— Bien sûr que si, répondit Marcia en souriant.

Faye fronça les sourcils.

— Mais si nous nous égarons, la déesse ne nous permettra pas de réussir.

— Et si elle vous le permet, c'est que tout va bien ?

Marcia fit oui de la tête. Le Vieil Homme s'approcha d'elle, aussi confiant dans son attitude que Marcia l'était dans ses paroles.

224

— J'admire ta prudence, Joanne, dit-il. C'est une preuve de sagesse.

— Ce trait de caractère si rarement présent chez les jeunes ? demandai-je.

Le Vieil Homme me répondit par un grand sourire. D'un coup, ma vision s'approfondit, laissant de côté le Inonde des apparences pour révéler celui de l'esprit. Le Vieil Homme irradiait le pouvoir. On aurait dit un moteur de Mercedes fourré sous le capot d'une Deux Chevaux. Il était relié à la terre par des lignes d'énergie jaillissant de ses mains, de ses pieds et de sa colonne vertébrale. Quand il faisait un pas, tout

son corps semblait centré, profondément ancré. Un boulet de canon n'aurait pu le renverser : la terre elle-même le tenait dans son étreinte, tout comme elle était tenue à son tour par celle du soleil. Vu de cette manière, le Vieil Homme m'apparut dans toute sa splendeur, relié à la terre par les couleurs de la sérénité et de la confiance.

Du moins, je l'espérais. Ma vision continuait à se détraquer épisodiquement ; les lignes de pouvoir du Vieil Homme étaient hérissées de pointes noires entourées de lueurs verdâtres. J'avais le sentiment que son pouvoir était bienveillant, mais mes yeux ne pouvaient le confirmer.

Faye aussi possédait de réels pouvoirs ; son aura, d'un affreux vert citron, se détachait contre le noir du soleil couchant. J'espérais qu'en temps normal, elle était jaune doré. A ma grande surprise, je vis que Clark, lui aussi, dégageait des ondes de pouvoir d'un brun, boueux qui était peut-être du vert. Je commen-

225

çais à avoir mal à la tête, mais je continuai mon tour d'horizon sans oser cligner des yeux.

Les auras des autres étaient plus faibles, même celle du Père ; elles révélaient davantage une foi abso-

lue en la déesse que des pouvoirs véritables. Cette foi constituait la force du Cercle, pensai-je en me tournant vers Marcia. J'étais curieuse de voir l'esprit du sixième membre nommé du Cercle. Mais à cet instant, la Vieille Femme se déplaça légèrement pour s'installer dans un rayon de soleil éblouissant. Le temps de cligner des paupières, ma perception du plan spirituel m'échappa.

— Tu es prête, Joanne ? demanda Marcia en souriant.

Je ne l'étais pas le moins du monde.

— Je crois, oui... Allons-y.

226

18.

Que faisait la police ? Les flammes du feu dépassaient la cime des arbres, rendant l'air de la clairière irrespirable, mais personne n'était venu nous arrêter. Tous — sauf moi — chantaient à tue-tête, dans une langue que je ne comprenais pas. Je n'étais même pas sûre que ce soit vraiment une langue. Ça ressemblait aux chants grégoriens, aux sons de cloche portés par le vent... J'en avais la chair de poule. Le soprano de Faye, pur et léger, se mêlait à la fumée bleutée, puis mourait, et l'air paraissait plus coupant, plus difficile à

respirer, comme si l'hiver avait soufflé une bouffée glacée sur l'été brûlant. Le ténor de Clark lui succéda, rapidement éclipsé par le profond baryton du Vieil Homme.

Mes sifflements étaient bien inconséquents, pensai-je, à côté de ce chant qui résonnait jusque dans la moelle de mes os. Il jouait le même rôle que le tambour : celui de suspendre les pensées, de les réduire à une seule émotion — la joie. Et, comme le tambour, il écartait les voiles entre les mondes, permettant aux mortels de se glisser dans les niveaux

227

inférieurs et supérieurs. Il me coupait le souffle, me donnait envie de danser de joie. Je me penchai vers le milieu du cercle, distinguai des voyelles et les aidai à s'élever vers le ciel.

Les six membres nommés se tenaient les mains.

Nous, les femmes, avions tracé sur nos paumes trois lunes rouges, lesquelles, à cause de mes maudits problèmes de vue, viraient régulièrement au noir. Les hommes, intercalés entre nous, portaient leurs propres symboles — épée, faux, crâne. Lorsque nous avions joint les mains, un courant de pouvoir nous avait parcourus, nous laissant électrofilés. Les autres membres

du Cercle s'étaient approchés l'un après l'autre, comblant les vides entre nos épaules. Chaque nouvelle arrivée modifiait le flux de pouvoir et me procurait un petit frisson de plaisir inattendu. Je n'avais jamais réfléchi au fait que la magie pouvait être excitante.

« Dommage que le Gary du jardin ne soit pas dans les parages... », dit une petite voix impertinente en moi.

En fait, il était dommage que le Gary normal ne fût pas dans les parages. Il aurait adoré tout ce cérémonial. Je me mis à sourire : il fallait que j'enregistre tous les détails, pour lui faire dès le lendemain un rapport détaillé.

A présent, nous avions reformé un cercle serré autour du feu. Je fredonnais tout bas, pour ne pas perturber les autres, des bribes de chansons enfantines. De leur propre initiative, mes pieds avaient entamé une danse vive et joyeuse. Le Cercle entier tournait autour du feu en s'en approchant toujours davantage.

228

Au cœur du brasier, le pouvoir s'accumulait, boule blanche en fusion et en expansion... J'avais envie de m'accroupir pour la toucher, mais les picotements douloureux de ma peau brûlée m'en dissuadè-

rent. Mes pouvoirs n'allaient pas m'empêcher de brûler
au troisième degré, si j'étais assez sotte pour mettre la
main dans le feu.

De toute façon, je dansais presque dans les
flammes, à présent, scandant des mots dont je ne
comprenais pas la signification. Je fermai mes yeux,
renversai ma tête et levai mes mains vers le ciel. Je ne
me sentais retenue au sol que par la force de l'habi-
tude. Etait-ce ainsi que se sentait Virissong, lié par le
temps et l'habitude à un inonde qu'il avait fui ? Il était
trop tard, à présent ; le monde tel qu'il l'avait connu
avait disparu.

L'espace d'un instant, cette pensée me parut très
importante.

Puis le chant du cercle atteint son crescendo et
s'éteignit. Un coup de tonnerre résonna si fort que
j'ouvris les yeux.

Ces satanées couleurs s'étaient encore inversées.

Les flammes étaient blanches, leurs cœurs gris foncés.

Les bûches noircies luisaient, écarlates et blanches,
tandis que le centre du brasier se teintait d'un violet
psychédélique. Je secouai la tête, essayant de dissiper
l'illusion, puis je compris subitement que le chant
n'était pas seulement un moyen d'entrer en transe.

C'était un sortilège.

Le pouvoir explosa vers le ciel, surgissant du centre du feu pour heurter si violemment l'atmosphère

229

que la voûte céleste se déchira. L'obscurité tombant des étoiles fendit le ciel. Quelqu'un poussa un hurlement.

Des ombres pâles et bleutées sortirent des ténèbres, se fondant dans une obscurité si enveloppante qu'elle me coupait le souffle. Notre feu était le seul point lumineux visible, bien qu'il fût, lui aussi, en négatif à cause de mes fameux problèmes. Des lames de couleur surgirent à l'horizon du ciel, comme une aurore boréale, et d'elles surgirent les esprits. Aucun autre mot ne me venait pour les décrire. Ils étaient cruels, difformes, épouvantables ; leurs visages étirés logeaient de longues dents acérées, faites pour tuer et dévorer. Ils n'étaient pas humains, ni animaux ; certains n'étaient même pas un mélange des deux. Ils se tendaient, toutes griffes dehors, vers moi et vers les autres, essayant de se raccrocher à nous avant d'être emportés par le vent sombre. Ils étaient faits de l'étoffe des légendes ; certains de leurs noms sortirent du plus profond de ma mémoire et se frayèrent un

chemin vers ma conscience. Il y avait des géants de pierre appelés *senee-ki-wakw*, des monstres ailés venus des étoiles, des *mistai* sortis des bois sombres et d'autres endroits où le soleil ne brille pas.

Ils nous haïssaient. Au terme d'un exil si long que je ne pouvais l'imaginer, ils ne désiraient qu'une chose : détruire le monde qui les avait rejetés. La panique s'empara de moi. Je cherchai désespérément une arme contre les monstres, un rempart qui empêcherait l'enfer de s'installer sur terre. Je n'obtins aucun soutien du Cercle : au contraire, ils se penchaient en arrière

230

pour ouvrir plus largement la porte des ténèbres. Je lançai un rapide coup d'œil à la ronde, espérant trouver au moins un visage qui reflétât ma peur et mon désespoir.

Au lieu de quoi, je vis l'extase.

Les cheveux blonds de Faye étaient éparpillés sur ses épaules, sa tête renversée en arrière, sa bouche ouverte. Sa peau me paraissait bleue, ses yeux étaient des puits sans fond, et sa gorge, un tunnel dans lequel s'engouffrait le pouvoir. On aurait dit qu'elle hurlait, mais son visage ne montrait aucune peur, plutôt une joie sauvage.

Celui de Marcia était déformé par une terrible

grimace. Mais je sentais le pouvoir émaner d'elle ; elle grimaçait de plaisir, non d'horreur. D'un visage à l'autre, c'était la même chose. Même Clark, en qui j'avais eu une confiance totale, pleurait des larmes de joie et d'abandon.

Je serrai les mâchoires et rassemblai mes forces pour empêcher le désastre. J'avais le pressentiment que cela me tuerait, même si la terre et l'univers tout entier joignaient leurs pouvoirs aux miens. Je regrettais de ne pas avoir fait mes adieux à Gary.

L'instant suivant, comme sorti de la boîte de Pandore, l'espoir survint.

En apparence, rien ne changea ; le silence continua à mugir dans mes oreilles, le ciel noir à bouillonner. Mais les spectres qui sortaient de la faille ouverte entre les mondes n'étaient plus les mêmes. Je tanguai ; le garçon qui se tenait à mes côtés, plus conscient que je ne le pensais, me tendit le bras pour me soutenir. Je

231

lui lançai un regard en coin ; ses yeux brillaient d'espoir et d'excitation.

Soudain, le ciel se remplit d'esprits semblables à ceux qui s'étaient battus pour guérir Gary. L'un d'eux, un grand lion qui avait perdu des morceaux de cri-

nière, me parut si familier que je me demandai si le blaireau était dans les parages, brandissant des touffes de fourrure en signe de victoire. D'autres créatures plus fantastiques sortirent de la faille et disparurent dans le ciel à la poursuite des démons : *honochenokeh*

bienveillants, *onis* invisibles, figures quasi humaines ou légendaires. Je cherchai l'oiseau-tonnerre et Coyote

du regard, mais ne pus distinguer ni l'un ni l'autre dans cette armée venue de l'autre monde. Malgré cela, j'avais le sentiment d'être un peu plus en sécurité.

Le feu s'éteignit subitement, ravalant toutes les étincelles dont il avait illuminé le ciel, un instant auparavant. La colonne de pouvoir se brisa. Autour de moi, les membres du groupe tombèrent à genoux, comme des pantins auxquels on aurait coupé les ficelles. La faille dans le ciel se referma. Le monde reprit son apparence normale. Au loin, j'entendis des voix.

Elles n'étaient plus rieuses et détendues, comme à notre arrivée, mais alarmées, confuses. Contrairement à notre feu de camp, les étranges lueurs dans le ciel n'avaient pas été invisibles. Je regardai la voûte céleste en me demandant ce que nous avions fait.

— Joanne ! Il faut y aller, dit Clark en m'attra-

pant le bras.

Je sursautai et le repoussai, puis regardai autour

232

de moi ; les autres membres du groupe se relevaient péniblement et disparaissaient dans la nuit.

— Pourquoi ?

— Parce que toute cette magie n'a pas pu passer inaperçue. Des gens viennent, tu n'entends pas ? S'ils nous retrouvent près d'un feu à peine éteint, on va avoir des problèmes...

Clark ne put s'empêcher de me faire un grand sourire.

— Tu as vu, Joanne ? Tu as vu ce qu'on a fait ?

Je levai les yeux vers le ciel. Il paraissait tout à fait normal, à présent.

— On a laissé une armée de monstres entrer dans notre monde.

— La lumière et l'ombre, dit Clark sur un ton sincère. L'un ne va pas sans l'autre. Tu as senti toute la bonté qui les a suivis ?

Je hochai la tête en silence, encore bouleversée par la force des animaux spirituels et des fantômes bienveillants. Je pensai au serpent de Colin et à la tortue de Gary, et je me mis à sourire. Ils allaient avoir

de la compagnie, à présent.

Puis tout devint noir, et je m'écrasai sur le sol.

Lundi 20 juin, 5 h 04

Lorsque je me réveillai, je sentis dans mes os que l'aube était proche. Les moulures du plafond, émaillées de paillettes dorées, ne m'étaient pas familières.

Les coins de la pièce étaient plongés dans l'ombre. Je sondai mon corps des pieds à la tête : je n'avais mal

233

nulle part. J'avais juste une vingtaine d'heures de sommeil à rattraper.

Je me redressai sur un coude. Ma tête m'indiqua son désaccord par une violente douleur à la tempe, semblable à un coup de massue. Je poussai un grognement, mis la main sur l'un de mes yeux, et intimai vaguement à ma migraine de se dissiper. Quel était l'équivalent, pour une voiture, d'un mal de tête ? Le moteur qui refuse de démarrer à froid ? La carrosserie rouillée ? Je me décidai pour l'analogie du moteur froid, et lui donnai un petit coup de starter. Cela n'eut pas le moindre effet.

Faye apparut dans l'encadrement de la porte, l'air inquiète. Elle s'avança jusqu'au divan et posa la main sur mon front. Je poussai un nouveau grognement,

bien que le contact de sa peau fraîche fût plutôt agréable.

— Où sommes-nous ?

— Chez moi. Tu t'es évanouie, hier soir. Nous étions inquiets. Personne ne savait où tu habitais, alors je t'ai ramenée ici.

— Quelle heure est-il ? demandai-je.

Je n'avais pas confiance en mon horloge interne, mais j'avais tort.

— A peu près 5 heures du matin. Le soleil commence à se lever.

— Tu as dormi, Faye ?

— Pas vraiment. J'étais inquiète à ton sujet. Nous l'étions tous. Est-ce que tu te sens mieux ?

Elle me regardait intensément de ses yeux de chiot triste. J'essayai de toutes mes forces de lui sou-

234

rire, ne réussis qu'à faire une grimace, et abandonnai.

— Je...

Un immense bâillement fendit mon visage en deux et m'empêcha de parler.

— Tu as de l'aspirine, Faye ?

— Bien sûr.

Elle sauta sur ses pieds et disparut. Je me redres-

sai avec précaution, et m'aperçus que ma tête faisait nettement moins mal lorsque j'étais en position assise.

Une histoire de pression barométrique, sans doute.

Faye revint avec une aspirine et un grand verre d'eau, que j'avalai d'un trait.

— Je n'ai pas dormi, la nuit dernière, dis-je. Et j'avais eu une longue journée. Le petit pince-fesses d'hier soir a été la goutte d'eau...

— Tu as donné beaucoup de pouvoir, dit Faye avec compassion. Ça nous a tous épuisés, d'ailleurs.

Mais pense à ce que nous sommes en train de faire, Joanne ! Le monde va changer ! Peut-être qu'il n'y aura plus jamais de guerres...

Je lui adressai un sourire las.

— Je t'admire, Faye. Tu as vraiment la foi.

Je résistai à l'envie de lui caresser la tête.

— Et j'espère que tu as raison.

— Bien sûr que j'ai raison ! Tu as senti ce qui a suivi les cauchemars, hier soir. Tout cet espoir, cette bonté...

— Oui...

Dodelinant de la tête, je m'aperçus que ma migraine avait quasiment disparu. Soit Faye m'avait donné de l'aspirine extrapuissante, soit j'étais simple-

ment déshydratée.

— Dis-moi, Faye, tu n'as rien mis de spécial dans mon aspirine, n'est-ce pas ?

— Non ! Bien sûr que non !

Je levai la main en riant.

— Je te crois. Ça m'a fait un bien fou. Merci.

Ecoute, sommes-nous loin du parc ? J'aimerais aller chercher Titine.

— Titine ? Ta voiture ?

Je hochai la tête.

— Oh, dit Faye tranquillement, je l'ai ramenée ici, hier soir.

Ma vision se teinta d'écarlate, mais cela n'avait rien à voir avec les troubles dont je souffrais depuis la veille.

— Tu as conduit ma voiture ? soufflai-je.

— Oui. Je n'avais pas envie de la laisser là-bas.

— Tu n'as même pas le permis ! Tu as conduit ma voiture sans me demander l'autorisation, et sans permis !

D'évidence, Faye commençait à se demander si elle n'avait pas commis une erreur.

— Eh bien, je... Ce n'est pas si difficile...

— Tu as conduit ma Mustang 1969 *sans autorisation ni permis de conduire !*

Faye se ratatina et glapit :

— Je suis désolée...

Puis elle se redressa un peu et fronça les sourcils.

— Comment sais-tu que je n'ai pas le permis ?

— Parce que je suis flic ! tonnai-je. Maintenant, rends-moi mes clés !

236

Elle me les tendit, et je quittai l'appartement en fulminant. Faye me suivait à ce qu'elle considérait sans doute comme une distance prudente. Elle était loin de se douter que si Titine avait la moindre égratignure, la moindre petite tache, le moindre souffle d'hésitation à l'allumage, un continent entier ne suffirait pas à la protéger de ma fureur.

Au cas où vous me jugeriez un peu déraisonnable au sujet de cette voiture, il faut que je vous explique.

Depuis que Titine était en ma possession, personne d'autre que moi ne l'avait jamais conduite. Nous étions ensemble depuis que j'avais seize ans ; c'était une épave que j'avais récupérée dans une grange. Je l'avais entièrement refaite, à part le moteur, qui était intact, avec seulement 80 000 kilomètres au compteur. Il

approchait des 120 000, à présent, mais j'avais un box de stockage bourré de pièces détachées et de plans pour le reconstruire. La peinture customisée était entièrement mon œuvre. Les sièges baquets noirs, je les avais restaurés à la main, remplaçant les panneaux de cuir trop usés. Celui du conducteur était réglé à mes mesures, et personne ne l'avait jamais déréglé. Titine, c'était mon bébé. J'avais investi plus de temps, d'énergie et d'amour dans cette voiture que dans n'importe quoi d'autre. En janvier dernier, elle avait été gravement endommagée, et j'avais passé une grande partie des cinq mois suivants et de mes économies à la remettre sur pied. Je n'aurais pas prêté Titine à Dieu en personne, encore moins à une linotte de vingt ans qui n'avait pas le permis.

... Et qui avait dû peiner pour la conduire, consta-

237

tai-je, car Faye n'avait, en fait, pas touché au siège, et mes jambes mesuraient une bonne vingtaine de centimètres de plus que les siennes. Je tournai la clé : Titine démarra sans problème. Je lançai un regard noir à ma jeune amie.

— Je t'accorde un sursis à la peine capitale, dis-

je. Mais ne reprends plus jamais ma voiture sans ma

permission.

Titine avait déjà eu une année très difficile, qui avait renforcé mes pulsions protectrices à son égard.

Faye, quant à elle, semblait au bord des larmes.

— Je suis désolée, dit-elle. Je croyais te faire plaisir. Je pensais qu'elle serait plus en sécurité ici que dans le parc.

Je serrai les mâchoires.

— Tu n'as pas complètement tort, dis-je entre mes dents. Simplement... ne le refais plus, d'accord ?

— Promis, dit Faye en reniflant.

Comme je commençais à avoir l'impression d'être le grand méchant loup, je débrayai et quittai en trombe le parking de l'immeuble.

238

19.

En entrant dans mon jardin, j'étais encore furax.

Dans l'absolu, Faye avait eu raison d'éloigner Titine du parc et du chahut des cafés universitaires. Mais je n'étais pas d'humeur à le reconnaître.

L'apparence de mon jardin reflétait parfaitement mon état d'esprit. Le vent y hurlait, amoncelant de gros nuages sombres à l'horizon. Je marchai d'un pas agité autour du bassin, poussant un juron quand les

vagues poussées par le vent m'aspergèrent les pieds.

En guise de réponse, les cieux s'ouvrirent et un déluge de pluie froide et cinglante s'abattit sur moi.

— C'est l'été ! hurlai-je aux nuages. A Seattle, en été, *il ne pleut pas !*

L'orage s'intensifia. Des coups de tonnerre éclatèrent au loin. Je levai mon visage vers le ciel, fermai les yeux, et me laissai fouetter par la pluie. Mes vêtements furent vite trempés. Le vent poussait des sanglots rageurs en essayant d'arracher les petites feuilles vertes des branches de mes arbres. Je sentis les feuilles s'agripper tenacement, refusant de se laisser emporter. Le sol sous mes pieds se ramollit en absor-

239

bant cette eau qui le pilonnait de toutes ses forces.

L'herbe en avait bien besoin. Et peut-être aussi les murs en pierre qui entouraient le jardin... Un bon orage pourrait dissoudre le mortier qui les tenait en place. Je pensai au jardin sauvage de Gary, et me demandai s'il avait des murs.

Je restai longtemps sous la pluie, la laissant couler sur mon visage, jusqu'à ce que les gouttes d'eau soient impossibles à distinguer de mes larmes. De toute façon, me dis-je, je ne pleurais pas.

Quand Judy daigna enfin apparaître, l'orage avait cessé. J'étais assise sur un banc, la tête posée sur les genoux, les bras autour de mes jambes. Un parfum propre et frais flottait dans l'air ; en fermant les yeux, je pouvais sentir l'herbe pousser, reconnaissante à ce grand arrosage.

Pour la première fois, je pressentis l'instant où mon professeur arriverait. C'était une vibration très subtile, comme si elle s'était glissée entre deux ombres. Comme un serpent se faufilant, invisible, entre de hautes herbes.

— Salut, dis-je sans lever la tête. Et merci de me supporter. Je crois que je ne te l'ai jamais dit.

Il y eut un petit silence.

— Je t'en prie, dit enfin Judy.

Sa voix douce et calme ne parvenait pas tout à fait à masquer son étonnement.

— Comment va ton ami Colin ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas. Je n'ai pas eu le temps d'aller

240

lui rendre visite.

— Il faut dire que tu as participé à une grande entreprise magique, la nuit dernière.

— C'est vrai. Il y a toujours une bonne excuse.

Je relevai la tête et me frottai les yeux. Ma vision se détraquait de nouveau : les contours des objets étaient juste assez troubles pour me rendre dingue. Je passai quelques secondes à essayer d'arranger ça, m'imaginant par exemple que je nettoyait un pare-brise, mais cela ne fonctionna pas. Comment pouvait-on me demander de sauver le monde, quand je ne parvenais même pas à entretenir mon propre corps ?

— Accepte, me dis je à moi-même.

— Pardon ? demanda Judy.

— Rien, rien. Je me rappelais juste un truc à faire.

Pendant quelques secondes, Judy m'observa attentivement. Ses yeux étaient aussi noirs et vifs que ceux du corbeau spirituel. Puis elle hocha la tête et frappa dans ses mains.

— Bon. Es-tu prête ?

— J'en doute... Mais commençons quand même.

Que faisons-nous aujourd'hui ? Puis-je reparler à Virissong ?

Judy se figea.

— Non. Il a quitté son monde pour voyager vers le nôtre. Le retrouver demanderait plus de forces que tu n'en possèdes.

— Tu veux dire que cela me tuerait ?

— Oui.

— Bon... De toute façon, je n'avais pas vraiment

241

envie de lui parler.

Judy sourit, l'air soulagée, et je lui fis un petit sourire en retour. Même si j'avais pu parler à Viris-song, cela n'aurait servi à rien. Que pouvais-je lui demander ? Si tout cela était vraiment une bonne idée ? Il n'allait pas me dire le contraire...

Judy vint s'asseoir sur mon banc, puis, après m'avoir bien regardée, s'installa sur celui d'en face. Je me détendis un peu.

— Aujourd'hui, dit-elle, j'aimerais que nous parlions de la nature du sacrifice.

— Quoi ?

Cela ne me plaisait pas du tout. Judy eut un sourire amusé.

— Il n'y a pas d'autre mot pour décrire cela, dit-elle. Réfléchis, Joanne. Qu'est-ce que changer, sinon sacrifier l'ancien au nouveau ? N'est-ce pas un phénomène naturel ?

Je me rassis bien droite sur mon banc. J'étais ébahie.

— Je suppose que tu as raison, dis-je au bout de quelques minutes d'intense réflexion. Je suis nulle en sacrifice, mais tu as sans doute raison.

D'une certaine façon, elle m'aidait à comprendre les transformations qui s'étaient opérées en moi, ces derniers temps.

Pourquoi étais-je capable d'accepter l'idée du sacrifice, mais pas celle de la guérison de soi ? Je n'en savais rien, et je n'avais pas envie d'y réfléchir. De ce côté-là, je n'avais pas fait de progrès. Guérir, c'était difficile et douloureux. Je préférais encore le shop-

242

ping !

Je ne pus m'empêcher de rire ; Judy haussa les sourcils avec curiosité.

Le concept de guérison chamanique, que j'étais censée accepter en bloc, allait à l'encontre de toutes mes convictions. Selon moi, les êtres et les choses ne guérissaient pas simplement parce qu'ils le désiraient. Ils guérissaient parce que la nature en décidait ainsi, ou parce qu'ils avaient fait appel à des soins et à des remèdes appropriés. Je pensai aux chimiothérapies, et compris soudain que de terribles sacrifices peuvent parfois être nécessaires et positifs.

Dans un coin profondément enfoui de mon être,
je me rappelai un nouveau-né sacrifiant sa vie pour la
santé de son frère, et une adolescente effrayée sacri-
fiant son amour confus à l'avenir de son fils.

— Oui..., dis-je d'une voix rauque. Tu dois avoir
raison. Je n'y avais jamais pensé de cette façon, voilà
tout.

Judy sourit et, de nouveau, ses yeux s'assombri-
rent jusqu'à devenir des trous noirs sans fin... Je me
frottai les yeux, puis le sternum. Si seulement ma vi-
sion pouvait redevenir normale !

— Tout va bien, Joanne ? demanda Judy.

— Oui, oui.

Je coinçai les mains sous mes cuisses pour m'em-
pêcher de me frotter les yeux. Y avait-il quelque chose
que je pouvais sacrifier pour retrouver une vision
normale ? J'y réfléchirais après la leçon.

— A part philosopher, nous ne faisons rien, au-
jourd'hui ? demandai-je.

243

— Ton énergie est au plus bas, dit Judy. Tu te
sens capable de faire autre chose ?

— Je ne sais pas. J'ai surtout envie de dormir jour
et nuit pendant une semaine.

— Impossible, répliqua Judy sur un ton sévère.

Virissong sera bientôt là.

Je reposai ma tête sur mes genoux et soupirai.

— J'ai plein d'autres choses à faire, en plus, dis-je. A part aider un esprit du bien à réintégrer notre monde.

Puis j'ajoutai :

— Judy, tu es sûre que ce Virissong fait partie des bons, pas des méchants ?

Pour la centième fois, mon professeur haussa les sourcils.

— Que te dit ton cœur ?

Je le consultai : il se contenta de répéter : *boum, boum, boum*. C'était rassurant, mais pas spécialement informatif. Quant à mon cerveau, auquel je faisais nettement plus confiance, il restait très partagé au sujet de Virissong.

— Tu penses trop, dit Judy sèchement. Il faut que tu apprennes à te fier à tes émotions, Joanne Walker.

J'expirai bruyamment par le nez, fermai les yeux et tentai de ne plus penser.

Aussitôt, des pensées de toutes sortes envahirent mon esprit. Quelles chaussures porter à l'enterrement ?

Mes chaussures noires, celles qui allaient le mieux

avec mon uniforme de cérémonie, étaient-elles ci-
rées ? Tous ces événements que je vivais étaient-il
réels, ou seulement l'œuvre de mon imagination sur-

244

chauffée ?

Et dans le deuxième cas, pourquoi ne pouvais je
avoir Keanu Reeves, ou tout au moins Carrie Anne
Moss pour compagnie, plutôt que cette maîtresse
d'école inflexible ?

Peu à peu, cependant, le silence se fit en moi —
même si je continuai vaguement à espérer que Keanu
ferait son apparition. Des choses plus invraisem-
blables m'arrivaient tous les jours.

Dans un coin plus sérieux de mon esprit, je réflé-
chis. Le gros problème, me dis-je, c'était que la plu-
part des membres du Cercle me semblaient complè-
tement timbrés. Après tout, avec ses pouvoirs semi-
divins et son ambition de créer un monde meilleur,
Virissong ne devait pas être un mauvais bougre. S'il
avait été un tantinet plus concret — par exemple, s'il
avait offert, comme Ted Turner, un milliard de dollars
à l'ONU — je serais sans doute au premier rang de ses
fans, à agiter mon petit drapeau en criant « Allez Vi-
ri ! » Le monde avait besoin d'aide, c'était une évi-

dence.

Une partie encore plus sérieuse de moi-même admit que le gros problème ne venait pas du Cercle, mais de mon scepticisme. Les membres du Cercle, au moins, avaient la foi. Ils étaient prêts à agir, à prendre des risques pour construire un monde meilleur.

Précisément le genre de sport auquel j'étais censée me consacrer... au lieu de bouder sur les gradins, furax parce que l'entraîneur m'avait appelée en renfort au dernier moment.

Hum... Peut-être devrais je me cantonner aux mé-

245

taphores automobiles. Quoi qu'il en soit, le problème, c'était que je doutais. Et ces doutes m'empêchaient d'avancer. Mes animaux spirituels l'avaient prédit : le plus dur, pour moi, serait d'apprendre à croire.

— Oui, dis-je à voix haute. Je vois... Je ne sais pas combien de temps ça va durer, mais j'ai compris un truc.

Dans mon expérience, ces épiphanies ne duraient jamais très longtemps.

— Pourquoi résistes-tu ainsi à tes pouvoirs ? demanda Joanne.

Les poils de mes bras se hérissèrent. Je visualisai

des vitres automatiques remontant autour de moi. Je n'avais pas du tout envie de répondre à la question de Judy. Je voulais juste rester là, sans bouger, à essayer d'accepter l'inéluctable. Et pour ça, je n'avais pas besoin de spectateurs.

— Fondu au noir, dis-je.

Et tout disparut.

Et tout refusa obstinément de réapparaître. J'avais réintégré mon corps et rouvert les yeux, mais je ne voyais toujours rien. Je me frottai les paupières, très fort ; des étincelles explosèrent dans l'obscurité, et mes yeux se remplirent de larmes. Lorsque je les rouvris, les chiffres lumineux de mon réveil m'apparurent plus ou moins nettement. Il était 6 h 30.

Cela signifiait que je pouvais faire un somme de deux heures avant de me lever pour l'enterrement de Cassandra. Ou bien sauter du lit, me doucher, et fon-

246

cer jusqu'à l'hôpital pour prendre des nouvelles de Colin. J'étais encore en train de me dire que c'était une bonne idée quand le réveil sonna, deux heures plus tard.

Morrison arriva en avance, mais j'étais prête. Je lui ouvris la porte, entièrement habillée, mes chaus-

sures à la main. Je ne sais qui, de nous deux, en fut le plus étonné.

Une expression curieuse passa sur le visage de mon chef, reflétant mon propre malaise. Comme j'étais en chaussettes, et lui en bottes, il me dépassait de quatre ou cinq bons centimètres. C'était vraiment très bizarre de regarder mon capitaine d'en bas — et, à en croire son visage, la réciproque était vraie. Son regard se posa sur mes pieds. Je laissai mes chaussures tomber sur le sol, les enfilai et regardai de nouveau Morrison.

— Ça va mieux ? demandai-je.

Il redressa les épaules, remplissant tout l'espace de la porte.

— Oui, concéda-t-il sur un ton grognon.

Je ne pouvais pas lui en vouloir. J'étais mal à l'aise, moi aussi. Les seules fois où nous n'avions pas été sur un pied d'égalité, c'était lorsque j'avais mis des hauts talons avec l'intention délibérée de le dépasser.

Je fis un pas en arrière pour mieux le regarder.

Dans son uniforme de cérémonie, il ne ressemblait plus à un superhéros sur le retour, mais à un homme dans la force de l'âge, avec de larges épaules et des

mâchoires bien dessinées. Sa casquette était pliée sous son bras avec une précision militaire.

— Cet uniforme vous va bien, capitaine.

Ma remarque pouvait-elle me valoir des poursuites pour harcèlement sexuel ? me demandai-je aussitôt. Après tout, nous n'étions pas en service... Du moins, moi, je ne l'étais pas. Quant à Morrison, je n'en savais strictement rien. En tout cas, service ou pas, poursuites ou pas, c'était vrai : son uniforme lui allait à merveille. Pour une fois, mes problèmes de perception des couleurs s'étaient calmés ; il y avait juste une sorte de brillance argentée autour des épaules de Morrison. Il n'avait pas tout à fait l'air d'un ange — je n'aurais pas pu m'empêcher de le taquiner, si ç'avait été le cas —, mais plutôt d'un homme irradiant la force et la confiance. Hum ! Voilà que je redevais toute sentimentale au sujet de mon chef...

— Merci, dit Morrison d'un ton bourru. Vous êtes prête ?

— Oui.

Je regardai mes pieds, puis fis signe au capitaine de reculer pour me permettre de fermer la porte. La petite pointe de regret qui m'assaillit, lorsque je compris que Morrison n'allait pas me retourner mon com-

pliment, ne voulait rien dire. Si ce n'est que j'entretenais des sentiments plutôt confus à son égard.

Nous roulâmes jusqu'au cimetière en silence.

Pour une fois, j'eus le bon sens de ne pas proposer de prendre Titine. Morrison conduisait une Ford banalisée qui ne trompait personne. Affalée dans le siège passager, je regardais en silence les rues défilier les

248

unes après les autres. Nous nous garâmes devant le cimetière de Crown Hill et traversâmes une étendue d'herbe jaunie pour rejoindre un petit groupe au loin.

Nos pas étaient parfaitement synchronisés ; en nous entraînant, nous n'aurions pas pu nous améliorer. Morrison faisait semblant de ne pas s'en apercevoir.

L'anxiété et la culpabilité s'agitaient en moi. Je n'avais jamais assisté à un enterrement en tant que flic, et j'avais un sentiment d'échec. J'aurais dû faire plus, me disais-je absurdement. J'aurais dû être là à temps pour la sauver. Morrison ressentait-il la même chose ?

Je ne m'étais pas attendue à reconnaître qui que ce soit, mais les membres du Cercle étaient tous présents, pâles de chagrin. Le bras de Faye était placé autour de la taille d'une dame noire plus âgée, dont le visage était masqué par le voile de son chapeau. Mor-

ri son se tourna légèrement vers moi et chuchota :

— Ruby Tucker. La mère de Cassandra. A côté, c'est Faye Collins, la meilleure amie de Cassandra.

— Je sais. C'est celle qui m'a accostée, l'autre jour.

C'était toujours mieux que « celle qui a rêvé de moi ». Je contemplai le petit groupe autour de Ruby Tucker, puis demandai à Morrison :

— Où est le père ?

— Il est mort, il y a quelques années. Mme Tucker n'a pas eu la vie facile.

La voix neutre de Morrison semblait dissimuler une profonde tristesse. Je tendis la main et, du bout des doigts, frôlai celle de mon capitaine. Il baissa les yeux vers sa main, les releva vers moi et haussa les

249

sourcils ; sans dire un mot, je laissai ma main retomber près de mes hanches.

Pour une fois, ma vision se tenait plus ou moins tranquille. Je voyais encore un peu flou, mais je commençais à m'y habituer. Je regardai les gens s'arrêter devant Mme Tucker pour lui présenter leurs condoléances. Elle avait cessé de s'appuyer sur Faye pour se tenir droite ; elle était plus grande que je ne l'avais

d'abord cru. A travers l'ombre de son voile, je crus voir des traces de la beauté et de la détermination de Cassandra. Mme Tucker ne nous regardait pas, Morrison et moi ; d'autres, en revanche, nous lançaient des regards de compassion ou de colère. Nous étions deux blancs au milieu d'une foule majoritairement noire, mais ce n'était pas le problème. Ce qui les mettait en colère, c'était exactement ce qui me tracassait. A quoi servent les flics, si nous ne pouvons empêcher des drames de ce genre ?

Une cloche d'église sonna dix coups, et la foule s'écarta pour libérer le passage jusqu'à la tombe. Près de moi, les gens reniflèrent, s'éclaircirent la gorge, redressèrent leurs épaules... puis le silence se fit. Un avion passa dans le ciel et l'on entendit de lointains bruits de moteurs et de klaxons. D'un coup, la foule se retourna vers les six hommes qui portaient le cercueil de Cassandra. L'un d'entre eux, placé devant à droite, serrait si fort les mâchoires que j'en eus mal aux dents.

Une petite fille bouleversée sortit de la foule et se jeta sur les porteurs du cercueil en sanglotant.

Un sentiment de déjà-vu me heurta de plein fouet, si fort que j'attrapai le bras de Morrison pour ne

pas chanceler. J'avais vécu cette scène, il n'y avait pas si longtemps. Dans le désert de mon esprit, avec le grand Coyote.

Les pleurs de la petite fille étaient déchirants, au milieu du silence. Le jeune homme à la mâchoire serrée grimaça, jeta un regard oblique à l'enfant, puis regarda fixement devant lui.

— Siobhàn, murmura Morrison.

— Quoi ?

Oubliant l'enterrement, la petite fille, le déjà-vu, j'agrippai le bras de mon chef, ébahie. Je dus m'efforcer de parler à voix basse.

— Qu'est-ce que vous avez dit ? Où avez-vous entendu ce prénom ?

Il ne figurait nulle part dans mon dossier, et la seule personne qui l'ait jamais prononcé était morte.

Morrison fronça les sourcils.

— La petite fille, dit-il. C'est l'enfant de Cassandra Tucker. Shevaun Tucker.

Faye se précipita vers l'enfant, la prit dans ses bras, et la ramena dans le cortège. Shevaun se pelotonna contre l'épaule de Faye en sanglotant.

De loin, je regardai la petite fille qui portait le même nom que moi. Décidément, l'univers ne faisait

pas dans la subtilité, en ce moment.

251

20.

Bien avant la fin de la cérémonie, Shevaun Tucker en eut assez. Elle se tortilla dans les bras de Faye jusqu'à ce que celle-ci la relâche, puis elle avança en chancelant jusqu'à sa grand-mère et se réfugia dans ses jupes. Les yeux grands ouverts, elle examina les visages graves et tristes qui l'entouraient, puis mit son pouce dans la bouche d'un air dubitatif, comme si elle était trop grande pour cela mais qu'elle ne voyait aucun autre réconfort possible. Elle croisa mon regard ; pendant quelques instants, nous nous dévisageâmes. Reprise d'un accès de culpabilité, je me détournai. J'entendis un petit reniflement de protestation, mais quand je relevai les yeux, la petite fille avait disparu. Après quoi, tout alla très vite. Quelqu'un déposa une couronne de marguerites sur le cercueil de Cassandra, puis Mme Tucker, le visage durci par le chagrin, y plaça un bouquet de pensées. Elle recula d'un pas, et les porteurs firent descendre le cercueil à l'aide de cordes. Ruth jeta une poignée de terre sur la tombe, puis se détourna. Shevaun apparut à côté d'elle, accrochée à sa jupe. Le cortège se dissipait déjà. Morrison

me tapota l'épaule.

— Venez, dit-il d'une voix forcée. Allons lui présenter nos condoléances.

Nous nous frayâmes un chemin vers l'arrière du cortège. Près de Mme Tucker se trouvait le jeune porteur de cercueil que j'avais remarqué plus tôt ; Shevaun était accrochée à la jambe de son pantalon.

— Le frère de Cassandra ? demandai-je à Morrison à voix basse.

— Le père de Shevaun. Cassandra était enfant unique.

Pauvre Mme Tucker..., me dis-je. Je pris une profonde respiration, essayant de dissiper une douleur oppressante dans la zone de mon cœur. Nous serrâmes les mains de Ruby Tucker, dont l'expression lasse ne contenait, à ma surprise, ni accusation ni colère. Elle accepta nos condoléances avec calme et dignité, et nous invita à prendre des rafraîchissements chez elle avec le reste du cortège. Morrison s'excusa poliment : il devait retourner au travail. Mme Tucker acquiesça, pas vraiment surprise, et nous repartîmes en direction de la voiture.

— Joanne ! Officier Walker !

Je levai les yeux au ciel. Faye était vraiment la dernière personne à qui j'avais envie de parler. Morrison haussa un sourcil, et nous nous retournâmes tous deux vers elle. En s'approchant de nous, elle prit Shevaun dans ses bras.

— Je ne savais pas que tu viendrais, dit Faye.

Shevaun nous regardait avec des yeux ronds en suçant son pouce. Ou plutôt, m'aperçus-je, en le rognant.

253

Pauvre gamine...

— J'avais envie, dis-je. Faye, voici mon chef, le capitaine Michael Morrison. Capitaine, voici Faye Collins. Nous nous sommes rencontrées le lendemain de la mort de Cassandra.

— Ah oui ? dit Morrison d'un ton absolument neutre.

Il tendit la main à Faye ; elle essaya de déplacer Shevaun pour libérer sa main, et la petite fille me tendit brusquement les bras. Prise au dépourvu, je lui tendis les miens ; l'enfant s'installa sur mon épaule, apparemment satisfaite de ce nouveau point de vue sur le monde.

— Merci, Joanne, dit Faye.

Elle serra la main de Morrison, puis tendit de

nouveau les bras vers Shevaun.

— Viens, mon chou, c'est bientôt fini. Tu as été très sage, et j'ai des cookies pour toi à la maison.

Shevaun étudia Faye avec la même méfiance dont elle avait fait preuve envers Morrison et moi.

Puis elle pivota la tête et vérifia mon expression.

— Shevaun, c'est un très joli prénom, lui dis-je.

Tu ne veux pas aller chercher des cookies avec Faye ?

L'argument était de poids. Shevaun se pencha vers Faye. J'essayai de la transférer doucement dans les bras de la jeune femme. Je n'avais pas l'habitude de manipuler des enfants. Morrison et moi les regardâmes s' éloigner.

— Vous savez vous y prendre, avec les enfants, dit-il. Ça m'étonne.

254

Tandis que je restais abasourdie, Morrison tourna les talons et traversa le parking en direction de sa voiture. Je me secouai et le rattrapai.

— Je ne sais pas du tout m'y prendre avec les enfants, dis-je. J'aime bien ceux de Billy... mais à part ça, je n'y connais rien.

— Elle n'a pas hurlé quand vous l'avez prise dans vos bras. C'est déjà ça.

— Les Siobhàn, dis-je en riant, doivent se serrer les...

Je m'interrompis. Ma grande bouche cesserait-elle un jour de jouer des mauvais tours ? Les sourcils de Morrison dessinèrent un accent circonflexe.

— Qu'avez-vous dit, Walker ?

Etait-ce un crime, me demandai-je, de se faire embaucher comme flic sous un faux nom ?

— Rien, répondis-je.

Je me mordis la langue jusqu'à ce que nous soyons installés dans la voiture, portes fermées, vitres remontées. Puis je posai les deux mains sur le tableau de bord, comme pour y puiser des forces, et déclarai :

— En fait, je m'appelle Siobhàn, moi aussi. Ça ne s'écrit sans doute pas de la même façon, mais c'est le même prénom.

Morrison me regardait d'un air ébahi, comme si une deuxième tête avait poussé entre mes épaules. Je me rassis au fond de mon siège, m'entourai de mes bras et fixai mon regard sur l'horizon. Il faisait horriblement chaud dans cette voiture. Mon coup de soleil invisible commençait à se réveiller. Au bout d'un moment, comprenant que Morrison ne démarrerait pas

avant d'avoir obtenu des explications, je plissai les lèvres, et continuai à regarder devant moi en poursuivant :

— Depuis que je suis née, tout le monde m'appelle Joanne. A l'origine, ma mère m'avait donné le nom de Siobhàn, avec l'orthographe gaélique : S-I-O-B-H-À-N. Tout simplement impossible à prononcer pour l'Américain moyen.

Moi-même, j'avais beau avoir cherché des dizaines de fois dans les encyclopédies, j'étais encore à moitié convaincue que mon nom se prononçait *si-obane*.

— Mon père a regardé mon acte de naissance, et dans la minute qui a suivi, il m'a rebaptisée Joanne.

Mon pied droit tapotait contre le plancher de la voiture, trahissant ma tension. Je le forçai à s'arrêter ; aussitôt, mon pouce se mit à battre la mesure sur ma cuisse.

— *Siobhàn*, dit Morrison avec application.

Il n'avait eu aucun mal à prononcer le nom de la petite fille, mais à présent qu'il s'agissait de moi, mon chef semblait avoir quelque difficulté.

— *Siobhàn Walker* ? demanda-t-il.

Je renversai la tête et me concentrai sur le toit de

la voiture, recouvert d'une sorte de tissu noir pelucheux, apparemment conçu pour emmagasiner la chaleur et rendre l'habitacle aussi étouffant que possible.

— Siobhàn Grania MacNamarra Walkingstick,
dis-je en séparant bien les syllabes.

C'était mon nom tel qu'il figurait sur mon acte de naissance irlandais. Je ne me souvenais pas de l'avoir

256

déjà prononcé à haute voix. Pourquoi avais-je choisi Morrison comme confident ? Au fond, je préférais ne pas le savoir.

Morrison n'ajouta pas un mot. Il mit le contact, passa une vitesse et me raccompagna chez moi en silence.

Lundi 20 juin, midi

J'avais l'impression de mériter le savon que Morrison ne m'avait pas passé. Ce raisonnement pervers me servit d'excuse pour me rendre au commissariat, après avoir troqué mon uniforme de cérémonie contre un short et un débardeur.

La climatisation du commissariat était HS. Il semblait d'ailleurs que ce soit le cas dans toute la ville.

La chaleur était violemment oppressante, comme décidée à exterminer tout ce qui bougeait. Était-ce dû à

nos activités d'hier soir, ou plutôt à mes propres bêtises du début de l'année ? Malheureusement, je penchais plutôt pour la deuxième solution.

La porte de Morrison était ouverte ; il se tenait près de la fenêtre, les manches retroussées, et parlait au téléphone. Je tapotai sur l'encadrement de la porte ; il se renfrogna en me voyant, mais me fit signe d'entrer. Je m'installai dans un fauteuil et pris plusieurs grandes bouffées d'air. J'avais la sensation d'étouffer.

— Vous êtes censée être en congé, Walker. Que voulez-vous ?

Il revint vers son bureau et reposa le téléphone.

— Je sais, dis-je.

257

Je me penchai vers lui, calai mes avant-bras sur mes cuisses, puis le regrettai presque aussitôt. J'avais peur de rester coincée dans cette position.

— J'aimerais parler de Cassandra Tucker.

Morrison croisa les bras sur sa poitrine.

— L'affaire est classée, Walker. Cassandra a été enterrée. Laissez-la reposer en paix.

— C'est juste que... j'ai l'impression qu'il y a quelque chose d'autre là-dessous.

— C'est une fausse impression, dit Morrison.

Sa voix monotone trahissait une totale absence de curiosité et un agacement à peine contenu.

— L'affaire est classée, répéta-t-il. Laissez Cassandra tranquille, et sortez de mon bureau. C'est votre jour de congé, et Dieu sait si j'en ai besoin.

Je traînai quelques instants devant le commissariat ; je me sentais moite, l'esprit confus, pas dans mon assiette. L'air s'était très légèrement rafraîchi, mais les bâtiments continuaient à irradier la chaleur qu'ils avaient emmagasinée. Un bus arriva en vrombissant ; je n'avais aucune envie d'y monter, mais il attira mon attention sur le banc devant lequel il s'arrêta. Je m'y installai, fis signe au bus de partir, et me frottai les yeux. Mes lentilles étaient aussi collantes que ma peau. Je ne me rappelais plus la dernière fois que je les avais enlevées. C'étaient des lentilles jetables hyper-perméables, choisies pour leur longue tenue, mais elles avaient tout de même besoin d'être rincées de temps en temps. Cela devait faire trois jours que je les

258

portais. Je me demandai si je pouvais guérir ma myopie, puis, involontairement, me mis à caresser la cicatrice sur ma joue.

— D'accord, d'accord..., marmonnai-je. Il y a des

choses qui n'ont pas besoin d'être guéries.

A l'autre bout du banc, une dame aux cheveux blancs me lança un regard inquiet et s'écarta de quelques centimètres supplémentaires.

— Ne vous en faites pas, dis-je, je ne suis pas folle.

Je réfléchis un instant.

— Evidemment, ils disent tous ça, pas vrai ?

Elle se leva et partit.

Peut-être que j'étais vraiment folle. Peut-être aussi que Cassandra Tucker était morte de causes naturelles. Mais je n'arrivais pas à y croire. Pas avec le comité de réception qui l'avait attendue dans l'autre monde. Je m'étais déjà aventurée dans la Dead Zone, et je n'y avais jamais vu de serpents ni de monstres des mers. Coyote avait beau me dire que ma façon d'enquêter dans l'au-delà me rendait vulnérable au premier esprit venu, il y avait tout de même quelque chose qui clochait.

Je me mis à rire à haute voix en regardant le ciel.

— J'espère que vous êtes satisfaits, dis-je à mes animaux spirituels.

Je ne sentais pas leur présence, mais ils devaient bien se trouver dans les parages.

— Pour une fois, c'est moi qui doute de l'explication rationnelle, alors que tous les autres s'en contentent ! Pas mal, non ?

259

C'était très bien. Maintenant, il fallait juste que j'arrête de parler toute seule. Un couple à l'air hostile, tout de cuir noir vêtu — tu parles d'un choix vestimentaire, par cette chaleur ! — fit un grand détour pour m'éviter. Je haussai les épaules en guise d'excuse, décollai mes fesses du banc et me dirigeai vers Titine. J'avais deux jours de congé, et j'allais en profiter pour prouver que j'avais raison.

260

21.

— Jolie paire de jambes ! lança un homme derrière moi.

Je reconnus la voix de Billy, mais n'eus pas l'idée de me retourner. J'entendis des pas lourds et rapides, puis il posa la main sur mon épaule, essoufflé.

— Hé, pin-up, tu ne me parles plus ?

Il régla son pas sur le mien en haletant.

— C'est à moi que tu parlais ? demandai-je.

— Qui d'autre, Julia Roberts ?

Je baissai les yeux vers mes genoux pâles et mes

sandales d'homme. Puis je regardai autour de moi.

Parmi les passants, beaucoup portaient des shorts, mais la plupart n'étaient pas des femmes d'un mètre quatre-vingts.

— Eh bien... je ne sais pas. Tu ne m'as jamais complimentée sur mes jambes, jusqu'ici.

— Il y a deux raisons à cela, dit Billy en me guidant vers le Missing O. Numéro un : Melinda me tuerait. Numéro deux : c'est du harcèlement sexuel. Numéro trois...

— Billy, tu avais dit *deux* raisons.

261

Je me rangeai dans la file, toujours pilotée par Billy. Il faisait délicieusement frais, ici ; par miracle, la climatisation fonctionnait, et le café était plein à craquer.

— Numéro trois : je n'avais jamais vu tes jambes.

— Ça, dis je sur un ton offensé, c'est complètement faux. J'ai porté une robe à l'un des bals de la police.

J'en étais quasiment sûre. Presque certaine. Ça ne remontait pas à hier, évidemment...

— Ta jupe d'uniforme, rectifia Billy. La jupe bleu marine qui arrive à mi-mollets. Vingt centimètres de

jambe, ça ne compte pas.

— Pour ce qui est des détails, tu as Billy.

C'était la même jupe que j'avais portée à l'enterrement.

— C'est pour ça qu'on me paie aussi cher, dit-il en s'approchant du comptoir. Un café frappé et une bouteille d'eau, s'il vous plaît. Choisis ton poison, Joanie.

Joanie... Ce surnom me rendit le sourire. C'était tellement plus chaleureux que le Joanne de Judy, ou le *Walker* de Morrison. Un frisson de solitude me parcourut. Je n'avais pas beaucoup vu d'amis ces derniers jours, et je commençais à me sentir coupée du monde. Plus Faye me répétait que je faisais partie du Cercle, moins j'avais envie d'y appartenir. C'était comme si elle essayait de m'arracher à mon existence et de m'intégrer de force à la sienne... même si on pouvait difficilement lui attribuer une intention délibérée de ce genre.

262

— Soda italien, dis-je au barman d'un ton soudain enjoué. Sans chantilly.

C'était ma boisson traditionnelle de l'été, à l'instar du chocolat chaud avec une pointe de menthe en hi-

ver. J'étais redevenue la Joanne normale, vivant sa vraie vie, sans complications magiques ou autres.

— Tu tombes à point, Joanie, dit mon compagnon. J'ai besoin de renforts.

— Billy, je ne suis pas vraiment de service, objectai-je. Qu'est-ce qui se passe ?

— J'ai rendez-vous avec Mel pour prendre un café.

— Mel ? Tu veux dire, Melinda, ta femme ?

Billy fit oui de la tête.

— Et tu as besoin de renforts pour ça ?

— Ecoute, j'ai laissé échapper que... tu savais que... qu'elle était...

— Dans une position intéressante ? proposai-je.

— Exactement. Maintenant elle est sur le pied de guerre ; elle m'accuse d'avoir vendu la mèche à tout le commissariat.

— Toi, Billy ? pouffai-je. Alors que tu es un modèle de discrétion ? Fais attention, au fait, le vernis de ton pouce est écaillé.

Billy baissa les yeux vers sa main, puis me lança un regard noir. Je sirotai mon soda avec un sourire innocent.

— Ce qu'il faudrait, c'est que tu lui expliques, dit

Billy. Tu sais, le coup de l'intuition féminine et ainsi de suite...

263

— Billy, tu sais bien que je ne crois pas à ce genre de bêtises !

Riant sous cape, je partis à la recherche d'une table libre, tandis que Billy saupoudrait son café frappé de cacao en poudre. Je savourais l'idée de voir Melinda sur le pied de guerre ; cela faisait presque quatre ans que je les connaissais, Billy et elle, et jusqu'ici, je n'avais jamais vu Melinda perdre son sang-froid.

Elle fit son entrée au moment où je m'asseyais.

Quand Melinda entrait quelque part, c'était toujours un événement, qu'elle porte, comme aujourd'hui, une robe jaune décolletée, ou simplement un T-shirt et un jogging. La porte s'ouvrit dans un tintement de cloches électroniques ; Mel se découpa sur le seuil et promena son regard sur la salle. Tout le café s'arrêta de parler ; les habitués lui sourirent, et Mel fit un petit signe de la main à quelques flics de sa connaissance.

Puis la porte se referma et le brouhaha reprit. Mel se fraya un chemin à travers la salle, rattrapa Billy à quelques pas de la table que j'avais trouvée, et se mit sur la pointe des pieds — ce qui n'était pas vraiment

nécessaire, vu la hauteur des ses talons — pour lui

voler un baiser.

— Si c'est ça, être sur le pied de guerre, dis-je à

Billy, qu'est-ce que ça doit être quand elle est de

bonne humeur !

— Absolument, confirma Billy. J'ai épousé un

monstre.

Il tira la chaise de Mel, puis posa le café frappé

devant elle. Je m'affaissai dans ma chaise en souriant.

— Je vois..., dis-je. Vous n'avez pas la vie facile,

264

tous les deux. Ça fait plaisir de te voir, Mel. Tu es

rayonnante.

— Je ressemble à une vache, répliqua-t-elle avec

entrain.

— Pas du tout. Billy, en revanche, ressemble de

plus en plus à un taureau de compétition.

— Je crois bien que je vais me vexer, dit Billy en

se renfrognant.

— Eh bien, quand tu en seras sûr, fais-nous

signe.

Billy laissa échapper un grognement dépité.

— Tu vois ? Tu commences même à parler

comme un taureau.

— Assez ! dit-il sur un ton blessé. Regarde...

Il tendit le doigt vers sa bouteille d'eau.

— Zéro calorie. Je me prive de tout !

— Comment ça marche, au juste, votre système ?

demandai-je à Mel. Si Billy se met au régime, c'est toi qui grossis ?

— Aucune idée. Il n'a jamais tenu plus de deux jours.

— Félicitations à tous les deux, en tout cas.

— Tu devrais venir dîner un soir à la maison, dit Mel.

— Avec plaisir. Je ne rate jamais une occasion de ne pas manger ma propre cuisine.

— Nous faisons un barbecue pour le solstice, proposa-t-elle. Mon cher William était chargé d'inviter tout le monde.

— Vraiment ? La ville entière ?

Mel me lança le genre de regard qu'elle réservait

265

à ses enfants. Cela me fit glousser, ce qui n'était sans doute pas le but recherché.

— Seulement les habitants du secteur nord-ouest,

Joanne. Ne fais pas l'imbécile.

— Pardon, madame. J'y serai...

Je me rappelai subitement que j'avais un programme très chargé le soir du solstice.

— ... Dans la mesure du possible, finis-je.

— Pourquoi ? Tu as un rendez-vous qui promet d'être torride ? demanda Mel avec un mélange d'espoir et d'incrédulité.

— Pas exactement, répondis-je en plissant le nez.

J'aimerais t'en dire plus...

— Mais après, tu serais obligée de me tuer, je sais. J'ai déjà dit aux enfants que tu venais ; tu ne veux quand même pas les décevoir ?

— Pas du jeu ! répondis-je.

J'aimais bien les enfants de Billy et de Melinda.

Ils se moquaient totalement de moi, mais je les aimais quand même.

— Tu croyais peut-être que j'étais fair-play ? demanda Mel en souriant. Allez, viens, Joanne.

— J'essaierai, promis-je. Euh, Billy...

Billy se secoua de manière dramatique.

— Ah ! J'ai dû m'endormir quelques instants. Je n'étais pas indispensable à la conversation, si ?

— Estime-toi heureux qu'on n'ait pas parlé de toi, dis-je. Ecoute, je ne crois pas que tu aies besoin de renforts, alors je te laisse. J'ai des gens à voir.

— Comment va Gary ? demanda-t-il sur un ton plus sérieux.

266

Mel se pencha vers moi.

— On pense très fort à lui. Tu lui diras ?

— Il va mieux, dis-je avec un grand sourire. Mais je lui dirai, Mel, c'est promis L'idée que de belles femmes hispaniques pensent à lui, ça va le requinquer encore plus. Et merci pour l'invitation.

— Pas de problème. A mardi, hein ?

Tel un trente-huit tonnes fonçant sur moi, la chaleur me percuta de plein fouet. Je chancelai et m'appuyai contre le mur du Missing O pour reprendre mon souffle. Mauvaise idée : la chaleur irradiée par le bâtiment fit coller mon débardeur à mon dos. Il ne faisait pas aussi chaud que dans le désert de Coyote, mais beaucoup plus humide ; l'air ambiant était presque aussi épais que mon soda.

Mon cerveau tournait au ralenti ; je fixai le trottoir, essayant de rassembler mes idées...

Titine. Hôpital. Gary et Colin.

C'était ça. Ensuite, rentrer à la maison, prendre une douche glacée, et essayer de parler à Coyote. Son absence ne m'inquiétait pas spécialement : elle sem-

blait plutôt indiquer que je me débrouillais bien toute seule. Néanmoins, je voulais m'excuser de m'être comportée comme une imbécile dans la Dead Zone, et lui demander des conseils supplémentaires au sujet de Cassie.

Mon programme établi, j'essayai d'aspirer une goulée de soda... et m'aperçus, à ma grande consternation, que mon gobelet était vide. Je n'avais vraiment

267

pas l'impression d'avoir tout bu : peut-être s'était-il évaporé.

Je rejoignis péniblement Titine. La chaleur écrasante affectait tous les passants : j'entendais des enfants pleurer, des disputes éclater. Je passais sans un regard, sûre que personne n'en viendrait aux mains : cela aurait requis trop d'énergie. De toute façon, j'étais en congé, aujourd'hui, et Morrison ne voulait pas de moi dans les parages du commissariat. J'avais intérêt à déguerpir le plus vite possible.

En m'installant au volant, j'eus l'impression d'entrer dans un four. La seule différence, c'était que Titine offrait un peu plus de place pour les jambes. Je m'épongeai le front et partis en direction de l'hôpital.

A l'intérieur du bâtiment régnait une délicieuse

fraîcheur. Je pouvais presque entendre les moteurs de la climatisation grincer et peiner sous l'effort. J'achetai une bouteille d'eau au distributeur près de l'entrée et la vidai d'un trait. Devant la porte de Gary, je croisai une infirmière.

— Il a perdu la tête, dit-elle en riant. Il ne cesse de parler d'un certain Achille et de sa tortue. Le docteur est ravi. Il prend sa troisième douche de la journée.

— Je le rejoindrais volontiers, dis-je. Pour me rafraîchir, je veux dire... Pas pour... Enfin, vous voyez.

— Vous êtes trop jeune pour lui, dit l'infirmière avec un gentil sourire.

— Pas si nous étions à Hollywood, fis-je remarquer à regret. Regardez Michael Douglas : il est sorti avec Gwyneth Paltrovv, et il a l'âge d'être son grand-

268

père.

La presse people est mon péché mignon. Ça, et les romans d'amour de pacotille. Je ne voulais surtout pas que ça se sache, au commissariat ; mon image de dure à cuire en aurait pris un coup.

— Mais il a fini par épouser Catherine Zeta-Jones, rétorqua l'infirmière d'un air dépité.

— C'est vrai. Il a seulement l'âge d'être son père, c'est nul. De toute façon, je préfère Clint Eastwood.

— Tu préfères Clint Eastwood à qui ? demanda une voix derrière nous.

Je fis volte-face ; c'était Gary, l'air frais et détendu. Il m'enserra dans une étreinte étouffante ; je dus me mordre la lèvre pour ne pas pleurer, tant il ressemblait à l'ancien Gary. L'infirmière me tapota l'épaule et disparut.

— Tu as l'air en forme, murmurai-je.

— Evidemment ! Le docteur a dit que je pouvais sortir mercredi. Je suis officiellement rétabli à cent pour cent. Faut juste que j'évite les excès.

Il m'adressa un gros clin d'œil.

— Tu ne m'as pas apporté un cheeseburger, par hasard ?

— Certainement pas.

Gary prit un air abattu et me fit signe d'entrer dans sa chambre. Les stores étaient descendus et l'air conditionné tournait bruyamment ; il faisait encore plus frais, ici, que dans le couloir. Je m'effondrai dans un fauteuil et poussai un gros soupir.

— Je vais peut-être m'installer ici pendant quelques jours, dis-je. Il fait tellement bon...

— Au fait, Jo, ce son et lumières, la nuit dernière, tu y étais pour quelque chose ?

Je m'affaissai sur ma chaise.

— Tu l'as remarqué, hein ?

— Toute la côte Ouest des Etats-Unis l'a remarqué, ma belle. Tu n'as pas allumé la télé ? On ne parle que de ça. Il y en a qui pensent que c'est l'Apocalypse.

— J'espère bien que non, dis-je en me ratatinant d'un cran. En tout cas, oui, j'y suis pour quelque chose. Enfin, moi et d'autres gens...

— Des sorcières, dit Gary avec délectation.

Je ne pus m'empêcher de rire. Il prit l'air vexé.

— Excuse-moi, Gary... C'est juste que... ça te plaît tellement plus qu'à moi, tout ça ! C'est toi qui devrais être à ma place.

— La prochaine fois, ce maudit palpitant ne me posera aucun problème, et tu ne pourras pas me tenir à l'écart, je te le garantis.

— Je n'essaierai même pas, dis-je. Je connais tes bonnes manières.

— Les bonnes manières, déclara Gary, ne m'intéressent pas. Allez, Jo, raconte-moi tout ! Imagine comme je m'ennuie, moi, un vieux bonhomme, enfer-

mé ici sans personne à qui parler...

Sa voix s'érailla et ses sourcils retombèrent d'un air pathétique. De nouveau, j'éclatai de rire.

— Gary Muldoon, tu es un comédien et un manipulateur.

Un souvenir me revint brutalement. Six mois auparavant, deux jours à peine après notre première rencontre, Gary avait failli mourir, tout comme moi, d'un

270

coup d'épée en pleine poitrine. De cette blessure, il n'avait pas gardé une cicatrice ; c'était l'unique grande satisfaction que m'avaient procurée mes pouvoirs chamaniques.

Je ne voulais pas mettre la vie de Gary de nouveau en danger. Pas si je pouvais l'éviter.

— Je te raconterai plus tard, d'accord ? Ne t'en fais pas : je maîtrise la situation.

Je lui adressai le sourire le plus gai et confiant dont j'étais capable. Des points noirs s'agitèrent devant mes yeux.

— Je veux que tu te concentres sur ta santé, pas sur mes insanités à moi. D'accord ?

Gary haussa ses épais sourcils et me fixa pendant quelques secondes avant de répondre.

— D'accord, dit-il enfin. Pour cette fois, et cette fois seulement. Mais fais bien attention à toi, jeunette.

— Comme d'habitude, promis-je.

Quelques instants plus tard, je quittai la chambre, poursuivie par un vague sentiment de culpabilité.

271

22.

Lundi 20 juin, 18 h 45

Quand arriva l'heure de la réunion du Cercle, j'étais d'humeur massacrate. De toute ma vie — y compris l'adolescence que j'avais vainement tenté d'éradiquer de ma mémoire —, jamais je n'avais été d'aussi mauvaise humeur. J'avais passé l'après-midi à essayer d'entrer en contact avec Coyote, en vain. Je n'étais même pas parvenue à entrer dans mon propre jardin intérieur, ce qui était de très mauvais augure. Sans compter que j'avais espéré me rafraîchir dans ce jardin, si possible sous des trombes d'eau froide, et que j'étais cruellement déçue.

Pour me venger, je fis hurler le moteur de Titine et pris tous les tournants en quatrième. Les autres conducteurs klaxonnaient, criaient et juraient. Je savais que je me comportais comme une idiote, mais ça m'était égal.

Par ailleurs, je n'avais aucune idée de l'endroit où j'allais. Je finis par m'arrêter brusquement devant l'appartement de Faye et monter jusqu'à chez elle.

Un mot scotché sur la porte m'indiquait le lieu de

272

rendez-vous de ce soir. Apparemment, j'étais très prévisible ; cela n'améliora pas mon humeur. Il ne manquait plus que quelques sarcasmes de Morrison pour que la coupe soit pleine. Je redescendis, furieuse, et repartis vers la pointe nord du lac Washington. La route qui longeait les berges était suffisamment déserte pour que je puisse m'en donner à cœur joie.

Je percevais l'ombre des arbres comme des zones éclairées sur lesquelles se détachaient, plus sombres, les silhouettes des véhicules débouchant des intersections. Cette horripilante inversion des couleurs avait au moins quelques avantages, me dis-je. Peut-être me serait-elle utile par temps de neige.

J'entrai dans le parking du Matthews Beach Park à une allure imprudente et m'arrêtai dans un crissement de freins. Le parking était presque désert, et j'aperçus tout de suite les membres du groupe à l'autre bout du terrain. En m'approchant, je compris qu'il ne manquait plus que Clark et moi.

La plupart d'entre eux portaient les mêmes tenues qu'à l'enterrement. Marcia lorgna d'un air réprobateur mon short et mon débardeur. Je me sentis obligée de m'excuser.

— J'étais en congé aujourd'hui, dis-je, et j'avais trop chaud pour porter des vrais vêtements.

Joanne Walker, la reine des impairs et des faux pas ! Tout en grommelant à mi-voix, j'allai m'asseoir sur une borne en béton, un peu à l'écart des autres, pour ne pas leur transmettre ma mauvaise humeur.

Précaution inutile, me dis-je quelques instants plus tard. Chacun affichait un air lugubre et maussade.

273

L'ambiance légère, bon enfant, qui avait résisté même à la mort tragique de Cassie, s'était subitement évaporée. Ils se tenaient l'un près de l'autre, encore solidaires, mais gardaient les épaules remontées, les mains fourrées dans les poches ou croisées sur la poitrine. Même l'enthousiasme caractéristique de Faye semblait quelque peu réduit, bien qu'elle circulât de personne en personne, essayant d'entamer la conversation. Chaque fois, ses interlocuteurs grimaçaient ou détournaient le regard. J'avais beau me rappeler qu'elle avait conduit Titine sans ma permission, je ne pus

m'empêcher d'avoir pitié d'elle.

— Salut, Faye, dis-je.

Son visage s'éclaira, et elle s'avança vers moi
comme un chien à qui l'on tend un os.

— J'ai été un peu désagréable, ce matin, au sujet
de Titine, dis-je d'un ton revêche.

Faye n'eut pas l'air de s'en formaliser.

— Ce n'est pas grave, dit-elle. Ces derniers jours
ont été éprouvants pour tout le monde. C'était sympa
de venir à l'enterrement, ce matin. Le type qui t'ac-
compagnait, c'était ton patron ?

Je me mordis la langue, réprimant une remarque
narquoise.

— Oui, répondis-je avec difficulté.

— Il est plutôt pas mal, non ?

— Tu trouves ? Je ne sais pas.

C'était un mensonge. Toute personne que l'on
qualifie de superhéros, même sur le retour, est forcée-
ment « plutôt pas mal ». Mais je m'étais toujours dé-
brouillée pour éviter de formuler ainsi les choses.

274

— Evidemment, il est super vieux, reconnu

Faye. Il a au moins quarante ans, non ?

Je faillis éclater de rire. Il n'y avait pas si long-

temps, moi aussi je croyais que quarante ans, c'était « super vieux ». Je ne savais même pas à quel moment j'avais changé d'avis. Peut-être quand les gens de dix-huit ans avaient commencé à ressembler à des enfants.

— Fin de la trentaine, en tout cas, dis-je à Faye.

— Vieux, confirma-t-elle en hochant la tête.

Dommmage.

— Pourquoi ? Il te plaît ?

— Moi ? dit-elle en mettant la main devant la bouche, horrifiée. Non, non, quelle horreur ! Je pensais plutôt à toi.

— Moi ? C'est mon patron, Faye.

— Et alors ? Jamais entendu parler de l'amour au travail ?

— Non, répondis-je d'un ton ferme. Puis, pour changer de sujet, je demandai :

— Où est Clark ?

— Je ne sais pas.

Pour la première fois, je vis une ombre passer sur le visage de Faye. Puis elle reprit son air de petit chiot surexcité.

— Ne t'inquiète pas, il va bientôt arriver. Il ne peut pas nous laisser tomber. Ce soir, nous donnons corps aux esprits. Il ne voudra pas rater ça.

— Les esprits que nous avons invoqués hier soir, nous allons leur donner corps ? demandai-je d'un ton sceptique. Tu veux dire qu'on va relâcher plein de monstres dans la nature ?

275

— Plein de magie, plutôt ! rectifia Faye d'un air enjoué. La magie va enfin revenir dans le monde !

— Enfin, seulement à Seattle, pour l'instant, intervint Marcia.

Je levai les yeux ; la Vieille Femme se découpait, pâle, sur le ciel noir. Je commençais presque à m'habituer aux couleurs inversées ; à vrai dire, je peinais de plus en plus à les distinguer des couleurs normales.

Ma seule certitude, c'était qu'à notre première rencontre, Marcia n'avait pas eu les cheveux mauves.

— Seulement à Seattle ? répétai-je.

— Les esprits à qui nous donnerons corps puiseront dans nos forces. Au début, ils seront liés à nous, et ne pourront pas s'éloigner beaucoup. C'est seulement quand Virissong arrivera que les esprits seront libérés, et que la magie s'étendra sur le monde entier.

Or, Virissong ne se présentera à nous que demain soir.

Et son incarnation prendra sans doute un certain temps. Sans compter le temps qu'il lui faudra pour

recupérer et retrouver ses forces. Il y a bien longtemps qu'il a quitté ce monde.

— Trois mille ans, dis-je.

Je me sentis beaucoup plus tranquille, sachant que nos expériences d'apprentis sorciers se limiteraient à Seattle. Le Cercle possédait suffisamment de pouvoir pour réparer une éventuelle catastrophe dans cette zone. A vrai dire, si le pire arrivait, je possédais à moi seule assez de pouvoir pour redresser la situation. Penser à cela me donnait la chair de poule et me retournait l'estomac ; néanmoins, c'était une certitude.

Par ailleurs, j'avais beau tourner le problème dans

276

tous les sens, je n'arrivais pas à me convaincre que Virissong fût foncièrement mauvais. Extrêmement puissant, oui ; mais j'avais parlé avec lui et partagé ses souvenirs. Son désir d'aider son peuple, trois mille ans auparavant, avait été sincère. Teinté d'ambition, peut-être, mais l'ambition n'était pas une mauvaise chose.

Sans ambition, Virissong ne voudrait pas sauver le monde dans lequel je vivais. Ce monde dans lequel j'avais causé de terribles dégâts.

Je me redressai, subitement débordante d'énergie.

Il me semblait que la chaleur s'était estompée.

— Allons-y, dis-je.

Mon enthousiasme me surprit, et parut surprendre également les autres membres du Cercle. Certains d'entre eux me regardaient comme si des ailes venaient de me pousser dans le dos.

— Mettons un peu d'ambiance dans cette ville !

On a besoin d'un feu, comme hier soir ? Pourquoi ne pas le préparer tout de suite ? Comme ça, tout sera prêt quand Clark arrivera...

Un silence accueillit mes remarques, un silence si profond que mes oreilles me chatouillèrent. Faye et Marcia échangèrent un regard, puis balayèrent des yeux la clairière, les membres du groupe, les arbres...

Elles regardaient partout, sauf dans ma direction.

— Quoi ? demandai-je. Qu'est-ce que j'ai dit ?

Faye s'éclaircit délicatement la gorge.

— Nous avons besoin d'un feu, mais nous n'allons pas accomplir le même genre de rite qu'hier.

— Eh bien, dites-moi de quoi il s'agit ! Est-ce qu'on va se mettre tout nus et danser autour des

277

arbres ? Je suis une débutante, il faut tout m'ex...

Je m'interrompis, prenant subitement conscience des sourires gênés. Ils s'étaient affichés sur les visages

lorsque j'avais prononcé les mots « tout nu ».

— Euh..., dis-je alors. Je...

— C'est un rite charnel, déclara Faye.

Elle écarquillait grand les yeux ; si grand, en fait, que je la soupçonnai de réprimer un fou rire.

— C'est un rite... euh...

— Sexuel, dit Marcia d'une voix sèche.

Faye rougit jusqu'aux oreilles. Quant à moi, je faillis tomber à la renverse.

— Quoi ? demandai-je. Un rite quoi ?

— Célébré par le Père et la Mère, poursuivit Marcia.

Je lançai un regard horrifié en direction du Père

— je ne me rappelais même pas son nom — et constatai, vexée, qu'il avait l'air aussi horrifié que moi.

Moins surpris, mais tout aussi horrifié. Puis je me rappelai que son attitude n'avait aucune importance, puisqu'il était hors de question que je me livre à un rite sexuel avec lui.

— Je refuse, dis-je fermement en le regardant. Ne le prenez pas personnellement, mais c'est hors de question.

Le Père fit un petit geste compréhensif de la main. Il paraissait être à deux doigts de s'étrangler. Je

sautai sur mes pieds et calai mes mains sur mes hanches.

— Pas question, pas question, pas...

— Mais il le faut ! protesta Marcia.

278

Je haussai la voix, noyant les explications qu'elle essayait de me donner.

— Pas question, pas question ! ne cessai-je de répéter.

Ce n'était pas le discours le plus éloquent que j'aie prononcé au cours de mon existence, mais c'était sûrement le plus sincère.

L'arrivée de Clark débloqua la situation. Nous cessâmes tous de parler pendant qu'il se garait. A peine le contact coupé, il sortit de la voiture, claqua la portière et se précipita vers moi.

Il est rare que les hommes s'emballent pour moi.

Qu'ils me soulèvent dans leurs bras et me fassent tourner en l'air l'est encore plus. Eberluée, je sentis mes vertèbres craquer sous la force de son étreinte ; puis il me déposa brutalement, prit mon visage à deux mains et m'embrassa. Autour de nous, les rires et les applaudissements fusai.

— Clark va jouer le rôle du Père, ce soir, dit une

voix narquoise.

Le jeune homme me reprit dans ses bras et me refit tourner autour de lui.

— Ils n'ont jamais rien vu de pareil ! s'exclama-t-il d'une voix exaltée. C'est comme si toutes ses cellules saines s'étaient réveillées et s'étaient dit : « Non mais, qu'est-ce qui se passe, ici ? » Elles sont en train d'anéantir les cellules cancéreuses, Joanne ! Colin va guérir !

De nouveaux applaudissements éclatèrent. Les membres du Cercle s'attroupèrent autour de nous, s'embrassant, se félicitant et se tapant dans le dos. Je

279

restai clouée sur place, à fixer Clark sans comprendre ; petit à petit, je sentis un sourire me monter aux lèvres.

— Vraiment ? dis-je à mi-voix.

Clark hocha la tête si fort que j'eus peur qu'elle ne se décroche.

— Tu devrais le voir, Joanne ! Dès qu'on en aura terminé ici, on foncera tous les deux à l'hôpital. Tu ne vas pas le reconnaître !

— C'est promis, dis-je. On va aller le voir dès que... Mais je refuse de coucher avec lui !

Clark me jeta un regard horrifié.

— Je ne parle pas de Colin, dis-je avec impatience. Je parle de... du Père.

J'avais encore oublié son nom.

— Duane, dit Clark.

— Duane, voilà. Je refuse de coucher avec

Duane !

— Joanne, intervint Marcia, est-ce qu'on peut en discuter un peu plus calmement ? C'est un acte de partage, et...

Elle semblait sincèrement persuadée qu'elle pouvait me convaincre_ Je serrai les mâchoires et plantai fermement mes pieds dans le sol.

— Non. Il n'y a aucune discussion possible. J'accepte votre point de vue. J'accepte que l'acte sexuel puisse être une source de pouvoir, et que ce rite, ce soit pour le bien de l'humanité. Je peux même envisager que Cassandra ait été d'accord pour aller jusqu'au bout ; mais je parie qu'elle connaissait Duane un peu mieux que moi. Depuis quand faisait-elle partie du

280

Cercle ?

Marcia fit une petite moue.

— Deux ans, reconnut-elle.

— Et Duane ?

— J'ai rejoint le groupe il y a un an environ, dit-il. Avant, je faisais partie d'un Cercle... euh... entièrement masculin. Mais tu as raison, Joanne. Cassie et moi, nous avons beaucoup discuté de ce rituel, et nous avons réussi à surmonter notre gêne. Marcia, tu sais très bien que sans l'accord des deux participants, cela ne fonctionnera pas. Je ne suis pas plus à l'aise que Joanne. Ça n'a rien de personnel, ajouta-t-il à mon intention.

— Il n'y a pas d'autre moyen, dit Marcia, sourcils froncés. Devons-nous renoncer, alors que nous sommes arrivés jusqu'ici ?

— Je refuse, martelai-je, de m'accoupler avec Duane. Désolée de jeter la pagaille dans vos plans, mais il y a des limites. Il va falloir trouver autre chose.

— Il y a un autre moyen.

La voix de Faye, profonde et caverneuse, nous surprit tous. Chacun se tourna vers elle, alarmé. Ses pupilles avaient disparu derrière ses orbites ; à cause de ma vision inversée, le blanc de ses yeux m'apparaissait noir.

— Il me guide, dit-elle d'une voix étranglée. Dépêchons-nous.

— On ne devrait pas plutôt appeler une ambulance ? demandai-je.

Personne ne tint compte de mon intervention.

Marcia et Clark s'avancèrent pour prendre les bras de

281

Faye et la guider vers les bois. Le reste du groupe leur emboîta le pas. A la dernière minute, Duane se retourna vers moi.

— Tu ne viens pas, Joanne ?

Exaspérée, je levai les mains au ciel.

— Si, si, j'arrive.

Je traversai le parking en courant mollement, rattrapai les autres et entrai avec eux dans les bois.

Le feu s'alluma en un rien de temps. Les branches paraissaient s'enflammer et se consumer spontanément. L'air était toujours aussi lourd et moite ; j'avais l'impression qu'on m'avait enveloppée dans un torchon humide et mise à rôtir dans un four.

Faye avait toujours les yeux révulsés, mais restait néanmoins capable de s'orienter, et même de reconnaître les gens autour d'elle. Apparemment, il n'y avait que moi que cela dérangeait — ce qui me dérangeait plus encore. Les autres étaient tellement habitués aux événements irrationnels que rien ne les étonnait.

Comment pouvaient-ils être aussi blasés ?

En acceptant, en ayant la foi : voilà comment. Je poussai un gros soupir et m'installai sur une bûche en attendant la fin des préparatifs.

Cinq membres du groupe, dont Clark, finissaient de tracer un cercle immense autour du feu. Aux endroits où les arbres interrompaient le tracé, ils s'étaient arrêtés pour leur parler poliment, avant de faire passer le cercle à travers les branches, comme on passerait un fil dans le chas d'une aiguille. J'avais l'impression que

282

les arbres étaient ravis qu'on leur demande de participer au rituel. Nul doute que quelqu'un avait demandé aux branches sèches la permission de les brûler.

Les cinq membres se tenaient à présent à cinq points équidistants. Pas besoin d'être un génie pour s'apercevoir qu'ils formaient un pentacle. Me mordillant la lèvre inférieure, je m'efforçai de suivre les conseils de mon professeur : accepter, honorer, croire.

Manifestement, je n'étais pas douée pour ça.

Était-ce dû à ma propre réticence, à l'espèce de magie pratiquée par le groupe, ou à tout autre chose ? Je n'en avais aucune idée. C'était tout juste si, en regardant dans le vide en direction du feu, je pouvais distinguer

de fines lignes de pouvoir grises émanant des cinq pointes du pentacle et rejoignant le feu au centre. Le cercle émettait un très faible rayonnement, proche des ondes de chaleur qui s'élèvent d'un trottoir brûlant, et une intention claire : celle de déguiser, non de dissimuler complètement. Je savais que si je sortais du cercle, je pourrais encore discerner les membres du groupe, mais un passant jetant un coup d'œil distrait dans la clairière n'aurait vu que des arbres et de l'herbe.

— Joanne, nous sommes prêts.

Je sortis de mes réflexions en sursautant. Le groupe tout entier s'était rassemblé autour de Faye. Les yeux toujours révulsés, elle tendit le doigt vers moi, ne se trompant que très légèrement de direction. Réprimant un frisson, je me redressai et enfonçai mes mains dans ma poche.

— Bon, dis-je, qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

283

Marcia fronça les sourcils. Elle était drôlement douée pour la réprobation : je me sentis ratatinée.

— Acceptes-tu de participer à ce rituel de ton plein gré, Joanne ?

Tout près d'elle, le Vieil Homme posait la même

question à Duane. Celui-ci acquiesça. Je plissai les yeux.

— Il n'y a rien de sexuel là-dedans, on est bien d'accord ?

Tous me jetèrent des regards exaspérés — sauf Faye, qui jeta un regard exaspéré au-dessus de mon épaule gauche. Marcia poussa un soupir un peu dramatique.

— Rien de sexuel, non.

— D'accord, j'accepte. Mais rappelez-vous...

— Donne-moi ta main.

Je lançai un regard en coin à Duane. Il mit sa main dans celle du Vieil Homme sans faire d'histoires.

Je haussai les épaules et l'imitai.

— Voilà.

Du bout des ongles, Marcia m'entailla la paume jusqu'à l'os.

284

23.

En attendant l'arrivée de la douleur, je regardai le sang jaillir de ma main avec un sentiment de déjà-vu.

Ma paume se remplissait de sang à toute vitesse ;

Marcia avait dû sectionner une artère. D'une seconde à l'autre, la douleur allait m'envahir, insoutenable, mais

pour l'instant, ma stupeur m'empêchait de sentir quoi que ce soit. C'était extrêmement curieux. Je dévisageai Marcia en me demandant si elle n'allait pas prendre la forme de Judy.

Mais non.

— Le sang nous relie à la terre, dit-elle d'une voix sonore. Joins ta main à celle de Duane.

— Tu es sûre que c'est une bonne idée ?

Une chose que j'avais apprise à l'académie de police, c'était la manière dont se transmettent les maladies comme l'hépatite. Mettre deux mains ensanglantées en contact n'est pas vraiment recommandé.

— Bonté divine, Joanne ! Avec toi, il faut toujours que ce soit compliqué ! Donnez-moi un récipient.

Je mis ma main droite en coupe sous ma main

285

gauche, pour recueillir le sang. Je ne sentais toujours rien. Pourvu que cela dure...

— Je ne fais pas exprès de vous compliquer la vie, dis-je. Je fais de mon mieux pour prendre sur moi.

C'était la vérité. Si je ne m'étais pas retenue, je serais déjà partie aux urgences en courant.

— C'est juste que... le sida, l'hépatite, tout ça,

vous en avez entendu parler ? On n'a pas vraiment eu le temps d'échanger nos résultats de dépistages.

Etant donné que je me vidais de mon sang, il me semblait que je faisais preuve de beaucoup de sang-froid et de patience. Sans doute parce que je ne ressentais, pour l'instant, aucune douleur. Je pensai à mon entaille à la joue ; elle non plus ne m'avait pas fait mal, sur le moment. Je faillis lever ma main gauche vers mon visage, mais Marcia m'agrippa le poignet de toutes ses forces.

— Aïe !

A cet instant, la douleur déferla en moi. Ce fut bien plus intense que la fois où on m'avait transpercé le poumon. Ce coup-là avait failli me tuer ; celui-ci promettait de m'estropier à vie. Je n'allais plus jamais pouvoir me servir de ma main gauche. Une flèche de douleur brûlante remonta le long de mon bras et se planta dans mon ventre, me donnant un haut-le-cœur. Sans la poigne de fer de Marcia, je me serais effondrée. Je ne lui en étais pas spécialement reconnaissante. Je voulus hurler, mais n'y parvins pas : mes mâchoires étaient serrées, ma gorge nouée. Paralysée, je contemplai avec horreur ma main sanguinolente. Les bords de ma plaie vibraient au rythme de mon

cœur ; à chaque battement, de petits jets de sang surgissaient de l'entaille. J'eus un nouvel accès de nausée, et une sueur glacée couvrit mon dos.

Quelqu'un tendit un bol en terre cuite sous ma main, et Marcia fit pivoter mon poignet pour que le sang s'y déverse. Mes doigts se recroquevillèrent d'eux-mêmes, me donnant l'espoir que mes tendons étaient intacts. Mon sang coula le long de mes doigts pour tomber dans le bol. Au bout d'un moment, Duane avança lui aussi la main au-dessus du bol, et son sang se mêla au mien.

De minuscules ondes électriques jaillirent de ce mélange et remontèrent vers ma blessure, intensifiant la douleur et me retournant de nouveau l'estomac. En revanche, pour la première fois depuis des jours, j'éprouvais une sensation de fraîcheur, comme si la chaleur avait quitté mon corps avec mon sang.

Je levai les yeux : Duane était pâle, les narines serrées, la bouche déformée par une grimace de douleur.

— On n'a pas fait le bon choix, chuchotai-je.

Ma voix semblait venir de très loin, peut-être d'une autre planète.

— La prochaine fois, on couche ensemble, d'accord ?

Le rire de Duane déchira l'air comme un claquement de fouet. L'instant d'après, nous nous appuyions l'un contre l'autre, pris d'un fou rire convulsif auquel se mêlaient des larmes de douleur. Marcia et le Vieil Homme maintenaient le bol sous nos mains, mais les autres s'écartèrent nerveusement, consternés par notre

287

comportement. Je n'aurais pu leur expliquer ce qu'il y avait de drôle ; seuls Duane et moi le comprenions.

Nous restâmes ainsi, dans les bras l'un de l'autre, gloussant stupidement, puis mes genoux ployèrent et je heurtai le sol de plein fouet.

Quand j'ouvris les yeux, ma main gauche était bandée. Duane était assis un peu plus loin, sa main également entourée d'un bandage. Il paraissait aussi mal en point que moi ; nous ne réussîmes même pas à échanger un sourire. Ma paume me faisait si mal que la douleur remontait jusque dans ma gorge et mon ventre. Si je parvenais à passer la nuit sans vomir, ce serait un miracle.

Je me mis à quatre pattes, ou plutôt à trois pattes et, ma main bandée serrée contre ma poitrine, rampai

vers Duane.

— Donne-moi ta main, dis-je.

— Euh, murmura-t-il, sans vouloir t'offenser, la dernière fois qu'on m'a dit ça...

Une subite envie de rire dissipa ma nausée ; pendant deux tiers de seconde environ, je me sentis mieux. Je réussis même à sourire.

— Je ne vais pas te faire mal, promis. Pas de sang. Terminé, le sang.

J'avais vaguement conscience que les autres s'agitaient autour de nous. J'entendis Marcia dire : « Elle est réveillée », mais personne ne vint me demander comment j'allais. Duane, trop épuisé pour discuter, mit sa main dans la mienne.

288

— Tu crois à la magie, Duane ?

Tout bien considéré, c'était une question stupide.

Il sourit à moitié et haussa les épaules.

— Oui, souffla-t-il. Bien sûr que j'y crois.

— Très bien. Ferme les yeux.

Je fis de même ; de toute façon, j'étais trop fatiguée pour les garder ouverts.

Les battements lents de mon cœur et les vibrations de ma blessure m'emportèrent aussi rapidement

qu'un tambour. Bientôt, je n'eus plus qu'une très vague conscience du monde autour de nous. La main de Duane se fit un peu plus lourde dans la mienne. La seule chose qui me troublait, c'était que mon jardin intérieur n'apparaissait pas. Je n'avais pas l'habitude d'effectuer des guérisons en dehors du plan psychique. Dans mon esprit, je donnai à Duane la forme d'un monospace bleu, dont le rétroviseur était orné d'un serpent à sonnette empaillé. Était-il un pur produit de mon imagination, ou bien Duane dissimulait-il un monospace intérieur ? Après tout, étant donné son rôle de Père, cela n'aurait pas été tellement surprenant.

La roue avant gauche du véhicule avait reçu un mauvais coup. Je passai mon pouce sur la paume de Duane, frôlant à peine les pansements ; dans mon imagination, je passai la main sur la carrosserie profondément entaillée. Pour réparer cela, il fallait chauffer le métal au chalumeau jusqu'à ce qu'il soit assez malléable pour se ressouder. Du moins, c'était ainsi que j'envisageais les choses. Nul doute qu'une chamane plus expérimentée aurait pu constater les dégâts et les réparer sans passer par des métaphores automo-

Surtout, il ne s'agissait pas de brûler Duane au troisième degré, alors qu'il se remettait très mal de sa coupure. Tout en continuant à souder, je m'efforçai de retirer la chaleur du corps de mon camarade. Cela se révéla plus difficile que je ne l'avais cru. Je tendis ma main blessée vers le feu, intimant à la chaleur de s'écouler de mes doigts, mais elle s'accumulait obstinément en moi. Jusqu'à quel point ma température pouvait-elle monter sans provoquer de dégâts irréversibles ? me demandai-je. Puis je cessai de m'inquiéter et me concentrai sur Duane.

Le métal gris fondit et fusionna, et je sentis les chairs autour de la plaie se retricotter et se recouvrir de peau. C'était une opération très simple, et pourtant mon pouvoir se montrait mou et réticent, comme oppressé, lui aussi, par la chaleur.

Duane, en revanche, avait foi en mes capacités, et c'est surtout cela, je crois, qui me permit de guérir sa blessure. Au bout de quelques minutes, je rangeai le chalumeau et le remplaçai par un pistolet à peinture. La chaleur en moi ne diminuait pas. Le temps que la peinture du monospace reprenne un aspect lisse et uniforme, j'avais l'impression d'être un homard plongé dans une casserole d'eau bouillante.

La sueur ruisselait sur l'arête de mon nez et sur mes paupières ; je n'ouvris pas les yeux, de peur de me piquer.

— Voilà, dis-je d'une voix rauque.

Je m'essuyai le front sur mon bras et me forçai à ouvrir les yeux.

290

— Ça devrait aller mieux, dis-je.

Duane haussa un peu les sourcils et, doucement, déroula le pansement qui entourait sa main. Une poignée de membres du groupe s'étaient approchés et nous observaient avec intérêt.

— Ça alors ! Je veux bien être pendu ! murmura

Duane.

Il retourna sa paume vers nous, et me fixa avec soulagement et stupéfaction. Elle était intacte.

L'espace d'un instant, les véritables couleurs du monde m'apparurent. Eclairée par la lumière du feu, la peau de Duane paraissait saine et dorée ; je distinguais même la ligne de vie ininterrompue qui parcourait sa paume. Je souris, soudain prise de vertige.

A cet instant, l'image d'un pare-brise jauni, sillonné de petites fissures, apparut devant moi. Cela me coupa le souffle ; il y avait de longs mois que je ne

l'avais pas vu. Si Coyote avait été là, il aurait dit que c'était mon âme ; dans l'état où je me trouvais, je n'avais pas la force de discuter. Sous mes yeux, les fissures les plus proches des bords se mirent à se résorber.

Sans prévenir, toutes les couleurs s'inversèrent.

Le pare-brise vira au noir, les fissures se teintèrent de blanc argenté. Celles qui venaient de se résorber se fendirent de nouveau, ouvrant de grandes crevasses dans les bords du pare-brise. De mon pare-brise. Si j'avais pu faire un zoom arrière, j'aurais vu Titine. Ma voiture chérie, mon âme... Pauvre Titine ! Je clignai des yeux, et le pare-brise disparut.

Une main se posa sur mon épaule, et un élance-

291

ment de douleur parcourut mon bras.

— Joanne, tout va bien ? Tu es toute rouge !

Je regardai mes mains. Mon coup de soleil jusque-là invisible était remonté à la surface, teintant ma peau d'un rose bifteck saignant. En s'estompant, il se transformerait peut-être en bronzage. Il m'arrivait de bronzer, après des coups de soleil violents ; c'étaient les seules occasions où mon sang cherokee devenait visible. Par contraste avec ma peau sombre,

mes yeux verts paraissaient alors étrangement vifs.

A présent que je prenais conscience de mon coup de soleil, ma peau me démangeait et me brûlait. Je suais à grosses gouttes ; la chaleur en moi expulsait toute l'eau de mon corps. Je me redressai avec raideur ; mon bras refusa de se plier pour venir soutenir ma main blessée. Je sentis des larmes me monter aux yeux et les retins, par crainte de la brûlure de l'eau salée sur mes joues.

— Allons-y, dis-je.

Ma voix résonna dans mon crâne comme dans une grotte vide. Mon cerveau s'était-il évaporé ? Si oui, cela changeait-il quelque chose ?

— Finissons-en.

Je n'arrivais pas à ôter les yeux des flammes noires qui léchaient l'air. Ma main vibrait au rythme de leurs crépitements ; j'avais presque l'impression de dégager davantage de chaleur que le feu.

Apparemment, mon entourage partageait cette impression. Tous se tenaient loin de moi, certains détournaient même les yeux. Étais-je douloureuse à regarder ? Probablement. En tout cas, c'était très dou-

Je ne savais pas ce que Marcia et les autres avaient fait du sang, et je n'avais pas trop envie de l'apprendre. La seule chose qui m'importait, à présent, c'était la coupure sur ma main et la chaleur dans mon corps. Tout commençait à prendre sens, à devenir clair. Pour changer le monde, il allait falloir un sacrifice. C'était la raison ultime de ma présence ici : appliquer les leçons de Judy. J'étais à peu près certaine de la nécessité de ce sacrifice, mais je n'avais pas encore rassemblé mon courage.

Lentement, les membres du Cercle prirent place autour du feu. Marcia me regarda, hésita à dire quelque chose, puis s'installa en silence. Je n'étais pas tournée dans la bonne direction — en tout cas, pas dans la même direction que la veille au soir —, mais je préfèrai laisser les autres s'adapter à ma position, plutôt que de me déplacer. D'abord, je n'étais pas certaine de pouvoir marcher ; ensuite, je ne voulais pas que l'on pose la main sur moi pour me guider, car je craignais de m'enflammer spontanément d'un instant à l'autre.

Préoccupée par cette pensée, j'entendis à peine le groupe entamer un chant lent et grave. Je tentai de me rappeler ce que je savais au sujet de la combustion

spontanée... Rien ne me venait. Pourtant, je sentais que cette chaleur avait un sens clair, évident... Trop tard. Cela m'échappa.

Je fermai les yeux, vacillant un peu. Si je parvenais à diriger toute la chaleur vers ma tête, je pourrais m'envoler comme une montgolfière... Je me concen-

293

traï sur cette idée, mais ne réussis qu'à attraper un fou rire. Mes gloussements suscitèrent des regards noirs de la part des autres. Leurs froncements de sourcils, leurs moues agacées me firent l'effet de petits dards glacés. Si je les exaspérais suffisamment, leur colère froide suffirait peut-être à calmer le feu qui brûlait en moi.

Je poussai un nouveau gloussement. Il n'y avait rien de vraiment drôle, mais j'avais le choix entre rire et pleurer de terreur. Cette fois, les ondes de désapprobation, plus fortes, me heurtèrent comme une vague froide. Il me sembla presque les entendre siffler au contact de ma peau, mais je refusai d'ouvrir les yeux pour voir s'il y avait de la vapeur. Tout cela me semblait une sorte de prélude à la combustion spontanée ; si c'était le cas, je ne voulais certainement pas avoir les yeux ouverts.

La terre émit un grondement sourd, et il me sembla qu'elle remuait sous mes pieds. Les autres continuaient à chanter, imperturbables ; moi, je m'attendais à tout moment à ce que le sol se fende et recrache les corps de ceux que nous invoquions. J'imaginai une éruption de tigres, de lions et d'ours jaillissant vers le ciel puis retombant lourdement vers nous. Ce serait tout de même absurde, de mourir écrasé par de grands fauves... Que diraient les journaux ? Si Morrison était chargé de mon épitaphe, il écrirait sans doute : Bon débarras. »

La terre gémit et trembla. Je perdis l'équilibre et m'abîmai vers Sam, le mannequin pour sous-vêtements.

294

Il m'attrapa par le bras pour me retenir, émit un cri de douleur et me relâcha aussitôt. Sa main blanchit puis rougit, sérieusement brûlée. Sur mon bras se découpait la silhouette noircie et poussiéreuse de ses doigts. Il y eut un nouveau tremblement, et je chancelai de nouveau. Cette fois, Sam recula brusquement. Difficile de le lui reprocher ; si j'avais pu abandonner mon propre corps, je l'aurais fait sans hésiter. Je brisai le cercle et m'avançai vers le feu.

— Vous le sentez ? demandai-je.

Je n'étais pas sûre que les autres m'aient entendue. Je n'étais même pas sûre d'avoir parlé à haute voix.

— Vous le sentez venir ? répétai-je.

Personne ne répondit. Il était pourtant difficile d'ignorer la pression qui s'accumulait sous la terre, l'impatience qui croissait de seconde en seconde... Je tournai sur moi-même sans me soucier du feu, passai trop près des flammes et en eus le souffle coupé. Je me retrouvai face à Faye, qui me regardait fixement. Ses yeux étaient redevenus normaux, à présent, mais son regard était intense, aiguisé comme une lame.

— Toi, tu le sens, haletai-je.

Elle se tendit et détourna le regard. Impossible de savoir si c'était un déni ou un acquiescement. Je me retournai pour faire face aux flammes et haussai les épaules. La bretelle de mon débardeur m'écorcha la peau, et je savourai cette petite douleur rugueuse.

Après tout, c'était la dernière fois que je la sentais. Je savais, à présent, ce que voulait la terre rugissante sous mes pieds. Je savais ce que voulait ma peau brû-

coup plus douloureux. Au contraire, ce serait sans doute un soulagement. Un apaisement. J'étais extrêmement reconnaissante d'avoir rencontré Judy et d'avoir suffisamment appris, au cours des derniers jours, pour être en mesure de comprendre ce qui se passait, et de savoir ce que je devais faire.

Je lançai un dernier regard à la ronde et haussai de nouveau les épaules.

— Allez, hop ! dis-je d'une voix pâle.

Je marchai droit dans les flammes et les laissai me consumer.

296

24.

Le feu s'engouffra en moi. Lorsqu'il rencontra la chaleur déjà emmagasinée par mon corps, il provoqua une explosion foudroyante qui réduisit ma chair, mes os et mon cerveau à des particules microscopiques.

Un nuage de poussière. Je n'avais même plus besoin de respirer. Quelque chose là-dedans me tracassait — c'était tout de même bizarre de ne plus respirer —, mais je ne m'attardai pas là-dessus. J'avais franchi un seuil au-delà duquel la douleur n'existait plus.

Je n'entendais plus les voix des autres, mais seulement les crépitements du feu. Peu à peu, ces crépi-

tements formèrent une musique belle et pure, exaltante — ode à la liberté, cloches sonnant la fin du labeur, annonce des révolutions et des bouleversements... Des larmes me vinrent aux yeux. Je renversai la tête et écartai grand les bras pour embrasser l'ancien monde et les créatures qui l'habitaient. Moi, la Mère, liée à la terre par le sang et le feu, je les invitai à entrer dans notre monde.

Ce fut exactement le contraire de l'épisode avec l'oiseau-tonnerre. Loups et ours, bêtes aux yeux sau-

297

vages, doux monstres aux yeux brillants d'espoir, tous s'engouffrèrent en moi, et je les avalai. Certains, sombres et malveillants, avaient un goût de cendres et de bitume ; ils venaient main dans la main avec des créatures inoffensives, fantaisistes, qui laissaient un goût d'air frais et de roses. Certains étaient fourbes, collants, difficiles à avaler, mais leurs homologues, francs et bons comme l'eau pure, les faisaient passer. Je n'aurais pas su en nommer le quart, mais je les dévorai, et ils grossirent en moi, et par moi ils vinrent au monde.

Je fus déchirée en deux, accouchant d'un millier de créatures étranges, et je sentis la terre se déchirer, elle aussi. Je n'eus pas conscience de crier, mais la

terre, elle, grondait et hurlait sous l'assaut des êtres de l'autre monde. Mon âme brûlante tournoyait à l'infini, tissant l'étoffe de la vie. Le temps s'étira et se déforma au point de ne plus avoir aucun sens. Je n'avais plus d'âge, plus de but. J'étais, tout simplement. J'existais, et j'existerais jusqu'à ma mort. Rien ne pouvait changer cela. Forte de cette certitude, je m'abandonnai à une douce inconscience, bercée par la chaleur de mon âme. Je n'avais plus aucun souci. La terre continuait à tourner, comme elle l'avait toujours fait. Les douleurs de l'accouchement s'estompèrent. Je ne sentais plus rien — ni joies, ni peurs, ni pensées. Blottie dans ma propre chaleur, j'oubliai tout le reste.

Puis quelque chose me chatouilla l'oreille.

Je tentai d'abord de ne pas y faire attention. Au bout d'un moment, je me contorsionnai pour essayer de l'atteindre avec la main. Le chatouillis laissa place

298

à une douleur aiguë, comme si on me perforait le tympan. La douleur s'intensifia, l'aiguille s'agita et se transforma en un cri perçant, comme celui d'un rapace. « Les rapaces ne chassent pas la nuit », maugréai-je, indignée. Le retour subit de mots, de phrases, d'idées articulées dans ma conscience fut un choc

atroce. Je me tins la tête à deux mains. Une douleur lancinante me martelait les tempes, me rappelant mon être, ma conscience, ma volonté — tout ce qui s'opposait à ma simple existence animale.

Dans le cri d'oiseau qui résonnait dans mes oreilles, je reconnus la voix de Faye. Je sentais le pouvoir des membres du Cercle, qui la soutenaient, lui donnaient la force de franchir l'espace immense qui nous séparait.

— Joanne, murmura-t-elle, ne nous oublie pas.

Rappelle-toi notre but. Ne nous abandonne pas. Sans toi, nous échouerons, et le monde mourra.

Sa voix était un peu plus profonde, plus mûre que d'habitude, comme si d'autres voix s'y étaient mêlées, et elle me fit frissonner.

« Rappelle-toi », avait-elle dit. Je répétais ces deux mots, essayant d'en tirer un sens. Qu'est-ce que je devais me rappeler ?

Gary. Colin. Coyote. La canicule qui s'était abattue sur Seattle, et qui menaçait de déferler sur le reste du monde. Qui j'étais exactement. La victoire de Fort Alamo, la règle de trois, la recette des macaronis au fromage. Tout me revint en bloc. Et, plus faiblement, une voix inconnue en moi murmura un nom si secret

que je n'osai pas le répéter, mais que je compris. Je

299

savais de qui il s'agissait. Je savais qui j'étais.

Je me redressai d'un bond, sautai sur mes pieds, me raccrochai à des certitudes simples : haut, bas, chaud, froid. De nouveau, la terre gronda et se fendit, comme révoltée par mon action.

Le feu s'éteignit en moi. Je restai suspendue en plein air, mon squelette tordu hurlant de désarroi. Je ne sentais plus Faye, ni le Cercle ; il n'y avait que moi, le ciel et la cime des arbres.

Un raz-de-marée me heurta de plein fouet et m'emporta. Je tombai en roulant sur moi-même, le bruit de l'océan mugissant dans mes oreilles. Dans un grand craquement de branches cassées, je m'enfonçai tête la première dans la cime d'un arbre. Je restai accrochée par l'épaule à une branche, puis tombai de nouveau pour m'écraser à califourchon sur une grosse fourche. Désorientée, je perdis tout repère, toute pensée ; je n'avais plus conscience de rien, sauf d'une douleur atroce. Je n'étais pas tombée sur l'entrejambe depuis l'enfance... Cela ne m'avait pas du tout manqué ! Je préférais ne pas imaginer l'ampleur des dégâts, si j'avais été un homme.

Ensuite, un géant s'empara de l'arbre sur lequel j'étais perchée, le déracina, le rejeta à terre dans un bruit fracassant, et je perdis conscience.

Mardi 21 juin, 5 h 45

J'avais froid. Mes bras étaient hérissés de chair de poule, mon débardeur moite et glacé collait à mon dos, et je frissonnais convulsivement.

300

Après la canicule des derniers jours et mon passage par les flammes, le froid me fit un effet bizarre.

Etenduc sur le sol, paralysée, je me demandai si j'étais proche de la mort, ou si j'avais tout simplement froid.

Je n'avais pas le courage d'ouvrir les yeux, mais j'avais bien l'impression qu'un grand arbre m'était tombé dessus et que je reposais dans une flaque de boue.

Je déplaçai doucement ma main gauche et, à tâtons, sondai le terrain. Au toucher, cela ressemblait bien à de la boue. Le seul problème, c'est que nous n'avions pas eu une goutte de pluie depuis plusieurs semaines. C'était vraiment très curieux.

Où étais-je tombée, au juste ? Au loin, le tonnerre gronda. Il me semblait pourtant que lorsque j'avais quitté cette réalité, un souffle d'air remuait à peine les feuilles des arbres... Eh bien ! Entretemps, il s'était

passé de drôles de choses. Il y avait des passages sombres et confus dans ma mémoire, des choses que je n'avais pas encore le courage d'éclaircir.

Ma main continua à explorer autour de moi sans exiger que j'ouvre les yeux. Je lui en étais reconnaissante. Plus tard, quand tout cela serait fini, je la récompenserais, décidai-je. Par une manucure, ou une bague. Non, pas de bague. Pas pratique pour l'atelier...

Au fait, me rappelais-je, je n'étais plus mécanicienne, mais agent de circulation. Bref... Je décidai de commencer à porter le bracelet en cuivre de mon père. Elle irait très bien à ma main. Une excellente idée, non ?

Ma main rencontra des branches, des brindilles, puis une flaque d'eau. Cette dernière découverte me surprit assez pour que j'ouvre les yeux.

301

Cela ne servit à rien. Oh, je n'étais pas aveugle...

Seulement, rien de ce que je voyais n'avait de sens.

Les racines des arbres, encore couvertes de mottes de terre, se découpaient contre le ciel. Des branches cassées jonchaient à perte de vue le paysage dévasté.

D'immenses mottes de terre gisaient çà et là, en équilibre précaire sur un angle. Au sommet de l'une d'elles, un arbre intact se dressait tout droit, indifférent

aux bouleversements autour de lui, mais ses racines dépassaient de la motte, à la recherche de la terre qui s'était dérobée.

J'étais étendue dans une sorte de creux. Je me redressai sur les coudes ; la boue me libéra avec réticence et un bruit de succion. La flaque dans laquelle j'avais mis la main n'était pas une flaque, mais un petit ruisseau que je n'avais certainement jamais vu auparavant. Un petit ruisseau sale, pressé, joyeux, dont le glouglou était presque étouffé par les grondements de tonnerre.

Le tonnerre venait de derrière moi. J'essayai de redresser mon corps raidi et courbaturé. L'une de mes jambes était coincée sous le tronc d'arbre. Je la dégageai avec précaution : elle semblait intacte. La main sur laquelle j'étais appuyée s'enfonça dans la boue, et rencontra d'autres grosses branches enfouies. Cet arbre m'avait probablement sauvée de la noyade.

— Merci, dis-je en tapotant doucement son tronc du bout de l'index.

Puis je me mis à quatre pattes et fis un tour d'horizon en rampant.

s'abîmait derrière moi ait remplacé toute la berge ouest du lac Washington. Laquelle berge s'était déplacée d'au moins trois mètres à la verticale. Trois mètres, ça n'a l'air de rien, mais ça fait une sacrée différence...

Tout s'expliquait, ou presque. Le tonnerre provenait de la chute d'eau, tout comme le petit ruisseau dans lequel ma main trempait. Je me demandais si les élus locaux accepteraient de l'appeler « La Main de Joanne ». Probablement pas. Ce n'était pas terrible, comme nom de ruisseau. Je m'accroupis et contemplai le paysage, bouche bée. Le soleil se levait, colorant d'or les chutes d'eau et le lac derrière. Combien de temps s'était écoulé, depuis le rituel ? Où étaient passés les autres ? Pourquoi m'avaient-ils abandonnée ? — Bon sang ! grommelai-je en essayant de me redresser.

Je sondai mon corps pour savoir ce qu'il en pensait. « Ce n'est pas infaisable, me répondit-il, mais cramponne-toi d'abord à l'arbre, le temps de reprendre l'équilibre. » Les membres du Cercle avaient dû être piégés par le tremblement de terre. Il fallait que je les retrouve et que je les aide... s'ils étaient encore en vie.

— Mon Dieu, dit une voix d'homme, il y a quel-

qu'un, là-bas ! Hé ! Vous, là-bas ! Mademoiselle !

Vous êtes blessée ?

J'avançai en boitillant, cherchant d'où venait la voix. Bientôt, un homme à peine plus âgé que moi apparut derrière une grosse motte de terre, enjamba le

303

ruisseau et s'approcha.

— Tout va bien, mademoiselle ?

— Je ne suis pas morte, répondis-je platement.

Le type me fit un grand sourire et sauta par-

dessus une branche du ruisseau.

— Eh bien, Dieu soit loué ! s'exclama-t-il. Nous ne pensions pas retrouver de survivants par ici.

Mon estomac s'abîma dans mon ventre.

— Vous avez trouvé des morts ?

— Pas pour l'instant. C'est un vrai miracle. A

cette époque de l'année, les parcs sont généralement pleins à craquer, mais à cause de la canicule, tout le monde était resté à l'intérieur, avec la climatisation au maximum.

Il avait les cheveux clairs, les yeux bleus, la peau tannée ; il devait passer beaucoup de temps en plein air.

— A quelle heure est-ce arrivé ? demandai-je.

— Aux environs de 22 heures. Un tremblement de terre de 6,2 sur l'échelle de Richter. Vous ne vous en souvenez plus ?

— Un arbre m'est tombé dessus, dis-je.

Ma voix s'érailla et je me mis à tousser.

— A part ça, je ne me rappelle pas grand-chose.

— Eh bien, vous êtes une sacrée veinarde ! Je vais vous amener aux urgences pour qu'on vous examine. Vous vous souvenez de votre nom ?

Je clignai des yeux.

— Bien sûr.

Il attendit ; je réfléchis un peu.

304

— Joanne. Joanne Walker.

— Enchanté, dit-il en me tendant la main. Moi, c'est Crowder. Géologue.

— « Géologue », c'est votre nom ou votre prénom ? demandai je.

Il éclata de rire.

— David Crowder, géologue. Vous avez vraiment eu une chance incroyable. Allez, venez, je vais vous sortir d'ici. Hé ! Ricky ! Viens par ici, on va évacuer Mlle Walker ! Appelle une ambulance !

— Je n'ai pas besoin d'ambulance, protestai-je.

J'ai ma voiture... Oh !

La panique me contracta de nouveau le ventre.

— Le parking... il est encore là ?

Crowder hésita.

— En partie, dit-il. Il en reste quelques petits morceaux. C'était quoi, votre voiture ?

Je déglutis et serrai les poings. Ma main gauche fut parcourue d'une crampe et ma coupure se rouvrit.

Luttant contre les larmes, je répondis :

— Une Mustang 1969 mauve, avec plaques customisées au nom de Titine !

Le visage de Crowder s'éclaira et il me donna un coup de poing amical sur l'épaule.

— Elle va bien. Nous l'avons retrouvée sur l'un des îlots, parfaitement intacte. Nous avons même appelé la police pour essayer de retrouver le propriétaire. Ah ! Je suis drôlement content que vous vous en soyez tirées, toutes les deux.

— Moi aussi, dis-je.

Si Titine avait été détruite, je ne m'en serais pas

305

remise, pensai-je. Il y a des choses qu'on ne peut pas endurer.

— Est-ce que... est-ce qu'il y a d'autres voitures

sur le parking ?

Crowder m'aida à franchir le ruisseau, m'indiquant les endroits fermes où poser les pieds.

— Une demi-douzaine. Certaines sont aussi intactes que la vôtre... d'autres sont peut-être récupérables, si nous réussissons à les sortir d'ici. Mais vous êtes la première personne que nous ayons trouvée.

Etiez-vous accompagnée ?

— J'étais avec des amis, dis-je à voix basse. Je me demande ce qui leur est arrivé. Je ne me rappelle pas s'ils étaient déjà partis. Est-ce qu'il y a une équipe de secours sur place ?

— Oui, j'en fais partie. Vous ne vous rappelez plus à quelle heure vos amis sont partis, c'est ça ?

Bonté divine... Il croyait que j'étais venue ici pour prendre de la drogue, ou quelque chose dans le genre.

— Je n'étais pas super attentive, c'est tout, répondis-je. Il n'y a rien de louche là-dessous. Je suis flic.

— Sans blague ! Vous ne travaillez pas pour le secteur Nord, par hasard ?

— Si.

— Ah, je vois...

— Comment ça ?

— Quand nous avons donné la signalisation de votre voiture, la standardiste a un peu flippé. Elle a dit qu'elle devait faire des vérifications, mais...

306

— Elle a reconnu la description. Au commissariat, tout le monde connaît Titine.

Ce n'était pas vraiment une bonne nouvelle. Je poussai un long soupir, fermai les yeux, puis les rouvris aussitôt de peur de perdre l'équilibre. J'avais gardé mon poing gauche fermé ; je n'avais pas envie de mettre du sang partout. Cela ne ferait que décider Crowder à m'emmener aux urgences. Or, je voulais d'abord examiner la blessure et tenter de la réparer moi-même. Si possible, sans répéter l'expérience de surchauffe de la nuit précédente.

— Ecoutez, est-il possible de sortir du parking en voiture ? Je ne m'en rends pas bien compte.

— Vous allez vite voir, dit Crowder. Suivez-moi.

Il me conduisit à travers un petit ravin encaissé, puis vers un monticule, que j'essayai d'escalader sans me servir de ma main gauche. Crowder s'en aperçut, m'arrêta et me tendit la main. En soupirant, je dépliai mes doigts.

Le sang transpirait entre les crevasses boueuses et

formait une petite flaque au creux de ma paume. Je ne ressentais qu'une douleur sourde, quasi négligeable, mais Crowder prit un air consterné et tira un mouchoir de sa poche.

— Il est propre, dit-il en pansant ma main. Cette coupure est très profonde. Il faudrait la montrer à quelqu'un.

— Je sais. Je vais le faire. Mais d'abord, j'aimerais retrouver ma voiture, rentrer chez moi et téléphoner à mes amis pour être sûre qu'ils sont vivants. Que s'est-il passé... en ville ? Il y a des... des morts ?

307

— Seulement des blessés, dit Crowder en repartant vers le sommet de la colline. Quelques crises cardiaques, toute une série d'accouchements... Ça se produit chaque fois qu'il y a un tremblement de terre. Les dégâts matériels sont importants, mais assez localisés. On a aussi vu beaucoup de comportements bizarres. La présentatrice de la 2 veut à tout prix faire un lien entre le tremblement de terre et l'aurore boréale de l'autre soir. Ces journalistes, je vous jure ! La réalité leur offre des sujets en or, et ils continuent à inventer des histoires... Bon. On va passer par-dessus la barrière, je vous aide.

Il me hissa à hauteur de la barrière ; je passai les jambes l'une après l'autre et me laissai tomber de l'autre côté. J'essayais de ne pas penser à un lien éventuel entre la soi-disant « aurore boréale » et le tremblement de terre. C'était ridicule : personne ne peut provoquer un tremblement de terre. Evidemment, en théorie, personne ne peut provoquer une aurore boréale ; pourtant, je savais que le Cercle et moi en étions responsables.

Le parking était ravagé. A quelques mètres de moi, perchée sur un monticule, Titine m'attendait calmement. Entre elle et moi, des crevasses de plusieurs mètres de profondeur s'étaient ouvertes. La voiture de Clark se trouvait au fond de l'une de ces crevasses, en bon état ; elle serait récupérable si on parvenait à la remonter avec un treuil. Je sautai par-dessus une grosse fissure et me précipitai vers Titine. Après l'avoir examinée et m'être assurée qu'elle n'avait rien, je balayai le parking des yeux, cherchant un chemin

308

par lequel nous pourrions sortir toutes les deux.

Ce que je vis, ce fut un Morrison enragé sauter par-dessus la grille du parking et se diriger en courant vers Titine et moi.

25.

Morrison m'attrapa par les épaules avant que j'aie pu envisager sérieusement de me cacher. Il me serrait assez fort pour me faire mal ; toutefois, la sensibilité à fleur de peau due à mon coup de soleil avait disparu. Même s'il ne portait pas ses bottes réglementaires, il me dépassait de quelques centimètres. Pendant plusieurs secondes, il me regarda fixement, comme pour s'assurer que c'était bien moi, puis il me secoua de toutes ses forces, et se mit à hurler.

Je n'écoutais pas. Je me contentais de le regarder en essayant de ne pas sourire. Je savais que Morrison se serait levé à 5 heures du matin, quel que soit l'officier porté disparu. Ce dont je n'avais pas été sûre, jusqu'à présent, c'est qu'il le ferait pour moi. Je croisai mes bras crasseux sur ma poitrine et attendis la fin de l'orage. Sur un îlot voisin, Crowder se tortillait, mal à l'aise, hésitant visiblement à intervenir. J'espérais qu'il n'en ferait rien. Aucun remontage de bretelles ne m'avait jamais fait autant plaisir. Quand Morrison s'arrêta enfin pour reprendre son souffle, je lui dis :
— Merci, capitaine.

Au lieu de terminer son réquisitoire, il fit une petite grimace, puis hocha sèchement la tête. Ensuite, il se détourna, sauta vers l'îlot d'asphalte de Crowder et lui tendit la main.

— Merci d'avoir retrouvé mon officier. Michael Morrison, capitaine du commissariat Nord.

— Bah ! Elle était déjà sur pied quand nous l'avons retrouvée. C'est une dure à cuire, apparemment.

Crowder serra la main de Morrison.

— David Crowder. Enchanté de faire votre connaissance, capitaine. La bonne nouvelle, c'est qu'à part l'officier Walker, nous n'avons trouvé personne d'autre dans le parc. Ce qui veut dire que pour l'instant, le tremblement de terre n'a fait aucune victime directe. C'est une chance incroyable.

Je fermai les yeux et m'appuyai sur Titine. Aucun membre du Cercle n'avait soulevé la possibilité que notre rite puisse provoquer un tremblement de terre. L'ignoraient-ils ? Avaient-ils omis de m'en parler ? Ou bien était-ce une pure coïncidence ? J'espérais que la dernière hypothèse était la bonne. Rester dans une zone peuplée en sachant qu'on risque de déclencher un tremblement de terre de 6,2 sur l'échelle de Richter,

cela tient du crime. Même s'il n'y avait pas l'ombre d'une chance pour qu'on engage des poursuites contre eux... ou plutôt contre nous.

Je me demandais également si le rite avait fonctionné. Dans ce cas, d'après ce que j'avais compris, toutes sortes de créatures étranges devaient errer dans les rues de Seattle, mais je n'avais pas l'impression

311

que Morrison ait abordé le sujet, tout à l'heure. Il fallait que je retrouve Faye et les autres.

Ou alors que j'aie vu par moi-même. Je rouvris les yeux et cherchai un moyen de sortir du parking avec Titine. Je ne voulais pas l'abandonner près de l'épicentre d'un tremblement de terre, surtout avec ce lac qui sortait de ses berges et se déversait partout. J'avais peur qu'un glissement de terrain n'entraîne ma voiture chérie dans une crevasse.

— Que s'est-il passé, Walker ?

Morrison m'avait rejointe aux côtés de Titine sans que je m'en aperçoive. Je sortis de mes pensées et le regardai avec perplexité.

— Pardon, capitaine ?

— Que s'est-il passé cette nuit ? Que faisiez-vous ici ? Et depuis quand faites-vous des UV ?

Son soulagement de me savoir vivante laissait place à la curiosité et à l'irritation. Si je ne me trompais pas, il allait bientôt recommencer à hurler. Je baissai les yeux et regardai mon corps. Pour une fois, ma vision resta stable, et je compris que mon coup de soleil psychique avait laissé des traces bien réelles. J'étais brune, plus bronzée que je ne l'avais jamais été. Je résistai à l'envie de regarder à l'intérieur de ma chemise pour voir si ce bronzage recouvrait mon corps entier.

— J'avais rendez-vous avec Faye, dis-je. La copine de Cassandra.

Ce n'était pas exactement un mensonge. Quant à la question sur les UV, que je jugeais secondaire, je décidai de ne pas y répondre.

312

— Walker, je croyais vous avoir dit d'oublier cette affaire.

Morrison ne semblait pas exaspéré, ni même surpris. Plutôt résigné.

— Oui, je sais.

Je détournai le regard.

— Nous avons fixé ce rendez-vous avant que vous ne me demandiez ça.

— Pourquoi ?

— Cassandra et elle avaient un projet en commun. Faye pensait que je pouvais peut-être l'aider.

Là encore, ce n'était pas complètement faux.

J'étais à peu près certaine que Morrison n'avait pas envie d'entendre que Cassie faisait partie d'un cercle de sorcières, et que je l'avais remplacée.

Subitement, les couleurs s'inversèrent de nouveau

; le soleil noir me donna une migraine instantanée.

Grimaçant de douleur, je portai la main à ma tempe.

Morrison attrapa mon poignet et examina la paume de ma main.

— Et ça ? demanda-t-il.

Le mouchoir de Crowder était imprégné de sang.

Je me tassai un peu, à court d'imagination.

— Une coupure. La nuit a été un peu agitée.

— Je vois, oui. Ecoutez, Walker, il faut que vous vous débarbouilliez et que vous vous fassiez examiner. Ma voiture est garée au bout de la rue. La vôtre, vous n'allez pas la sortir sans un hélicoptère.

Je serrai les mâchoires pour dissimuler mon émotion et tapotai doucement le capot de Titine.

— T'en fais pas, chérie, chuchotai-je. Je trouverai

le moyen de te sortir d'ici.

Je pensais avoir parlé assez doucement pour que Morrison ne m'entende pas, mais le regard qu'il me lança indiquait clairement le contraire.

— D'où vous vient cette obsession pour les voitures, Walker ?

— Elles sont moins compliquées que les gens.

J'extirpai ma main de la sienne, avec un maximum de douceur pour ne pas paraître impolie. Il ne fit rien pour me retenir. Je sautai vers un autre îlot ; quelques secondes plus tard, il me suivit.

Nous nous dirigeâmes en silence vers l'entrée du parking, enjambant les failles et les crevasses. Je voulais dire quelque chose pour briser le silence, mais je n'avais pas l'habitude de bavarder à bâtons rompus avec mon chef. Il me dépassa et s'éloigna de quelques pas ; à cet instant, sans consulter mon cerveau, ma bouche demanda :

— Quel âge avez-vous, Morrison ?

Il me lança un regard étonné par-dessus son épaule.

— Quoi ? Trente-huit ans. Pourquoi ?

— Faye me l'a demandé.

— Inutile de jouer les entremetteuses avec une

filles deux fois plus jeune que moi, Walker.

Morrison s'éloigna de nouveau. Je restai à cligner des yeux, éberluée. Il n'y avait pas, que je sache, de « Mme Morrison » ; mon capitaine ne portait pas d'alliance, et il semblait le prototype du parfait célibataire.

Par prudence, avant de poser d'autres questions, je

314

réenclenchais mon cerveau ; puis, les yeux fixés sur mes pieds, je suivis mon chef. J'avais envie d'enfoncer mes mains dans mes poches, mais ma main gauche s'y refusait obstinément. Pour me distraire, je m'appliquai à rattraper Morrison. Lorsque j'arrivai à sa hauteur, je réglai mon pas sur le sien.

— Et vous, quel âge avez-vous ?

— Pardon ?

Je trébuchai, faillis tomber et me rattrapai de justesse avant que Morrison ait eu le temps de m'aider.

— Quel âge avez-vous ? répéta-t-il avec une patience exagérée.

— Ce n'est pas marqué dans mon dossier, ce genre de truc ?

— Si, mais votre dossier dit aussi que vous vous appelez Joanne Walken

— Touché, dis-je en crispant les lèvres. J'ai

vingt-sept ans.

J'hésitai un instant.

— Vous avez fait des recherches sur moi ? demandai-je.

— Oui. Tous vos documents officiels sont au nom de Walker. Pourquoi ?

Morrison n'avait même pas l'air gêné. Cela dit, à sa place, je ne l'aurais pas été non plus.

— J'aime me définir selon mes propres règles, répondis-je en haussant les épaules.

— Vous n'avez jamais déposé une demande officielle de changement de nom. Pourquoi ?

— Vous avez bien fait votre enquête, hein ?

Nous arrivâmes à un croisement. La voiture de

315

Morrison était garée le long d'une petite rue à gauche, tout près d'une grande fissure dans le bitume.

— Ça ne m'est jamais venu à l'esprit. Après mon bac, je me suis introduite dans le système informatique de mon lycée, et j'ai raccourci mon nom de famille dans mon dossier scolaire. Depuis, on ne m'a jamais posé de questions.

J'étais plus ou moins sûre qu'il y avait prescription sur cette modification frauduleuse de mon dossier

scolaire, sinon Morrison m'aurait sans doute immédiatement arrêtée. Il se contenta de hausser un sourcil, puis il me fit signe de monter dans la voiture. Je sautai pardessus la crevasse, remarquant au passage qu'elle faisait au moins deux mètres de profondeur, et attendis qu'il déverrouille la porte. Lorsque je m'installai à ses côtés, il annonçait déjà par radio que j'étais saine et sauve. J'entendis des acclamations crépiter à l'autre bout de la ligne. Mes joues devinrent brûlantes, et je regardai fixement par la fenêtre. Le soleil, toujours noir et argenté, grimpait lentement au-dessus de l'horizon.

— Zut, dis-je soudain.

Morrison me jeta un regard en coin tout en débrayant.

— Qu'est-ce qu'il y a, Walker ?

— Je suis en retard à un rendez-vous.

— Il est 6 heures du matin, Walker.

— Justement. Vous pouvez me ramener chez moi ?

Morrison resta silencieux un instant, puis céda à la curiosité.

— Vous avez un rendez-vous chez vous, à 6

heures du matin ?

— Absolument. Vous vous rappelez ce petit ami dont je vous ai parlé ?

Morrison émit un grognement sceptique.

— Vous avez besoin de faire examiner cette coupure, dit-il.

— J'ai surtout besoin d'une douche. Si je n'arrive pas à m'en occuper moi-même, j'irai aux urgences.

— A vous en occuper vous-même, hein ?

Le ton sceptique de Morrison n'était plus là que pour la forme. Il m'avait vu effectuer suffisamment de guérisons miraculeuses pour savoir que j'en étais capable, que cela lui plaise ou non. J'éprouvai une pointe de compassion à son égard.

— Oubliez ce que je viens de dire, marmonnai-je.

— Walker...

— Franchement, chef, n'y pensez plus. Ça ne sert à rien.

Je regardais fixement par la vitre, furieuse contre moi-même. J'aurais dû fermer ma grande bouche et me laisser conduire à l'hôpital sans discuter... Soudain, un immense chevreuil à la ramure d'un jaune fluorescent surgit des arbres et se rua vers la voiture. Je me mis à hurler, levant les bras comme pour nous proté-

ger contre l'impact de la collision. Morrison poussa lui

aussi un cri et freina brutalement.

— Nom d'un chien, Walker, qu'est-ce qui vous prend ?

— Le chevreuil ! Il nous a foncé dedans !

317

Morrison me jeta un regard où se mêlaient l'inquiétude et la perplexité.

— Quel chevreuil ?

— Le...

Je tressaillis, me penchai en avant et regardai la route déserte. D'une petite voix, je repris :

— Vous ne l'avez pas vu ?

— Pas vu quoi, Walker ? Bonté divine, vous déraisonnez complètement !

— J'ai cru voir un chevreuil. Un grand chevreuil aux bois jaunes. Il est sorti des bois et s'est rué vers nous.

Morrison fronça les sourcils, lâcha le volant et tendit la main vers ma tête. Il passa les doigts dans mes cheveux, saupoudrant mes épaules de particules de boue séchée. J'eus un mouvement de recul.

— Qu'est-ce que vous faites, chef ?

— Je cherche des contusions. Vous n'avez pas

mal à la tête, Walker ?

— Non.

Il me dévisagea un instant, les sourcils plus froncés que jamais.

— Nous allons aux urgences, annonça-t-il.

— Entendu, chef, dis-je en soupirant.

J'eus le bons sens de me mordre la langue quand je vis un grizzly se promener nonchalamment au milieu de la route, et de fermer les yeux et de compter jusqu'à dix lorsqu'un aigle royal vint se percher sur le feu rouge. Quand je rouvris les yeux, l'aigle n'avait

318

pas disparu, comme je l'espérais, mais cela me permit d'établir avec certitude que Morrison ne le voyait pas.

Au centre-ville de Seattle, les aigles royaux ne sont pas assez communs pour qu'on ne relève pas leur présence. Peu de temps après, toutefois, une créature éblouissante avec une tête d'ours et un corps brillant couvert d'écailles m'arracha un soupir d'admiration, et je fis un mouvement involontaire en direction du pare-brise. L'inquiétude de Morrison grimpa en flèche.

Quant à moi, j'étais ensorcelée par cet animal aux dents immenses, aux longs bois, au corps rouge et bleu. Il était magnifique, et complètement irréel. Sa

place était dans un livre de contes, pas au coin d'une rue de Seattle, à agiter sa queue avec impatience comme s'il était pressé de traverser.

Quoi qu'il fût arrivé d'autre la veille au soir, nous avions manifestement réussi à donner corps aux esprits. Ce que je me demandais, c'était pourquoi Morrison ne les voyait pas. Je fermai les yeux et serrai les dents pendant que nous foncions droit sur un hippogriffe. Je m'étonnais même de connaître son nom...

— Tout va bien, Walker ? demanda Morrison.

— Je ne sais pas. Reposez-moi la question demain, d'accord ?

— Je vous la reposerai quand vous aurez consulté un médecin.

Morrison mit son clignotant, et je poussai un grognement d'exaspération en voyant apparaître l'hôpital Northwest. Décidément, je passais beaucoup trop de temps ici ! A mon grand regret, il chercha une place de parking, ce qui signifiait que je ne pourrais pas

319

attendre son départ et rentrer chez moi en courant sans avoir consulté de médecin.

— Dehors, dit-il.

Au moins, me dis-je, Judy et les animaux spiri-

tuels seraient fiers de moi. J'avais appliqué leurs conseils à la lettre. Moi, en revanche, je n'étais pas vraiment ravie de la tournure des événements. Je préférais le bon vieux monde d'avant, celui où l'on ne croisait pas des monstres à tous les coins de rue. Je poussai un nouveau grognement d'énervement ; Morrison me foudroya du regard.

— Walker ? dit-il.

Visiblement, je n'étais pas assez habituée à la compagnie de mes semblables. Il fallait que j'apprenne à ne pas exprimer mes sentiments de manière audible. Ou alors que je me trouve un partenaire affectif, pour que les gens comme Morrison puissent me confier à lui lorsque je devenais trop inquiétante. Pour l'instant, toutefois, cette solution semblait assez improbable.

— Rien, rien, dis-je. Je vais très bien. Si vous me ramenez à la maison ?

— Non.

Je partis vers les urgences en traînant les pieds.

Morrison expliqua aux médecins que je souffrais d'hallucinations, et, après m'avoir recousu la main, ils m'examinèrent les yeux. Les faisceaux lumineux qu'ils dirigeaient vers mes pupilles me parurent tous noirs, mais je trouvai la bonne réponse à toutes leurs ques-

tions, et je ne mentionnai pas le grand lapin aux yeux scintillants assis dans le coin de la salle. On m'annonça que je pouvais rentrer chez moi.

320

Morrison me déposa au coin de ma rue. Il ne s'était toujours pas déridé.

— Reposez-vous, Walker, lança-t-il par la vitre.

C'est un ordre.

Je descendis de la voiture en souriant.

— Je ne suis pas de service, capitaine.

— Vous le serez demain, et si vous n'êtes pas plus reposée à ce moment-là, je ferai de votre vie un enfer, dit-il d'un ton léger.

Je ris un peu, me redressai et tapotai le toit de sa voiture.

— Oui, capitaine. A vos ordres.

Je le regardai s'éloigner avant d'entrer dans mon immeuble. La vérité, c'est que je ne désirais rien d'autre que dormir pendant vingt-quatre heures d'affilée. Malheureusement, j'avais au moins dix bonnes raisons de ne pas le faire... Aussi préfèrai-je ne plus y songer. Je me dirigeai droit vers la salle de bains, ouvris la douche et, pendant que l'eau chaude décapait ma peau crasseuse, allai voir si Judy m'attendait en-

core.

321

26.

Elle m'attendait, et elle n'avait pas l'air contente.

Elle arpentait le jardin d'un pas rapide, sa jupe tournoyant autour d'elle. Je l'observai quelques instants : contrairement à Phoebe, elle ne savait pas économiser ses gestes. Elle investissait toute son énergie dans chaque pas, comme si elle était sur le point de se briser.

Mon jardin était dans un état désastreux. L'herbe brune se recroquevillait sous le ciel poussiéreux.

Même l'eau du bassin était mate, comme si de la poudre de charbon flottait à la surface et l'empêchait de refléter la lumière. Je regardai le ciel en me demandant si je pouvais ordonner à la pluie de tomber. Comme ça n'en avait pas l'air, je m'avançai vers Judy.

— Comment faites-vous pour entrer dans mon jardin quand je n'y suis pas ?

Elle sursauta comme un oiseau battant des ailes.

Remarquant soudain sa ressemblance avec le corbeau, je réprimai un sourire.

— Joanne ! Te voilà enfin ! Nous étions inquiets... Où étais-tu passée ?

— Qui ça, *nous* ?

322

Elle plissa le front.

— Les animaux spirituels et moi. Tu es très en retard.

— Je ne savais pas que les animaux spirituels pouvaient se faire du souci.

Je regardai autour de moi, mais n'en vis aucun.

— Désolée pour le retard, dis-je. J'ai passé une nuit éprouvante. Mais pour revenir à ma question, comment es-tu entrée ? Comment peux-tu être ici ?

— Tu t'attends à m'y trouver, dit Judy. Cela me permet d'entrer.

L'espace d'un instant, je crus entendre la voix de

Marcia. *Ils ne s'attendent pas à nous voir, alors ils ne*

nous voient pas... Je regardai Judy. Malgré cette trou-blante histoire de main entaillée, elle ne ressemblait

pas du tout à Marcia. Mes jugements a priori don-

naient sans doute forme à une grande partie de ce mes

perceptions... Je réprimai un bâillement et hochai la

tête. Au moins, pendant que j'étais évanouie dans

l'arbre, je m'étais reposée un peu, même si ç'avait été

dans une flaque de boue.

Judy vint s'accroupir devant moi.

— Tu as beaucoup changé, dit-elle.

Un immense bâillement m'empêcha de répondre.

Les larmes aux yeux, je mis la main devant la bouche, déglutis deux fois et articulai :

— Vraiment ?

Je m'examinai rapidement. Mon nouveau bron-
zage ne m'avait pas accompagnée jusqu'ici. J'avais
trop l'habitude de me percevoir comme pâle. Néan-
moins, la remarque de Judy me fit plaisir. Elle me

323

donna l'impression que j'étais sur la bonne voie, avec
mon nouveau mode de vie mystique.

Au bout d'un moment, le silence de Judy m'arra-
cha à mes pensées. Je levai les yeux vers elle.

— Je veux dire... tu as beaucoup changé le
monde extérieur, reprit-elle doucement. Tu as provo-
qué de grands bouleversements.

Mes oreilles se mirent à chauffer, et je me sentis
ridicule. Moi qui croyais que j'avais progressé... En
souriant, Judy mit la main sur mon épaule.

— Excuse-moi, Joanne. Je ne voulais pas te
vexer. Le fait que tu aies causé ces changements signi-
fie sans doute que tu commences à assumer tes dons.

Il n'y a pas que le monde extérieur qui a changé.

Judy s'installa face à moi, de nouveau parfaitement maîtresse d'elle-même, et plia les jambes en tailleur.

Un petit accès de fierté m'envahit, et je baissai la tête, me sentant plus ridicule encore. J'avais pratiquement forcé Judy à me faire ce compliment, mais je n'en étais pas moins ravie.

Quel est le programme d'aujourd'hui ? demandai-je.

Judy se pencha vers moi et son regard devint plus intense. Ses yeux scintillaient, noirs et brillants, comme ceux de Virissong quand il m'avait parlé. Cela me rappela que j'avais eu d'autres questions à lui poser ; à présent, je devrais attendre que le rituel du solstice soit passé pour le voir en chair et en os.

— J'aimerais parler du rituel de ce soir, dit Judy.

Je me redressai et regardai autour de moi en riant

324

nerveusement.

— J'étais justement en train d'y penser, dis-je.

Est-ce que vous avez lu dans mes pensées ?

— Non, dit Judy en souriant. Je suis incapable de lire dans tes pensées.

— Vraiment ? Tous les autres en sont capables.

— Ah oui ? demanda Judy en haussant les sourcils.

Je balayai l'air de ma main.

— Peu importe. Que vouliez-vous me dire à propos de ce soir ?

Judy se détendit visiblement.

— Le rituel de ce soir, Joanne, exigera beaucoup de toi. Plus que dans le passé.

« Plus qu'avoir une épée fichée en travers du corps ? Plus qu'être brûlée vivante ? » me demandai-je. Mais je me contentai de hocher la tête comme une bonne élève.

— Ce soir, reprit Judy, Virissong achèvera son voyage et entrera dans notre monde. Il risque de compter beaucoup sur toi pour l'aider.

— Comment le savez-vous ?

Judy sourit.

— Te donner des leçons n'est pas la seule chose que je fasse. Depuis que tu m'as parlé de Virissong et que tu l'as rencontré, je me suis intéressée aux rituels que tu as accomplis avec le Cercle. Pour moi, il est clair que le Cercle désire ramener Virissong dans ce monde, mais que toi seule en possèdes le pouvoir. Et c'est aussi pour cela que je suis si satisfaite des pro-

grès que tu as accomplis, ces derniers jours. Ta foi

325

nous donne de la force à tous.

Une nouvelle bouffée d'autosatisfaction me donna des picotements de plaisir dans la nuque. Si je ne me méfiais pas, je risquais de devenir accro aux compliments. A cet instant, ma vision se détraqua ; je secouai la tête et me frottai les yeux.

— Tout va bien, Joanne ? demanda Judy sur un ton inquiet.

— Plus ou moins. J'ai des problèmes de vue depuis quelques jours. Depuis que...

Une étrange réticence m'empêcha de continuer.

Je n'avais pas encore parlé à Judy de mon entretien avec Grand Coyote dans le désert, et je n'étais pas prête à aborder le sujet. Ni avec elle, ni avec personne d'autre. Le sentiment de déjà-vu que j'avais éprouvé à l'enterrement de Cassandra me troublait toujours aussi profondément... Non, décidément, je n'avais pas envie de penser à cela. Mon champ de vision rétrécit encore ; je pressai mes mains contre mes yeux, faisant apparaître des éclats de lumière derrière mes paupières.

— Depuis le premier rituel, dis-je pour terminer ma phrase.

Ce n'était pas strictement vrai, mais c'était proche de la vérité.

— Ah...

Judy ne semblait pas étonnée. J'entrouvris un œil et la vis hocher la tête d'un air sage.

— C'est certainement un effet secondaire de ton pouvoir. Un peu comme les courbatures dont on souffre après avoir utilisé des muscles qui n'ont pas l'habitude de travailler. Tu vas t'y habituer.

326

— Ou devenir aveugle, marmonnai-je.

Je cessai de me frotter les yeux, mais la périphérie de mon champ visuel resta sombre. J'avais l'impression de regarder à travers des jumelles.

— Merci pour les compliments, en tout cas. Au fait, Judy, j'ai remarqué que certaines personnes ne voient pas les esprits que nous avons libérés. Bizarre, non ?

— C'est une question de foi, répondit Judy d'une manière hésitante. Et peut-être d'autre chose... Tu as libéré de très grands pouvoirs, la nuit dernière. Je ne suis pas sûre que tout se soit passé comme prévu.

— Je sais, je sais, soupirai-je. J'ai un peu compris le message en voyant le tremblement de terre. J'espère

que c'était une erreur, au fait.

— J'en suis certaine, déclara Judy d'un ton apaisant. Le rituel de ce soir devrait tout remettre à sa place. Il faudra que tu sois courageuse, Joanne. Cela va être difficile.

— Bah ! Après tout, je viens d'être l'épicentre d'un tremblement de terre.

J'entendis une note de suffisance se glisser dans ma voix, mais Judy ne s'en offusqua pas.

— Très bien. Je crois que ce sera tout pour aujourd'hui, Joanne. Il faut que tu gardes tes forces pour ce soir. Demain matin, ça ira mieux.

— Tu crois vraiment ? Je ne vais pas être complètement épuisée ?

— Non, tu verras. Telle est la nature du sacrifice : plus on se donne, plus on peut donner.

Cette explication me parut très belle et rassu-

327

rante.

— D'accord. A demain matin, alors.

— A demain. Bonne chance pour ce soir.

J'ouvris les yeux. L'eau qui s'écoulait de la douche était encore chaude. J'étais décrassée, quasiment prête à affronter ma journée. Le seul problème,

c'était que mon champ de vision demeurait très limité.

Je clignai des yeux pour essayer de l'élargir, mais ne réussis qu'à me mettre de l'eau dans les yeux.

Le téléphone sonna à ce moment. Je sautai de la douche et me précipitai, nue et dégoulinante, vers l'appareil.

C'est idiot, mais la sonnerie du téléphone déclenche chez moi une réaction pavlovienne. Un jour, il faudra que je passe plusieurs semaines à me reprogrammer, pour éviter de répondre avec joie et trépidation aux téléprospecteurs. Evidemment, ce projet de reprogrammation serait sans doute plus fructueux si je recevais plus d'un coup de fil par semaine.

En décrochant le combiné, je fis tomber la base du téléphone de la table de nuit.

— Allô ? haletai-je.

Dieu merci, les téléphones-vidéo n'étaient pas encore monnaie courante.

— Joanie ? Tout va bien ? Billy à l'appareil.

— Ah... Salut, Billy. Ça va, j'étais sous la douche, c'est tout. Que se passe-t-il ?

Mon rythme cardiaque ralentit quelque peu. Le combiné à la main, je me dirigeai vers la salle de bains à la recherche d'une serviette. Le cordon était juste un

petit peu trop court. Je m'étirai au maximum, essayant

328

d'attraper la serviette du bout des doigts.

— C'est plutôt à moi de te le demander ! C'était quoi, tout ce cirque, hier soir ?

— Je crois entendre Morrison ! Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Euh... Un tremblement de terre et des monstres partout dans la ville, ça te dit quelque chose ?

Mon pied se déroba. Je réussis à attraper la serviette, mais elle se décrocha et je m'écrasai sur le carrelage, cognant diverses parties de mon corps sur le sol, sur le montant de la porte et l'étendoir à serviettes.

Je restai figée un instant, n'osant même pas gémir de douleur avant de savoir si j'étais grièvement blessée, puis je cherchai à tâtons le combiné du téléphone.

— Allô ? Allô ! Joanie, tu es là ? Joanie, bon sang...

— Je suis en un seul morceau, annonçai-je.

J'espérai que ce n'était pas une exagération.

— Que s'est-il passé, bon sang ?

— Je suis tombée.

Je me redressai prudemment et tentai de déplier

la jambe coincée dans la porte.

— Je crois que ça va. Euh... Tu disais... Des monstres dans la rue ?

— Ne fais pas ton innocente, Joanie.

— Je ne fais pas l'innocente. Je commençais à me demander si j'étais la seule à les voir.

— Eh bien, je te rassure, ce n'est pas le cas. C'est une maison de fous, ici. Le standard est saturé d'appels de gens qui voient des choses bizarres, et d'autres

329

qui s'inquiètent pour la santé mentale de leurs amis.

— Tu es tout seul, là-bas ?

Billy comprit ce que je voulais dire, même si ma question avait été loin de l'exprimer.

— Non. Il y a aussi Jenny Gonzales, du service des Personnes disparues, et quelques personnes qui ont assisté à ta séance de spiritisme en janvier. Peut-être d'autres encore.

— Ce n'était pas une séance de spiritisme.

— Joanne !

Je n'avais jamais entendu Billy aussi énervé. Je m'entourai de ma serviette en grimaçant.

— Tu as raison, ce n'est pas le moment de se disputer au sujet de détails. Ecoute, je... Je vais passer au

commissariat. Je ne sais pas ce que je pourrai faire, mais...

— Laisse tomber, Joanie. Occupe-toi plutôt de savoir ce qui se passe, et donne-moi un coup de fil dès que tu en sauras plus. Peut-être qu'on peut essayer d'y faire quelque chose.

— Tout va se remettre en place ce soir, dis-je sans réfléchir.

Je pouvais presque entendre Billy secouer la tête.

— Ce soir, il sera peut-être trop tard. Dépêche-toi, Joanne. C'est grave.

Il raccrocha. Avant de m'habiller, je tentai de joindre Faye. J'avais heureusement pris soin de conserver le numéro de portable qu'elle m'avait remis lors de notre première rencontre. Après quelque sonneries dans le vide qui me parurent interminables, j'eus le soulagement d'entendre quelqu'un décrocher. La voix

330

de Faye était faible et lointaine, mais une courte conversation suffit à me rassurer : tous les membres du Cercle étaient sains et saufs.

Je me vêtis en hâte, descendis, et découvris que Titine n'était pas là. Comme j'avais la mémoire courte ! Je remontai chez moi en jurant et appelai un

taxi.

Il arriva quarante-cinq minutes plus tard. En attendant, j'eus le temps de faire deux fois le tour du pâté de maisons pour évaluer les dégâts causés par le tremblement de terre et par les esprits. On voyait souvent un ou deux ivrognes faire une sieste dans le parc en face de mon immeuble, mais aujourd'hui, tout le monde, même les ivrognes, avait les yeux grands ouverts et l'air ahuri. Apparemment, la vue de monstres en liberté vous dessoûle en un tour de main.

Les esprits étaient de plus en plus nombreux, et de plus en plus tangibles. Je vis un orignal traverser la pelouse et laisser des traces dans l'herbe — même si elles s'effacèrent aussitôt. Je n'arrêtai pas de faire des crochets pour éviter des choses qui n'étaient pas vraiment là, et de foncer droit dans d'autres plus réelles, par exemple un monsieur faisant son jogging, qui prit trois bonnes minutes pour me passer un savon. Au moins, il entretenait son rythme cardiaque. Presque tous les gens étaient de mauvaise humeur, soit parce qu'ils voyaient des animaux qui ne pouvaient pas exister, soit parce qu'ils avaient affaire à des individus souffrant d'hallucinations. Je ne savais lesquels je

plaignais le plus. Tous, en fait. Le Cercle et moi avions perturbé l'ordre naturel des choses. Est-ce qu'un jour, des milliers d'années auparavant, le monde avait vraiment ressemblé à cela ? Les esprits s'y promenaient-ils en toute liberté ? Je n'étais pas certaine que notre monde contemporain soit capable de s'y adapter.

Le voyage en taxi jusqu'au commissariat fut des plus pénibles. D'abord, des créatures inimaginables étaient à présent assises au milieu de la chaussée, et bondissaient sur les véhicules comme, sur des proies. Parfois, leurs griffes laissaient un impact visible sur la carrosserie ; d'autres fois, les véhicules faisaient des embardées inexplicables et allaient s'écraser sur le bord de la route. Les doigts crispés sur l'accoudoir, je tentai de bannir les esprits de la route. En vain, bien sûr.

Comme je regrettais que Gary ne soit pas au volant ! D'abord parce qu'à mon avis, il serait parmi Ceux qui voyaient les monstres — et que, dans le cas contraire, lui, au moins, ne m'aurait pas prise pour une folle. Ensuite parce qu'il n'aurait pas laissé tourner le compteur pendant que j'essayais de m'occuper des animaux spirituels et des accidents. A force de serrer

les mâchoires, j'avais mal aux dents. J'aurais aimé que Coyote — mon Coyote, Petit Coyote — soit là pour m'aider, mais je n'arrivais même pas à me concentrer suffisamment pour me glisser dans l'autre monde.

J'allais devoir me débrouiller seule.

Je laissai un pourboire complètement immérité au chauffeur et entrai dans le commissariat, les épaules

332

crispées autour des oreilles. Le bâtiment était assez peu infesté d'esprits, constatai-je, sauf près des fenêtres. Trop de béton, trop de lignes droites. Cernunos et sa bande n'avaient pas apprécié, eux non plus, les structures rigides façonnées par l'homme. C'était peut-être un trait commun à toutes les créatures de l'autre monde. En tout cas, j'étais temporairement soulagée d'être débarrassée des monstres.

— T'étais en vacances, Joey ?

— Quoi ?

Je sursautai, fis demi-tour ; derrière moi, la tête de Ray, l'un de mes amis, sortait d'une porte.

— Tu as bronzé. T'étais en vacances ?

Ray était petit et massif, comme un bunker. Lui expliquer les circonstances de mon bronzage reviendrait à expliquer la physique quantique à un hippopo-

tame. Je ne m'en sentais pas du tout la force.

— J'ai trop pris de soleil, c'est sûr.

— Ça te va bien.

Ray inclina la tête en direction du standard.

— C'est une vraie foire d'empoigne, là-dedans.

Puis il disparut dans son bureau. Je me frottai le sternum, un peu perplexe, puis me mis en quête de Morrison pour lui demander une voiture.

Avant cela, cependant, je tombai sur Billy. Il déboucha d'un coin avec toute la force d'un boulet et faillit me renverser. Je reculai précipitamment, me plaquai contre le mur, et il me dépassa en trombe, avant de se retourner avec un regard furieux. De grosses gouttes de sueur perlaient sur son visage rosi par l'effort et l'absence de climatisation.

333

— Tu n'es pas censée être là, dit-il.

— Je n'ai plus de voiture, Billy. J'ai besoin d'en emprunter une.

— Ecoute, Joanne...

Billy mit sa main sur mon bras et m'attira à l'écart

— précaution assez inutile dans ce couloir désert. Puis il se mit à parler d'une voix si basse que je dus me pencher vers lui pour comprendre.

— Je ne pouvais pas t'en parler au téléphone,

Joanie. Je ne sais pas ce qui se passe, dehors, mais

Mel, ça l'a sérieusement perturbée.

— Comment ça ?

— Des crampes, les nerfs en pelote. Le docteur

lui a prescrit le repos total, sans bouger, jusqu'à ce que

ça passe... mais avec les enfants, c'est presque impos-

sible, et je ne peux pas quitter le commissariat...

— Tu veux que j'aie m'occuper des petits ? Elle

est toute seule avec eux ?

Billy blêmit de soulagement.

— Sa mère... elle arrive en avion... demain... de

l'Arizona. Si tu pouvais...

— Pas de problème.

D'un geste brusque, je coupai court à ses explica-

tions.

— Ne t'en fais pas, Billy. Je vais faire de mon

mieux pour arranger... le reste. Et en attendant, je vais

surveiller les enfants et obliger Mel à se reposer. Tu

crois qu'elle a besoin de quelque chose ?

— Des tranquillisants, peut-être.

Il ne plaisantait qu'à moitié. Je tentai de sourire.

— Pour les enfants, ou pour Melinda ?

334

Billy éclata de rire.

— Je pensais aux enfants, mais en fait, il vaudrait peut-être mieux les donner à Mel. Ecoute, Joanne, j'ai été un peu sec au téléphone, tout à l'heure, je suis désolé...

Je lui pris la main et la serrai.

— Tu n'as pas été sec, Billy, ne t'en fais pas. Je maîtrise la situation. C'est à ça que servent les flics, non ? Tout va bien se passer.

335

27.

Billy partit appeler Melinda pour la prévenir de mon arrivée. Je m'arrêtai pour piller un supermarché, et me garai bientôt dans une petite allée. La barrière de la palissade blanche s'ouvrit sur la jungle de plantes aromatiques qui poussaient devant la maison des Holiday. Deux bouleaux géants y jetaient leurs ombres presque fraîches.

Les deux aînés, Robert et Jacquie, m'attendaient

sur le pas de la porte, l'air inquiets. Je posai mon sac de commissions sous la véranda et passai la main dans les cheveux de Rob. A onze ans, il commençait à avoir des idées bien précises sur la dignité ; le fait qu'il n'ait pas esquivé ma caresse signifiait que l'heure était grave.

— Salut, les gars. Comment va votre maman ?

— Elle est grognon, dit Jacquie en passant son bras autour de ma taille. Elle n'aime pas rester au lit.

— Moi non plus, avouai-je. Où sont Clara et Erik ?

— A la sieste, annonça Robert. Je leur ai dit d'être sages, parce que maman est malade. Dis,

336

Joanne, c'est pas trop grave ?

— Non.

J'attirai Robert vers moi et le serrai de mon bras libre.

— Je suis là pour m'occuper de vous, et vous obliger à être sages, et à veiller sur votre maman si elle en a besoin. D'accord ?

— On est déjà sages, protesta Jacquie. Il fait tellement chaud... On peut aller chercher des glaces ?

— Peut-être plus tard. Tu n'as pas envie d'une

boisson fraîche, plutôt ? Une citronnade ?

La confiance des enfants déteignait sur moi. Peu

à peu, je me détendais.

— Pour la citronnade, c'est pas possible, dit Rob.

Il y a un truc dans la cuisine.

Mon bien-être ténu se dissipa.

— Un truc ? demandai-je.

— Un Truc, répéta Jacquie en insistant sur la ma-

juscule. On n'a pas voulu en parler à maman.

— Le docteur a dit qu'elle devait rester couchée,

expliqua Robert.

Je me mis à sourire.

— Et vous avez pensé qu'elle se relèverait, si elle

était au courant du Truc ? Vous êtes vraiment très

sages, tous les deux.

— Oui, confirma Robert.

Mon sourire s'élargit.

— Et modestes, en plus. Bon... Je vais d'abord al-

ler dire bonjour à votre mère, et puis je reviendrai voir

le Truc.

Robert et Jacquie se consultèrent en silence, puis

337

hochèrent la tête.

— D'accord, dit Robert. En attendant, on peut

installer le toboggan aquatique dans le jardin ?

Je plissai les lèvres.

— On demande à Mel ? Si elle est d'accord, je vous aiderai à le monter. Sinon, on jouera à l'intérieur.

Au Monopoly, ou aux petits chevaux... Quelque chose qui ne fait pas trop de bruit.

Cette perspective ne m'enchantait guère. Je perdais systématiquement à tous les jeux de société. J'aimais mettre cela sur le compte de mon enfance isolée. Je n'avais jamais bien compris les règles du jeu, me répétais-je.

De nouveau, les enfants échangèrent un regard entendu.

— Tu n'as jamais joué aux petits chevaux avec nous, dit Jacquie. Ça fait quand même pas mal de bruit.

Je ne pus m'empêcher de rire.

— Allez jeter un coup d'œil sur votre frère et votre sœur pendant que je vais voir Mel.

— D'accord !

Ils partirent en courant et, pour une fois, on n'aurait pas dit qu'un troupeau d'éléphants traversait la maison. Je me débarrassai de mes chaussures et montai voir Melinda.

La maison des Holliday est de celles que j'ai toujours rêvé d'habiter, sans vraiment savoir pourquoi.

Billy l'avait achetée relativement bon marché, des années auparavant, dans l'un des quartiers les plus calmes de Seattle nord. A l'origine, elle comportait

338

quatre chambres ; à présent, elle en comptait deux de plus. Avec ses beaux planchers rayés par les pattes des chiens et son jardin immense, généralement occupé par un filet de badminton et un jeu de croquet, c'était la maison idéale pour élever un troupeau d'enfants. Je n'avais pas la moindre idée de ce que je ferais dans une maison pareille, mais je la convoitais quand même.

Les marches de l'escalier grincèrent sous mes pas. Les enfants, je ne sais comment, réussissaient à monter et à descendre sans un seul grincement — ce qui ne voulait pas dire qu'ils ne faisaient pas de bruit.

— Joanne ? C'est toi ?

— Tu m'as reconnue, dis-je en m'arrêtant sur le seuil de sa chambre. Les grincements m'ont trahie.

Jacque avait raison : Mel était de mauvaise humeur. Son teint était bizarre et, exceptionnellement, elle n'avait pas l'air parfaite. Ses cheveux étaient ras-

semblés en une queue-de-cheval désordonnée, et elle portait une chemise orange que je reconnus comme appartenant à Billy — réconfortante, sans doute, mais d'une couleur peu seyante. Ses sourcils et les commissures de ses lèvres étaient tirés vers le bas.

— Entre, Joanne ! Merci d'être venue.

Son froncement de sourcils se transforma en sourire de gratitude. J'entrai et m'assis au bord du lit.

— Pas de problème, Mel. Alors, tu meurs d'ennui ?

— Oui. Et je ne suis là que depuis trois heures.

— Je m'étonne que tu aies tenu aussi longtemps, dis-je en souriant. J'ai apporté quelques petites choses

339

pour te distraire.

— Si c'est du tricot, je t'enfonce les aiguilles dans les yeux, prévint Mel.

Elle secoua la tête, soudain sérieuse.

— Je ne pourrai pas me lever même si j'en avais envie. Quand je pense à la tête effrayée de Billy, ce matin, j'ose à peine bouger.

Elle se mordit la lèvre inférieure et regarda fixement par la fenêtre. Je frôlai son bras.

— Ecoute, Mel, tu n'es pas obligée de jouer les

dures. Je ne le répéterai à personne.

Je souffrais pour elle.

— Tu vas voir, continuai-je, tout va bien se passer. Il suffit que tu te reposes un peu. Et je t'ai apporté des mauvais romans d'amour, pas du tricot. Plus un litre de glace cappucino-amandes-chocolat.

— C'est mon parfum préféré ! Comment as-tu...

— Billy me l'a dit. Maintenant que tu es bloquée au lit, il espère que c'est ton tour de prendre du poids.

A mon grand soulagement, Mel éclata de rire.

— Typiquement masculin ! Décidément, ils ne pensent qu'à eux-mêmes...

Ses yeux se mirent à briller, et elle détourna de nouveau le regard. Je m'occupai de déballer le contenu des sacs de courses, jusqu'à ce qu'elle s'éclaircisse la gorge.

— Merci, Joanne.

— De rien, dis-je en souriant. Ecoute, Rob et Jacquie veulent monter le toboggan aquatique. C'est ça, ou une partie de Monopoly. Qu'en penses-tu ?

— Va pour le toboggan. Au début, je ne voulais

340

pas qu'ils inondent la pelouse à cause de la fête de ce soir, mais...

— Oh, zut...

Melinda me lança un regard noir.

— Tu avais oublié, n'est-ce pas ?

Puis elle fronça les sourcils.

— Joanne, tu fais des UV ?

Je levai les yeux au ciel en riant à moitié.

— En quelque sorte. C'est une longue histoire.

— Je risque d'être coincée ici pendant un bon moment, dit-elle amèrement.

Je levai les mains au ciel ; elle me regarda, bouche bée, puis attrapa mon poignet et examina ma paume.

— Et ça, c'est quoi ?

— Ça fait partie de la même histoire. Je te raconterai. Mais d'abord, je vais m'occuper du toboggan. Et cet après-midi, on viendra jouer au Monopoly ici, pour que tu ne sois pas toute seule dans la quatrième dimension toute la journée. Et puis je téléphonerai aux gens pour leur dire que la fête est annulée.

Elle relâcha mon poignet avec réticence.

— Je suppose que tu as raison. Sauf si tu as une carte « Vous êtes libérée de prison » dans ta poche.

Un instant, j'espérai que le pouvoir en moi allait se réveiller, mais il ne frémit même pas. Je secouai la

tête, désolée.

— J'ai bien peur que non. Il ne te reste plus qu'à me dire où tu as mis la liste des invités.

— Comme elle me croit organisée ! dit Mel à l'intention du plafond. « Liste des invités », tu plai-

341

santes ! Bill préviendra les gars du commissariat, et pour les autres, je vais essayer de te dire leurs noms.

— D'accord.

Je sortis le pot de glace et une cuillère en plastique.

— Mange, grossis et sois heureuse. Je reviendrai tantôt, quand le toboggan sera monté.

« Et, ajoutai-je à part moi, quand j'aurai dompté le Truc dans la cuisine. » Calée sur ses oreillers, Mel souriait ; je lui fis un petit salut militaire et descendis au rez-de-chaussée.

Ensuite, j'aidai les deux plus grands à assembler le toboggan, c'est-à-dire que je fis tout le travail pendant que tous, y compris le petit dernier de deux ans, me regardaient faire en m'expliquant pourquoi cela n'allait pas. En dépit de mon incompetence, ils furent assez satisfaits des résultats ; bientôt je les laissai, hurlant et glissant dans l'eau glacée du tuyau d'arro-

sage, et partis enquêter sur le Truc.

Je sentis sa présence dès que j'entrai dans le séjour. Une lueur argentée et maléfique transpirait du mur de la cuisine. J'avançai de plus en plus lentement ; je finis par regarder mes pieds et m'apercevoir que j'étais arrêtée. Pas étonnant que les enfants aient eu peur d'entrer dans la cuisine. Je repartis avec l'impression de patauger dans une mare de chamallows. L'air lui-même était élastique et collant. Je levai le menton, respirai profondément par les narines et me frayai un chemin vers la cuisine. Lorsque j'arrivai enfin sur le

342

seuil, la résistance éclata comme une bulle de savon, et je pris une grande bouffée d'air.

Puis je cessai de respirer pendant un bon moment. Le Truc n'était pas dans la cuisine ; il la remplissait entièrement. D'immenses anneaux argentés s'entassaient sur les plans de travail et recouvraient le sol. Je pouvais voir mon reflet, pâle, sur les écailles pas tout à fait solides de la bête. Une grosse tête se dressa au bout d'un long cou et me dévisagea de ses petits yeux blancs.

Il était moins grand que dans la Dead Zone : sa tête ne faisait pas plus de deux mètres de haut. Et

quand sa bouche s'ouvrit, et que sa langue d'un gris blanc sortit prendre l'air, je vis que ses crochets ne faisaient que la moitié de ma taille. Ridicule ! A cet instant, sous mes yeux, le Truc eut une sorte de hoquet. Muscles et cartilages se gonflèrent, craquèrent, et s'étirèrent de quelques centimètres dans toutes les directions. Les piques sur le dos du monstre s'allongèrent, ses écailles volèrent en éclats et se reformèrent, s'adaptant à la nouvelle taille de leur hôte. A présent, les crochets faisaient vingt centimètres de plus.

Le Truc était presque solidifié. Je ne savais pas ce qui empêchait les autres esprits de se matérialiser tout à fait, mais cela ne gênait pas le Truc. Peut-être avait-il davantage de volonté, ou plus de conscience...

Il était certainement conscient, en tout cas, de ma présence. Il abaissa son nez aplati vers moi, s'arrêta à quelques centimètres de mon visage, et parut presque sourire. Puis il ouvrit grand ses mâchoires et les referma sur moi.

343

Paralysée de douleur, je tombai à genoux, tentai de hurler et ne réussis à émettre qu'un gargouillement. Je m'abîmai à travers la bouche transparente du monstre, sentis ses mâchoires râper mon front et

m'écrasai sur le sol, frissonnante. Il me sembla entendre le serpent rire doucement, et sentir le bout de sa langue caresser mon dos. Je serrai les poings et murmurai : « Houston, nous avons un problème. »

Avant d'entrer dans la cuisine, je m'étais sentie capable d'en faire sortir le Truc, sans avoir d'idées très précises quant à la façon de procéder. J'avais vaguement eu en tête l'image d'une demoiselle menant une licorne par la bride... Le fait que je ne sois pas une demoiselle ne m'avait pas gênée, sachant que le Truc n'était sûrement pas une licorne. Les enfants ne confondent pas les Trucs avec les licornes. Evidemment, je n'avais jamais vu de vraie licorne ; peut-être qu'elles ressemblaient précisément au Truc...

Ah ! Mon cerveau déraillait sacrément ! Tout cela pour éviter de penser au fait que le Truc était déjà à moitié matérialisé, qu'il grossissait à vue d'oeil, que je l'avais déjà rencontré dans la Dead Zone, et qu'il venait se venger. Ou plutôt, me dévorer. Pour tout dire, je lui avais donné la permission de le faire, quelque temps auparavant. Mais je n'avais pas tenu promesse. Oui, ça ressemblait bien à une vengeance, me dis-je. Du moins, de mon point de vue. Puis je me cognai la tête contre le sol et me forçai à me concen-

trer.

Une chose était sûre : je n'allais pas sortir le Truc d'ici en jouant les demoiselles à la licorne. Je doutais

344

même que ce satané serpent passe la porte. J'entendis une nouvelle poussée explosive, levai les yeux, et rectifiai : il ne passait pas la porte. Quoique... Vu son état semi-solide, les portes n'avaient peut-être aucune importance.

Je me mis à quatre pattes, et reculai doucement en chuchotant :

— Viens, mon gros serpent, allez, viens, suis-moi...

Ce fut seulement à cet instant que je me rendis compte que ma vision des couleurs s'était complètement inversée. Le soleil qui entrait par la fenêtre se déversait, sombre, sur les écailles violacées du serpent. Je m'y étais adaptée sans m'en rendre compte. Je me rappelai le teint malsain de Melinda, l'horrible couleur de sa chemise, et me demandai si j'avais déjà perdu toute notion des couleurs, à ce moment-là.

Le serpent me fixait, l'air peu disposé à bouger.

— Viens, serpent, viens avec moi, murmurai je en reculant de quelques centimètres supplémentaires.

Sa tête me suivit, et s'arrêta en se heurtant au montant de la porte. S'il passait, c'était un miracle. Sa maudite tête mesurait un mètre de large. Les piques sur son dos risquaient de rendre l'opération plus difficile encore. Je me mordillai la lèvre et continuai à reculer.

— Viens, mon gros. Je te dois une faveur, tu te souviens ? Viens dans le jardin, tu seras plus à l'aise pour me manger.

Le serpent fit claquer sa langue d'un air amusé et se rassit sur le reste de son corps. Je tapai du poing sur

345

le sol en jurant.

— Bon sang, si tu ne sors pas rapidement, tu vas être coincé ici. Tu es déjà presque trop gros. Sors !

Je m'assis sur les talons et le fixai, furieuse. Il soutint calmement mon regard, puis émit un nouveau hoquet, craqua de partout et s'agrandit encore. Je vis son corps remplir quelques centimètres cubes de vide restants et, d'un coup, je compris.

Il n'avait pas besoin de rentrer dans la cuisine.

Petit à petit, la cuisine se réorganisait autour de lui. A mesure qu'il grossissait et qu'il se solidifiait, ce monstre allait détruire la maison des Holliday.

Je sautai sur mes pieds.

— Ne crois pas que ça va être aussi facile, annonçai-je d'un ton menaçant.

Il cligna des yeux et poussa un sifflement ironique. Je secouai la tête, pris mon courage à deux mains, lui tournai le dos et quittai la pièce.

Un quart de litre de glace avait visiblement fait des merveilles sur Mel, mais, dès qu'elle m'aperçut, son expression changea.

— Qu'est-ce qui se passe ? Les enfants ?

— Les enfants vont bien, dis-je. A quelle heure est-ce que Billy finit de travailler ?

— 19 heures, si tout va bien. Pourquoi ?

Mel crispa les doigts autour de sa cuillère comme si elle comptait l'utiliser comme arme contre moi. Je mâchouillai mes lèvres, me demandant ce que je pouvais lui dire.

346

— Bon sang, Joanne, arrête de me regarder comme ça ! Je suis la femme d'un flic. Tu peux y aller.

Crache le morceau !

— Il y a un monstre dans ta cuisine, dis-je en grimaçant.

Mel fronça les sourcils.

— Tu veux dire, en dehors de ceux que j'ai engendrés ?

Je souris faiblement.

— Oui. C'est... euh... assez grave. Ecoute, Mel, avant d'avoir ce malaise, tu n'as pas vu des... des animaux bizarres ?

Mel expira lentement.

— Bien sûr que si. Ma grand-mère était une brujja. Une sorcière, si tu préfères... Bill et moi, nous nous sommes rencontrés à une convention sur le paranormal. Pas la peine de faire cette tête. Tu crois que je ne suis pas au courant, pour toi ? Même si tu ne t'étais pas sauvée de notre dîner d'équinoxe, cet hiver, comme si tu avais le feu aux fesses, je le saurais quand même. Bill me raconte tout.

— Ah..., dis-je d'une voix gênée. Est-ce qu'il a dansé en rond en répétant Je le lui avais bien dit ?

— Pendant un certain temps, oui.

Le sourire de Melinda s'effaça rapidement.

— Qu'est-ce qu'il y a dans la cuisine ?

— Un serpent. Je veux dire, pas un serpent ordinaire, plutôt un monstre des mers. Bref, un truc énorme. J'ai envie d'appeler des renforts et d'essayer de le faire sortir. Ce serait mieux si toi et les enfants

n'étaient pas dans la maison, mais je crois qu'on n'a pas

347

trop le choix...

Melinda se redressa dans le lit. Je posai la main sur son épaule et secouai la tête.

— Non, non, non. Toi, tu restes ici. Quand Billy sera rentré, il pourra te porter dehors dans ses bras, mais en attendant, tu ne bouges pas du lit. Franchement, je ne crois pas que ce soit tellement dangereux, dans l'immédiat.

Mel prit un air sceptique.

— Tout va bien, je t'assure, dis-je. Je vais annuler la fête du solstice et demander à mes amis de venir.

Avec un peu de chance, on sera débarrassés du serpent avant même que Billy ne soit rentré. Je crois qu'après, tu te sentiras beaucoup mieux. En attendant, je suis là pour veiller sur toi et sur les enfants. Si les choses s'aggravent, on trouvera un plan B. D'accord, Mel ?

Elle réfléchit un peu.

— D'accord, mais je veux que tu me tiennes au courant de tout ce qui se passe. Tu ne dois rien me cacher. C'est la seule façon de faire.

— Tu veux dire... dans ce cas précis, ou en règle générale ?

— Les deux.

Mel indiqua la porte d'un geste.

— Vas-y, Joanne. Fiche-moi ce Truc dehors.

348

28.

Dès avant 18 heures, le serpent débordait de la cuisine. D'énormes anneaux musclés et écailleux se glissaient à travers les murs, traversaient le salon et s'étiraient dans le grand jardin derrière la maison. La chambre de Robert se trouvait juste au-dessus de la cuisine ; quand j'en entrouvris la porte, le serpent passa la tête à travers le plancher et me regarda d'un air calme et détaché. La maison était encore intacte, mais depuis peu, quand je posais la main sur une écaille du monstre, je sentais une certaine résistance avant de la traverser. J'avais une théorie un peu vaseuse selon laquelle le serpent existait davantage pour moi, douée de facultés sensibles exacerbées, que pour la maison, qui n'admettait que deux catégories : l'existant et le non-existant. Pour elle, il n'y avait pas d'entredeux possible. Je ressentis une pointe de nostalgie en songeant à l'époque où je ne concevais, moi non plus, aucun entre-deux, mais ce fut de courte durée. L'irrationnel est nettement plus facile à accepter, dans le feu

de l'action, qu'avec le recul de quelques mois — ou même de quelques jours.

349

— Joanne ?

Je sortis la tête de la chambre de Rob et refermai la porte. Clark se tenait sur le palier, le visage illuminé par un grand sourire. Si seulement sa bonne humeur pouvait être contagieuse ! me dis-je. Sans être franchement maussades, toutes les personnes présentes, y compris Erik, le bébé, étaient nerveuses et agitées. Melinda était exaspérée par son immobilité forcée ; en attendant l'arrivée des autres, Faye s'était installée près d'elle et tentait de l'amadouer en bavardant joyeusement.

— Clark, dis-je, te voilà enfin ! Est-ce que tout le monde est là ?

— Il manque Marcia. Mais il y a quelqu'un en bas qui demande à te voir.

« Morrison », pensai-je. Mon estomac se contracta si violemment que j'émis un petit hoquet. Clark cligna des yeux, surpris, puis se mit à rire. Je me passai la main sur le ventre et réussis à sourire.

Comment diable Morrison avait-il appris ce qui se passait ici ? Qu'est-ce que ça pouvait lui faire ?

Billy avait-il lâché le morceau ? Je redressai les épaules et pris mon expression de bon petit soldat.

— Allons-y.

Je descendis l'escalier derrière Clark.

Dans un fauteuil roulant au milieu du séjour se trouvait Colin, l'air ridiculement bien portant, souriant à tout le monde d'un air ravi. En nous entendant arriver, il fit pivoter la chaise vers l'escalier. Je distinguai l'ombre du grand serpent spirituel autour de ses épaules, mais son poids ne semblait pas gêner Colin le

350

moins du monde. Il m'adressa un immense sourire.

— Salut à toi, belle Amazone, dit-il.

— Colin, ils t'ont laissé sortir ? Tu as une mine superbe !

C'était vrai. Mes problèmes de vision ne m'empêchaient pas de le constater ; je trouvais parfaitement normal, à présent, que les cheveux de ce jeune homme soient noirs et que des éclats lumineux s'en dégagent lorsqu'il tournait la tête. Il avait meilleur teint, et il avait repris du poids... Mais comment diable était-ce possible, en l'espace de deux jours ?

— Tu respires la santé !

Je me penchai pour le serrer dans mes bras, et

l'embrassai sur la joue. Sa peau était un peu plus chaude que la normale, mais c'était le cas pour tout le monde, par cette canicule.

— Je suis en permission exceptionnelle. Les prodiges de la médecine moderne, paraît-il. C'est la première fois qu'ils voient un revirement pareil. Je leur ai fait les yeux doux, et ils ont accepté de me laisser sortir quelques heures. Je dois être de retour avant 21 heures.

— Tu ne m'en veux pas, Joanne, de l'avoir amené ici ? demanda Clark.

— Pas du tout, dis-je, le cœur soudain plus léger.

On va avoir besoin de joie et de bonne humeur, ce soir.

— Pourquoi ? demanda-t-il à voix basse. Tu crois que ça va être rude ?

— Tu es allé dans la cuisine ?

Il fit non de la tête.

351

— Vas-y, tu comprendras tout de suite.

Il revint quelques instants plus tard, pâle, les yeux écarquillés, comme les autres avant lui.

— Qu'est-ce qu'on va faire ?

— J'aimerais bien le savoir, Clark. Tu sais, je ne

connais vraiment pas grand-chose aux sortilèges...

Je me laissai tomber dans un canapé en frottant la cicatrice sur ma joue. Le canapé m'engloutit : aucun ressort ne résiste à quatre enfants énergiques. Je changeai de position, essayai de refaire surface, et repris :

— Est--ce qu'on peut jeter un sortilège juste pour...

— Déplacer quelque chose. Un sortilège de déplacement, dit la voix de Marcia.

Je levai les yeux, soulagée. La Vieille Femme se découpait dans l'encadrement de la porte.

— Ce n'est pas le lieu de rendez-vous prévu, dit-elle en s'avançant vers nous.

— Je sais. On a eu un léger contretemps. Comment ça marche, au juste, ces sortilèges de déplacement ?

— Il faut faire un échange. On ne peut pas simplement déplacer une chose d'un endroit à l'autre. Il faut l'échanger contre autre chose de masse équivalente. Où est-il ?

— Dans la cuisine.

A la différence des autres, Marcia ne revint pas blême, mais plutôt dubitative.

— Je ne sais pas si un sortilège de déplacement

fonctionnera sur quelque chose d'aussi peu solide. On

peut toujours essayer ; si ça marche, on n'aura qu'à

352

l'échanger contre de l'air. Ce serait vraiment le plus pratique.

— Mais... ? demandai-je.

— Mais il se peut que ça ne marche pas. Dans ce cas, il faudra attendre que le rituel final lui ait donné corps, pour faire l'échange ensuite.

— Si cette chose prend corps, elle va détruire la maison des Holliday ! protestai-je. Il doit forcément y avoir une autre solution.

Je mis les mains sur mes hanches et me redressai de toute ma hauteur.

— De quoi parlez-vous ? demanda Colin.

Je le regardai, puis lançai un regard en coin à Clark.

— C'est un... Oh, puis zut. Viens voir, puisque tu es là.

Malgré le nœud d'angoisse qui se resserrait autour de mes poumons, je ne pus m'empêcher de sourire.

— Colin, ça fait tellement plaisir de te voir ! Tu es rayonnant.

— Je vais bientôt faire des ravages. Allez, montre-moi ce truc qui fait flipper tout le monde. Je saisis les poignées de la chaise roulante, et fis signe à Clark de s'éloigner.

— Je m'occupe de lui, dis-je. Il faut bien que je me rende utile, non ?

— La tête qu'ils vont faire, les autres patients, dit Colin, quand ils sauront que j'ai une petite amie amazone !

Riant tous les deux, nous traversâmes la salle à
353

manger et nous dirigeâmes vers la cuisine.

La lumière dégagée par le serpent était assez forte pour me faire mal aux yeux. Colin, cependant, ne porta pas la main au-dessus des yeux ; au bout d'un moment, je compris que le serpent devait lui paraître noir, comme il l'avait été à notre première rencontre, dans la Dead Zone.

Le monstre nous entendit arriver : il passa la tête par la porte et fit claquer sa langue. A présent, il avait presque retrouvé sa taille normale. Sa tête était plus grande que moi. Il allait détruire la maison de Billy, me dis-je, et je n'avais aucun moyen de l'en empêcher.

— Doux Jésus..., murmura Colin.

Le serpent le fixa de son regard froid, puis s'avança jusqu'à frôler de son nez sa poitrine. Je bondis en arrière, entraînant Colin avec moi. La tête du serpent nous suivit, puis il ouvrit la bouche et émit un sifflement irrité. A travers sa peau translucide, je pouvais voir l'encadrement de la porte ; son corps était déjà trop large pour y passer. Pour la première fois, il me sembla entendre la maison gémir sous le poids du monstre.

— Dans son genre, murmura Colin, il est très beau.

Ma mâchoire se décrocha. Je regardai Colin, puis le monstre.

Au fond, il avait raison. Le Truc n'avait pas la simple et dangereuse beauté des serpents ; il était bien plus extraordinaire. Pendant que je l'observais, il roula sur ses anneaux, traversant sans effort le mur et le plafond. Cette fois, j'en fus sûre, le mur trembla, et

354

une moulure en plâtre se fissura. Je reculai encore de quelques pas, les yeux rivés sur le plafond.

— C'est vrai, dis-je à Colin. Dans le genre « Je vais te broyer à mort dans mes anneaux », il est magnifique. Viens, on s'en va.

— Tu as sans doute raison, dit Colin avec une pointe de regret.

Je sortis de la salle à manger à reculons, refusant de tourner le dos au serpent. Celui-ci se cabra un peu, puis cracha. Colin et moi levâmes nos bras devant nos visages en hurlant. Le venin nous traversa comme une brise légère, mais se répandit sur le sol derrière nous avec un grand floc ! mouillé. Il y eut un grésillement acide, puis une odeur nauséabonde : la flaque de venin dissolvait le vernis et rongait le bois en dessous. Je me retournai pour examiner les dégâts, puis sautai brusquement en arrière, tirant la chaise roulante de Colin avec moi. Mais les pneus en caoutchouc, attaqués par le venin, adhéraient au plancher ; pendant quelques secondes effrayantes, nous restâmes bloqués, puis ma détermination l'emporta sur les pneus gluants, et la chaise fut libérée avec un bruit de succion.

— Joanne..., dit Colin d'une petite voix.

Je levai les yeux. La tête du serpent sortait lentement du mur de la pièce que nous venions de quitter.

— Bon sang, dis-je.

Agrippant les poignées de la chaise roulante, je fis marche arrière à toute allure, priant pour ne pas trébucher sur des jouets. Le serpent nous suivit jus-

qu'au séjour.

— Dégagez, s'il vous plaît, laissez-nous passer !

355

Je me hasardai à jeter un coup d'œil par-dessus mon épaule pour éviter de foncer dans des personnes ou des meubles. Les membres du Cercle s'écartèrent précipitamment.

— Je ne sais pas pourquoi, débitai-je d'un seul trait, mais il nous suit.

— Il *me* suit, dit Colin.

Je trébuchai et faillis tomber.

— Nom d'un chien, soufflai-je, tu as raison ! Le serpent suit Colin, ajoutai-je à l'intention des autres. Et moi, je vais essayer de l'attirer dans le jardin.

Le temps d'énoncer à haute voix ce plan de génie, j'étais déjà tout près de la porte d'entrée. Je l'ouvris maladroitement et poussai Colin sous la véranda. Le serpent s'arrêta et se cabra, furieux, la gueule grande ouverte.

— Allez, mon gros, dis-je. On y est presque.

Je fis un pas de plus, et m'aperçus que je n'avais aucun moyen de descendre de la véranda. Bien que Colin fût très léger, je n'étais pas assez forte pour manœuvrer le fauteuil roulant sur les marches sans le

renverser.

L'attaque du serpent fut si rapide que nous n'eûmes pas le temps de délibérer. Son gros nez aplati jaillit du plancher de la véranda, et Colin et moi fûmes projetés en bas des marches, où nous nous écrasâmes, fouillis inextricable de bras, de jambes et de roues tordues. D'un coup de pied, je repoussai le fauteuil roulant, puis je réussis à me mettre à genoux et à passer une épaule sous le bras de Colin. Celui-ci, bien que très pâle, affichait un sourire ravi.

356

— Tu t'amuses bien ? lui demandai-je.

— C'est toujours mieux que le service de cancérologie, dit-il en continuant à sourire.

— Tu es complètement dingue...

— Oui, mais je suis mignon, tu ne trouves pas ?

Nous sautâmes sur nos pieds. Du moins je sautai, et Colin se cramponna à moi. Le serpent leva la tête, frémissant violemment, tandis que j'examinais, consternée, la véranda dévastée. Elle n'était pas tout à fait réduite à l'état de décombres, mais les lois de la physique commençaient à s'appliquer au monstre, lequel avait laissé un énorme trou en forme de nez dans le plancher. La maison grinça pendant que Colin et moi

reculions, poursuivis par le serpent. Nous fonçâmes dans un arbre, nous relevâmes et eûmes juste le temps de nous réfugier derrière le tronc. Avec un cri de rage, le serpent attaqua l'arbre, jonchant la pelouse de feuilles et de branches cassées.

— Si on réussit à le faire attaquer une fois de plus, je crois qu'il sortira tout à fait de la maison.

La plus grande partie du corps du serpent s'enroulait sur la pelouse, mais ses grandes piques transperçaient encore la façade de la maison. Les planches grinçaient et se détachaient l'une après l'autre dans une pluie de peinture bleue écaillée.

— Pas de problème, dit Colin. Persuadons ce gros monstre de nous attaquer une troisième fois, c'est une excellente idée.

J'eus un gloussement involontaire.

— A t'entendre, Colin, on dirait que tu le penses vraiment.

357

Colin me lança un regard désinvolte, se dégagea de mon bras et s'avança en chancelant vers le milieu de la pelouse.

— Ohé, monsieur le serpent ! s'époumona-t-il.

Par ici !

Puis il fit volte-face et courut de toutes ses forces vers l'autre bout du jardin. Je le suivis en hurlant des paroles incohérentes. A cet instant, il y eut un bruit terrible, et nous nous retournâmes tous deux.

La dernière pique du serpent avait ouvert une entaille de plusieurs mètres dans la façade de la maison de Billy. Elle partait d'au-dessus de la porte d'entrée pour arriver tout près du toit, manquant couper la maison en deux. Je fixai la maison, obsédée par une seule pensée : « Qu'est-ce qu'on va dire à l'assurance ? »

Puis le serpent attaqua de nouveau.

Je ne sais s'il nous manqua, ou si sa brève expérience de solidité prit subitement fin. Il y eut un grand fracas, et une voix qui ressemblait à la mienne cria : « Arrière, démon ! », ce qui déclencha chez Colin et moi des gloussements incontrôlables. Quand je m'aventurai enfin à ouvrir les yeux, le serpent se dressait au-dessus de nous, ses tentacules argentées baignant dans les rayons noirs du soleil.

— On est morts ? demanda Colin.

— Non.

— Tu en es sûre ?

— Oui. Je suis déjà morte, il y a quelque temps.

Enfin, j'ai failli mourir. Ça n'a rien à voir.

— Ah...

Colin resta silencieux quelques secondes.

— C'est censé me rassurer ? demanda-t-il enfin.

— Oui.

— Eh bien, ça ne marche pas vraiment.

Il leva les yeux vers le Truc.

— Qu'est-ce qu'il nous veut ?

— Aucune idée.

Le serpent se dressa de toute sa hauteur et tendit la tête vers le ciel. Ses ouïes frémissaient, et il émit un long ululement sinistre. Colin et moi nous serrâmes l'un contre l'autre, tremblants.

— J'espère que ce n'est pas la saison des amours, chez les Trucs, dit mon jeune ami.

— Moi aussi ! Quelle horreur !

Je fermai les yeux. Cela ne m'aïda pas à réfléchir, comme je l'avais espéré, mais au moins, cela fit disparaître un instant le monde chaotique qui m'entourait.

C'était reposant.

— Bon, dis-je, reprenons. Le Truc est sorti de la maison, c'est une très bonne nouvelle. Nous allons pouvoir exécuter le rituel sans tout détruire autour de nous.

J'ouvris les yeux et jetai un regard autour de moi.

— Enfin, sans détruire la maison. Tu es prêt à courir, Colin ?

— Pour aller où ?

— A l'intérieur. Avec les autres.

Colin retint sa respiration quelques instants, puis hocha la tête. Je mis mon bras autour de ses épaules et nous hissai tous deux debout. Le serpent continuait à

359

fixer le ciel.

— Bon, chuchotai-je. On y va.

Nous fîmes un pas en avant. Le serpent baissa brusquement vers nous un regard intense, presque hypnotisant.

— Hem ! dis-je d'une forte voix.

Colin se redressa et se dégagea de mon bras. La tête du serpent se déplaça pour le suivre.

— Je crois que c'est moi qu'il veut. Tu peux y aller, Joanne, il te laissera partir.

— Tu as perdu la boule ?

Il me fit un petit sourire sans ôter les yeux du monstre.

— Depuis un bon moment. Vas-y, éloigne-toi, pour voir.

A contrecœur, je fis deux pas en avant. Le serpent me suivit de son regard argenté, mais il ne bougea pas. Je fis un troisième pas. C'était Colin qui l'intéressait, pas moi.

— Tu as raison, dis-je entre les dents, mais ça ne m'encourage vraiment pas à te laisser seul avec lui.

S'il te mangeait ?

— Bah, dit Colin, c'est toujours mieux que le service de cancérologie. Allez, va chercher les autres.

Qui sait, peut-être qu'il ne va pas me manger....

Je partis alors vers la maison.

360

29.

Je suis peut-être bizarre, mais personnellement, si j'avais vu deux de mes amis interpréter une version du joueur de flûte de Hamelin avec un serpent de vingt mètres de long, je les aurais suivis dans le jardin. Par simple curiosité, pour voir si le serpent allait se noyer dans la rivière, ou se retourner contre le musicien et l'avaler tout cru.

Mais les membres du Cercle, apparemment, n'étaient pas très curieux. Voilà ce qui arrive, me dis-je, lorsqu'on est trop souvent exposé à toutes sortes de magie. On devient blasé. En rentrant dans le séjour, je

trouvai mes camarades en pleine discussion. Comment déplacer au mieux le serpent ? Cette action ne risquait-elle pas de perturber le rituel prévu pour ce soir ? Et ainsi de suite. Faye était descendue de la chambre de Mel pour se joindre au débat. Les inflexions de sa voix aiguë ressortaient du brouhaha général.

— Les gars..., dis-je.

Personne ne m'entendit.

— Hé, les gars ! Je vous parle !

361

D'un seul coup, le silence se fit et tous les yeux se tournèrent vers moi.

— Ecoutez bien... Il est hors de question de laisser ce Truc ici. Il s'agit de la maison de mes amis et, même si nous avons de bonnes intentions, nous avons fait une grosse bourde. Si ce monstre est dans leur jardin, c'est de notre faute, et nous allons le dégager de là. Vous me suivez ?

Les couleurs se rétablirent si brusquement qu'une pointe de douleur perça mon oeil droit. Je grimaçai et m'étirai le visage dans tous les sens, puis regardai autour de moi, confuse. A présent, les vraies couleurs du monde me semblaient criardes et discordantes. La

lumière du soleil, trop forte, me donnait la nausée.

— Joanne a raison, bien sûr, dit Marcia.

Faye prit un air exaspéré.

— Je n'ai jamais dit le contraire, affirma-t-elle.

Seulement, je pense que nous aurions de meilleures chances si Melinda nous aidait...

— Quoi ? m'exclamai-je. Tu plaisantes ? Mel doit rester au lit.

Faye plissa les yeux.

— Laisse-moi terminer. Il s'agit de, la maison de Melinda. Elle possède plus de pouvoir naturel qu'aucun d'entre nous, y compris toi, Joanne, et elle est sur son territoire.

Je lançai un regard contrarié à Marcia, qui soupira.

— Faye n'a pas tort, dit-elle. Cela pourrait faire toute la différence.

— On ne pourrait pas utiliser l'un des enfants ?

362

demandai-je sans vraiment y croire.

— Cela ne servirait à rien, déclara le Vieil

Homme d'un air chagrin. La présence de Mme Holliday est beaucoup plus forte. Par ailleurs, cette maison et le terrain en dessous appartiennent à elle et à son

époux, non aux enfants.

Je grinçai des dents.

— Bon, bon... Mais n'oubliez pas qu'elle ne peut pas se déplacer. Si jamais elle accepte de...

— Elle accepte, coupa Faye.

Je levai les yeux au ciel et prononçai en silence toute une série d'injures très grossières, puis je plissai les lèvres et me tournai vers Faye.

— Vous en avez parlé ensemble ?

— Bien sûr. Après tout, c'est sa maison qui est en danger.

C'était indiscutable. Je n'avais pas envie de le reconnaître, mais Faye avait raison.

— Bon, répétais-je frénétiquement. Il va falloir...

— Je vais prendre le fauteuil roulant de Colin, proposa Clark. Duane et moi pourrons porter Melinda dans l'escalier. D'ailleurs... euh...

Clark regarda autour de lui.

— Où est passé Colin ?

— Il essaie de faire baisser les yeux à un serpent.

Ils étaient un peu longs à la détente, mais je dois dire en leur faveur qu'en entendant cela, ils se ruèrent vers la porte comme un seul homme. Je secouai la tête et partis voir Melinda.

En couleurs naturelles, elle avait moins mauvaise mine, même si elle restait très pâle. En fin de compte, 363

sa chemise se révéla être bleue, ce qui lui allait nettement mieux. Ses enfants étaient rassemblés autour d'elle, les yeux écarquillés, sauf Erik, le petit dernier, qui dormait par terre, enveloppé dans un châle.

— Joanne..., dit Melinda.

Au ton de sa voix, je compris qu'il était inutile de discuter. Je levai les mains en signe de capitulation.

— D'accord, d'accord. Tu as gagné. Le seul problème, c'est que nous ne pourrons sans doute pas attendre que Billy revienne pour garder les enfants. Le Truc dans la cuisine...

— Sur la pelouse, corrigea Robert.

Je le mesurai du regard.

— Exact. Sur la pelouse. Bref, il semble devenir de plus en plus réel. Il a abîmé la façade.

— J'ai entendu, dit Mel d'un air stoïque. Robert, est-ce que je peux compter sur toi pour t'occuper de tes frères et sœurs pendant que je fais autre chose ?

Robert gonfla la poitrine.

— Bien sûr, maman.

— Bon. Je veux que vous alliez...

Mel me consulta du regard

— ... dans le jardin derrière la maison ?

Je hochai la tête.

— Dans le jardin, donc, et que vous y restiez jusqu'à ce que Joanne ou papa viennent vous chercher.

D'accord ? Joanne va vous y accompagner tout de suite.

— Et s'il commence à faire nuit ? demanda Jacques.

Je me forçai à sourire.

364

— Soit je viendrai vous chercher, soit votre papa viendra, et ce sera bien avant la tombée de la nuit.

Avant même qu'il ne commence à faire frais. Nous n'en avons pas pour très longtemps.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? demanda Robert.

— Nous débarrasser du Truc.

— Comment ? demanda Clara, la cadette, d'un ton curieux et plein d'espoir. Vous allez le transformer en banane ?

Je lançai un regard en coin à Mel, laquelle haussa les épaules.

— Euh..., dis-je, sans doute pas. Mais si jamais

ça arrive, tu pourras manger la banane.

Clara me gratifia d'un regard adulateur. Je m'interdis de rire, et prit le petit Erik dans mes bras.

— Si vous aviez une tente, ajoutai-je, on pourrait la monter dans le jardin et jouer au camping.

Le visage de Rob s'illumina, et il partit en courant. Mel leva le pouce en signe d'approbation, et je partis avec les autres enfants dans le jardin. Heureusement, Rob s'investit davantage dans le montage de la tente que dans celui du toboggan à eau. Ce fut l'affaire de dix minutes. Quand je partis, Jacquie traînait des sacs de couchage à travers le jardin et Erik s'était déjà endormi sous la tente.

De l'autre côté de la maison, le Cercle m'attendait. Dans son fauteuil roulant, installée à côté de Faye, Mel ressemblait à une reine. Je m'arrêtai pour la serrer dans mes bras.

— Tu as des enfants adorables, dis-je.

365

— Je sais.

Son sourire dissimulait presque les lignes d'inquiétude autour de sa bouche et de ses yeux.

— Merci de t'occuper d'eux, Joanne.

— Pas de problème.

Je la serrai de nouveau et me redressai, cherchant

Marcia du regard.

— As-tu réfléchi au sortilège de déplacement ?

demandai-je.

— Je crois qu'il faut d'abord achever de donner

corps aux esprits que nous avons fait entrer dans le

monde. Dès que ce sera fait, nous déplacerons le ser-

pent. Si nous nous préparons correctement, cela de-

vrait bien se passer.

— Hum... Tu ne crois pas que le serpent va dévo-

rer Colin, dès qu'il sera solide ?

Le monstre n'avait pas quitté le jeune homme des

yeux, et celui-ci, adossé à un arbre, le contemplait, en

extase. Leur fascination était réciproque.

— Je n'en ai pas l'impression, dit Marcia.

J'expirai bruyamment. J'aimais les réponses

claires et précises. Hélas, je n'avais pas vraiment le

choix.

— Eh bien, tu te chargeras d'expliquer la situa-

tion à Clark, si son frère se fait dévorer.

Clark me décocha un coup de coude et un sourire

un peu angoissé.

— On ne va pas lui permettre de manger ton

frère, promis-je.

— Je sais.

— Joanne, dit Faye, tu peux nous aider ?

366

Elle se tenait à un bout du jardin ; Marcia, Duane et le Vieil Homme avaient déjà pris position au bout opposé, et le Jeune Homme s'avançait vers le milieu.

Même moi, je compris qu'ils formaient un pentagramme.

— Oui, comment ?

— Trace un cercle autour de nous. Avec un peu de chance, le serpent tiendra dans le pentagramme...

La lumière se fit en moi.

— Et quand il deviendra réel, il ne pourra pas s'en échapper. Ce qui devrait l'empêcher de dévorer Colin.

Le serpent fit pivoter la tête, quitta Colin du regard et me lança un regard noir. Décidément, je le préférais en argenté. Néanmoins, je commençais à m'habituer de nouveau au spectre normal des couleurs.

— Du calme, dis-je au serpent. Ne fais pas attention à nous. Continue de fixer Colin.

— Merci beaucoup, Joanne, marmonna le jeune homme.

Mais il arborait encore un sourire radieux, et,

d'une certaine façon, je le comprenais. Etre dévoré par un serpent géant, cela valait largement une mort lente et douloureuse à l'hôpital. Le serpent émit un sifflement qui me donna la chair de poule, puis se retourna vers Colin. Ce n'était pas vraiment rassurant, même si j'étais soulagée de ne plus me trouver sous le feu des projecteurs. Je me dirigeai vers Marcia et regardai autour de moi avec hésitation.

— Ça ne va pas être un cercle parfaitement rond, la prévins-je.

367

— Ça n'a pas d'importance, dit-elle. Il doit surtout nous rassurer, nous donner des repères. Si nous avons confiance en lui, il nous protégera.

— D'accord. Que dois-je faire, exactement ?

Ce n'était pas ainsi qu'ils avaient procédé la nuit précédente, mais pour autant que je sache, il pouvait y avoir dix mille façons différentes d'organiser un rituel.

— Passe derrière nous en touchant nos deux épaules pour nous lier au dieu et à la déesse. Invoque leur protection et leur bienveillance.

Les commissures de ses lèvres se retroussèrent.

— Et essaie de faire comme si tu ne nous prenais pas pour des idiots, ajouta-t-elle.

Je me sentis rougir.

— Je ne vous prends pas pour des idiots, marmonnai-je.

C'était vrai. Je les prenais pour des timbrés, c'était tout à fait différent. Par ailleurs, timbrés ou pas, ils disposaient de pouvoirs indéniables, sur lesquels je n'étais pas en position de me montrer difficile. Ce n'était pas le moment de mentionner mes réticences au sujet de leur équilibre mental. Dans de très rares occasions, je peux faire preuve de tact.

Néanmoins, lorsque je dus murmurer des remerciements et des invocations à un couple de divinités sans doute inexistantes, je me sentis effectivement ridicule. Mon scepticisme, toutefois, n'empêcha pas des lignes de pouvoir de jaillir entre les cinq autres membres du Cercle. L'espace d'un instant, elles m'apparurent aussi dorées que le soleil couchant, puis ma vision s'inversa, et elles se teintèrent d'argent. Soupi-

368

rant, je frottai mes paupières pour essayer de retrouver les couleurs normales. En vain. Je me promis de consulter mon ophtalmo dès le lendemain.

Les autres avaient pris place autour du cercle qui enfermait le serpent. Seul Colin se tenait à l'écart,

adossé à son arbre, le regard rivé sur le monstre. Pour une fois, le Cercle était au complet, Mel formant la treizième personne. Elle se tenait à côté de Faye, et comme il restait une place vide à sa droite, je me glissai à côté d'elle.

A l'instant où je rejoignis le Cercle, une décharge de pouvoir me parcourut, plus intense que le pouvoir argenté dégagé par le pentagramme. Un pouvoir blanc, dur, éblouissant. Le pouvoir de Virissong. *Joanne...*, dit-il d'une voix affable. Je tressaillis comme si l'on m'avait pincée.

— Quoi ? rétorquai-je.

Mel, Faye et Duane, mes plus proches voisins, me regardèrent tous.

— Euh..., dis-je avec beaucoup d'éloquence, euh... vous ne l'avez pas entendu ?

Les yeux de Faye se mirent à briller.

— Il te parle de nouveau, souffla-t-elle.

La note de fanatisme qui vibrait dans sa voix me déplut.

— Que dit-il ? demanda-t-elle.

Nous allons bientôt nous retrouver, dit Virissong avec satisfaction. Si tu regardes bien, tu devrais presque me voir, maintenant. Tu as bien travaillé,

Joanne. J'ai une grande dette envers toi.

— Te voir ? répétai-je d'une voix rauque.

369

Tout ce que je voyais, pour l'instant, c'était un serpent géant argenté et quatre ou cinq membres du Cercle qui me regardaient d'un air médusé. Plus loin, Colin continuait à fixer le monstre, son serpent spirituel enroulé autour des épaules. Celui-ci semblait s'intégrer de plus en plus à son hôte, comme si leurs deux masses se fondaient l'une dans l'autre. Le jeune homme paraissait encore plus en forme que tout à l'heure. De nouveau, j'eus une pensée de gratitude pour l'esprit qui l'avait guéri.

— Je ne vois pas..., commençai-je.

Puis mon regard revint vers Colin et son serpent.

— Virissong ? chuchotai-je.

Le serpent spirituel leva la tête et fit claquer sa langue. A l'intérieur de moi, Virissong se mit à rire. *Je lui ai prêté ma force, comme tu me l'avais demandé.*

En échange, il me prête son corps.

— Mais je croyais que...

Je m'étranglai, incapable de finir ma phrase.

Que je me réincarnerais dans mon propre

corps ? Réfléchis bien, Joanne. Un corps de trois

mille ans ? De toute façon, Colin et moi sommes d'accord. C'est le prix à payer.

Complètement perdue, je me mis à loucher, essayant de voir à l'intérieur de ma propre tête.

— Tu as vraiment trois mille ans ?

Mon cœur battait trop rapidement, diffusant des vagues d'inquiétude et de nausée à travers mon corps.

Couverte de sueur, brûlante et glacée à la fois, je crispai les poings. Virissong avait raison : une guérison aussi miraculeuse devait forcément avoir un prix. Mon

370

champ de vision se rétrécissait à toute allure, et je peinais à respirer. Je ravalai ma salive et tentai de me reprendre.

— Colin ? dis-je d'une voix cassée. Tu es sûr que tu es d'accord ?

Il ne détourna pas le regard du serpent qui ondulait au-dessus de lui.

— Tout va bien, Amazone. Ne t'en fais pas. Finissons-en vite pour que nous puissions tous rentrer chez nous.

Il me sourit sans vraiment me regarder.

— Je dois être de retour à l'hôpital à 21 heures.

Dans ma tête, la voix de Virissong se fit plus sou-

riante.

Je suis vieux de plusieurs milliers d'années, en effet. Mais j'ai toujours eu... comment les appelez-vous ? Des avatars ? Des hommes et des femmes du Monde du Milieu, qui ont agi selon ma volonté, et m'ont tenu au courant de l'évolution du langage. Colin, continua-t-il d'une voix apaisante, ne retournera pas à l'hôpital, ni ce soir, ni jamais. Ma force est la sienne pour l'éternité.

— Quoi ? articulai-je. Colin est ton avatar ?

« L'éternité, me dis-je en moi-même, c'est très long, pour un homme... » Mais si Virissong entendit cette pensée, il n'y répondit pas. Comme mue par sa propre volonté, ma tête pivota vers Faye, et je ne vis plus qu'elle, avec ses yeux brillants et son sourire excité.

Colin est l'hôte, entonna Virissong. Je t'ai montrée à Faye en rêve, et elle t'a conduite ici pour que

371

nous puissions changer le monde. Nous allons faire tant de choses ensemble, Joanne Walker !

Ma paume gauche, celle qui avait été entaillée, me picota si fort que je tapai des mains et frottai les points de suture sans quitter Faye des yeux. Elle avait un regard un peu meurtri ; elle avait compris que Vi-

rissong la délaissait pour me parler directement.

— La nuit dernière..., marmonnai-je. Le rite du sang. C'est Virissong qui t'a dit de l'accomplir.

Elle prit un air encore plus blessé. Ses yeux durent s'assombrir car, pour moi, ils devinrent très clairs : des agates blanches et dures, qui me rappelaient bizarrement les yeux noirs de Judy.

— Nous te l'avons expliqué, Joanne. Tu ne nous as pas crus ?

— Je n'avais pas vraiment compris.

— Mais tu comprends, maintenant, n'est-ce pas ?

La bouche plissée de Faye exprimait un mélange de colère et d'espoir.

— Nous n'avons plus qu'à achever le rituel, Joanne, et Virissong nous aidera à résoudre les problèmes climatiques que tu as provoqués. Pas seulement à Seattle, mais partout dans le monde. Le réchauffement planétaire. Et plein d'autres problèmes, aussi.

Elle joignit les deux mains et se pencha vers moi avec ferveur.

— Nous sommes sur le point de changer le monde, tu ne le sens pas ?

Je tournai lentement les yeux vers le monstre qui

dominait le pentagramme. Il attendait tranquillement,

372

les yeux fixés sur Colin. Il le reconnaissait. Il savait que le garçon tirait sa force de Virissong. Colin soutenait sereinement son regard. Le serpent lové sur ses épaules resserrait progressivement son étreinte.

Les quelques membres du Cercle que je distinguais encore m'apparaissaient au loin, comme repoussés aux confins de ma vision. J'avais apparemment perdu toute notion de distance ; à en croire mon cerveau, ces gens se trouvaient à des centaines de mètres de moi. Ils étaient figés, comme pris dans de l'ambre, attendant que le monde autour d'eux se mette à changer.

— Il ne reste plus qu'une chose à faire, pour le ramener complètement, chuchota Faye. Un sacrifice de plus, et le monde nous appartiendra. Es-tu prête, Joanne ?

— Un sacrifice ?

Ma voix semblait venir d'aussi loin que les silhouettes des autres membres. J'étais confuse, incertaine. Faye me mit quelque chose dans la main. Je baissai les yeux et vis un couteau en os. Dans ma vision inversée, sa lame brillait d'un éclat sombre et

mortel.

— Il est très beau, ce couteau, dis-je distraitement.

Il vibra de pouvoir, répondant au picotement de ma main gauche. Soudain, toute la force quitta mes jambes. Je tombai à genoux et heurtai le sol avec tant de douceur que j'eus l'impression de flotter. C'était ainsi depuis la nuit dernière, quand j'étais entrée dans le feu.

373

Je savais, au fond de moi, ce qu'il fallait faire. Il s'agissait juste de m'y préparer mentalement. J'en étais capable.

— Ce couteau appartenait à Virissong, murmura

Faye avec révérence. Le sacrifice doit être accompli,

Joanne. Es-tu prête à le faire ?

Tenant le couteau à plat sur mes deux paumes ouvertes, je le portai vers mon visage, puis refermai le poing droit autour du manche. La lame se glisserait parfaitement entre mes côtes. Peut-être même que je n'aurais pas mal. Cette idée me donna presque envie de rire... mais pas tout à fait.

Le moment du sacrifice était venu. Je regrettais

de ne pas pouvoir tirer ma révérence en riant, mais au

moins pouvais-je changer le monde. Je levai le couteau et pris une grande respiration.

— Je suis prête.

Faye tourna le couteau dans ma main pour qu'il pointe vers l'extérieur, plutôt que vers ma poitrine. A cet instant, Melinda apparut dans mon champ de vision. Elle se tenait à quelques centimètres de moi, paralysée de terreur dans son fauteuil roulant. Ses beaux yeux étaient immenses, leurs pupilles brillantes et argentées. La voix de Faye déchira l'air.

— Alors tue-la !

Puis tout devint noir.

374

30.

— Ça ne va pas, la tête ? Espèce de cinglée !

Je ne sais si je hurlai les mots à haute voix, mais ils résonnèrent dans mon crâne comme une sirène d'ambulance. Mes bras tendus s'étaient figés, prêts à porter le coup qui mettrait fin à la vie de Melinda et ramènerait Virissong dans notre monde.

— Moi ! hurlai-je. Moi, je me sacrifie ! Mel et le bébé... ils ne font pas partie du contrat !

Je tombai à la renverse, terrifiée et furieuse. La terre m'avala, me noya, puis me recracha violemment.

Je fus projetée vers le ciel avant de m'écraser sur le sol de mon jardin. Je sentais l'herbe sèche sous moi, la chaleur qui vibrait dans l'air, l'odeur rance de l'eau du bassin, mais je ne voyais rien, ni en moi-même, ni à l'extérieur.

—Judy ? dis-je d'une voix enfantine et désespérée. Judy, tout va mal. J'ai besoin de ton aide, je t'en supplie.

— Joanne...

La voix de Judy s'éleva derrière moi. Je me mis à quatre pattes et me retournai.

375

— Judy, tu es là ? Je ne vois rien. S'il te plaît, aide-moi... C'est la catastrophe.

Je tremblais si fort que je n'avais pas une once d'humour. Les battements de mon cœur martelaient ma poitrine, résonnaient dans mes oreilles, intensifiaient ma panique.

— Judy, ils veulent tuer Melinda. Ils sont complètement fous ! Il faut que tu m'aides à les arrêter.

— Joanne, répéta Judy d'une voix calme et rassurante.

Je sentis sa main se poser sur mon épaule, et je m'y cramponnai.

— Calme-toi, Joanne.

Elle s'agenouilla devant moi. J'étais stupéfaite de tout ce que je pouvais déduire des seuls bruits que j'entendais. En dépit des battements assourdissants de mon cœur, je n'avais aucun mal à suivre les déplacements de Judy. Judy posa sa deuxième main sur mon autre épaule et m'attira vers elle.

— Je t'avais prévenue, murmura-t-elle. Je t'avais dit qu'on exigerait beaucoup de toi.

— Mais ils sont fous ! Ils veulent tuer Mel ! Ils sont fous ! Je ne peux pas ! Pas ça ! Non !

Je secouai violemment la tête, faisant tomber les mains de Judy de mes épaules.

— C'est une erreur !

— C'est la voie que tu as choisie.

La voix douce et apaisante de mon professeur me retourna l'estomac ; je m'étranglai, et ne pus répondre.

— Pour provoquer des changements, il faut des sacrifices.

376

Judy remit ses mains sur mes épaules. Je cherchai ses poignets et les entourai de mes mains. Ma paume gauche vibrait de douleur à chaque battement de mon cœur.

— Non, dis-je d'une voix rauque. C'est faux. Le chamanisme n'a rien à voir avec la mort. Le chamanisme, c'est la vie, c'est le changement, c'est...

Je serrai ses poignets si fort qu'ils craquèrent. La douleur dans ma paume devenait assez intense pour me donner la nausée, mais elle m'aidait à me concentrer, à ne pas me perdre.

— Ce n'est même pas de la sorcellerie.

Le goût de la peur envahit ma bouche.

— Même moi, je le sais, ça. La sorcellerie n'utilise pas le mal ! Judy, il y a une erreur quelque part !

Ce que vous me demandez de faire, c'est mal !

Je la sentis hocher la tête de droite à gauche et mon sang se glaça.

— Il n'y a pas d'erreur, dit-elle.

Des frissons remontèrent de mon ventre et jaillirent vers mes mains. J'avais envie de pleurer, mais je me contentai de serrer les mains autour des poignets de Judy. Je les serrai si fort qu'ils risquaient de se briser, mais elle ne protesta pas.

— C'est un sacrifice, chuchota-t-elle. Je croyais que tu avais compris, Joanne. Que t'ont dit les animaux spirituels ?

— De me soumettre. D'écouter... d'écouter mon

professeur. De croire. D'étudier.

— En effet.

377

Je devinai son hochement de tête, puis elle caressa ma joue, frôlant ma cicatrice de ses phalanges.

— Je suis ton professeur, Joanne. Tu as tellement progressé, tellement appris, ces derniers jours... Refuses-tu de faire honneur à ces leçons ?

Mon cœur frémit dans ma poitrine, dernier battement d'ailes d'un oiseau mourant.

— J'ai fait de mon mieux, dis-je d'une voix éteinte. J'ai essayé, Judy, mais...

— Il n'y a pas de mais qui tienne !

Sa voix se chargea soudain de colère.

— Joanne, il n'y a pas d'excuse possible. Il faut que tu acceptes.

Je fermai les yeux comme pour repousser les ténèbres qui m'entouraient.

— Pourquoi m'appelles-tu Joanne ? demandai-je.

Je devrais plutôt dire que je geignis. Je n'avais plus aucune honte ni fierté ; j'étais entièrement livrée à l'obscurité qui dévorait mon âme.

Je sentis Judy sourire, gentiment amusée ; de nouveau, sa main frôla ma joue.

— Parce que c'est ton nom, bien sûr. Comment

veux-tu que je t'appelle ?

J'ouvris lentement les yeux. Il faisait toujours

aussi noir.

— Ce n'est pas mon nom, chuchotai-je.

Agenouillée sur le sol, fixant aveuglément mon

professeur, je me maudissais. Dire que j'avais trouvé

les membres du Cercle longs à la détente... C'était

vraiment l'hôpital qui se moquait de la charité.

378

La perplexité émanait de Judy comme une nappe

de brume épaisse. Un peu comme les brumes qui en-

veloppaient les collines de la Caroline du Nord, dans

mon enfance : elles étaient silencieuses, en apparence

immobiles, mais lorsqu'on se figeait soi-même, on les

voyait avancer en tournoyant. La brume de Judy tenta

de m'envahir et de m'entraîner avec elle, mais en vain.

J'avais trouvé une riposte et, d'un coup, tout devenait

clair. Si clair que c'en était humiliant.

— Joanne, soufflai-je, n'est pas mon nom. Et tu

sais quoi ?

— Bien sûr que c'est ton nom.

Sa voix aiguë trahit sa peur.

Sans lâcher ses poignets, je redressai les épaules.

— Non, dis-je d'une voix plus assurée. Ce n'est pas mon nom, et depuis le début, Judy, tous les gentils l'ont su. Il n'y a que les méchants à qui je l'ai caché. Je me rappelai l'analogie primitive que j'avais utilisée pour me construire un bouclier mental : des vitres teintées, remontées à fond, pour protéger le nom que les deux Coyote, petit et grand, avaient su dès le départ. Le nom que le groupe de chamanes morts n'avait eu aucun mal à m'arracher. Le nom que j'avais dissimulé à Blade, la *banshee*, et que j'avais également dissimulé, sans savoir pourquoi ni même m'en rendre compte, à mon professeur. Judy.

— Ton nom est Joanne Walker !

— Non. C'est faux. Et ce que tu me demandes, c'est inacceptable.

Ma voix s'amplifia à mesure que je reprenais confiance.

379

— C'est mal, Judy. Les sacrifices, s'il en faut vraiment, doivent être volontaires, et ce que tu me demandes... c'est un sacrifice humain, un rituel de sang. C'est de la magie noire, Judy ! C'est mal, et je refuse de le faire.

— Ton nom est Joanne Walker, et je t'ordonne de

m'obéir !

Je me hissai sur mes pieds, traînant Judy par les poignets.

— Mon nom, tonnai-je, est Siobhàn Wal-kingstick, et tu n'as aucun pouvoir sur moi !

Des éclats de lumière déchirèrent l'obscurité et la réduisirent en lambeaux. De minuscules points de lumière étincelants m'éblouirent, brûlant mon nerf optique et m'offrant une subite révélation. Judy se débattait dans mon étreinte, furieuse et effrayée à la fois. Ses yeux étaient durs, et noirs. Ces yeux-là, je les avais vus des dizaines de fois, dans des endroits très différents, sans jamais faire le rapprochement.

— Je te connais, chuchotai-je, la bouche déformée par un sourire enragé. Dis-moi ton nom !

— Non !

Des larmes de fureur brillaient dans ses yeux.

— Je ne sais pas de quoi tu parles, Joanne... Sio...

Je resserrai les mains autour de ses poignets et la poussai vers le bas. Judy pâlit et ses genoux ployèrent.

Je la mis à genoux, utilisant tout le poids de mon corps.

— Ça ne prend plus, ma vieille. Je te connais.

Tout est dans les yeux, pas vrai ? Je ne sais pas com-

ment j'ai pu passer à côté... Des yeux noirs, brillants,

380

les mêmes que ceux des animaux spirituels. D'où sortaient-ils, Virissong ? Est-ce toi qui les a créés ?

Ah ! Je m'étais fait berner sur toute la ligne.

— Des créatures à toi, je parie, ajoutai-je. Les yeux, tous ces yeux noirs... Comme ceux du serpent que j'ai apporté à Colin. Donne-moi ton nom, Virissong ! Je veux la vérité !

J'étais plus furieuse contre moi-même que contre mon prétendu professeur, mais pour l'instant, cette rage me servait. Le moindre doute pouvait m'être fatal, surtout depuis que j'avais révélé mon nom à la créature qui s'était insinuée dans mon jardin.

Le silence de Judy se prolongea un instant de trop. Je me mis à la secouer violemment, hurlant des injures silencieuses.

Un sourire mauvais fendit son visage en deux...

puis les commissures de ses lèvres se déchirèrent. Pas une goutte de sang n'en sortit : son visage tout entier tomba en morceaux, puis ce fut au tour de ses épaules et de ses seins. En tombant, cette enveloppe vide révéla un autre corps : celui de Virissong. Ses traits étaient toujours animés par le même zèle fanatique, mais à

présent il arborait un sourire méprisant.

— C'était si facile de te convaincre, chuchota-t-il.

Ses épaules s'élargirent, ses bras se renforcèrent.

Ma main gauche fut parcourue par une douleur presque insoutenable, mais je ne relâchai pas les poignets de Virissong.

— C'est vrai.

Je me raccrochai à ma colère, mettant mon humiliation de côté. J'aurais amplement le temps d'être

381

embarrassée, plus tard. Pour l'instant, j'avais commis une erreur tellement désastreuse que je n'avais pas le temps de me fustiger.

— J'ai été naïve, dis-je. J'ai tout gobé, sans réfléchir. Et le Cercle aussi. Comment t'es-tu débrouillé, Virissong ? Comment as-tu réussi à corrompre Faye sans que les autres s'en aperçoivent ?

Son rire saccadé hérissa les poils de mes bras.

— Pose-toi la question, Walkingstick.

Il prononça mon véritable nom avec un sifflement perçant ; il cherchait des failles dans mon armure. Pour toute réponse, je lui décochai un sourire furibond. Mon bouclier était impénétrable.

— Tu n'aurais pas dû impliquer Mel dans cette

histoire, grognai-je. Sans ça, je serais allée jusqu'au bout. J'avais la foi.

De nouveau, la lumière se fit en moi, et j'éclatai d'un rire amer et furieux.

— La foi, dis-je. C'est pour cela que notre pouvoir paraissait aussi pur. Nous croyions bien faire.

Faye aussi le croyait. C'est incroyable, le pouvoir que donne la foi !

Mon rire s'étrangla dans ma gorge, me laissant tremblante de rage.

— Je veux savoir ton nom !

— Oh, non, Walkingstick. Tu crois que je vais renoncer maintenant, alors que je suis si près du but ?

Virissong retroussa les lèvres en un sourire crispé qui révéla ses dents. Il émanait de lui un pouvoir ardent, volatile électrique. La paume de mes mains me

382

brûlait, et je dus lutter pour m'agripper à lui. Il se leva sur un pied, puis les deux ; je basculai mon poids vers l'avant, essayant de le déséquilibrer, mais il bondit sur ses pieds d'un seul mouvement rapide. Il était plus fort que moi. De manière inexplicable, l'image de Morrison flotta devant mes yeux ; un regain de force surgit en moi, et je resserrai les mains autour des bras

de Virissong, essayant de le ramener à quatre pattes.

Il me décocha un coup de genoux entre les
jambes.

Je ne sentis même pas de douleur, tellement
j'étais stupéfaite. Je relâchai ses poignets : c'était pré-
cisément ce qu'il voulait. Subitement libéré, il recula
de quelques pas, me fit un clin d'œil et disparut.

Je serrai les mâchoires, trop furieuse pour jurer,
et lui emboîtai le pas.

Bonne nouvelle : quand je réintégrai mon corps,
le monde m'apparut dans toute la splendeur Technico-
lor de ses couleurs normales. Mauvaise nouvelle : les
coups de genoux à l'aine, c'est extrêmement doulou-
reux, et les couleurs retrouvées du inonde furent vite
brouillées par des larmes. Nouvelle mitigée : cette
douleur me permettait de me concentrer sur autre
chose que le visage terrifié de Melinda. Le temps pas-
sé dans mon jardin n'avait eu aucune répercussion
dans le monde réel : Faye se dressait toujours derrière
Mel, la même grimace fanatique sur son visage. Le
reste du Cercle n'avait pas eu le temps de réagir, et le

383

serpent continuait à fixer Colin avec gourmandise. En
me focalisant sur la douleur, donc, je me redressai et

affrontai Faye. Le visage de la jeune femme se déforma sous l'effet de la colère et de la déception.

— Joanne, tu ne peux pas...

— La ferme !

De toutes mes forces, je flanquai à Faye un revers qui l'éloigna de Melinda. Quelqu'un, peut-être moi, peut-être Melinda, émit un petit sanglot étranglé. En tout cas, ce n'était pas Faye ; elle heurta le sol et rebondit si rapidement que c'en était presque inhumain.

Les lèvres retroussées sur les babines, comme un chien sauvage, elle grogna et se rua vers moi.

Je m'appuyai de tout mon poids sur l'accoudoir du fauteuil roulant et sautai par-dessus. Mes genoux allèrent frapper Faye en pleine poitrine. Le fauteuil bascula sous mon poids, et Melinda se mit à hurler. En touchant le sol, je repoussai le fauteuil des bras, espérant le faire basculer en sens inverse avant qu'il ne flanque Melinda par terre. A cet instant, Faye se releva et réattaqua, ses mains tendues vers le couteau que je tenais encore. Je le fis pivoter dans ma main pour tourner le manche vers l'intérieur, et parai son attaque en pointant mon coude vers sa gorge.

La chance, et non l'habileté, lui permit d'éviter mon coup. A la dernière minute, elle tourna la tête

pour hurler, et mon coude s'encadra dans sa clavicule plutôt que dans sa trachée. Elle en fut ralentie, mais non paralysée. Les mains crispées comme des griffes, elle lacéra mon bras, cherchant mon visage et mes

384

yeux. Je lâchai le couteau, saisis son poignet, et lui fis une clé de cou. Elle hurla de douleur, cette fois, et je la mis à terre en appuyant mon genou contre ses reins.

On m'avait appris cette manœuvre à l'académie de police ; j'étais stupéfaite que cela soit aussi efficace en situation réelle. Je me penchai en avant, coinçant son bras entre ses deux omoplates.

— Faye, pour l'amour de Dieu, arrête ! On te manipule, tu deviens folle...

Avec le recul, je suis presque certaine qu'à l'académie, on m'a appris à ne pas approcher mon visage d'un suspect violent, mais j'avais cessé de traiter Faye comme un suspect. Je la voyais plutôt comme une âme perdue au bord d'un précipice. En réalité, elle avait déjà sauté le pas. Elle renversa la tête, prit son élan et frappa mon nez de son crâne. Le sang et les larmes jaillirent simultanément ; je tombai à la renverse, portant mes mains à mon visage. Faye se rua sur le couteau en ivoire ; je m'y ruai aussi, une fraction

de seconde trop tard. Elle se dressa au-dessus de moi, brandissant le couteau dans sa main.

— Je ne vais pas te laisser tout détruire ! lança-t-elle d'un ton rageur.

Je me penchai en arrière de quelques centimètres, levai les mains en signe de paix et me redressai lentement. J'éprouvais soudain une grande lassitude.

— Ecoute, Faye, on peut discuter... On n'est pas obligées de laisser les choses finir comme ça. Il est encore temps de tout arranger.

Les autres membres du Cercle se réveillaient enfin, et s'avançaient lentement en direction de la ba-

385

garre. C'étaient comme s'ils tournaient au ralenti, tandis que Faye et moi étions en temps réel.

— Tout arranger ? répéta Faye avec un rire nerveux. Mais c'est ce que j'essaie de faire depuis le début, Joanne ! Tu crois que ça a été facile, de tuer Cassie ? Je n'avais pas le choix ! Elle était trop dévouée, elle n'aurait jamais quitté le Cercle !

— Quoi ? soufflai-je d'une voix à peine audible.

— Je t'avais vue dans les rêves que Virissong m'avait envoyés, mais Cassie nous gênait ! C'était ma meilleure amie... et j'ai dû la tuer pour t'avoir ! Alors,

renoncer maintenant, c'est hors de question, Joanne !

Je ne te laisserai pas faire !

Elle leva le couteau et avança vers moi. Je me laissai tomber en arrière et l'attrapai mollement par les poignets. Ma taille et ma force me donnaient l'avantage, mais j'étais sous le choc. Faye poussa un hurlement de rage, pivota et me donna un coup de pied dans les tibias.

— Tu as tué Cassandra Tucker ? répétai-je, étourdie.

J'avais l'impression d'être tombée dans un bac de colle. Le temps n'avancait plus au ralenti, il était arrêté. Faye eut un rictus hargneux.

— Elle avait une malformation du cœur. Mais ça, tu le sais déjà, non ?

Elle sourit d'un air un peu dérangé, les yeux écarquillés.

— Ça n'a pas été difficile de trouver un sortilège pour l'aggraver. Il suffisait d'agrandir un peu le trou...

386

et le tour a été joué. Le plus dur...

Elle plongea subitement vers moi, comme pour m'arracher la gorge de ses dents. Je la saisis fermement par les bras et l'immobilisai en faisant jouer mon

poids contre le sien.

— Le plus dur, reprit-elle, ç'a été ton vieux pote...

Son fichu cœur était à toute épreuve. Pour l'abîmer, ç'a été toute une histoire. Je pourrai te montrer mes cicatrices...

Elle se débattit dans mon étreinte, puis renonça à me montrer quoi que ce soit.

— Ça m'a pris du temps, mais avec un peu de patience, on arrive à tout.

Une émotion si froide que je ne pouvais la nommer se glissa en moi et éteignit le pouvoir logé dans mon ventre. Sous mes doigts, la peau de Faye me semblait brûlante.

— Gary ? répétai-je, hébétée. Tu as provoqué la crise cardiaque de Gary ?

— Je pensais qu'il claquerait, ce vieux croûton.

C'est ce qui était prévu. C'était censé t'empêcher de te poser des questions.

Elle eut un nouveau sourire qui dénuda ses dents.

— Et ça a marché.

C'était vrai. Cela me revint d'un coup. J'avais été sur le point de remettre en question une affirmation de Virissong quand l'hôpital m'avait appelée. Je ne pus, sur le moment, retrouver ma question. Je m'en occupe-

rais plus tard.

— De la magie noire..., chuchotai-je. Bon sang,

387

Faye, tu ne vois pas ce que tu as fait ? La foi ne suffit pas, il faut aussi utiliser son jugement...

Entre elle et moi, il y avait très peu de différence.

Elle continuait simplement à s'entêter dans les mêmes erreurs que j'avais commises jusque-là. J'en avais le souffle coupé, la gorge nouée par un sanglot qui ne venait pas. J'étais passée si près...

— Virissong s'est servi de toi pour entrer en contact avec moi, Faye. Mais à présent, c'est fini. Je suis vraiment désolée, mais tu es en état d'arrestation pour le meurtre de Cassandra Tucker.

Je n'avais pas la moindre idée de la façon de justifier cela devant un tribunal, mais pour l'heure, cela n'avait aucune importance.

— Tout ce que tu diras pourra être utilisé contre toi devant un tribunal. Tu as le droit de consulter un avocat. Si tu n'as pas les moyens...

Un cri de rage jaillit de la gorge de Faye. Elle cessa de se débattre et relâcha tout son corps si brusquement que je faillis lui tomber dessus et m'empaler sur la lame. Je bombai le dos pour en éloigner un peu

ma poitrine. Les yeux de Faye brûlaient d'exaltation.

— Tu ne m'arrêteras pas, souffla-t-elle. Tu ne peux pas. Je t'en empêcherai.

— Tu ne peux rien faire, Faye. C'est trop tard.

C'est fini.

— Non. Pas encore.

Elle retourna le couteau dans sa main et plongea la lame au creux de sa gorge.

388

31.

— Faye ! hurlai-je.

Un goût de sang envahit ma bouche — le goût de mon propre sang, pas de celui qui giclait sur mon visage et mes mains. Les yeux de Faye s'élargirent et elle chancela en arrière. Je l'attrapai par le bras, mis la main sous sa nuque et l'amenai doucement vers le sol.

Pour la première fois depuis de longs jours, le pouvoir s'éveilla en moi, bouillonnant. Cela me donna envie de fermer les yeux et de me cogner la tête contre un mur.

Pour la première fois depuis des jours. Pour la première fois depuis que Judy était entrée dans mon jardin. Pour la première fois depuis que je m'étais laissé entraîner dans cette voie maléfique. J'avais commis une erreur monumentale, refusant de reconnaître les

signes de danger qui m'étaient pourtant apparus à chaque tournant. Pas étonnant que Petit Coyote ne me réponde plus ! Je méritais de me sortir seule de ce pétrin.

Ma colère à mon égard concentra mon pouvoir.

Je tendis la main vers le couteau planté dans la gorge de Faye. Pour avoir une chance de la sauver, je devais

389

le retirer, mais j'avais peur de le faire. C'était un peu comme essayer de réparer une chambre à air trouée sans qu'une goutte d'air ne s'en échappe.

Mauvaise analogie... mais elle ferait l'affaire. Je refermai les doigts autour du manche en ivoire et me concentrai sur la réparation du trou. Autour de la lame, sous ma main, la peau de Faye était collante, mais pas à cause du sang. On aurait plutôt dit qu'elle était enduite de colle à rustine. Je laissai échapper un petit gloussement hystérique.

— Tu vas t'en sortir, Faye...

Ses yeux roulèrent dans leurs orbites et se fixèrent sur moi. Je lui souris d'un air aussi rassurant que possible, tout en restant concentrée sur sa blessure. Il y avait tant d'épaisseurs à réparer d'un seul coup ! Je me focalisai sur l'idée de la rustine, entourant la lame

de nombreuses couches de magie bleu argenté. Une fois que j'aurais retiré le couteau, il me resterait seulement quelques instants pour refermer la plaie. Mieux valait dépenser quelques précieuses secondes supplémentaires en préparation, pour m'assurer que la rustine était parfaitement étanche.

Enfin... pas parfaitement étanche, vu qu'il s'agissait de sa gorge, et qu'une étanchéité parfaite pouvait l'étouffer.

— Tu vas t'en sortir, répétais-je à Faye.

Quand j'essayai de retirer le couteau, il resta accroché à sa gorge. J'en vins à bout, mais ce fut plus difficile que je ne l'avais prévu. Pendant une fraction de seconde, je me demandai si j'avais eu autant de mal à retirer l'épée de mon poumon, en janvier dernier...

390

puis je cessai de réfléchir et collai ma rustine magique sur l'entaille. Toutes les pièces du puzzle se remirent en place. Les cellules étaient prêtes à se régénérer.

Puis je sentis une résistance.

La « colle » que j'avais imaginée pour réparer les cellules, les muscles et la peau refusait d'adhérer. La rustine argentée s'évapora comme si je n'en avais jamais eu l'idée, et le sang se mit à jaillir de la gorge de

Faye. Je levai mes yeux vers les siens et y lus une détermination féroce et triomphante.

— Faye, non !

Utilisant le peu d'air qui restait dans ses poumons, elle cracha une bouchée de sang vers moi. Puis sa tête roula sur le côté, et je sentis, avec une atroce clarté, la vie quitter son corps. Un frisson moite et glacé me parcourut, comme si la température venait de baisser de quinze degrés. Je levai les yeux si rapidement que j'en eus le vertige ; je m'attendais sincèrement à voir l'âme de Faye se glisser vers le ciel.

A la place, je vis la tête du monstre. Il beuglait comme un animal enragé. Ses cris me heurtèrent de plein fouet ; c'était comme si ma concentration sur Faye avait temporairement coupé tous les sons, et que l'on venait de remettre le volume à fond.

Les membres du Cercle étaient devenus fous.

Marcia et le Vieil Homme se serraient la main en criant à tue-tête. Roxie et Sam étaient à genoux près de moi, et Roxie hurlait de toutes ses forces, les larmes coulant à flots sur ses joues. Elle tendit la main vers le corps de Faye, se figea, puis la tendit de nouveau. Sam, pétrifié, fixait la morte sans comprendre.

Le pauvre ! Je savais exactement ce qu'il ressentait.

Clark essayait de se frayer un chemin jusqu'à Colin, lequel se tenait à la même place, tête renversée, bras grands ouverts, en extase devant le monstre qui se dressait au-dessus des arbres. Un peu plus loin, Duane s'occupait de Mel. Les autres étaient occultés par le corps immense du monstre, qui grossissait et s'élevait de seconde en seconde, menaçant de masquer le ciel tout entier.

Doux Jésus ! Cette fois, je m'étais sacrément plantée...

Je repoussai cette pensée aussi violemment que je repoussai le sol de mes pieds. Je n'avais plus le temps de réfléchir. A vrai dire, je n'avais plus le temps de rien, ces derniers jours.

Le plus urgent, c'était d'y voir clair... « Tu n'es pas très douée pour ça », protesta une petite voix en moi. Je la fis taire, non par colère, mais parce que ce n'était pas le moment de douter. La dernière fois que j'avais regardé le monde avec deux paires d'yeux, c'était en mars précédent, sur la demande expresse de Morrison. J'avais à peine réussi à maîtriser mon pouvoir, mais à ce moment-là, nous n'étions pas au bord de l'apocalypse. A présent, le désespoir me donnait

des ailes.

Ce qui, au fait, n'était pas une bonne manière de fonctionner. J'avais décidément de gros progrès à faire.

Mais je n'allais pas m'y atteler tout de suite. Je crispai les mâchoires et puisai dans l'énergie tapie en moi, consciente de son inertie des derniers jours, et

392

des raisons de cette inertie. Mais derrière le serpent des mers, le ciel était d'un bleu éclatant, et le monstre lui-même était noir, comme la première fois que je l'avais vu, dans la Dead Zone. C'était de bon augure.

Je fermai les yeux et sentis des gouttes de liquide es-suie-glace imaginaires couler dessus en les nettoyant.

Ah, les bonnes vieilles analogies automobiles !

Quand j'ouvris les yeux, les deux mondes m'apparurent simultanément. Leur superposition était un peu déroutante, mais je ne voulais pas laisser s'effacer le monde réel. L'autre monde, celui des esprits, était translucide, teinté de couleurs éblouissantes qui se fondaient l'une dans l'autre.

Mel allait bien. Sa force de vie et celle du bébé, entrelacées, étaient bien moins faibles que je ne l'avais craint. Une aura d'un jaune aussi radieux que l'humeur

de Mel entourait un noyau solide et insondable. La petite fille qu'elle portait en elle brillait d'un rose foncé, minuscule fleur douce et parfumée qui dissimulait peut-être des épines. J'en fus tellement soulagée que mon cœur ralentit, et mes genoux flanchèrent.

Cela ne dura qu'un instant. Ce n'était pas le moment de baisser ma garde. Je tournai ma Vision vers Thomas et Marcia. Le pouvoir rayonnait d'eux en rugissant, puisé dans la terre et le ciel pour former un sortilège. Le sang reflua à toute vitesse du visage de Marcia, et elle paraissait blême, comme près de s'évanouir. Je saisis le bras de Roxie et la tirai sur ses pieds.

— A vos places ! Tous ! Jusqu'au dernier ! Allez, prenez vos places autour du cercle !

393

Je hurlais à tue-tête pour me faire entendre par-dessus les meuglements du monstre. Roxie s'éloigna vers sa place en titubant, mais Sam restait cloué sur place, désespéré.

— C'est impossible, dit-il. Nous ne pouvons rien faire. Le Cercle n'est plus complet. Faye est morte.

— Vas-y ! m'époumonai-je. On se débrouillera !

Comment on allait se débrouiller, en l'absence de

la Demoiselle, je n'en avais aucune idée, mais ce n'était pas le moment de l'admettre. Sam me jeta un regard confiant et courut rejoindre sa place.

Je voyais de nouveau à travers la masse du monstre, pas parce qu'il était redevenu translucide, mais à cause de mon pouvoir, qui rendait semi-transparentes les choses solides et donnait de la profondeur à ma vision. De l'autre côté du monstre, les membres du Cercle prenaient leurs places ; à mesure qu'ils se positionnaient aux angles du pentagramme, ils semblaient retrouver de la force. Seul Clark essayait encore d'atteindre son frère. Il se déplaçait lentement, avec difficulté, comme s'il devait traverser une mare de goudron pour arriver jusqu'à lui.

Quelques mètres plus loin, Colin était entouré de ténèbres. Son aura était complètement éteinte. Cette petite étincelle qui rend chaque être à la fois unique et semblable aux autres, cette lueur avait disparu ; ne restait qu'un poids mat, sombre, mortel, qui oppressait le jeune homme sans qu'il émette de protestation. Le serpent que j'avais ramené du royaume des esprits resserra son étreinte autour du cou de Colin, puis se déploya comme une cape, laissant apparaître l'esprit

svelte et puissant de Virissong. Parmi tout ce qui m'était arrivé dans le monde des esprits, ces derniers jours, y avait-il une seule chose qui n'ait pas été orchestrée par Virissong ?

Des images défilèrent devant mes yeux : le Monde du Dessus froid et immense, l'oiseau-tonnerre, Grand Coyote dans le désert, la bataille amicale des animaux spirituels, et la tortue qui était revenue avec moi pour prêter ses forces à Gary. Je me raccrochai à ces souvenirs comme à une bouée de sauvetage. Je m'étais magistralement fourvoyée, mais tout ce que j'avais accompli n'avait pas été contaminé par le magicien noir qui envahissait le corps de Colin. Certaines créatures de l'au-delà semblaient encore croire en moi. Me raccrochant au maigre espoir de n'avoir pas irrémédiablement cafouillé, je tissai une toile de pouvoir et la lançai vers Clark, moins pour le capturer que pour attirer son attention. Il vira vers moi, les yeux remplis de colère et de peur.

— Reviens à ta place, Clark, dis-je avec autant de douceur que possible. On va essayer d'arranger les choses, mais il faut que tout le monde s'y mette.

— Mais... Colin !

Sa voix se brisa, et mon cœur se serra.

— Je sais.

Mon ventre se contracta douloureusement, et ma tristesse passa dans la magie que j'avais lancée vers Clark, pour lui faire comprendre que je partageais sa peine.

— Mais si nous voulons avoir une chance de réparer ce que nous avons fait, il faut que tu nous aides.

395

Ma voix avait un timbre particulier, pur et sonore comme des cloches argentées. Elle semblait exprimer la vérité pure ; l'espace d'un instant, je me demandai si j'allais être condamnée à dire la vérité pour le restant de mes jours. Si c'était le cas, je ne pourrais plus jamais adresser la parole à Morrison.

Quoi qu'il en fût, Clark parut convaincu par mes paroles. A contrecœur, il se détourna de son frère, fit demi-tour et retrouva aussitôt la faculté de se mouvoir librement.

Je sentais le pouvoir du Cercle s'accroître avec chaque personne qui le rejoignait. Quand tous furent réunis, ils se mirent à chanter, d'abord doucement, puis de plus en plus fort, jusqu'à couvrir les barrissements du monstre.

— Joanie...

Une main frôla mon bras et me fit sursauter. Je me tournai : Mel brillait si fort que je dus plisser les yeux pour la regarder.

— On n'est que douze.

— J'essaie de ne pas y penser.

J'étais presque certaine que pour vaincre Viris-song et le monstre, nous avions besoin d'être au complet, mais je ne voyais absolument pas ce que nous pouvions y faire.

— Joanie, dit Mel sur un ton plus insistant, la Demoiselle est morte, et aucune de ces filles n'est assez âgée pour jouer la Mère. C'est mal parti.

— Il doit bien y avoir une vierge dans le lot, dis-je dubitativement.

Je balayai l'assistance du regard. Ma Vision pou-

396

vait-elle détecter ce genre de chose ? Mel posa de nouveau la main sur mon bras.

— Joanne, c'est un garçon ou une fille ?

— Quoi ?

Je me retournai vers elle, perplexe. Les couleurs de son aura frémissaient d'impatience.

— Le bébé.

La voix de Mel, calme et contenue, dissimulait

parfaitement son agitation intérieure.

— C'est un garçon ou une fille ? Tu peux le voir ?

— Ah, oui... C'est une fille, annonçai-je plate-ment, comme si je faisais cela tous les jours.

Mel inspira une grande bouffée d'air.

— Alors, je peux faire les deux.

Ma vision dédoublée ne me rendait certainement pas plus vive du point de vue intellectuel. Je secouai la tête.

— Les deux quoi ?

— La Mère et la Demoiselle, dit Mel avec une petite pointe d'impatience. Je te l'ai dit, Joanne. Ma grand-mère était sorcière. Tout cela n'est pas complètement nouveau pour moi.

— Mel, tu n'as pas besoin de... je... euh...

De toute ma vie, je n'avais jamais avoué à voix haute avoir eu des enfants. Evidemment, des tas de gens le savaient, en Caroline du Nord, mais depuis le jour où j'avais quitté Qualla Boundary, personne ne s'en était jamais douté.

A part peut-être Morrison, s'il avait fouillé assez loin. Cette idée me noua le ventre. Tandis que je cher-

châi un moyen de briser le voeu de silence que je m'étais imposé pour avouer que je jouais la Mère, Mel m'interrompit.

— Il faut être treize. Avec le bébé et moi, cela fait douze. Toi, tu es la treizième. Le point focal. C'est toi qui possèdes le pouvoir, Joanie.

— Peut-être, mais toi, tu es enceinte ! Je te rappelle que ça peut être extrêmement dangereux...

— Avec toi, il ne peut rien nous arriver. Je te fais confiance.

Elle m'adressa un grand sourire serein, et ce fut réglé. J'avais perdu. Elle s'éloigna pour aller prendre sa place dans le cercle, et glissa sa main dans celle de Marcia. Thomas quitta aussitôt sa place et en rejoignit une autre, de l'autre côté du monstre.

A l'extérieur du cercle, il ne restait que moi. Les autres s'étaient regroupés en quatre groupes de trois, placés aux quatre points cardinaux. Le pouvoir refluit d'eux comme une rivière en crue ; par leurs efforts concertés, entraînés, ils l'emportaient haut la main sur le groupe de flics qui m'avaient aidée en janvier. En fin de compte, me dis-je, le pouvoir du Cercle allait bien au-delà de la foi et de la bonne volonté. Je sentais leur chant tisser un sortilège. Si je pouvais canaliser

tout ce pouvoir, je pourrais redresser tous les torts que j'avais causés, et renvoyer le serpent dans ce Monde du Dessous auquel il était si habitué.

Mais cela, je ne pouvais le faire de l'extérieur. Je levai les yeux vers le monstre, rassemblai mon courage et me dirigeai vers le centre du pentagramme.

Un silence assourdissant m'assaillit. Je trébuchai

398

et dus poser la main sur le monstre pour reprendre l'équilibre. Je croyais être trop petite pour qu'il me remarque, mais il pivota la tête vers moi et cracha. Je n'eus ni le temps, ni la présence d'esprit de me baisser, mais au lieu de me brûler jusqu'aux os, le venin rebondit sur ma peau, révélant une brillance bleutée. Je regardai mon bras, stupéfaite, puis clignai des yeux et le regardai avec ma Vision. Des filaments de pouvoirs étincelants, comme un bouclier lamé, recouvraient tout mon corps. D'où sortait-il, ce justaucorps magique ? Si j'arrivais à savoir comment je l'avais fabriqué, Coyote serait fier de moi.

Le chant du Cercle atteignait son crescendo. Je le sentais vibrer dans mes os, même si je ne l'entendais plus. Ignorant le monstre qui sifflait et crachotait au-dessus de moi, j'ouvris grand les bras et écoutai de

toutes mes forces.

Subitement, je compris ce que je devais faire. Je ne pouvais pas emprunter le pouvoir des membres du Cercle, comme je l'avais fait avec celui de mes collègues, en janvier dernier. Le pouvoir du Cercle était bien trop dirigé ; le sortilège qu'ils tissaient avait un but spécifique, celui de déplacer le monstre vers un endroit où il serait moins dangereux. Ils avaient créé le sortilège ; à présent, c'était à moi de fournir l'élan qui mettrait en branle cette créature titanesque.

Je puisai au plus profond de mon être, cherchant la réserve de pouvoir qui avait si longtemps sommeillé en moi, et qui avait enfin décidé de s'éveiller pour de bon. Mais cette fois, au lieu d'arriver comme un éléphant dans un magasin de porcelaine, je pris le temps

399

de demander au pouvoir de répondre à mon appel. Il réagit avec joie, comme si j'avais enfin trouvé la bonne approche. Je levai les bras, sentant le besoin de repousser le monstre, et m'aperçus qu'ils étaient devenus transparents. Sous les épaisseurs de peaux, les vaisseaux sanguins luisaient de vie ; les os étaient caressés par les tendons et les muscles qui les entouraient. A travers mes mains, je vis le monstre, et fus

envahie d'une bouffée de confiance. La dernière fois que j'étais devenue transparente, les choses s'étaient bien terminées. Je me demandai de quelle couleur étaient mes yeux. La fois précédente, Morrison, qui assistait à la scène, m'avait dit qu'ils étaient devenus dorés.

Cela n'avait pas d'importance. La seule chose qui comptait, c'était de canaliser le sortilège du Cercle, de protéger les Holliday et leur maison.

Je posai les mains sur le serpent, et tout bascula dans l'horreur.

400

32.

Le serpent s'empara du pouvoir que je mobilisais contre lui, drainant mes réserves si rapidement qu'un grondement de tonnerre résonna dans mon crâne. Des piques lumineuses déchirèrent l'obscurité derrière mes paupières, comme pour me prévenir que ma vie était en jeu. Je m'appuyai de toutes mes forces sur les écailles du serpent géant, luttant pour rester debout. Je me sentis soudain vidée, usée, comme un personnage de dessin animé qui a pris toutes sortes de coups... Puis cette pensée frivole fut balayée par des éclairs de vérité éblouissants.

L'épiphanie ne venait pas de moi. En s'ouvrant pour s'approprier mon pouvoir, le serpent se révélait à moi. Un flot de souvenirs défila devant mes yeux, intense, coloré, vivant.

J'attendais dans un endroit où le temps et les autres concepts inventés par les hommes n'avaient plus de sens. Dans ce monde, seuls existaient le pouvoir et son corollaire, la tentation. Le temps ne signifiait rien, car les créatures qui m'avaient engendrée par leurs

401

peurs et leurs désirs mesquins étaient d'une faiblesse infinie. D'autres viendraient toujours, prêtes à faire n'importe quoi pour obtenir du pouvoir, et je les attendais tranquillement.

Parfois, d'autres qu'elles s'aventuraient dans les endroits sombres qui m'appartenaient, à moi et à ceux de mon espèce. Celles-là, on pouvait les appâter mais rarement les retenir ; elles oeuvraient dans un but opposé au mien. Elles conduisaient les faibles hors des ténèbres, les arrachaient à ma poigne, leur montraient la lumière. Ils étaient facilement reconnaissables, car ils portaient la marque de l'Ennemi.

Je changeai de position ; mes écailles glissèrent l'une sur l'autre avec un bruit réconfortant. L'obscurité

me berçait, et j'attendais. Tel était mon monde, et tel il resterait jusqu'à ce que les petits êtres qui nous avaient engendrés, moi et l'Ennemi, aient disparu pour toujours. Même après, il me semblait que je ne m'éteindrais pas. J'étais né du vide et, tant que la lumière existerait, je continuerais à hanter les ténèbres. C'était ainsi. Si le temps prenait fin, peut-être qu'alors je mourrais, moi aussi, mais j'appartenais à quelque chose de bien plus vaste que la vie et la mort.

Un éclat de noir, brillant dans l'obscurité. Un chemin s'éloignant vers l'horizon. Un homme jeune, fort et arrogant, jamais touché par l'Ennemi. Mieux encore — je voyais les marques en lui —, il avait été rejeté par l'Ennemi. Son pouvoir était corrompu par son désir d'héroïsme, le désir d'être adoré de son peuple et de le dominer en tant que dieu et souverain.

Parfois je me demandais pourquoi l'Ennemi n'atti-

402

rait pas ce genre d'êtres sous son aile, au lieu de les repousser. Si l'un des siens s'égarait sur mes terres, par exemple, je l'accueillerais avec des mots doux et des conseils flatteurs, et le garderais jusqu'à ce que son pouvoir soit assez grand et corrompu pour me faire sortir de cet endroit où j'attendais, et pour m'installer à

jamais dans le Monde du Milieu. L'Ennemi, lui aussi, devait sûrement être capable de détourner mes apôtres et de les utiliser pour répandre son rêve dans le monde...

Mais peut-être qu'aveuglé par trop de clarté, l'Ennemi ne peut voir que des mirages lointains, des horizons lumineux. Nous qui vivons dans l'obscurité devons apprendre à voir au-delà de la vue. Nous dépendons de l'imagination pour nous libérer de nos prisons. Il est si facile à convaincre, ce nouveau venu. Son peuple meurt de faim et de froid, et il est persuadé que c'est la faute des esprits. Il croit qu'une terrible bataille se joue dans le monde où je l'ai laissé entrer, une bataille entre des créatures si puissantes que leurs luttes se répercutent sur sa réalité. Lui et les siens sont des chasseurs : je n'ai aucun mal à le convaincre de laisser les choses sombres s'incarner dans son monde, afin que les hommes puissent les abattre et les affaiblir. Alors, lui dis-je, son peuple retrouvera la sécurité : ils auront chaud, leurs ventres seront pleins de nourriture, et toute pensée obscure disparaîtra de leurs petites têtes. Il consent, avec toute la naïveté et l'arrogance des hommes. Il ne comprendra jamais le prix du marché que nous passons. Il possède du pouvoir, un pouvoir

inhabituel, et il croit que ce que je lui offre est un beau

403

cadeau. Un beau cadeau qui le dépouille de tout : du temps. Un temps infini, privé de toute signification.

Le serpent géant remua. Ses écailles éraflèrent les paumes de mes mains, interrompant le flot de souvenirs par une douleur aiguë. La panique s'empara de moi et me tordit l'estomac. J'avais un sinistre pressentiment, l'impression que quelque chose m'échappait.

J'avais déjà vu ces souvenirs d'un autre point de vue — celui de Virissong. Je fermai les yeux et tentai de me rappeler ce qu'il avait dit... Nakaytah et lui avaient construit un cercle de pouvoir. Cela, Virissong me l'avait raconté, pas montré ; il prétendait que c'était trop douloureux pour lui de le revivre. Et j'avais accepté son excuse. Les monstres avaient tenté d'envahir leurs âmes, avait-il dit. Les animaux spirituels de Virissong étaient assez puissants pour les repousser, mais ceux de Nakaytah avaient échoué.

Avec horreur, je notai les similarités entre Nakaytah et moi. J'avais l'impression de rejouer son rôle dans d'autres circonstances. Je savais déjà que les animaux spirituels que j'avais rencontrés étaient des incarnations du pouvoir de Virissong. Comment avais je pu

m'égarer à ce point ?

J'avais envie d'éclater en sanglots, de vomir, ou de prendre mes jambes à mon cou en hurlant au secours, mais j'étais à peu près certaine que si quelqu'un pouvait me secourir, c'était moi. Ce n'était pas mon jour de chance.

Sans lâcher le serpent, je me penchai en arrière,

404

enfonçant mes talons dans le sol comme pour couper le flux de pouvoir qui montait de la terre vers moi. Au creux de mon ventre, une petite bulle gonfla, comme pour me féliciter de cette décision. J'avais besoin d'un court instant de répit pour réfléchir aux pensées et aux souvenirs que le serpent avait partagés avec moi.

D'un seul coup, je me mis à trembler, complètement épuisée. Tant pis pour le volet compréhension, me dis-je. Il fallait que j'empêche ce gros monstre d'absorber mon pouvoir, ou, mieux, que je le déplace vers un endroit où il serait incapable de nuire. Je serrai les mâchoires, pris mon élan et poussai le serpent de toutes mes forces.

Il s'écrasa vers l'avant, m'entraînant avec lui.

Hélas, il ne paraissait nullement disposé à quitter le jardin des Holliday. Au lieu de cela, il traversa le

pentagramme censé le retenir et plongea dans la poitrine de Colin.

Je le suivis, traversant moi aussi les lignes prétendument infranchissables pour m'arrêter à quelques centimètres de Colin, les mains plantées sur le tronc d'arbre, de part et d'autre de son visage. J'étais donc bien placée pour voir l'instant où ses yeux devinrent noirs et durs comme de l'obsidienne. Noirs et brillants comme ceux de Virissong. Comme ceux de Judy.

C'est alors que j'eus une illumination fulgurante.

Je compris ce que Virissong lui-même n'avait jamais compris. Il n'y avait pas de distinction entre ces deux créatures. Le serpent était Virissong, et Virissong le serpent. Il n'en avait pas toujours été ainsi ; cela, je le déduisais des souvenirs du serpent restés dans mon

405

esprit, lesquels devenaient de plus en plus clairs. Les animaux spirituels de Virissong ne l'avaient pas protégé, au contraire. Il était devenu un conduit pour le serpent monstrueux, et, à présent, il l'avait introduit dans le Monde du Milieu. Mon monde à moi. Virissong croyait tenir encore les rênes ; il croyait que le serpent obéissait à sa volonté ; que la quête à laquelle il se livrait, depuis des milliers d'années, pour détruire le

meurtrier de Nakaytah, était encore la sienne.

Mais l'histoire que les souvenirs du serpent murmuraient en moi était différente. C'était le serpent, non Virissong, qui désirait entrer dans le Monde du Milieu, et, au fil des siècles, il s'était servi du visage de Virissong pour influencer des mortels réceptifs. Faye se trouvait parmi eux, mais ses erreurs étaient insignifiantes, comparées aux miennes.

Car le serpent noir enroulé autour des frêles épaules de Colin portait un filet de l'essence de Virissong. Ce serpent que j'avais ramené du Monde du Dessous, et qui avait permis à tous ces événements d'arriver.

Le pentagramme n'avait jamais eu la moindre chance de contenir le serpent, car un fragment de l'être du monstre se trouvait de l'autre côté du rempart étoilé.

Un chamane stupide avait transporté ce fragment vers le Monde du Milieu, et lui avait même trouvé un hôte bienveillant. Faye avait eu tort de mettre en œuvre le processus qui allait libérer Virissong, mais c'était moi qui lui avais ouvert en grand les portes de notre monde.

Un affreux rictus fendit le visage de Colin, et Vi-

rissong se mit à rire. Sa voix était grave et mélodieuse, douce à entendre... mais hérissée de pointes coupantes comme des diamants.

Merci, dit-il.

Sa voix vibra dans mes oreilles et envoya des vagues de nausée le long de ma colonne vertébrale. Il inclina la tête, me fixant de ses yeux inexpressifs de reptile, et me sourit encore plus froidement.

Peut-être que l'Ennemi ne peut pas t'empêcher de marcher dans ma voie, tout comme je ne peux pas te lier à moi... Peut-être que c'est plus ssage de sa part... mais peut-être pas. Regarde ce que tu as accompli, Walkingstick... et tout cela en sssi peu de temps...

Le sifflement dans sa voix s'estompait à chaque phrase qu'il prononçait, comme s'il apprenait à parler comme un homme.

Tu m'as fait entrer tout entier dans ton monde.

Depuis des milliers d'années, personne n'en a été capable. Et cette fois, il n'y a pas d'Ennemi pour m'arrêter. Tu es mon plus grand accomplissement, Joanne Walker.

— Mon vieux, chuchotai-je, je ne sais pas qui est cet Ennemi dont tu parles, mais je mettrais ma main à couper que c'est un copain à moi.

Je haussai la voix et l'entendis se briser.

— Marcia ? Prends soin de Mel.

Puis je mis les bras autour du corps de Colin, qui n'était plus frêle du tout, et je relâchai tout le pouvoir que j'avais emmagasiné, dirigeant le sortilège du Cercle non pas vers le serpent, mais vers moi-même.

407

*

* *

L'air implosa avec un doux « plouf ». Je n'avais pas soupçonné que l'implosion d'air pouvait être inscrite dans mon répertoire de bruits immédiatement reconnaissables, mais c'était le cas. Pendant quelques instants, j'eus l'impression d'être un effet spécial dans un film — sensation si géniale que tout le reste me parut dérisoire. En plus, cela ne faisait même pas mal !

Je m'étais plus ou moins attendue à ce que le sortilège de déplacement me perce les tympans, ou quelque chose de déplaisant dans ce genre. J'avais eu les tympans percés quelque temps auparavant, et je n'étais pas pressée de renouveler l'expérience. L'un dans l'autre, ces quelques secondes furent extrêmement agréables.

Puis je m'aperçus que je m'abîmais à toute vitesse vers une surface plate et brillante, très très loin en des-

sous. Voilà qui semblait indiquer que la partie non douloureuse de cette aventure allait s'achever dans un avenir extrêmement proche.

Colin se débattait dans mes bras en poussant des hurlements scandalisés. Son coude percuta mon nez ; je faillis le lâcher, puis me ravisai. Pour une raison ou une autre, cela m'aurait paru de la négligence.

— Ne t'en fais pas, m'époumonai-je, tout va s'arranger.

L'air était épais et vicié, malgré le courant d'air que créait notre chute.

Colin me lança un regard de haine pure et retroussa ses babines pour pousser un sifflement. On eût plu-

408

tôt dit un chat qu'un serpent.

— Ne t'en fais pas ! répétais-je en criant.

Je ne savais pas trop qui j'essayais de rassurer.

Des deux, j'étais sans doute la plus inquiète au sujet de notre avenir.

Lequel était loin d'être brillant. La surface étincellante se rapprochait lentement de nous ; j'étais plus ou moins certaine qu'il s'agissait du lac Washington, même si je ne l'avais jamais vu de cette altitude. Je me demandai à quelle hauteur nous nous trouvions, dans

combien de temps nous toucherions l'eau, et si le fait de percuter l'eau plutôt que la terre avait la moindre influence statistique sur nos chances de survie. C'était incroyable, les choses qui me traversaient l'esprit... Evidemment, je n'avais qu'un seul autre sujet de réflexion possible : ma mort imminente.

Colin hurla de nouveau — un long cri aigu qui n'avait rien d'humain. Son corps se raidit dans mes bras, puis se ramollit comme si ses os s'étaient désagrégés sous sa peau. Frémissant d'horreur, je détachai mon regard du lac qui s'approchait à toute vitesse et tentai de calmer Colin. Quelques secondes plus tard, j'émis un cri rauque et le lâchai. Au diable les bonnes résolutions...

Sa peau en fusion s'était couverte d'écailles argentées ; son regard furieux avait laissé place à celui, fixe et mortel, du grand serpent. Son corps s'étira, ses bras se soudèrent à ses flancs, ses jambes fusionnèrent, ses cheveux se hérissèrent de petits tentacules de méduse...

Des piques brillantes et venimeuses surgirent de sa colonne vertébrale, déchirèrent sa peau, puis le garçon

409

disparut tout à fait, et le serpent et moi tombâmes côte à côte.

Il déploya de petites ailes tronquées qui n'avaient aucune chance de soulever le poids de son corps, mais qui semblaient ralentir sa chute. A mesure qu'il tombait, il grossissait encore, pour redevenir bientôt ce colosse que j'avais rencontré dans la Dead Zone. Je continuais à m'abîmer à la vitesse imposée par la gravité ; le monstre, en revanche, flottait au-dessus de moi, ses écailles noires luisant au soleil.

J'aurais presque pu le trouver beau... si je ne lui avais pas un jour promis de le laisser me dévorer. Comme s'il avait lu dans mes pensées, le monstre se tendit vers moi et fit claquer ses mâchoires gigantesques à quelques centimètres de ma tête.

Entre être dévorée vivante et m'écraser à mille km/h à la surface du lac Washington, je préférais la deuxième solution. Je me raidis alors et rentrai la tête pour ne pas ralentir ma chute. Je pouvais toujours essayer de tomber plus vite que le monstre. Je n'avais rien à perdre. A cet instant, un puissant souffle d'air déferla sur moi, rendant vaines mes idées d'aérodynamisme. Il m'emporta vers le haut, assez loin pour que la deuxième attaque du serpent passe à quelques mètres plutôt qu'à quelques centimètres de mon visage. L'espace d'un instant, tout cela me parut très familier,

comme si j'en avais rêvé.

Mais ce n'était pas un rêve dont je me souvenais.

Je bombai le torse, fermai les yeux au vent tiède,
et les flammes liquides de l'oiseau-tonnerre jaillirent de
ma poitrine.

410

33.

Mon enveloppe corporelle se retourna sur elle-
même, tandis que ma conscience se déployait pour inté-
grer la créature que je venais d'engendrer. J'étais
étourdie par la douleur et la perte de mes repères.

C'était un peu comme si j'avais effectué une roulade
arrière qui m'avait transférée dans un nouveau corps,
tout en mettant quelqu'un d'autre aux commandes. Si
vous voyez ce que je veux dire... En un sens, cela
valait mieux ; si j'avais dû diriger l'oiseau-tonnerre,
nous serions en train de nous abîmer à une vitesse
record vers les eaux du lac. Au lieu de quoi, nous
grimpions toujours plus haut dans le ciel, portés par
ses ailes puissantes.

Lorsque j'eus gagné suffisamment d'altitude, je
virai sur la pointe de mon aile, contemplant le monde
qui s'étendait sous moi. Ses couleurs éclatantes
n'étaient pas dues à ma vision chamanique ; non, je

percevais le monde par des yeux qui n'avaient rien d'humain. C'était comme si je découvrais que j'avais toujours porté des lunettes de soleil qui privaient le monde de son éclat naturel. Les espaces verts autour

411

de Seattle lui valaient depuis longtemps le surnom de « ville d'émeraude », mais à présent, le feuillage des arbres prenait des profondeurs inouïes, et s'ornait de reflets éblouissants qui me donnaient envie de le caresser. Autour de moi, le ciel était d'un bleu si tranchant que je craignais de m'y couper les ailes.

L'amusement monta de la poitrine de l'oiseau-tonnerre. Un amusement si vif que par comparaison, mes expériences et mes sentiments paraissaient fades et superficiels. C'était sans doute ça : l'oiseau-tonnerre me trouvait drôle, avec mes petites émotions et mon petit cerveau humain.

Une désapprobation émana de l'oiseau comme un grondement. Apparemment, je n'étais pas censée me dénigrer pendant que je partageais le corps d'archétypes amérindiens. Morrison serait probablement du même avis.

Il serait sans doute impoli de vous demander ce

que nous faisons ici ? dis-je en pensée. Il était hors de question d'essayer de parler à haute voix.

Dieu seul

savait ce qui sortirait de mon bec.

Mon hôte me communiqua une exaspération un peu attendrie, comme celle qu'on éprouve envers un enfant mignon mais pas très dégourdi. Cela ne me fit pas tellement plaisir.

S'il vous plaît ? ajoutai-je avec espoir.

En général, les gens aiment bien que je sois polie.

A l'exception de Morrison, évidemment.

Si seulement je pouvais cesser de penser à lui !

L'oiseau-tonnerre me répondit par des images.

412

*

* *

Cette scène commençait à devenir très familière.

Combien de fois allais-je la voir rejouer d'un nouveau point de vue ? D'un seul coup, je me rendis compte que je n'avais jamais vu cette séquence précise. Les couleurs restaient douloureusement tranchantes : un soleil blanc se levait dans le ciel pâle, la terre gelée m'aveuglait et me faisait plisser les yeux. Le corps que j'habitais, je le connaissais, mais je n'avais jamais possédé une telle acuité visuelle.

J'étais à l'intérieur d'un cercle de pouvoir, et Vi-

rissong me tenait la main. Dans mon ventre, la boule de pouvoir avait disparu, remplacée par une boule d'angoisse. Je crispai mes doigts autour de ceux de mon compagnon, et il m'adressa un petit sourire avant d'avancer vers le centre du cercle.

J'étais tiraillée entre ma peur viscérale et la confiance que j'avais en Virissong. Il avait parlé avec les esprits, il allait sauver notre peuple. Je pris une grande bouffée d'air froid, redressai les épaules et me résolus à lui faire honneur. Il avait accompli des choses que seuls les chamanes savaient faire : il avait parlé aux esprits et bâti un cercle qui nous protégerait lorsque le monde s'ouvrirait pour recevoir les esprits. Enfin, je lui faisais confiance parce que je l'aimais ; malgré le vent glacial, mon cœur était brûlant.

Soudain, une étincelle d'espoir naquit en moi. Virissong ne descendait pas d'une lignée chamanique. Et si je pouvais, moi aussi, apprendre à sentir la magie

413

qu'il utilisait, et devenir son égale ? Lorsque je regardais le cercle de pouvoir, je ne voyais rien d'autre que des lignes tracées dans la poussière. Je m'approchai du bord et tendis la main vers l'extérieur.

Je fus si déçue que j'en oubliai ma peur. Viris-

song m'avait juré que la magie se dressait comme un bouclier autour de nous, mais je ne sentais rien. Seuls les chamanes pouvaient le percevoir, avait-il dit. Mes épaules s'affaissèrent, et je m'éloignai du cercle.

La main de Virissong caressa mes cheveux. Je levai le visage vers lui, mais lorsque je rencontrai son regard, mon sourire disparut. Ses yeux avaient changé. Disparues, la chaleur, l'étincelle de bonne humeur, la couleur châtain habituelles : tout cela avait laissé place à des billes noires, dures et brillantes. Voyant mon sourire se figer, Virissong toucha ma joue, puis approcha son visage du mien et frôla mes lèvres.

— Le sacrifice, murmura-t-il, est dans la nature du pouvoir. Je t'aimais, Nakaytah.

Une atroce douleur explosa en moi. Je baissai les yeux, abasourdie : les doigts ensanglantés de Virissong entouraient le manche de son couteau. Le couteau en os que j'avais passé tout un hiver à sculpter pour lui. Sa lame était profondément enfoncée dans mon ventre, transperçant ce qui aurait été le centre de mon pouvoir, si j'avais encore été Joanne Walker. Je mis ma main autour des doigts de Virissong, et levai les yeux vers lui. La douleur s'intensifia, et le monde pâlit devant mes yeux.

Virissong me fit un sourire froid, inhumain, qui n'appartenait pas à l'homme que j'aimais, puis il se

414

détourna, me laissant tomber à terre et me vider de mon sang.

La mort fut moins rapide que je ne l'aurais cru, et moins pénible. Le froid s'étendit sur mon corps et apaisa la douleur ; bientôt je roulais sur le dos, les mains crispées autour du couteau. Dans le ciel bleu au-dessus, des spectres flottaient et rebondissaient comme s'ils s'étaient heurtés à un mur invisible. Virissong avait raison, pensai-je distraitement. Son bouclier magique fonctionnait. J'éprouvai une pointe de fierté qui céda vite à la confusion. Rien de bon ne pouvait naître d'une magie qui se nourrissait de mort.

Lorsque je retirai le couteau de mon ventre, je ne ressentis presque aucune douleur. Ce qui restait de Joanne Walker tenta de se séparer de Nakaytah pour mobiliser son pouvoir, refermer la blessure et sauver nos vies. Mais le corps que j'habitais appartenait à Nakaytah, et elle ne possédait aucun pouvoir de ce genre. Sans faire attention à mes efforts, elle roula sur le ventre, puis se poussa lentement à quatre pattes.

Virissong se tenait à quelques pas, tête renversée en

arrière, bras grands ouverts, l'air exalté. J'eus envie de me jeter sur lui et de planter le couteau entre ses côtes, mais Nakaytah, elle, n'avait aucune intention de commettre un meurtre.

De l'autre côté du cercle magique, je vis le grand serpent se découper sur le ciel glacé. Le soleil qui se levait dans son dos l'entourait d'une magnifique et immense aura, lui donnant l'air d'un dieu bienveillant contemplant ses fidèles. Bien qu'il fût à contre-jour, je distinguais chacune de ses écailles étincelantes et

415

mouvantes ; ma vision était encore bien trop perçante pour être celle d'un humain. Surtout celle d'un humain qui ne possédait aucun pouvoir magique ! Je fixais encore le monstre, médusée, quand Nakaytah murmura :

— Amhuluk...

Puis, sur un ton désespéré, elle ajouta :

— Mais où est Wakinyan ?

Dans l'autre monde. La réponse me vint, ou vint à Nakaytah, avec une certitude absolue. Le sacrifice de Virissong avait été destiné à Amhuluk, le serpent légendaire, non à son Ennemi. Et celui-ci ne pouvait entrer dans notre monde.

Pendant que ces idées me traversaient— la tête,

Nakaytah rassembla ses dernières forces et tituba vers la limite du cercle, les bras tendus devant elle.

Parmi tous les mensonges de Virissong, une seule chose était vraie : c'était le sang de Nakaytah qui avait brisé le bouclier magique. Même Nakaytah le sentit : il y eut un grésillement électrique, comme si un plomb avait sauté, et les murs s'effondrèrent. L'impact du choc la renversa, et elle s'étala sur le dos. Amhuluk se rua sur nous et referma ses mâchoires géantes sur Virissong. Un crochet traversa le bras droit de l'homme, un autre sa poitrine ; voilà d'où venaient les cicatrices qu'il m'avait montrées, prétendument causées par Nakaytah. D'une certaine façon, c'était vrai.

— Wakinyan, râla Nakaytah, nous avons besoin de ton aide !

Pour la deuxième fois en peu de temps, l'or jaillit de ma poitrine, et je me retournai sur moi-même.

416

*

* *

Les minutes passées à revivre le passé n'avaient eu aucune incidence sur les événements présents.

Lorsque j'émergeai des souvenirs de l'oiseau-tonnerre,

pas une fraction de seconde ne s'était écoulée. J'étais certaine, à présent, que ces souvenirs appartenait à l'oiseau-tonnerre. Sans posséder aucun pouvoir chamannique, Nakaytah avait réussi à faire entrer l'oiseu-tonnerre dans le Monde du Milieu. Emus par son sang et par son cri de désespoir, les dieux lui avaient accordé son dernier souhait. Si ses souvenirs étaient teintés de couleurs aussi vives et inhumaines, c'était parce que l'oiseau-tonnerre avait accepté le don qu'elle lui offrait, tout comme il m'avait dévorée dans le ciel du Monde du Dessus. Esprit, mortelle et chamane, nous étions tous les trois étroitement liés.

Je repliai mes ailes, rentrai mes serres et plongeai à travers l'atmosphère. Malgré le vent déchirant, mes yeux étaient secs, protégés par une fine membrane transparente qui n'atténuait que très faiblement les couleurs du monde. Je dirigeai mon regard télescopique vers le serpent qui se convulsait à quelques dizaines de mètres en dessous ; à présent, il était la seule chose qui m'intéressait.

Il battait désespérément l'air de ses ailes boudinées, cherchant lui aussi à m'atteindre. Moi, son Ennemi. Je sentis sa furie et sa haine le propulser vers moi, et je compris que sa colère était mon alliée. Ici,

dans le ciel, j'avais l'avantage, mais dans le lac en

417

dessous, la situation s'inverserait. Avec son long corps sinueux, il se glisserait facilement à travers l'eau, tandis que j'aurais à lutter contre le poids du liquide sur mes ailes.

Dépliant mes serres, je volai sur place quelques instants. C'était jubilatoire, de défier ainsi la gravité ; j'avais envie d'écarquiller les yeux et de rire comme un enfant, mais l'être qui pilotait notre corps était indifférent, à mon émerveillement. Le vent gonfla le dessous de mes ailes ; je planai au-dessus du serpent, puis piquai subitement et refermai les serres sur son corps de grand ver. Je fus déçue de ne pas lui avoir tiré de sang ; néanmoins, je le tenais. Je m'élançai vers le haut, mes ailes battant bruyamment l'air.

Mon prisonnier se débattait furieusement, les piques sur son dos hérissées de rage. D'un coup, il se contorsionna et enfonça ses crochets dans ma poitrine.

Je poussai un hurlement en sentant le venin pénétrer en moi, et ouvris les serres. Le serpent chuta vers le lac, agitant frénétiquement ses ailes atrophiées pour essayer de se maintenir à ma hauteur. Le poison s'engouffra dans mes veines, brûlant, et je fus prise d'un

sentiment de détermination. Il fallait ignorer la morsure et vaincre l'ennemi. Je virai de nouveau sur la pointe de mon aile, quand une pensée un peu incongrue me traversa l'esprit.

Au fait, j'étais une guérisseuse...

Je possédais un don que mon hôte spirituel ne possédait pas.

De l'eau dans le tuyau d'essence. L'idée se présenta à moi d'elle-même, et le pouvoir bouillonna en

418

moi, même si je n'étais pas dans mon propre corps.

D'ailleurs, je me demandais bien où était passé ce corps, et s'il était encore vivant. Il m'était tout simplement impossible d'accepter que je me sois métamorphosée en oiseau géant. Rien qu'au niveau de la masse, l'équation ne fonctionnait pas. A ce stade de mes réflexions, le sang chargé de poison atteignit mon cœur, lequel manqua un battement. Je cessai de me soucier des lois de la physique pour me concentrer sur ma survie.

J'aurais aimé avoir un siphon, mais je ne parvenais pas à visualiser cet outil assez clairement pour pouvoir l'utiliser. J'aurais également aimé voir ce que je faisais, mais je pouvais difficilement demander à

l'oiseau-tonnerre de se poser d'urgence pour que je puisse quitter son corps et l'examiner à loisir.

A la place, je me raccrochai à l'idée de l'eau dans le gaz, de deux liquides qui ne se mélangent pas. Le sang dessous, le poison dessus. Lorsque la douleur s'intensifia, je compris que cela marchait : le venin pur coulait dans mes veines et les brûlait. J'allais sans doute souffrir de vertiges pendant quelques secondes, mais justement, l'oiseau-tonnerre repliait ses ailes et piquait vers le lac. Autant tenter le tout pour le tout.

Pour faire sortir le poison, je dus exercer une pression, comme sur un tuyau rempli d'une matière semi-solide et d'une autre plus liquide. Comme prévu, je fus prise de vertiges et, rapidement, je me rendis compte que je ne piquais plus vers le lac. Je tombais.

Pendant un instant interminable, le pouls de l'oiseu- tonnerre resta suspendu, tandis que je m'efforçais

419

d'expulser les dernières gouttes d'eau du tuyau d'ali- mentation.

D'un coup, ce fut fini. Miraculeusement, l'oiseu- tonnerre réussit à se redresser. Mais, l'instant d'après, il percutait violemment le serpent, nous roulions cul par-dessus tête et nous abîmions vers le lac dans une

boule de pattes, de plumes et d'écailles mêlées. Je déployai mes ailes pour tenter de freiner notre chute, tandis que le serpent s'entortillait autour de moi et s'efforçait d'écraser mes ailes contre mon corps. Puis il renversa la tête, prit son élan et me sauta à la gorge.

Il se heurta à un mur. A son contact, un mince bouclier bleuté s'illumina et lança des étincelles crépitantes. En général, les serpents ne sont pas très expressifs, mais je fus certaine de distinguer de l'ébahissement dans ses yeux. Je poussai un cri triomphant, qui sortit de mon bec sous la forme d'un glapissement aigu.

Je donnai un violent coup de bec au visage du monstre, déchiquetant sa joue ; comme il se tordait de douleur, je me renversai brusquement sur le dos. La panique m'envahit, m'avertissant de ma vulnérabilité, mais cette manœuvre desserra la prise du serpent autour de mon corps. Je me redressai d'un coup de reins, enfonçai mes serres dans le ventre de l'ennemi, m'emparai fermement et m'élançai de nouveau vers le ciel.

Il n'y avait plus un rayon de soleil. De lourds nuages remplissaient l'air ; la chaleur humide des derniers jours allait enfin éclater en orage. C'était le

temps de l'oiseau-tonnerre ; je sentis mon hôte fris-

420

sonner de plaisir tandis qu'il transportait sa proie vers les nuages. Les ailes ridicules du serpent seraient vite arrachées, pensait-il, son ventre s'ouvrirait en un coup de bec. Ses entrailles fumantes seraient un véritable régal.

J'eus un haut-le-cœur. Cela me surprit, car j'ignorais que les oiseaux pouvaient avoir des haut-le-cœur. Décidément, avaler de la bile d'oiseau ne figurait pas en haut de la liste de mes prochaines priorités. Manger du serpent, c'était sûrement très bien pour un oiseau, même un oiseau-tonnerre, mais moi, Joanne Walker, j'avais d'autres aspirations. Avec ma complicité, le Cercle avait ouvert les portes non seulement à Amhuluk, mais également à toutes sortes d'autres créatures qui, à l'heure actuelle, devaient ravager Seattle. Si je ne remédiais pas à ce problème, rien ne s'arrangerait jamais. Je ravalai de nouveau ma bile — je savais, au fond, que cela arriverait — et tentai d'utiliser mes cordes vocales d'oiseau.

Ma voix résonna comme un claquement de tonnerre.

— Amhuluk ! hurlai-je.

C'était le nom du serpent ; j'espérais que c'était son vrai nom, celui qui le forcerait à répondre depuis les profondeurs de son être. Une femme morte depuis plus de trois mille ans m'avait offert la clé permettant de capturer le monstre et de le ramener par la peau du cou dans le Monde du Dessous.

« Pas par la peau du cou..., dit une petite voix narquoise en moi. Les serpents n'ont pas de cou. »

A cet instant, le serpent se rua de nouveau vers

421

ma gorge. Mon bouclier argenté crépita et étincela, mais le monstre avait changé de stratégie. Son but n'était pas de me mordre, mais de bloquer mon cou entre ses puissantes mâchoires et de m'étrangler. Je hurlai, plus de peur que de douleur, et griffai désespérément le corps du serpent. Son poids entraîna ma tête vers le bas, et soudain, nous tombions de nouveau, plongeant irrémédiablement vers le lac. J'ouvris mes ailes, mais ne réussis qu'à freiner notre chute. Le serpent fouetta l'air de son corps, utilisant ses ailes rabougries pour se hisser à ma hauteur, puis se laissa tomber de tout son poids sur mon aile droite.

La douleur attendue ne vint pas ; les os de l'oiseau-tonnerre étaient moins fragiles que ceux d'ani-

maux plus petits. Mais je fus sévèrement déséquilibrée, et le plongeon se transforma en roulade, serpent et oiseau-tonnerre s'agrippant l'un à l'autre tout en tombant dans un grand fracas. Je hurlai d'indignation, et mes cris firent éclater les nuages. Des torrents de pluie s'abattirent sur nous, et le poids de l'eau sur nos corps nous poussa plus rapidement encore vers la surface du lac.

Nous heurtâmes l'eau si violemment qu'il me sembla avoir brisé jusqu'au dernier de mes os.

422

34.

Je me sentais petite, infiniment petite, sous la surface de l'eau. Mes ailes étaient bien plus lourdes, et le serpent bien plus puissant. Il s'enroula autour de mon cou, l'entoura du bout de sa queue et plongea vers les profondeurs du lac, m'entraînant avec lui. En un geste de protestation dérisoire, je dépliai mes ailes, et freinai un peu la course du serpent.

C'était loin d'être suffisant. Je fermai les yeux, et tentai de battre mes ailes vers l'arrière et de me hisser vers la surface. Le serpent resserra sa queue autour de ma gorge et nagea plus fort. Combien de temps survivrais-je sous l'eau ? L'oiseau-tonnerre avait-il besoin

de respirer ? Peut-être qu'il ne se souciait pas de problèmes aussi prosaïques... Mais la pression dans mes poumons semblait indiquer le contraire.

Pourquoi est-ce que cela n'avait pas marché ? La créature avait bel et bien réagi en m'entendant crier son nom. Pourquoi ne s'était-elle pas soumise à ma volonté ?

Peut-être que tout cela manquait un peu de cérémonie... Après tout, il avait fallu un rituel pour ouvrir

423

les portes entre les mondes... L'eau était de plus en plus noire, de plus en plus glacée, et j'essayais désespérément de me rappeler ce qu'avait fait le Cercle, à part danser autour d'un feu et marmonner un incroyable charabia. J'étais en train de me noyer, mais je ne pus m'empêcher de ricaner bêtement. L'eau remonta par mon bec, et je l'expulsai en toussant.

Non seulement les rituels n'étaient pas ma tasse de thé, mais en plus, je manquais sérieusement de temps. Lorsque j'avais prononcé son nom, le serpent avait seulement hésité, au lieu de se figer sur place.

J'avais dû oublier quelque chose.

Le visage de Virissong m'apparut fugitivement dans l'obscurité qui se refermait autour de nous, et je

faillis rire. Je dis bien « faillis » : j'avais déjà dépensé assez d'air. Au lieu de quoi, je sondai au plus profond de moi-même, puisant du pouvoir en même temps que je me faisais une promesse. Si je m'en sortais vivante, j'allais passer nettement plus de temps à étudier, et nettement moins de temps à me convaincre que mes dons n'existaient pas.

Un sentiment d'approbation m'envahit, mais il ne venait pas de moi. L'oiseau-tonnerre déploya ses ailes et les abaissa brusquement, interrompant le voyage du serpent vers le fond. Le serpent fit volte-face, rai argenté dans l'eau sombre, et se jeta vers l'oiseau-tonnerre, les mâchoires grandes ouvertes.

Mon pouvoir répondit par un éclair qui blanchit les profondeurs autour de nous.

Mon nom est Siobhàn Walkingstick, soufflai-je.

Mes paroles sortirent en rugissant du bec de l'oi-

424

seautonnerre, et firent vibrer les eaux.

J'habite le corps de Wakinyan, ton ancien enne-

mi. Peut-être pouvais-je improviser un petit rituel de mon cru.

Je te connais, Amhuluk, poursuivis-je. Et je connais le démon avec qui tu partages ton âme.

Une envie irrésistible de reprendre mon souffle

faillit m'achever. J'aspirai de l'eau jusqu'au fond de la gorge, avant de me forcer à la recracher. De petits points blancs clignotaient devant mes yeux. Ma bouche s'ouvrit, et une voix inconnue en sortit, crachant ce nom : *Idlirvirissong*. A cet instant, je me précipitai en avant pour écraser mes serres contre le crâne du serpent. J'entendis ses os se briser et sentis mes serres se refermer sur ses mâchoires.

Je restai un instant ahurie, tandis qu'un grand tourbillon s'ouvrait autour de moi et jaillissait vers le ciel. Le serpent fut emporté dans ses remous, poussant des cris hideux, tandis que l'eau le repoussait de plus en plus haut dans le ciel. Une fente apparut entre les nuages, ouvrant un passage jusqu'aux étoiles brillantes. Je pris une immense respiration, et savourai la vie et la chaleur qui renaissaient en moi.

J'étais douée pour les prisons. Cages, filets, voitures, tout ce qui retenait les gens au lieu de les libérer, c'était mon affaire. Mais à présent, j'avais besoin d'une ouverture semblable à celle que le Cercle avait créée ; une porte qui permettrait au serpent, mais aussi à tous les autres esprits qui circulaient dans Seattle, depuis la veille, de rentrer chez eux.

Une idée me traversa l'esprit, si simple et sédui-

sante que je faillis retomber dans le panneau : celle d'un sacrifice. Après tout, on m'avait clairement fait comprendre que c'était mon pouvoir qui avait permis au Cercle d'accomplir ses exploits. J'étais plus ou moins certaine que ma vie serait un prix suffisant pour que les dieux acceptent de renvoyer les esprits chez eux.

Mais cela aurait été une solution de facilité. Et, pour être tout à fait franche, je n'avais pas l'impression de l'avoir mérité. Je renversai la tête en arrière ; mes plumes mouillées se dressèrent sur ma gorge. Je ne connaissais aucun chant rituel, mais j'avais la voix de Wakinyan, et la volonté de remédier à mes erreurs.

J'ignorais que des notes aussi douces puissent sortir de la gorge d'un rapace. La voix cristalline de l'oiseau-tonnerre ricocha contre les murs du tourbillon, s'éleva vers le ciel et s'engouffra dans la déchirure entre les nuages pour l'agrandir davantage.

J'accompagnai ce son de toute ma volonté, projetant mon pouvoir vers les nuages. Les nuages et rien d'autre : j'avais décidé de mettre à profit les trombes d'eau qui tombaient sur Seattle. Je visualisai des gouttes de pouvoir argentées se mêlant à la pluie, se

répandant sur les hommes et les bêtes, et rappelant dans l'autre monde ceux qui y avaient leur place. « Ne vous arrêtez ni aux toits, ni à la cime des arbres », murmurai-je à la pluie infusée de pouvoir. Elle partit répandre mon message, et toutes les créatures qui l'entendirent furent soumises à ma volonté.

Amhuluk, affaibli par l'énonciation de son vrai nom, et tout près de la faille, partit le premier. Il cra-

426

cha derrière lui son pouvoir noir, tentant de recoudre la faille pour que les autres ne puissent le suivre, mais je tendis le bras et, d'un coup de lance argentée, la rouvris. La distance entre la terre et le ciel ne me gêna nullement.

L'air s'emplit d'échardes de cristal si pures et acérées que j'eus un mouvement de recul. Il me fallut un bon moment avant de comprendre que j'observais une aurore boréale à travers les yeux perçants de l'oiseau-tonnerre, et que les informations visuelles étaient trop intenses pour que mon cerveau puisse les traiter correctement. Vert jade, blanc diamant, violet et écarlate, les couleurs étaient si tranchantes que je craignis de m'y blesser.

Eparpillées parmi ces couleurs, il y avait les es-

prits. Leurs formes étaient douces et fanées, comparées à la violente incandescence de l'aurore boréale. Une sorte de ressentiment émanait de certains, tandis que d'autres semblaient soulagés. Le bruit de leurs pas résonnait dans le ciel.

Il s'intensifia jusqu'à faire trembler la terre, et j'eus un petit accès de panique. Je voulais à tout prix éviter un nouveau tremblement de terre, comme celui qui s'était produit lorsque les esprits avaient débarqué dans notre monde. Je poussai un nouveau cri et, cette fois, la voix de l'oiseau-tonnerre sortit tonitruante. Le tourbillon dans lequel j'étais suspendue s'inversa, s'écoulant vers le fond de l'eau, loin en dessous de moi. Je me retrouvais au milieu de deux spirales opposées, l'une s'élargissant vers le ciel, l'autre vers les profondeurs du lac.

427

« Pauvres poissons ! » me dis-je incongrûment.

Soudain, je pensai à la trajectoire des avions et aux autres problèmes causés par les grands tourbillons dans le ciel. Je projetai mon pouvoir au loin, essayant de sentir le reste de la ville et de voir si je mettais quelqu'un, ou quelque chose, en danger.

L'eau du tourbillon déferla sur moi avec une telle

force qu'elle faillit m'engloutir. Le souffle coupé, le corps presque brisé, je repoussai les eaux de toutes mes forces. En me mordillant la lèvre inférieure — façon de parler, évidemment, puisque j'avais un bec —, je tentai de regarder de l'extérieur le pouvoir qui logeait en moi. J'y avais puisé jusqu'à l'extrême limite de mes capacités ; dans les circonstances, m'ouvrir à la ville me serait fatal. Je ne devais relâcher ma concentration sous aucun prétexte.

La bonne nouvelle, c'était que toutes sortes de créatures s'engouffraient dans les tourbillons. Leurs esprits et leurs corps se séparaient au moment où ils touchaient l'eau, puis ils étaient ballottés par les flots avant de se fondre les uns dans le ciel, les autres dans le fond du lac, pour rejoindre les mondes d'où ils venaient. Maintenant, il fallait que je résiste assez longtemps pour les renvoyer tous chez eux.

Assez longtemps, c'est flou, et ça peut devenir interminable, surtout quand vous luttez contre vous-même. Chaque seconde est à la fois infinie et clairement délimitée. Une seconde de plus... Encore une... Chacune s'élargit pour englober la totalité de l'univers, jusqu'à ce qu'il ne reste de vous qu'une coquille vide tournée vers l'extérieur, Moïse retenant les eaux de la

Mer rouge... Encore une seconde. Puis une autre.

Le temps infini se perdait dans cette lumière éblouissante que mes yeux s'appliquaient à nier. Bientôt je ne vis plus rien... Puis à son tour cette lumière s'estompa, et le ciel réapparut au-dessus de moi, chargé de nuages épars et du parfum de la pluie.

Avec une grande lassitude, je virai de bord et jetai un œil vers la déchirure dans le ciel. Elle avait presque disparu ; on devinait à peine les derniers vestiges de ce que j'espérais être une victoire. Avec un grand soupir, je repliai les ailes et plongeai vers le lac. De petites vaguelettes argentées s'agitaient à la surface de l'eau. C'était fini.

Le choc de réintégrer mon corps à plus de trois cents km/h me propulsa si profondément sous l'eau que je doutai de refaire un jour surface. Cette fois, je n'eus pas la sensation de faire une roulade magique, mais plutôt de recevoir un bon coup de pied dans le ventre. J'avais mal aux poumons. J'avais mal aux côtes. Un feu doré brûlait dans ma poitrine, ravitaillant les réserves de pouvoir que j'avais épuisées, sans se soucier une seconde de mon manque d'oxygène.

Mais j'étais trop fatiguée pour paniquer... et trop fati-

guée pour nager. J'espérais avoir encore assez d'air dans les poumons pour que mon corps remonte tout seul vers la surface.

Le pouvoir doré me tira vers le haut, avant d'exploser pour la troisième fois de ma poitrine... mais cette fois, il me laissa à l'intérieur de mon propre corps. Il restait un dernier esprit dans notre monde, pensai-je. La fente dans le ciel, bien qu'invisible, de-

429
vait être encore ouverte pour permettre à l'oiseau-tonnerre de rentrer chez lui.

Il reste encore deux esprits, rectifia une petite voix dans ma tête. Celle de Nakaytah, qui me paraissait étrangement familière. Stupidement, je poussai un grand soupir, vidant mes poumons de leurs dernières réserves d'air : je venais de reconnaître la voix qui était sortie de ma bouche pour prononcer le véritable nom de Virissong.

Je l'avais gardé en moi depuis des milliers d'années, dit Nakaytah. *Seul un chanlatte pouvait l'utiliser pour repousser Amhuluk et Idlirvirissom vers les*

Mondes du dessous.

J'étais au bord de l'asphyxie, mais je réussis néanmoins à sourire. En fin de compte, la noyade

n'était pas aussi désagréable que je l'avais pensé.

« Toi aussi, tu es l'hôte de Wakinyan, dis-je à

Nakaytah en pensée. Le sais-tu ? A présent, ton nom et le sien sont liés. L'ennemi ne pourra jamais te ban-
nir, sauf s'il sait qu'il doit aussi prononcer ton nom. »

Ni me libère r, dit-elle. Et, comprenant son allu-
sion, j'inspirai une grande gorgée d'eau.

« Au revoir, Nakaytah Wakinyan », chuchotai-je.

J'aime à croire que je suis la seule à avoir vu la
grande ombre de l'oiseau-tonnerre s'élever de ma poi-
trine et fuser vers le ciel, comme une étoile filante.

La mort, me dis-je au bout d'un moment, cela
ressemblait plus ou moins à une vaste piscine. J'avais
l'impression de flotter sur le dos, et ma poitrine se

430

soulevait et s'abaissait régulièrement, comme si je
respirais encore. Mes paupières étaient si lourdes que
je dus hausser les sourcils au maximum pour parvenir
à ouvrir les yeux. Lorsque j'y parvins, j'aperçus un ciel
nocturne et, au loin, quelques étoiles floues. Je com-
mençais à me dire que je n'étais pas si morte que cela.
J'avais perdu mes lentilles de contact dans l'eau, mais
en termes d'importance, et sur une échelle de un à dix,
cette perte se situait sans doute aux alentours de moins

quatorze.

L'air semblait s'être rafraîchi, mais l'eau du lac restait incroyablement douce. Je dérivai sans doute une bonne partie de la nuit avant que l'idée me vienne de nager jusqu'au bord. Cela me prit un bon moment, et quand enfin je m'effondrai sur la plage, j'étais vidée. Je restai là, immobile, jusqu'à l'aube ; j'avais l'impression d'attendre quelque chose.

J'avais raison. Lorsque les rayons du soleil avancèrent sur l'eau, une forme grise, à la surface, se découpa et devint reconnaissable. Je me levai, marchai tout droit dans l'eau, me mis à nager lorsqu'elle devint trop profonde, et ramenai le corps de Colin jusqu'au rivage.

431

35.

Mercredi 22 juin, 8 h 25

Ensuite, j'ai dû m'endormir, parce que l'instant d'après, une main se posa sur mon épaule.

— Tout va bien, Joanne, dit la voix de Billy.

Le soleil avait grimpé dans le ciel et tout le Cercle, y compris Melinda, était rassemblé sur la plage. Billy n'était pas le seul officier de police sur les lieux ; quelqu'un avait appelé une ambulance. Je

fuyais tous les regards, mais ne pus éviter celui de Clark. Il était vieilli, hagard ; les poches sous ses yeux en disaient long sur la nuit qu'il avait passée.

Mais le pire, ce furent ses paroles. Il me regarda droit dans les yeux, puis se tourna vers le brancard sur lequel on emportait le corps de son frère.

— C'est toujours mieux que le service de cancérologie.

Mon estomac se noua. Je ne savais si je désirais ou redoutais son pardon... mais je devais le lui demander. J'avais fait une terrible erreur.

— Clark..., murmurai-je.

— Non, coupa-t-il violemment.

432

Blessée, je tressaillis et fermai les yeux.

— Ne dis rien, Joanne.

Sa voix vibra de colère et de désespoir retenus.

— Il n'y a rien à dire.

Je baissai la tête, plissai les lèvres, et fis un minuscule « oui ». De nouveau, je sentis la main de Billy sur mon épaule.

— Allez, les gars, l'entendis-je dire, on l'amène à l'hôpital, elle aussi.

— Je vais très bien, protestai-je à voix basse.

C'était faux. Je n'allais pas bien du tout. A cause de moi, deux personnes étaient mortes, et une troisième avait bien failli mourir. Je n'oserais plus jamais regarder Gary en face, et l'idée d'affronter Morrison était insoutenable. Quant à Coyote, il m'avait vraisemblablement abandonnée pour de bon, et je le méritais.

Je me redressai et suivis docilement Billy. Même si les autres arrivaient à relativiser ce que j'avais fait, moi, je ne me le pardonnerais jamais.

Sur le chemin de l'hôpital, la radio annonça que la vague de chaleur s'était dissipée et qu'un front frais se dirigeait vers Seattle. Cela coïncidait avec la clôture du sommet sur le réchauffement planétaire, ajouta le présentateur de la météo d'une voix lourde de sous-entendus. Dans le reste de l'actualité locale, une pétition circulait pour préserver la toute nouvelle chute d'eau du lac Washington. On proposait déjà de la baptiser « Chute de l'Oiseau-Tonnerre ». Manifestement, la bataille au-dessus du lac n'était pas passée inaperçue.

433

A vrai dire, cela ne me plaisait pas trop. Que les gens de mon entourage soient obligés d'accepter l'in-

trusion de la magie dans leur vie quotidienne, cela me semblait déjà assez dur. Et voilà que mes faits et gestes venaient s'inscrire dans une réalité plus vaste encore. Je savais, bien sûr, qu'il était trop tard pour faire marche arrière, mais je n'avais jamais pensé qu'un jour, je convainrais une ville entière que les monstres sous le lit existent vraiment.

Je laissai mon regard vaguer au loin. Je me sentais tellement déconnectée que je n'eus aucun mal à superposer ma vision astrale à la réalité floue devant moi.

Les masses sombres et tordues qui flottaient depuis des mois au-dessus de Seattle s'étaient dissipées. Tout semblait propre, net, fraîchement lavé par la pluie. Je savais que je n'y étais pas pour grand-chose. C'était l'oiseau-tonnerre qui avait lavé le ciel ; mon seul mérite était de lui avoir servi de conduit. Je n'étais pas près de m'en vanter. Je maintins ma double vision jusqu'à l'hôpital, avec l'impression de faire un premier pas dans le bon sens, d'assumer enfin mes dons.

Plus tard, perchée sur le bord d'un lit d'hôpital, mes pieds pendouillant dans le vide, j'entendis la voix de Morrison s'élever depuis le seuil de la chambre.

— Walker...

Mes mains se crispèrent autour du matelas et je

levai la tête.

434

— Commissaire... Je ne pensais pas vous voir si

tôt.

— Dites plutôt que vous espériez ne pas me voir.

Il s'avança dans la pièce et croisa ses bras sur sa

poitrine.

— Pas du tout, repris-je. Je comptais passer au

commissariat tout à l'heure.

— Parce qu'ils vont vous laisser sortir ?

Je haussai une épaule et fixai les chaussures de

Morrison. Elles étaient noires, en cuir verni, et elles

m'effrayaient bien moins que le regard de mon chef.

— Je n'ai rien. En tout cas, rien qu'une bonne nuit

de sommeil ne puisse réparer.

Je déglutis et me forçai à lever les yeux. Morri-

son me scrutait en fronçant les sourcils. Certaines

choses ne changeaient pas, ce qui était plutôt reconfor-

tant.

— Commissaire, je...

— Tous vos copains, sans exception, tonna Mor-

risson, disent que pendant une fête de solstice, Faye a

pété les plombs, a avoué le meurtre de Cassandra Tucker, et que dans un accès de remords, elle s'est suicidée. Tous leurs témoignages concordent. Ils disent aussi que Colin Johanssen, qui souffrait d'un cancer en phase terminale, a quitté l'hôpital pour quelques heures et a préféré se noyer dans le lac Washington plutôt que d'y retourner.

Je fixai Morrison, ahurie. Il soutint mon regard avec sévérité.

— Est-ce vraiment ce qui s'est passé, officier Walker ?

435

Cette version était la seule acceptable, du point de vue du monde réel, je m'en rendais compte. Je m'humectai les lèvres et continuai à fixer Morrison pendant un bon moment. Enfin, je me redressai et dis :

— Non, commissaire.

Le regard bleu de Morrison n'enregistra pas la moindre surprise.

— Est-ce qu'un être un tant soit peu rationnel pourrait accepter la véritable version des faits ? demanda-t-il.

Je fermai les yeux.

— Non.

Morrison inspira si profondément que j'ouvris les yeux malgré moi, m'attendant presque à le voir gonflé comme un crapaud. Ce n'était pas le cas. Il expira tout aussi lentement, l'air sombre.

— Cette explication est-elle une approximation raisonnable de ce qui est arrivé ?

— Oui, commissaire, dis-je d'une voix presque inaudible. Faye s'est vraiment suicidée. Je n'ai pas réussi à l'en empêcher. J'ai essayé, mais...

Je regardai mes mains et me rappelai la passion avec laquelle Faye avait repoussé mes soins.

— Et Colin a bien choisi de ne pas retourner à l'hôpital.

C'était absolument vrai. Et, en même temps, complètement faux.

— J'ai horreur de ce genre de choses, Walker.

— Je sais. Je suis désolée.

Je relevai les yeux.

— Est-ce que je suis...

436

Était-il possible de rétrograder un agent de circulation ? Peut-être dans les bureaux ? Je ne voulais surtout pas mettre cette idée dans la tête de Morrison.

— Est-ce que je suis rétrogradée au garage ?

— C'est ce que vous voulez ?

Bon sang ! L'heure de vérité ! Je m'humectai les lèvres et secouai la tête.

— Non, chef.

Je n'arrivais pas à croire que je venais de dire cela ! Une minuscule lueur de satisfaction scintilla dans les yeux de Morrison, puis il soupira de nouveau.

— Alors, vous restez à la circulation.

Il repoussa le tabouret et se dressa de toute sa taille au-dessus de moi.

— Il y a quelqu'un dehors qui demande à vous parler. Je veux vous voir au travail demain matin, Walker.

Il sortit d'un air pressé. La porte se referma lentement derrière lui.

Tous les muscles de mon estomac se contractèrent dans l'attente de celui que je ne voulais pas voir.

La porte se rouvrit : ce n'était pas Gary, mais une grande et belle femme que je ne reconnaissais pas, et qui tenait la main d'une fillette de six ou sept ans aux grands yeux écarquillés.

— Ashley a entendu à la radio que vous aviez été transportée à l'hôpital, dit l'inconnue. Elle a voulu passer voir si vous alliez bien.

Je les regardai en clignant des yeux, puis enfin la lumière se fit en moi, et je bondis du lit. La petite fille de la manifestation !

437

— Oh, je vois ! Je ne t'avais pas reconnue, Ashley, avec les yeux ouverts.

Je souris et m'agenouillai pour me mettre à hauteur de la petite fille.

— Merci d'être venue me voir. Et toi, comment vas-tu ?

La fillette m'adressa un sourire de joie pure et s'avança pour me serrer dans ses bras.

— Je suis si contente que tu ailles bien ! Je me faisais beaucoup de souci !

Sa peau était chaude et ferme, et elle dégageait un doux parfum d'enfant propre.

— Maman m'a dit que tu m'avais guérie !

La mère se mit à rire.

— Depuis trois jours, j'ai dû lui raconter au moins cinquante fois comment vous avez appelé l'ambulance. Elle vous prend pour un superhéros. Elle a insisté pour venir.

— Je suis très contente que vous soyez venues, dis-je d'une voix étranglée par l'étreinte d'Ashley.

Pour moi, ça compte beaucoup.

Cela me rappelait les quelques petites choses que je n'avais pas faites de travers, ces derniers temps, et j'en avais bien besoin. Je repoussai doucement Ashley pour pouvoir la regarder, et lui fis un grand sourire.

— Je me sens beaucoup mieux, depuis que tu es là, dis-je sincèrement. Merci beaucoup.

Elle se tortilla, un peu gênée.

— Quand je serai grande, je veux être policier, moi aussi.

— Ah oui ?

438

Mon sourire s'agrandit ; j'espérais qu'elle ne voyait pas les larmes qui brillaient dans mes yeux.

— Ecoute, si ta maman est d'accord, tu pourrais venir faire un tour au commissariat, un de ces jours. Je te ferai une visite guidée, et tu pourras jouer à être policier. Qu'en dis-tu ?

Ashley écarquilla les yeux et virevolta sur un pied pour regarder sa mère.

— S'il te plaît, maman ? Dis oui !

La mère se mit à rire.

— On en discutera, d'accord ? Pour l'instant, on va dire au revoir à l'officier Walker. Maman doit partir

au travail.

— Oh..., souffla la fillette, déçue.

J'éprouvais le même sentiment.

Mais ensuite, Ashley se retourna vers moi, me serra de nouveau dans ses bras, et me dit avec sévérité :

— Prends bien soin de toi, officier Walker.

— C'est promis, Ashley. Merci.

Cette visite inattendue me donna un peu de courage pour affronter Gary. Néanmoins, je choisis de prendre l'escalier plutôt que l'ascenseur ; je n'étais pas pressée. En route, je m'arrêtai pour regarder par la fenêtre les ravages causés par la faune surnaturelle au cours des dernières vingt-quatre heures. A cause de la perte de mes lentilles de contact, tout m'apparaissait légèrement flou, mais je voyais bien que dehors, c'était le chaos.

439

Je trouvai Gary en train de faire du charme à une infirmière deux fois plus jeune que lui, qu'il voulait persuader de le laisser quitter l'hôpital sur-le-champ.

Rougissante et exaspérée, elle exigea que Gary se réinstalle dans son fauteuil roulant.

— C'est le règlement, dit-elle avant de battre pré-

cipitamment en retraite.

— Tu n'as pas l'air en forme, Jo, dit Gary dès que la porte se fut refermée derrière la jeune femme.

Je laissai échapper un rire brisé, et m'avançai vers lui pour le serrer dans mes bras.

— C'est toi qui viens d'avoir une crise cardiaque, et c'est moi qui n'ai pas l'air en forme ?

— Moi, proclama Gary, je suis frais comme un gardon ! C'est toi qui m'inquiètes ! Nom d'un chien, qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Fronçant les sourcils, il se leva du fauteuil roulant pour mieux me jauger.

Je posai le bout de mes doigts sur sa poitrine et mobilisai précautionneusement mon pouvoir. Celui-ci bondit en moi, aussi empressé que lorsqu'il s'était agi de guérir Ashley, et sa chaleur argentée s'écoula de mes doigts pour aller explorer les artères de Gary et son cœur. Je ne sentis aucun blocage, seulement un peu de fatigue dans le muscle cardiaque. Je ne savais pas comment réparer cela, mais j'avais bien l'intention d'apprendre. Je glissai sous sa peau une nouvelle pelote d'énergie magique, puis laissai retomber mes doigts. Gary me regardait faire, fasciné ; je ne pus m'empêcher de sourire.

— C'est le diagnostic officiel du médecin, ça ?

440

demandai-je. « Frais comme un gardon » ?

— Plus ou moins, oui. Savent absolument pas pourquoi j'ai eu une crise cardiaque... Mais t'as pas répondu à ma question, Jo.

— Je sais.

Je m'assis au bord du lit, et Gary vint se caler à côté de moi. Je posai la tête sur son épaule, et rassemblai mon courage à deux mains.

— Tu es ici par ma faute, Gary. Tu n'aurais jamais dû avoir une crise cardiaque. Quelqu'un s'en est pris à toi pour m'atteindre.

— Tu as fondu les plombs, dit Gary.

— Non. Une fille du Cercle avait le don de détraquer les cœurs des gens. Elle t'a jeté un sortilège.

Il fut une époque où je n'aurais pu prononcer ces mots sans pouffer de mépris ou tressaillir d'horreur.

Aujourd'hui, j'étais trop lasse pour faire l'un ou l'autre.

— On m'a menti, Gary. Et au moment où on m'a menti, tu as eu une crise cardiaque. C'était censé me distraire, pour que je ne me pose pas de questions. Et ça a marché. J'ai failli te faire tuer, Gary.

— Souffler n'est pas jouer, jeune fille.

Gary mit son bras autour de mes épaules et me serra contre lui. Pour un homme qui venait d'échapper à la mort, il me semblait très costaud.

— Tu ne referas plus cette erreur, à l'avenir ?

— Non, dis-je d'une petite voix de gamine.

Gary posa sa joue sur le dessus de mon crâne.

— Je sais que c'est pas facile pour toi, Jo. Tous ces nouveaux trucs en toi te tirent dans une direction, et tous les vieux trucs te poussent dans l'autre. Mais je

441

te l'ai dit, et je te le répète tu as la capacité d'aider les gens. Soit tu continues à faire semblant de pas être au courant, soit tu prends sur toi et tu arrêtes de râler.

Peut-être que t'avais besoin d'un petit rappel avant de bien le comprendre. Si le pire qui puisse m'arriver, c'est de passer quelques jours en compagnie de charmantes infirmières, je ne me plains pas. Je te rappelle, Jo, que je suis un vieux bonhomme. Personne n'est éternel. Si je dois casser ma pipe, j'aime bien l'idée que ce soit pour la bonne cause.

— Il est hors de question de casser ta pipe, dis-je d'une voix tendue. Tu vas surtout te rasseoir illico dans le fauteuil roulant. Je ne veux pas te perdre. Je ne peux pas me le permettre.

— Ah oui ? demanda-t-il d'un ton ravi. Pourquoi donc ?

— Parce que j'ai encore beaucoup à apprendre de toi.

Gary m'adressa un immense sourire qui découvrit ses dents blanches et brillantes.

— Quoi, tu me prends pour ton gourou, maintenant ?

Je me mis à sourire, moi aussi.

— Je ne sais pas, Gary... Disons que je ne crois plus trop aux coïncidences. Je crois que si je suis montée dans ton taxi, ce jour-là, c'était pour une bonne raison. Evidemment, c'est peut-être seulement parce que tu conduis comme un cinglé, et que j'ai parfois besoin de me déplacer vite, mais je subodore quelque chose de plus important.

— Balivernes ! s'exclama Gary d'un ton enjoué.

442

Je ne connaissais personne, à part lui, qui emploie encore ce mot.

— Tu dis ça pour me passer la pommade, ajouta-t-il.

— Tu as peut-être raison. Allez, viens, on rentre à la maison. Je vais te préparer un bon petit déjeuner :

céréales complètes et lait de soja.

Gary porta la main à son cœur avec une horreur
non feinte.

— Tu es folle, ou quoi ? Tu veux vraiment me

tuer, cette fois ! Du *lait de soja* ! Je sens quelque chose, ajouta-t-il d'un ton accusateur en se palpant
la

poitrine, une sorte de picotement, là... Y a que des

œufs au bacon pour me remettre d'aplomb !

— Va pour les œufs au bacon, dis-je. Mais seu-

lement si j'ai le droit de faire du cross sur ta chaise.

— Marché conclu, jeune fille.

Nous nous ruâmes hors de la chambre, Gary dans

son fauteuil roulant, moi en équilibre précaire sur

l'accoudoir de la chaise, et fonçâmes vers les portes de

l'hôpital, poursuivis par le personnel horrifié.

C.E. MURPHY
La magie de Siobhàn

Funeste hasard ? Macabre coïncidence ? Lorsque Joanne Walker, officier de police à Seattle, découvre le corps d'une jeune fille dans les vestiaires du gymnase universitaire, elle a bien du mal à garder son sang-froid. Ce n'est pourtant pas la première fois que la mort croise sa route mais, cette fois-ci, elle a l'étrange pressentiment d'être concernée de près...

Et elle n'a pas tort. Car bientôt, les amis de la défunte, membres d'un puissant Cercle de sorcières, sollicitent son aide pour remplacer cette dernière dans leurs activités occultes. Et ce n'est pas à Joanne qu'ils font appel, mais à Siobhàn, la chamane qui sommeille en elle. Ils connaissent ses pouvoirs et ont besoin de son intervention pour libérer Virrissong, un esprit amérindien emprisonné depuis des millénaires dans le monde du Dessous, et sauver ainsi la planète des catastrophes naturelles qui la menacent.

Associée à des rituels magiques et des sacrifices d'un nouveau genre, confrontée à des monstres et des esprits peu familiers, Siobhàn n'a pas droit à l'erreur. Si elle veut s'en sortir vivante et mener à bien sa mission, il est temps pour elle de cultiver et d'assumer ses pouvoirs. Et surtout, d'apprendre à distinguer ses amis et ses ennemis. Car, être chamane, c'est aussi choisir son camp, sans se tromper...



9 782280 154451

6,90 €
GFc12-
1^{er} janvier 2007
éditions Harlequin



Max ports de l'imagination

2007.01.07.43058.8

Document Outline

- [1.](#)
- [2.](#)
- [3.](#)
- [4.](#)
- [5.](#)
- [6.](#)
- [7.](#)
- [8.](#)
- [9.](#)
- [10.](#)
- [11.](#)
- [12.](#)
- [13.](#)
- [14.](#)
- [15.](#)
- [16.](#)
- [17.](#)
- [18.](#)
- [19.](#)
- [20.](#)
- [21.](#)
- [22.](#)
- [23.](#)
- [24.](#)
- [25.](#)
- [26.](#)
- [27.](#)
- [28.](#)
- [29.](#)
- [30.](#)
- [31.](#)
- [32.](#)
- [33.](#)
- [34.](#)
- [35.](#)